TITI

ou

L'histoire ordinaire d'un homme ordinaire dans un village ordinaire

Deuxième partie : ***De l'apprentissage aux portes de la vie de famille***

Prologue **4**
Mon entrée dans le monde des adultes **7**
La découverte de l'entreprise **8**
L'embauche **13**
Les chantiers **15**
Premier repas sur le tas et autres péripéties diverses **20**
La construction de ma première maison **22**
De chantiers en chantiers **24**
L'entreprise s'étoffe **28**
Encore de nouvelles recrues **31**
L'apprentissage **36**
Quelques clients et quelques chantiers **46**
Le foyer rural de Quincy **55**
Le temps libre **59**
Le théâtre et les excusions **67**
Les noces **72**
Le chasseur **74**
Mes rapports avec la Bouine et ma tentative à l'examen du permis de conduire **77**
Le service militaire, l'incorporation. **80**
Le peloton **86**
La première sortie et les suivantes **96**
Les permissions à Nancy **100**
La fourragère **101**
La fin des pelotons **102**
La vie en compagnie **104**
L'Indochine, le coup passe bien près **108**
Un but : la Tunisie **113**
Première étape : Ain Draham **119**
Deuxième étape : Kalla Djerda **123**
Une maladie mystérieuse **126**
A Thalla **129**
L'embuscade **132**
Le cessez-le-feu, Air Draham, le Camp des chênes **137**
Maintien de l'ordre, base arrière et dernière opération **142**
Dernière opération **145**
Dernières responsabilités et voyage à Tunis **148**
La "Quille" **150**
Le retour **153**

Prologue

Je viens de confier dans ce que j'ai intitulé "de l'éveil à la vie, à la vie de maçon" une tranche de ma vie qui commence avec mes souvenirs les plus lointains, à mon entrée dans le monde du travail. Je n'ai pas la prétention d'être un écrivain, j'ai, à mon grand regret, oublié la plupart des règles de grammaire apprises sans enthousiasme à l'école, je parsème mes écrits de fautes d'orthographe aussi nombreuses que les pâquerettes dans les prés au printemps. Malgré tout, j'ai la faiblesse de croire que ces écrits intéresseront un jour mes petits-enfants, leurs enfants et les enfants de leurs enfants. C'est pourquoi je me remets à ma table et je repars pour une période qui devrait aller de mon premier jour de travail à mon retour du service militaire et au premier jour de travail qui suivit.

Quand j'ai commencé à faire courir la pointe de mon crayon sur une feuille de copie, je n'aurais jamais imaginé que onze ou douze ans de ma vie, celle qui commença avec mes premiers souvenirs, tiendrait tant de place. Ce n'est pas pourtant la tranche de vie la plus longue, mais c'est de loin, la plus dense en souvenirs, en découvertes, tous et toutes arrivent en ordre dispersé, il faut trier, dater, remettre en place, il faut chercher pour combler des vides, réintégrer un souvenir qui se fait jour en retard.

C'est pendant cette période que je découvre ma famille, mon cadre de vie, mon village. C'est à ce moment que je commence à explorer le monde qui m'entoure, que j'apprends à devenir un homme, que je m'engage à devenir chrétien, qu'à l'école j'apprends à lire, à écrire, à compter, que je découvre l'histoire la grande, la France, l'immensité du monde avec la géographie. C'est pendant cette période que je grandis dans ma famille, que des événements importants pour la France, pour le Monde, se déroulent quelquefois devant moi, que je rencontre le monde et que je me prépare à devenir un homme.

Je suis persuadé que dans ce récit, j’ai fait des erreurs, des oublis, que j’ai mal daté, mal jugé, mal rapporté. J’aurais pu être plus exact, recourir aux souvenirs des membres de ma famille plus âgés que moi, j’aurais pu consulter des anciens du village, des camarades de mon âge pour me faire préciser une date, éclaircir un fait divers mais j’ai préféré m’en remettre à ma seule mémoire. Ce que j’ai rapporté ce sont les souvenirs d’un enfant, d’un gamin qui a évolué dans une époque révolue, d’un enfant devenu un homme qui est au soir de sa vie. J’ai extrait du fond de ma mémoire des souvenirs qui ne sont certainement pas tous exacts mais ce sont ceux qui ont été enregistrés par un gamin et extraits de la mémoire d’un retraité. Et puis, pourquoi douter, pourquoi ne serait ce pas moi qui cerne au plus près la vérité, même si ce n’est pas tout à fait la réalité. Le petit monde où j’ai vécu, que j’ai essayé de reconstituer pans après pans est pour moi et sans doute, celui dans lequel j’ai vécu.

Je vais fouiller de nouveau dans ce que j’ai plusieurs fois appelé "mon panier à souvenirs". J’espère en sortir de nombreuses feuilles de copies noircies par mon feutre, j’espère faire revivre une autre époque, elle aussi pleine de la vie simple mais pleine de découvertes d’un adolescent qui devient peu à peu un homme.

Mon entrée dans le monde des adultes

Je quitte l'école à la mi-juillet 1947, la fin du mois ce sont les vacances qui pourraient être scolaires si je n'avais pas quitté l'école. Je ne me doute pas qu'elles seront les plus longues que je prendrai effectivement jusqu'à ma retraite. Je ne pose aucune question à mon père pour ce qui sera la date exacte de mon embauche. Je redoute ce qu'il va me dire un soir : "*Es tu prêt à embaucher lundi* ?". Malgré la petite pointe d'inquiétude pour avoir à quitter le monde insouciant de l'enfance pour entrer, sans transition, dans ce monde des adultes que j'ai hâte de découvrir. Un monde où je vais m'immerger, qui ne me lâchera plus et dont je devrai suivre toutes les étapes. La première, celle par qui je débuterai, sera celle de l'apprentissage de mon métier. La route qui y mène, j'en suis persuadé, est la meilleure, celle où je suis tombé à ma naissance et que j'ai suivie sans me poser de questions.

Ce sera le premier lundi d'août 1947 que commencera ma nouvelle vie. À compter de cette date, je ne suis plus un gamin, mais je suis bien obligé de me rendre à l'évidence, je ne suis pas encore tout à fait un homme. Je suis heureux d'être débarrassé du carcan des études, de ne plus être un élève ou un étudiant, carcan qui ne m'aurait pas permis de goûter à la condition d'adulte, d'adulte libre. Ma liberté, je la savoure de tout mon être, je serai l'égal de mes futurs compagnons de travail, je n'aurai plus de maître à l'exception, peut-être, de mon père dont quelquefois, il m'arrivera de contester l'autorité (par trop tout de même). Jean, les autres ouvriers, je les considérerai d'égal à égal, même s'ils me commandent. Je serai leur camarade, je serai leur copain, mais aussi et pour moi c'est important, le fils du patron, un membre de la famille Bugeon, celle qui a donné son nom à l'entreprise, une entreprise que je vénère et qui, pour moi, est auréolée d'un grand prestige. J'en connais déjà toute l'histoire, car elle a une histoire, je la tiens de ce que m'ont raconté mon grand-père, ma grand-mère, un cousin de mon père Ferdinand Bugeon, mon père, ma mère …

Tout commença, je le suppose, un peu avant les années 1860. Jean-Baptiste Bugeon, un Marchois, "un maçon de la Creuse" venu dans la région travailler sur un chantier du canal du Berry, pris pour femme en la mairie de Preuilly, Pauline Riffet la fille d'un garde-chasse que je suppose être employé chez l'un des gros propriétaires de la commune. Le mariage a lieu en 1858. Au foyer naquirent six fils, vivants, dont mon grand-père Jean Bugeon. C'est à Preuilly que le ménage se fixera et que Jean-Baptiste créa son entreprise, période certainement faste pour la construction. L'entreprise compta, quelques années plus tard, plus de soixante-dix ouvriers de métiers divers : des carriers, des tailleurs de pierre, des maçons, des bûcherons et même un sabotier. Il faut savoir que Jean-Baptiste avait joint à son entreprise un négoce de marchand de bois. Pendant ces années fastes, tous les fils travaillaient dans l'entreprise familiale. Le train de vie de la maison devait être plus élevé que celui

des paysans de Preuilly. Mais, le brave homme avait un point faible, il était illettré, mais paraît-il, il savait très bien compter. Toujours est-il que des marchands de bois malhonnêtes profitèrent de cet illettrisme pour le filouter et le ruiner, en partie. Il y avait aussi ses fils, élevés en enfants gâtés, qui se jalousaient et tiraient chacun de leur côté un coin de couverture. Sur la fin de sa vie, il se retrouva sans revenus et fut obligé de vendre une partie de ses biens et à la charge de l'un de ses fils aidé, comme le voulait la loi, avec plus ou moins de bonne volonté par les autres. Quatre d'entre eux fondèrent leur propre entreprise avant que le père eût cessé toute activité (j'ai retrouvé dans des archives à la mairie un appel d'offre pour la construction d'un chemin où les quatre frères, chacun de leur côté, et le père soumissionnaient pour le même travail).

Mon grand-père faisait partie des quatre, il fonda son entreprise, elle n'avait rien à voir quant à la taille avec celle de son père. Il n'employait que quelques compagnons dont le nombre variait avec l'importance de ses chantiers. Pour les plus importants, il s'associait souvent avec Louis, l'un de ses frères. Je crois savoir qu'il devait être un bon maître maçon, le seul en tous les cas, dont l'entreprise survécût à Preuilly. Pourtant, parce qu'il ne devait pas être très ambitieux, parce que le travail surtout de l'entretien ne manquait pas, que les chantiers importants des années 1870-1890 qu'avaient été les écoles, les bâtiments communaux étaient terminés depuis déjà quelques années, il ne put ou ne voulut pas avoir une entreprise de la taille de ce qu'avait été celle de son père. Il vivait bien, sa famille était à l'aide. Pendant quelques années, il fût le seul avec son frère Louis, à posséder un permis de chasse sur la commune en dehors des gros propriétaires. Il était respecté dans le village. Pour les Preuillois prompts à donner des surnoms ce fût "Maître Jean". S'il y avait eu un éclatement anarchique de l'entreprise de mon arrière-grand-père, en revanche la transmission, le passage de témoin de patron dû se passer d'une manière un peu plus floue entre mon grand-père et mon père ; mon grand-père continua de travailler dans l'entreprise, les mêmes compagnons restèrent, ce fût une continuité, sans que je puisse en donner la date exacte.

Mon père avait une très forte personnalité aussi, dès qu'il fût revenu de son service militaire, même si c'est encore son père le patron, c'est lui qui prend les rênes de l'entreprise. C'est donc la même qui entreprise qui continue. Alors qu'elle avait pris une certaine importance avant la guerre, à la fin de celle-ci elle prend un nouveau départ dans des conditions difficiles. C'est à cette époque que j'intègre l'entreprise. Avec mon père, elle compte trois maçons, Jean et les frères Boisrond, Pierre et Émile, je serai donc le cinquième élément.

À mon embauche, je ne puis pas maçon bien sûr, mais je ne serai jamais un gougea (manœuvre), ce n'est pas digne du fils du patron, non je serai apprenti.

La découverte de l'entreprise

Jusqu'à ce jour, je connaissais mon père surtout comme l'un de mes parents et je croyais bien le connaître comme patron, mais à le côtoyer journellement je vais découvrir un autre homme. Je découvre en premier ce qu'est en réalité un patron : c'est lui le chef, s'il n'est pas autoritaire avec ses fils, avec ses compagnons, de vieux copains d'enfance, il impose le respect et aime bien être obéi, c'est lui qui conduit les chantiers et veille à leur bon déroulement, il est également un très bon maçon, adroit habile, son travail est irréprochable. Il n'a ni secrétaire, ni comptable, c'est lui qui cumule les deux postes, il est vrai beaucoup moins compliqués qu'aujourd'hui. Il fait les devis, les factures, quelquefois les plans, il prépare la paie, pourtant il n'a passé aucun examen. Il est très bien considéré dans le milieu du bâtiment, que ce soit de la part de ses collègues, des architectes, des clients. C'est lui qui approvisionne le chantier en matériaux et en matériel avec la Bouine qui, après quatre ans de repos forcé, est repartie pour une nouvelle carrière. Quelquefois, au cours de ma première année de travail, quand il juge que ma présence n'est pas indispensable sur le chantier, il m'emmène dans la camionnette pour l'aider à charger du matériel comme de l'échafaudage entreposé à la grange, ou des matériaux chez les négociants. C'est chez l'un d'eux (la maison Jolivet Robert) que nous allons le plus souvent. Un ouvrier reçoit les clients dans la cour, entre deux, il fabrique des parpaings de béton avec une presse à bras. Quand il n'est pas libre c'est le patron, Monsieur Jolivet, un homme encore jeune

qui aide au chargement. Il est toujours avenant et très poli (un bon commerçant). Quelquefois, l'un et l'autre ne sont pas là (souvent partis en livraison). Dans ce cas, c'est la mère de Monsieur Jolivet qui aide et surtout contrôle les chargements. Elle établit aussi les bons de livraison. C'est une grande femme habillée de noir avec un grand tablier. Ce que je remarque tout de suite, ce sont ses mains, larges, épaisses, calleuses comme celles d'un homme. Il paraît que c'est elle qui avait fait marcher le négoce seule, à la mort de son mari. Son fils devait être encore à l'école. Elle veille au grain et ne met jamais une brique par-dessus le marché et si elle n'a qu'une confiance limitée envers les clients, ceux-ci ont intérêt à faire attention à la rédaction des bons. Il arrive quelquefois qu'elle se "trompe" et compte deux fois la même marchandise. Ses erreurs ne sont jamais au désavantage du négoce. Quand Monsieur Jolivet est là, c'est souvent qu'avec mon père, ils font une petite pause au "Café de la coopérative" qui est tout côté.

Il y a d'autres fournisseurs où mon père est client à Bourges et à Vierzon. Dans cette dernière ville c'est la maison "Lafferière", un négociant en matériaux plus important que Jolivet. Monsieur Lafferière (surnommé "petit père") est un bon ami de mon père. Le hasard avait voulu que lorsque ce négoce ouvrit quelques années avant la guerre, mon père fût l'un des premiers clients. Le caractère enjoué et blagueur du négociant lui convient bien aussi c'est souvent, qu'avec des copains communs, ils se réunissent pour faire de bons casse-croûtes bien arrosés. Ces petites agapes sont beaucoup moins fréquentes qu'avant la guerre et il est facile de deviner que je n'y suis pas invité. Je n'ai pas de souvenir bien précis des négociants de Bourges, peut-être de "Gaudry" établi quai du Bassin, beaucoup mieux de "Huet" spécialisé dans les métaux, la quincaillerie en gros, l'outillage. Le directeur avant la guerre était représentant de cette maison, il visitait les entreprises et connaissait bien mon père. Lui aussi est un adepte des petits verres, il en usa et en usera jusqu'à en mourir quelques années plus tard.

Pendant la guerre, il était difficile de s'approvisionner en matériaux en zone occupée aussi, mon père s'approvisionna pendant un temps à Saint Florent chez "Signoret". Il continue encore un peu à l'époque de mon embauche pour remercier ce négociant devenu, lui aussi un ami, il a mauvaise conscience à le laisser tomber. À Saint Florent il y a aussi une quincaillerie "Siret Vigneron". Mon père s'y fournit en fer à béton et aussi en petit outillage. Comme les précédents, Monsieur Vigneron, le directeur, aime bien trinquer, peut-être même un peu trop, il en mourra, lui aussi quelques années plus tard.

Ce que j'admire chez mon père, quand après être parti du chantier pour approvisionner ou pour une autre raison, c'est sa facilité à se remettre au labeur et à la fin de la journée, constater qu'il a fait autant de travail que les autres ouvriers. Vraiment mon père est un patron, un maître maçon, un seigneur dans son genre, il pourrait faire beaucoup mieux que petit patron d'une petite entreprise. Peut-être que la guerre l'a stoppé au moment où justement il commençait à changer de braquet, peut-être aussi n'est-il pas assez ambitieux, la vie simple qu'il mène lui convient très bien.

Jean est un très bon ouvrier, il fait le travail qu'il aime, il a rendement bien supérieur à celui des autres compagnons et son travail est irréprochable. C'est lui qui prend en charge les travaux les plus délicats, il est le seul à faire autant et quelquefois plus que mon père. Il est vrai qu'il a pour lui sa jeunesse et qu'il est dans la force de l'âge. À cette époque, c'est lui dans l'entreprise qui a la plus grande capacité de travail. Quand mon père n'est pas là, c'est lui qui fait fonction de chef d'équipe. Si c'est un bon camarade des frères Boisrond, plus âgés que lui, son attitude à mon égard sur le chantier est tout autre que celle qui est la sienne à la maison. Je ne suis plus le petit frère qu'il choyait et les premiers temps, j'en suis surpris, je ne suis plus à l'école mais sur un chantier. Je n'ai plus de maître, mais je suis avec un père, un frère, qui ne me font pas de cadeaux quant au travail, des maîtres en quelque sorte. En revanche, Jean est toujours aussi sympathique avec moi en dehors du chantier. Je passe souvent chez lui saluer Édith qui discute avec moi comme avec un adulte et l'accueil de Jean est tout aussi chaleureux. Mais sur le chantier, son comportement à mon égard n'a plus rien de comparable, il n'est plus mon grand frère mais un maître d'apprentissage exigeant. Il faut bien que j'admette que je suis par nature un peu lent. Je n'ai pas et que je n'aurai jamais son habilité manuelle, il me faudra du temps pour que je compense, en pensant bien à mon travail, en étudiant mes gestes de façon à perdre le moins de temps possible. Mon système a du bon, mais il me faudra beaucoup

d’efforts moi qui n’étais guère habitué à en faire, pour faire dans un premier temps aussi bien que les compagnons et à arriver à portée du rendement de Jean. Il ne passe sur rien et ce qu’il ne relève pas avec les autres ouvriers, il ne le laisse pas passer venant de ma part. Je suis surpris et quelquefois peiné par ce comportement. Si Jean est un très bon ouvrier, sa pédagogie manque de souplesse. Aujourd’hui, je comprends mieux cette attitude à mon égard sur les chantiers. Peut-être que dans son subconscient, il admet mal que je prenne le même chemin que lui en ayant fait moins d’efforts, peut-être que mon père est moins dur avec moi qu’il ne le fût avec lui. Redoute t’il qu’un jour, je sois son égal dans l’entreprise. S’il est sûr de sa supériorité dans le travail sur le chantier, il sait également que je lui suis peut-être supérieur pour ce qui pourrait être le travail de bureau, que si je reste à l’entreprise, il sera obligé de me supporter toute sa vie active. Peut-être aussi et c’est sûrement la raison principale, est-il mal placé pour m’apprendre mon métier. Quand je suis sous son contrôle, il exige que je fasse aussi bien que lui et il manque de patience. Je préfère travailler à côté de mon père, il m’explique aussi bien et est plus coulant. Je connaîtrai bien plus tard les mêmes rapports tendus avec mon fils Claude. J’exigerai de lui plus et mieux et je serai longtemps persuadé qu’il ne pourra jamais reprendre un jour l’entreprise. Je ne serai pas toujours juste et patient avec lui, tout comme Jean à mon égard mais j’aurais voulu être fier de lui. Il créera plus tard son entreprise et il sera un chef d’entreprise qui n’aura rien à m’envier.

Pour en revenir à Jean, il ne me martyrise pas loin s’en faut et le plus souvent je m’entends bien avec lui et si, de temps en temps, il a un fichu caractère, le mien est beaucoup plus souple. Je m’habitue, je comprends vite, le rendement viendra petit à petit. Sur les chantiers, je n’ai plus de frère mais un maître d’apprentissage, le maître dont je croyais bien m’être débarrassé pour de bon en quittant l’école. Notre fratrie commencée en 1947 durera trente-huit ans jusqu’en 1985. Les bons souvenirs et les bonnes ententes auront été beaucoup plus nombreux que les mauvais moments et les disputes.

Pierre Boisrond, je l’ai toujours connu. Dans ma petite enfance, j’avais eu l’impression qu’il faisait partie de la famille. Il était entré dans l’entreprise quelques mois après son retour du service militaire, bien avant ma venue dans ce monde. Avant la guerre, il fût l’homme de confiance de mon père, Jean ne travaillait pas encore ou était trop jeune.

Je l’ai déjà écrit, il avait son permis de conduire lorsque notre vénérable "Bouine" arriva pour servir l’entreprise et la famille mais il n’avait pas de voiture. À cette époque, il était quand même motorisé et avait une petite moto, il logeait chez ses parents et n’était pas marié. En attendant que mon père passe son permis c’est lui qui, pendant quelques semaines, conduisit la camionnette.

Avec la guerre, il sera absent plus de cinq ans, il est mobilisé en 1939 et comme la plupart des prisonniers, il ne revint que cinq ans plus tard, en 1945. Dès son retour, mon père le réembauche immédiatement. À ce moment-là il a besoin de main d’œuvre, Jean est absent et fait son service militaire. Lorsque j’arrive dans l’entreprise, je le connais déjà très bien. Il a toujours été gentil avec moi. Sous le flot de mes questions, il me raconte des morceaux de sa vie.

Il a commencé sa vie active à douze ans, loué comme petit berger au domaine de Billerat. C’est le genre d’emploi qui attend les enfants d’ouvriers à la campagne. C’est encore un peu d’actualité. Quand je sors de l’école, la différence est que ce n’est pas à douze ans mais à quatorze. Il aide le berger qui n’est autre que mon arrière-grand-père Chantelat (mon Pépé-vieux) de qui j’ai gardé un très bon souvenir. Ma grand-mère, tante Tasie et même tante Jeanne m’ont décrit bien des fois ce brave homme quand, assis fièrement sur le banc de sa voiture de maître, il conduisait un bel attelage, sanglé dans une livrée impeccable, les favoris bien taillés sur les joues. Ses patrons, les Marcandiers, sont partis ou sont morts, tant pis pour le vieux cocher, il doit faire un retour aux sources. À défaut d’un banc de carrosse, il a repris le bâton de sa jeunesse et gardé un troupeau de moutons. Pierre, lui aussi, garde un bon souvenir du vieil homme, je n’en suis pas étonné, à l’aurore de mes souvenirs, il m’est toujours apparu brave, mon Pépé.

Il me raconte son service militaire au Maroc, dans un régiment de transmission avec la spécialisation de téléphoniste. Il me décrit un pays magnifique et son aller et retour en bateau. Si seulement, la même chose pouvait m'arriver quand j'aurais l'âge. Mais pour lui c'est la guerre qui occupe la plus grande part de ses souvenirs ; Il me parle de la pagaille de la mobilisation, de la drôle de guerre, de la déroute, de la reddition, de sa condition de prisonnier de guerre en France où il était presque en liberté et de la libération qu'il croyait imminente, comme ses copains. En fait de libération, c'est un wagon à bestiaux accroché à un train qui roule vers l'Allemagne, ce sont les stalags avec leurs baraquements en bois, c'est le froid lors du premier hiver, c'est son travail chez un marchand de charbon, c'est la camionnette "Opel" avec laquelle il fait les livraisons, elle lui rappelle la Bouine mais est plus moderne. C'est grâce à son permis de conduire qu'il a eu ce poste. C'est aussi un vieil Allemand qui l'accompagne dans les livraisons, il l'aide et le surveille, il est un peu jaloux de ne pouvoir conduire. Il semble très réceptif à la propagande nazie et pourrait bien être du parti. Il me décrit les bombardements alliés qui écrasent la ville de Nuremberg, les abris qu'il partage avec les civils et puis sa libération par les Américains, le long chemin du retour avec les copains, la voiture à bras qu'ils poussent devant eux où ils ont entassé leurs maigres baluchons, en stop avec les militaires alliés, en train qui traîne sur un réseau démantelé. Il me fait partager son arrivée en France, à Paris, à Vierzon, à Preuilly. J'écoute ce qui est pour moi un morceau d'histoire avec curiosité et respect pour Pierre bien sûr, mais aussi pour tous ceux qui ont vécu cette odyssée. Je mets en parallèle ce récit avec ce que j'ai connu pendant la même période à Preuilly, je me rends compte que malgré quelques désagréments et quelques peurs, nous avons été plutôt gâtés par la chance. Je crois que la captivité a marqué Pierre au plus profond de lui-même, peut-être a-t-il quelque chose de cassé au fond de son esprit.

Pierre est un bon maçon, mais il n'a pas ou n'a plus le rendement qu'ont mon père et Jean. Je crois que sans le montrer, il en ressent une certaine jalousie qui pointe au travers de certaines de ses réflexions. Il accepte très mal les remarques de mon père et surtout celles de Jean. À ces moments-là, il se renferme sur lui-même, en parle plus pendant une journée, voire une semaine. Quelquefois, il lui arrivera de quitter le chantier ce qu'il fera pour de bon un matin d'hiver en 1959. Ce matin-là, il gèle mais pas assez pour arrêter le travail. Un grand feu est allumé au pied de l'échafaudage. Pierre, comme nous tous dans l'équipe, a froid, il reste à côté du feu et tarde à rejoindre son poste de travail. Cette attitude énerve mon père qui, ce matin, est un peu "bourru" et qui lui dit : " *Alors vas-tu te décider à monter ce matin* ". Pierre, piqué au vif, ne répond pas, tourne les talons sans rien dire et quitte le chantier. La vieille amitié que le lie à la famille Bugeon semble l'avoir abandonné, elle est remplacée par une sorte de haine, son comportement nous peine tous, surtout mon père pour qui Pierre compte beaucoup. Moi, je ne comprends pas que l'on soit lié aussi étroitement pendant plus de 30 ans et que, pour une remarque, une parole, tout ce qui avait tissé les liens de l'amitié, disparaisse et que ceux-ci se rompent à jamais. Pourtant personne n'a changé. Fernand Bugeon, Pierre Boisrond, sont les mêmes personnes après avoir prononcé et entendu la phrase fatidique. Bien plus tard, quand mon père aura disparu, que Pierre sera en retraite, il se rapprochera de la famille, l'amitié reprendra la place qu'elle n'aurait jamais dû quitter.

Émile Boisrond comme son frère Pierre est un vieux garçon et, malgré son célibat, tout comme Pierre, eut des aventures galantes. Quand Pierre est mobilisé, il file le parfait amour avec Régine Brançon, la demoiselle que j'ai déjà évoquée. Régine n'est pas Pénélope loin sans faut. Pierre parti, Émile se glisse dans la place chauffée par son frère. En quelque sorte, l'affaire restait dans la famille, mais l'idylle ne dure pas longtemps, Régine a un grand cœur qu'elle partage allègrement. Émile, quoique compréhensif, ne s'incruste pas, mais là aussi, la brouille s'installe, tenace, brouille que partage Pierre à son retour de captivité. Les rancunes sont tenaces, plus jamais les deux familles ne s'adresseront la parole. Émile ne reste pas longtemps sans compagne. Il jette son dévolu sur une voisine dont le mari est prisonnier et qui est servie par un tempérament de feu, elle se console de sa solitude dans son lit jusqu'au retour du mari. À ce moment-là, leur liaison se fait moins voyante. Revenu chez ses parents, Pierre supporte mal l'omniprésence de la voisine qui en prend à son aise au logis familial. Il se promet de mettre de l'ordre dans cette promiscuité. La mâtine est rusée, en quelques jours les faveurs qu'elle accorde à Émile sont reportées tout simplement sur Pierre qui, du coup, ne parle plus d'en débarrasser la maison. Émile n'est pas jaloux, le mari, alcoolique notoire, ne

voit rien ou laisse faire. Cette liaison restera en l'état quelques années, mais la dame qui ne supporte plus de vivre avec le mari, disparaît un beau matin. À la même époque, Pierre relie des liens familiaux distendus depuis fort longtemps, avec de petits cousins d'Issoudun. Il prend l'habitude de leur rendre visite régulièrement, tous les quinze jours. Je crois qu'à la maison Bugeon et chez les proches de Pierre, personne n'est dupe de ce qui se cache dans ce cousinage subit. Un mini scandale éclatera même du fait de mon copain Lili qui se rend souvent à Paris où il retrouve sa vieille copine Régine qui, maintenant, fait dans les jeunes. Le hasard va frapper à cette occasion. Régine, l'ennemie jurée de Pierre, accompagnée de Lili, tombe nez à nez dans un couloir du métro avec Pierre et son ex-voisine. Rencontre que ne commente pas Pierre, mais que Lili et Régine ne manquent pas de raconter dans le village. Cette idylle durera et ira jusqu'au mariage célébré quand je serai au service militaire. Lorsque je rentre de l'armée, le couple est à Preuilly pour le plus grand bien de la famille Boisrond, père, mère et fils et même Émile qui profitent d'avoir une belle-sœur qui l'accueille à sa table, fait son ménage et s'occupe de son linge. Émile n'est plus tout jeune, il est un peu plus âgé que mon père. Ce n'est pas un grand maçon aussi bien en savoir faire qu'en rendement mais il est beaucoup plus souple de caractère que son frère. Lorsque mon père lui fait une remarque sur son travail, il ne se vexe pas et, si je suis auprès de lui, il m'adresse quelquefois un petit sourire complice qui semble dire : *"Cause toujours vieux camarade*". Il connaît mon père depuis l'enfance et ne le craint pas beaucoup. Il laisse l'orage passer et continue son petit train-train. Il sera le premier maçon que je dépasserai en rendement mais lui n'en porte pas ombrage, bien au contraire. Ce que je fais il n'a plus à le faire, il s'arrange souvent pour que son travail soit mélangé à celui des autres maçons pour qu'il soit plus difficile à la distinguer. Très vite, il me demandera de faire le travail le plus compliqué en disant d'un air contrit : "*Je ne vois plus bien clair et puis, toi, il faut tu apprennes"*. Mon père a installé une presse à parpaings sur le petit terrain à côté du garage. Très vite, je suis mis en équipe avec Émile pour en fabriquer. L'entreprise n'a pas encore de bétonnière et il faut faire le béton à la main. La presse est d'un modèle ancien, elle est équipée de deux leviers sur lesquels il faut tirer pour presser. Émile se pend à bout de bras après son levier, mais ne fait pas plus d'efforts qu'il n'en faut, je dirais même pas assez. Moi, plein de bonne volonté, je tire, je gigote, je fais ce que je peux mais je ne suis pas encore bien lourd. Quand, après bien des efforts, le parpaing sort de la presse, c'est moi qui le glisse sur une planchette pour le transporter et le mettre à sécher. Je donne tout ce que j'ai de force et de vigueur pour que la production journalière soit compatible avec les normes de production. Émile, lui, me laisse me démener et ne se départit pas de son petit train-train. Le soir, après le travail, mon père vient jeter un coup d'œil sur la production de son équipe. Souvent, il la trouve plutôt faible et m'en fait le reproche. Ces reproches me vexent, je me suis donné à fond toute la journée et j'ai essayé d'entraîner Émile dans un rythme plus vif mais sans succès. Ce qui me vexe encore plus que les reproches, c'est que mon père, comme tous les soirs, boit sa chopine avec ses copains et souvent en tête-à-tête avec mon partenaire de travail, ce filou d'Émile, le responsable du mauvais rendement mais, lui ne récolte pas de reproches et blague avec son camarade Fernand. Mis à part ces petits travers, il est et restera mon meilleur camarade de travail. Entre Jean qui n'est pas souvent satisfait de mon labeur, mon père qui me surveille du coin de l'œil et me remet en selle quand il le juge nécessaire, Pierre qui souvent boude et fait la tête, il y a Émile, c'est le plus âgé mais c'est lui qui a le caractère le plus jeune. Lui ne me reproche rien, il a toujours une bonne parole et ce qui pour moi est considéré comme une grande marque d'amitié, m'offre souvent une cigarette que je fume avec délice.

Lui aussi a bourlingué. Il a travaillé dans les fermes jusqu'à son départ pour l'armée. Les mauvaises langues disent qu'il a appris à l'une de ses patronnes dont le mari était à la guerre, à faire du vélo et cela jusque dans les fourrés d'un bois voisin. Tout en se défendant mollement, quand je le questionne sur cette histoire, il ne dément pas. Il fait partie de la classe 18, l'une des dernières mobilisée. Il est affecté au corps expéditionnaire d'orient du côté des Dardanelles comme infirmier et ne participât pas aux combats. Avec la fin de la guerre, il connaît Istanbul en Turquie, une ville qu'il décrit comme magnifique. Il va aussi en Syrie et au Liban. Quand il est démobilisé, le bateau qui le ramène fait escale à Alger quelques jours. Il garde d'excellents souvenirs de cette escale au cours de laquelle il a l'occasion de visiter les vignes des pères blancs et d'apprécier leur vin vigoureux.

Entre les deux guerres, il apprend les rudiments du métier de maçon chez Monsieur Cherrier dit "Le Nain", c'est vrai que le brave homme n'était pas grand, mais sa taille ne l'empêchait pas d'être un

excellent artisan maçon à Preuilly, je crois qu'il travaille aussi quelque temps chez mon père. Il retourne ensuite dans les fermes. Le premier souvenir que je garde de lui, se passe avant la guerre, lors d'une séance de battage chez Monsieur Bigot à quelques dizaines de mètres de chez moi. Une batteuse est installée auprès d'une meule de grains, elle est entraînée par un gros moteur électrique monté dans une cabine sur pneus et équipée d'une lieuse à paille. Et c'est Émile, mon futur coéquipier, qui coordonne machines et personnel. Il est le mécanicien, titre donné au responsable de la batteuse. Celle-ci appartient à Monsieur Theurière, fermier à Senay. Quand il me conte ces temps-là, il en est très fier. Ce poste qu'il occupât quelques années, c'est un peu son bâton de maréchal.

Je crois que c'est à la mort de ce pauvre Émile Contant que j'ai déjà amplement présenté, que mon père embauche "Mimile" dont le vrai prénom est, en réalité, Louis. Malgré ses petits travers, bien qu'il soit vieillissant et quelque peu usé, mon père le gardera dans l'entreprise jusqu'à sa retraite, à cette époque elle est encore fixée à soixante-cinq ans. Je le répète encore une fois, mon père est un brave homme, il sait mieux que personne qu'Émile lui coûte plus char qu'il ne lui rapporte mais il ne lui est jamais venu à l'esprit de s'en séparer. Entre les exigences naturelles d'un patron et l'amitié de deux camarades de toujours, c'est la camaraderie qui triomphe. Il arrivera dans ma vie de patron, bien des années plus tard, d'avoir le même comportement que mon père, l'amitié pour un camarade de travail prendra toujours le dessus sur l'intérêt de l'entreprise. Cette façon de concevoir les rapports entre patron et ouvriers a peut-être été l'une des raisons pour laquelle mon père n'a pas fait fortune, pas plus que je ne l'ai faite dans un contexte devenu plus mauvais. Émile partira en retraite fin 1963, il commence à faire froid et "Mimile" prépare sa grippe, il toussote toute la journée et le lendemain il n'est pas à l'embauche, il est au rendez-vous de la grippe. Il faut savoir qu'il perçoit déjà sa retraite depuis quelques mois, il fait du rab. Plein d'espoir et d'optimisme il nous dira quand nous irons prendre de ses nouvelles, assis devant un bon feu de cheminée, dans sa chambre : *"Je vais passer l'hiver au chaud mais soyez sûr que je reviendrai quand le coucou chantera*". Il sera sourd au chant printanier de cet oiseau et ne reviendra jamais sur les chantiers, ce qui n'étonnera personne. En revanche, c'est souvent que je le reverrai au café, je serai heureux d'évoquer avec lui ce qui sera déjà le bon vieux temps.

Voici donc l'équipe avec laquelle je vais devoir travailler, les membres sont tous pour moi de vieilles connaissances et je me réjouis de travailler avec eux.

L'embauche

C'est au matin du premier lundi d'août 1947 que ma mère rentre dans ma chambre et me réveille. Il est tôt, six heures et demie. J'ai bien dormi et je suis bien vite sur pied. Sur mon lit, elle a déposé une tenue de travail flambant neuve, un pantalon et une veste de moleskine bleue. Dans la cuisine de la petite maison, je chausse des souliers montants cloutés en cuir. En cette saison si la veste fait partie de la tenue du parfait maçon, je ne la passe pas, c'est qu'il fait diablement chaud en cet été 47. Sur le pantalon, il y a une poche de "mètre", mon père m'en a acheté un, c'est en fait un double-mètre pliant en bois. Lui et les maçons ont des doubles-mètres en "duralumin", un mètre dans la poche c'est la marque de fabrique d'un compagnon du bâtiment.

Après avoir déjeuner, je me lave les dents, me mouille un peu le museau et peigne, pour la journée, mon abondante chevelure frisée et coupée à trois centimètres. Je me rends au lieu de rassemblement de l'équipe devant la grange, un bâtiment que mon père loue. Elle est située de l'autre côté de la route en face du garage de la Bouine. Mon père et Jean sont déjà là, ils chargent la camionnette. Pierre et Émile arrivent quelques minutes plus tard, l'exactitude n'a jamais été leur fort. Ce jour-là, nous partons en camionnette, Pierre, Émile et moi trouvons à nous loger entre matériaux et matériels entassés dans la caisse, mon père et Jean sont dans la cabine. Nous sommes sur le chantier à sept heures et demie, à midi c'est la pose pour déjeuner suivie d'une mini sieste qui dure jusqu'à 14 heures, nous débauchons à 18h30. Nous travaillons neuf heures par jour, six jours par semaine. Nous nous rendons en camionnette sur le chantier quand il faut transporter des matériaux ou du matériel mais l'essence est encore rare et quand le chantier est approvisionné c'est à bicyclette que nous faisons

les trajets. Dans ce cas nous partons un peu plus tôt. Dans ces temps heureux pour les patrons, les conventions collectives n'existaient pas encore et n'imposaient pas les trajets dans le temps de travail.

Sauf lorsque nous travaillons à Preuilly, nous déjeunons sur place au chantier. Mon père et moi avons notre déjeuner dans un panier en osier rectangulaire avec un couvercle, un peu comme une valise. À l'intérieur nous y trouvons le repas que ma mère a disposé dans des potets, c'est-à-dire des gamelles, en aluminium. Le plus souvent il n'y a qu'à faire réchauffer mais parfois, il arrive que nous ayons à faire cuire un bifteck, une côtelette. Pour réchauffer ou faire cuire nous avons un réchaud à alcool ou un brasero à charbon de bois ou tout simplement un feu que nous faisons avec du bois pris sur place : des chutes de planches à coffrage, du bois de démolition, du bois mort. Jean transporte son repas dans une musette, les frères Boisrond dans un panier semblable au nôtre. Nos vélos sont tous équipés d'un porte-bagages sur lequel nous arrimons paniers et musettes. Souvent, si le chantier n'est pas trop loin du bourg ou si nous sommes en ville, nous allons acheter une partie de notre repas sur place. J'aime bien faire les courses, je pars un quart d'heure avant midi, à pied ou en vélo et je vais à la boulangerie, à la boucherie, à la charcuterie, souvent les deux dernières sont dans le même commerce. Quand je suis de retour, les maçons ont installé la table, allumé le feu ou préparé les réchauds. Nous avons toujours une poêle et l'odeur de la viande mélangée à celle de la fumée ouvre très bien l'appétit. Tous les maçons boivent du vin, du vin de leurs vignes, seul Pierre n'en possède pas à mes débuts, mais il ne tardera pas à en planter une. Moi, comme tout le monde, je bois du vin, les premières années je le coupe avec un peu d'eau, mais cette habitude passera vite pour ce qui est des repas pris en déplacement. Ce que j'aime bien dans ces repas, c'est de préparer le fricot, c'est idéal pour ouvrir l'appétit et, le fin du fin, ce sont les repas pris en pleine nature, même s'il fait froid, devant un grand feu, à l'abri du vent, quand le givre étincelle aux banches et sur les brins d'herbe. Cette situation, je la vis quelquefois quand nous travaillions sur les routes mais surtout quand il gèle l'hiver, que les maçons ne peuvent plus travailler sur les chantiers à cause du gel et que nous sommes occupés à couper du bois de chauffage dans la forêt. Les frères Boisrond font le leur. Avec Jean j'aide mon père, il fournit en chauffage la maison, le poêle de la chambre de mes grands-parents, Jean et sa famille et la tante Tasie. Au bois, nous déjeunons sur place devant un énorme brasier alimenté par les ramures. Les deux spécialités les plus appréciées au cours de ces repas sont des harengs saurs ou des harengs salés, enfilés sur une baguette de bois que l'on fait griller au feu et des pommes de terre en robe des champs cuites sous la cendre. Le fumet des harengs qui grillent accompagnés par l'odeur de la fumée du feu qui, par instants, nous tire quelques larmes, est idéal pour ouvrir toutes grandes les portes de l'appétit. Quand on ajoute à tout cela un fromage de chèvre qui a fait un séjour enveloppé avec sa feuille de platane, dans un pot de grès et un verre du petit vin rouge de la récolte familiale, on a participé à un repas digne d'un prince. Je souhaite à toux ceux qui liront ces lignes de participer dans les mêmes conditions à un tel repas car le meilleur des restaurants, le plus renommé des traiteurs, ne peuvent offrir une telle merveille. Et puis, dans les bois, le décor est naturel, pas besoin d'aquarium ou d'oiseaux en cage pour l'animer, mais il y a toujours à quelques mètres du feu, un petit rouge-gorge bien libre mais confiant qui vous honore de sa présence. Le propos au sujet du rouge-gorge refait monter du fond de ma mémoire une petite histoire que mon père a dû justement me raconter auprès de l'un de ces feux : "au printemps, un rouge-gorge et un loubris (roitelet) se rencontrent, se saluent, ils se questionnent :

- *Où as-tu passé l'hiver ?* demande le rouge-gorge au loubris.
- *J'étais,* répondit le rouge-gorge, *dans la forêt auprès d'un feu où un bûcheron mettait des bûches aussi grosses que ma cuisse, et toi où étais-tu ?*
- *J'étais dans un grenier où j'avais du grain jusqu'aux genoux.*

Pour en revenir au repas pris sur les chantiers, le réfectoire est installé dans un endroit abrité comme un hangar, un atelier, une pièce désaffectée. Je garde le meilleur des souvenirs de tous ces repas pris en communauté, les discussions y vont bon train, c'est un moment agréable à vivre, peut-être que c'est l'esprit grégaire de nos lointains ancêtres, réunis pour manger, eux aussi autour du feu protecteur, qui refait surface.

C'est donc neuf heures par jour et six jours par semaine que nous travaillons. La semaine de trente-cinq heures est encore bien loin. Les vacances, c'est pour les autres, pour les fonctionnaires,

pour les ouvriers qui travaillent dans de grandes entreprises, pourtant la caisse de congés payés du bâtiment existe. Mon père y cotise et les maçons reçoivent le montant de quinze jours de vacances mais, dans les petites entreprises du bâtiment, il n'est pas question de s'arrêter de travailler l'été alors que l'hiver elles sont souvent obligées de cesser le travail plusieurs jours, quelquefois plusieurs semaines à cause du froid et de la neige. Il existe bien une caisse de chômage intempéries mais, à cette époque, si les petites entreprises cotisent, le remboursement du chômage est réservé aux entreprises plus importantes. On peut donc considérer que les vacances c'est l'hiver que nous les prenons et c'est pendant cette période que nous coupons le bois de chauffage. Le montant des congés payés arrive l'été et s'il n'est pas question d'arrêter les chantiers, cette somme d'argent qui tombe dans les escarcelles des maçons fait office de treizième mois et elle est la bienvenue pour faire un achat, ou bien, pour les plus économes, pour être déposée sur un livret de caisse d'épargne, ou bien encore pour régler quelques dettes. Cette situation changera petit à petit, l'entreprise en prenant de l'importance aura droit au chômage intempéries et, quelques années plus tard, les maçons prendront effectivement leurs vacances.

Les chantiers

Je ne me souviens pas en détail et dans le temps de tous les chantiers qui se sont succédés tout au long de ma vie de maçon, certains me marquerons plus particulièrement, c'est bien le cas du premier.

Pour mon embauche, l'entreprise vient de commencer une maison à Quincy, la seconde construite depuis la fin de la guerre et, mis à part le foyer rural de Quincy, la prochaine ne sera mise en chantier que pendant l'été 1955 (à partir de cette date commencera l'âge d'or pour la construction qui se terminera vers 1974). Le client est un vigneron, Monsieur Georges Surtel. Il doit cultiver trois ou quatre hectares de vigne avec ses fils. Cette exploitation lui a permis, pendant la guerre et encore à l'époque où j'embauche, de se constituer un petit magot. Il faut savoir que pendant la guerre et aux plus beaux jours du marché noir, un litre de vin blanc de Quincy payait une journée d'ouvrier dans les vignes. Avant la guerre, le métier de vigneron pour les plus modestes était un métier de misère, ils gagnaient péniblement leur vie et la plupart avaient un autre travail : bûcherons, journaliers dans les fermes pendant les campagnes de battage, quelques-uns uns travaillaient même à la porcelaine de Mehun, la guerre avait permis à tous ces gens de mieux vivre de leurs vignes. La plupart d'entre eux ont rempli leur bas de laine ce qui, bien entendu, est le cas de Georges Surtel.

C'est un homme corpulent. Il a une grosse tête, le visage rouge violacé garni d'un nez énorme tout bourgeonné ce qui est la marque évidente de ceux qui usent et abusent du jus de la treille, mais ça tout le monde le sait. Il possède un organe vocal très puissant qui s'entend de loin, souvent ponctué par un rire tout aussi sonore. Il a tout d'un homme satisfait de lui-même, heureux et content de vivre. Seul reste de son passé beaucoup moins aisé d'avant guerre, son engagement politique. Comme beaucoup de paysans d'origine modeste de cette époque, il se dit communiste, plus par principe et fidélité que par conviction. Il n'observe d'ailleurs guère les préceptes de ce parti. Sous son aspect rustre et un peu rude, c'est un brave homme qui me prend en amitié dès mon premier jour sur le chantier. Tous les matins il vient nous apporter deux litres de vin ; Bien sûr ce n'est pas du Sauvignon, boisson bien trop noble pour abreuver des maçons au travail, mais un petit vin rouge semblable à celui de chez nous, qu'il récolte pour sa consommation personnelle.

Son arrivée sur le chantier ne passe pas inaperçue. Il se déplace en vélo au guidon duquel tinte un gros grelot, comme une clochette au cou d'une vache. Il salue et apostrophe de sa voix puissante les personnes qu'il croise ou qui sont dans les jardins. La maison où il habite est à quelques centaines de mètres du chantier. Cette distance n'est pas un obstacle pour que nous l'entendions prendre son départ.

Sa femme est rouquine et a le visage parsemé de taches de rousseur et comme dirait un proverbe connu : *"Elle a reçu un coup de soleil au travers d'une passoire"*. Au premier abord, elle ne me paraît pas aussi sympathique que son mari, elle doit surtout être plus pingre. Quand celui-ci est parti

travailler dans les vignes tôt le matin, pour étancher notre soif nous sommes condamnés à boire l'eau du puits si nous ne voulons pas attaquer dès le matin le vin du repas. Le couple a deux garçons. Le plus âgé travaille dans les vignes de son père et chez des vignerons qui emploient du personnel. Il est taciturne et on ne le voit que rarement. Le plus jeune n'est pas encore allé au service militaire. Il semble être le préféré des parents. Il doit rester le plus souvent sur l'exploitation familiale mais, lui aussi, travaille de temps en temps à l'extérieur. Son père dit le plus grand bien de lui. Il paraît qu'il est le plus habile greffeur de plants de vigne de Quincy. Durant le temps que durera la construction de la maison, à la demande de son père, il sera employé dans l'entreprise comme "goujat" (manœuvre).

Tout compte fait pour mon embauche, je tombe sur un chantier intéressant, la construction d'une maison chez de bons clients, une famille sympathique pour laquelle il est agréable de travailler. Quand la journée est terminée, nous sommes tous fatigués et c'est avec plaisir que nous nous arrêtons chez de brave père Surtel. Il nous attend avec une bonne bouteille de vin blanc au frais. Malgré mes quatorze ans, il m'est ma foi, bien agréable de le déguster à petites gorgées avec un plaisir certain (je comprends que l'on puisse en abuser). Le quartier où habite la famille Surtel s'appelle l'Ecluziot. De ce lieu dit, part un chemin qui conduit à une ferme, Volveau. Le chantier est situé en bordure de ce chemin à quelques centaines de mètres de ce quartier. Un pont en bois saute le ruisseau dit le Riau qui vient de l'étang de la Motte. L'eau y est très claire, il serpente dans des jardins que les Quinçois appellent les "marais". Presque tous en ont un morceau. Ces terrains sont déjà frais naturellement, il suffit de se baisser pour puiser un arrosoir d'eau. L'arrosage n'est nécessaire que durant les grandes chaleurs de l'été. Je suis admiratif devant les beaux légumes et l'entretien parfait de tous ces jardins, tout y est aligné, désherbé. Je crois que l'on peut dire que les Quinçois sont de très bons jardiniers. Sur ce plan, mon grand-père et mon père, que je pensais être des jardiniers hors pairs, ne soutiennent pas la comparaison. Il faut dire aussi, à leur décharge, que les jardins de Preuilly sont faits de terre pauvre et sableuse que même, en arrosant abondamment, quand il faut chaud, les légumes dépérissent alors que les mauvaises herbes prennent un malin plaisir à pousser et à repousser.

Le terrain sur lequel la maison est en construction borde le chemin de Volveau en face des marais, un hangar agricole y est déjà monté. La maison en est à ses débuts, le terrassement de la cave est terminé, les fondations et les murs en pierre sont commencés.

Mon père me confie mon premier poste : puiser de l'eau au puits qui a été creusé dans la cave, à l'aide d'un touret, d'une corde et d'un seau. Décidément, je n'en sortirai donc jamais des manivelles, des puits et de l'eau. J'ai à remplir une tonne (un fût de 600 litres) dans laquelle les maçons puisent allégrement pour faire le mortier, pour arroser la maçonnerie qui a tendance à sécher trop vite au soleil brûlant du mois d'août. Pour un peu je me croirais condamné à remplir le tonneau des Danaïdes. Je m'attaque pourtant courageusement à cette tâche ingrate pour laquelle je n'ai jamais eu beaucoup d'affinité, mais je me dis qu'ici tout est différent, je ne suis plus un gamin qui puise de l'eau pour que ses grand-père et père puissent arroser, mais un maçon qui puise de l'eau pour que ses équipiers puissent travailler. J'ai même un poste important car, sans eau, pas de mortier et sans mortier, pas de maçonnerie. Après quelques heures d'effort, la tonne est pleine. Mon père qui a un œil sur moi ne me laisse pas inoccupé, il me fait venir auprès de lui, me donne une truelle et un marteau de maçon appelé "testu". Il est lourd avec d'un côté une pointe et de l'autre une face évidée au centre avec les deux bords, parallèles au manche, bien dégagés. Le "testu" sert à tailler grossièrement les pierres en les frappant avec l'un ou l'autre de ces deux bords. La pointe sert à aplanir une bosse, le "testu" sert aussi à tasser les pierres posées sur le lit de mortier étendu sur le mur pour qu'elles soient bien enfoncées dans celui-ci. La truelle sert à prendre le mortier dans une auge en bois pour en faire un lit de pose sur le mur en construction et à garnir entre les pierres posées sur le mortier. Enfin, je vais faire mes premières armes dans le métier et dans ce qui est encore la base du métier de maçon, construire un mur en pierres.

Le terrassement de la maison a été fait à la main, aux mesures exactes du bâtiment, la maçonnerie des murs de la cave vient juste d'être commencée, la face extérieure des murs en maçonnerie dans la partie enterrée de la cave s'appuie tout contre le terrassement, c'est à la mise en place de cette face (un parement) que mon père me propose de travailler. Il me montre comment

choisir la pierre que l'on veut poser sur le lit de mortier, dresser si c'est nécessaire la face destinée à devenir parement et faire en sorte que celle-ci soit le plus perpendiculaire possible avec la face de pose. Il faut aussi veiller à ce qu'elle ne soit pas trop large et occupe entre un tiers à deux tiers de la largeur du mur. Il faut encore qu'elle soit à peu près de la même hauteur que ses voisines. Ce qui, à première vue, me paraissait facile devient d'un coup bien compliqué. Aucune pierre ne se ressemble, celle qui conviendrait au lit de pose que j'ai préparé avec le mortier, je ne la trouve pas, elles sont toutes trop épaisses, trop plates, trop larges, n'ont pas de parement … Les coups de marteau que je donne pour dresser un parement ne font que l'arrondir. Si je veux raccourcir sa queue en largeur, elle se casse en deux... J'arrive quand même à en aligner quelques-unes unes sur le mur, leurs faces contre la terre. Mon père inspecte, il me dit : *"Tiens, il y a un maçon qui marie sa fille, il y a une de tes pierres qui danse*". En effet, certaines pierres que je croyais bien en place s'appliquent mal sur le lit de pose et remuent si on appuie dessus. Après cette première mise au point, mon mentor me fait combler les plus grands trous entre les deux parements avec des petites pierres, souvent des éclats qui proviennent de la taille des pierres ; celles-ci s'appellent des "garnis". Ensuite seulement, il faut refaire un lit de pose en mortier en prenant soin que celui-ci glisse bien entre les pierres du dessous. Je n'aurais jamais cru que construire un mur en pierres soit aussi compliqué. Mon père me dit qu'un maçon qui sait maçonner avec la pierre peut faire n'importe quel autre travail de maçonnerie. Après quelques jours passés à ce poste, la difficulté va se corser. En effet, mon père me propose toujours de maçonner mais cette fois sur toute la largeur du mur et en particulier poser les pierres du parement intérieur. Là, pas de terre pour appuyer les pierres dont le parement n'est pas parfaitement droit et d'aplomb. Les pierres du parement de devant doivent avoir leurs faces droites et d'aplomb. Un autre élément entre en jeu, le cordeau posé quelque 80 centimètres au-dessus de la base du mur, aligné à la cote exacte du mur à l'intérieur. Ce n'est pas fini, pour poser le premier rang de pierres, il faut les plomber, c'est-à-dire, à l'aide d'un fil à plomb, aligner ces pierres juste à l'aplomb du cordeau. Pour les autres qui iront sur le premier rang, pas de fil à plomb, mais l'œil, l'œil du maçon. Celles-ci doivent être alignées entre le premier rang et le cordeau en prenant bien soin de laisser entre ces deux repères un petit espace que mon père appelle le "jour", pas trop important, la maçonnerie serait creuse, mais surtout le conserver car le mur risque de faire une bosse. Je regarde travailler mon père. Pour lui tout est facile, il semble ne jamais choisir les pierres, il prend toujours les bonnes, un ou deux coups de "testu" et voilà un parement ; un autre coup, la queue tombe, la pierre est déjà sur le mur, un coup d'œil au cordeau, un coup de marteau sur la pierre pour l'assurer et le voilà qu'il en a une autre à la main. J'ai l'impression que nous ne travaillons pas sur le même chantier, avec les mêmes pierres, avec le même mortier. Avec moi, rien ne va, j'ai beau chercher, je ne trouve pas la bonne pierre. Si je veux faire un parement, je ne fais qu'arrondir la pierre ; s'il me faut la raccourcir je la casse en deux, et quand je la pose sur le mur, elle a trop de jour ou pas du tout, ou bien encore c'est "*un maçon qui marie sa fille*". Je me demande si je saurai maçonner comme un vrai maçon un jour et je serai longtemps à en douter. Il me faudra des semaines, des mois et même plusieurs années avant que, comme mon père, toutes les pierres soient bonnes, que mon mur n'ai ni flaches, ni bosses, ou que, honte suprême, il ne s'écroule plus sur mes pieds. Je deviendrai un jour un bon maçon qui saura maçonner, qui prendra plaisir à construire cette maçonnerie de pierre que les maçons, dans l'antiquité, faisaient déjà mieux que moi. C'est sûrement le travail le plus noble dans tous les métiers du bâtiment avec celui de charpentier pratiqué, lui aussi, depuis la nuit des temps.

Aujourd'hui, peu de maçons sont capables de monter une maçonnerie de pierres d'une manière traditionnelle. La pratiquer c'était comme savoir marcher, nager, rouler à vélo, c'est le synchronisme parfait entre la main, l'œil et le cerveau qui travaillent ensemble sans que le maçon s'en rende compte. Ce noble travail a à peu près disparu de chez nous, aujourd'hui, aussi je crois que l'on peut dire que les maçons ne sont plus tout à fait des maçons.

Pour en revenir au chantier, je suis soulagé quand mon me demande d'aider à la confection du mortier souvent avec Émile. Je ne me fais pas prier pour approcher les pierres, remplir les auges de mortier et puiser à nouveau l'eau du puits. Tous ces travaux sont les bienvenus pour me reposer des difficultés de la maçonnerie.

La pierre est livrée par un transporteur, Monsieur Mabilat, encore un bon copain de mon père. Il est le dernier représentant d'une famille de carriers et de tailleurs de pierre de Mehun sur Yèvre. Il n'extrait plus de pierres de ses carrières de Mehun et ne pratique que peu souvent son métier de tailleur de pierres. En revanche, il a fait l'acquisition d'un camion Dodge surplus de l'armée américaine. C'est un camion avec une benne métallique et basculante. Il prend la pierre dans une carrière de la Chapelle-Saint-Ursin. Avant que n'existent les transports par camions, c'était des chevaux qui en assuraient le transport. La pierre représentait peut-être 80 % du poids total du gros œuvre d'une construction aussi était-elle extraite au plus près. Dans presque toutes les communes existaient des carrières. Mon arrière-grand-père en possédait à Preuilly, les Mabilat à Mehun. Souvent l'extraction de la pierre de ces carrières était difficile c'est pourquoi la plupart ont été abandonnées au profit de carrières peut-être plus éloignées mais plus faciles d'extraction et, avec le transport par camions, la distance n'est plus un handicap. Dans des régions comme la Sologne, au sous-sol argilo-silicieux, il n'y a pas de pierres calcaires c'est la raison pour laquelle le peu de maçonnerie de pierres qui se faisait dans cette région était réalisé avec de gros cailloux de silex appelés "tête-de-chat". Maçonner avec ce matériau demandait beaucoup de savoir-faire et se faisait rarement en grande quantité. La maçonnerie était souvent remplacée par des murs en brique. Aujourd'hui, seules les carrières mécanisées sont encore en exploitation et ne produisent plus de pierres brutes à maçonner.

Sur ce chantier, le sable est livré par le même transporteur. Il se sert dans une sablière mécanisée elle aussi, le sable est dragué dans le Cher, trié dans un tambour et stocké selon la taille des grains : sable, gravier, cailloux dans des trémies qui se déversent directement dans les camions, pauvre Monsieur Delhomme, il mène toujours son dur combat d'arrière garde sur les grandes sablettes de Preuilly. Quand nous travaillons à Preuilly, le sable est prélevé directement sur la sablette en aval du pont. S'il existe un droit de péage pour les personnes qui ne sont pas de la commune et qui empruntent le chemin communal, pour les ressortissants de la commune, le sable ne coûte que le chargement et le transport. Son inconvénient, c'est qu'il n'est pas trié et pour maçonner des briques ou des parpaings, comme pour enduire, il faut le tamiser et tamiser du sable pendant des heures c'est encore plus ennuyeux que de puiser de l'eau et cela donne le mal de mer.

C'est souvent René Couvert qui vient avec ses attelages sur la sablette ou un ou deux maçons (je suis toujours de la fête) chargent les tombereaux. Les tombereaux sont ensuite transportés et déchargés sur le dépôt à côté du garage de la Bouine où le sable est stocké, soit pour la fabrication des parpaings, soit pour être repris avec la Bouine et transporté sur de petits chantiers. Quelquefois, nous chargeons directement la Bouine sur la sablette. Nous lui mettons environ un demi mètre cube sur le dos, environ 700 à 800 kilogrammes, et elle escalade gaillardement le dur raidillon du chemin pour décharger le sable sur un chantier ou bien pour le mettre en stock au dépôt. Très vite, mon père me laissera le volant de la brave camionnette pour transporter, charger et décharger le sable de la sablette au dépôt, rarement plus loin, je n'ai pas le permis. La Bouine n'a pas de benne basculante, il faut donc décharger à la pelle. Je fais ce travail, plutôt pénible, avec ardeur. J'ai l'impression d'avoir pris du galon et puis, conduire la camionnette, quel honneur. La brave Bouine est une grand-mère. De temps à autre, la boîte de vitesses donne des signes de fatigue, la palette qui se trouve en prolongement du levier dans la boîte laisse une tige de vitesse en route et c'est la panne. Une panne que j'ai vue dépannée maintes et maintes fois aussi, c'est presque avec plaisir que je me dépanne en jouant au mécanicien. Je suis fier de mes connaissances en mécanique surtout quand, par hasard, un copain en vacances passe par là.

Le ciment, la chaux sont livrés en sacs de 50 kilogrammes en papier pour le ciment, en sacs de 40 kilogrammes en toile de jute pour la chaux (seulement les premières années). Le plus souvent c'est un gros camion qui nous livre directement de l'usine à la grange. J'ai toujours participé au déchargement et je garde le souvenir "cuisant" de brûlures à l'épaule provoquées par les sacs brûlants. Quelquefois, nous nous dépannons chez un négociant.

Nous n'avons pas encore de bétonnière. Mon père aura toujours été conservateur, comme il l'avait été avec la camionnette. Il attendra encore plus de deux ans avant de se décider à en acheter une, en 1949. Elle fera une longue carrière. Quand Jean sera en retraite, il la prendra avec lui, craignant que les jeunes maçons ne la maltraitent. Ainsi, aujourd'hui, elle trône dans sa cour où elle

passe une vieillesse heureuse à plus de 50 ans, faisant pour son bricoleur de patron, quelques gâchées par an.

Nous mélangeons le mortier à la main, suivant un rite que je suppose venir du fond des âges. Il est tourné et retourné, mouillé, mélangé avec une sorte de houe qu'on appelle rabot en français et bouloué en berrichon. Le mortier se fait à un ouvrier, à deux, à trois ou quatre, selon qu'il serve à maçonner, à enduire ou serve de béton, selon aussi la quantité dont nous avons besoin, et enfin selon l'heure de la journée. Émile est souvent volontaire au poste de "goujat". Il prétend savoir manier le bouloué mieux que nous tous. À ce poste, il est tranquille, le patron ne lui fait pas de remarques sur une bosse ou un flash dans son mur. Il faut rendre à César ce qui est à César, c'est bien grâce à Émile si j'ai appris à me servir avec dextérité du bouloué, mon père et Jean ayant pris en charge de m'apprendre des gestes plus professionnels.

Quand il n'y a pas de manœuvre, le plus souvent les maçons remplissent eux-mêmes leurs auges de mortier et approchent les pierres. Quand Émile fait le service, il n'a pas rien à faire pour fournir trois maçons et un apprenti aussi, quand il le faut, je viens l'aider, j'y gagne quelquefois une cigarette.

Chaque maçon a son auge qui lui est propre et chacun doit la tenir propre et la laver tous les soirs, tout comme les brouettes. Auges et brouettes sont de fabrication "maison", c'est mon père mais surtout Jean qui construit ces outils ou ces véhicules. Comme je l'ai déjà dit, Jean est un bricoleur, faire une brouette ou une auge en bois ne lui pose aucun problème d'autant plus qu'il a à sa disposition un atelier bien équipé pour travailler le bois, il ne lui manque que des machines, ici tout se fait à la main. Ces travaux se font essentiellement l'hiver, quand il pleut, quand il neige ou qu'il gèle. Bien entendu, j'aide Jean dans la mesure de mes modestes possibilités. Justement, à propos de possibilités, je me suis spécialisé dans la fabrication de manches de marteaux et de hachettes. Plus tard, je ferai aussi quelques auges et réparerai quelques brouettes mais il faut que je sois honnête, le bricolage n'a jamais été pour moi un violon d'Ingres et ce qui m'intéressait en premier lieu, c'était d'être bien au chaud dans le petit atelier.

Je partage le plus souvent le poste de travail de mon père. Quand il n'est pas là c'est de Pierre ou d'Émile dont je me rapproche. Ils ne sont pas de grands pédagogues et me laissent me débrouiller, alors que Jean trouve toujours à redire sur mon travail et ne me laisse pas le temps de bien m'organiser. Le plus "cool" pour moi c'est bien Émile, il blague avec moi et, de temps en temps, j'ai droit à une cigarette.

J'admire mon père quand il maçonne. Les pierres ne font que passer entre ses mains, quelques coups de marteau placés à bon escient et le mur monte pour ainsi dire seul. J'arrive à le suivre quand il me laisse garnir le parement côté terrassement mais, dès que je passe au parement intérieur, avec comme seul guide le cordeau, je suis ridicule. Avec moi, tous les "maçons marient leur fille", à côté de moi, mon maître me regarde et esquisse un sourire. Il ne semble pas surpris de mon embarras, il dresse le parement d'une pierre que j'arrive qu'à arrondir, cale l'autre qui dansait sur le mur, repousse une corne d'une troisième qui dépassait de l'alignement. J'en arrive à me poser la question : "est-ce que je saurai maçonner un jour ?". Pourtant c'est tellement simple, je me dis que depuis des milliers d'années, des hommes font des murs en pierre et que des jeunes essaient, je n'ai donc pas de raison de perdre espoir. J'ai aussi ma fierté de fils de maçon. Le coup de main viendra sans que je m'en aperçoive et un jour, ma levée dépassera celle d'Émile et sera comparable à celle de mes grands maîtres, mon père et Jean.

Aujourd'hui, je me dis qu'un maçon capable de construire un mur bien droit, avec les matériaux déformés que sont les pierres, le sable, un liant tout simple comme la chaux, à l'aide de deux outils, un "testu" et une truelle, est un artiste qui fait une création, un artiste au même titre que ceux qui, avec des boîtes de conserve vides et de vieilles ferrailles, construisent des œuvres que seuls peuvent comprendre et apprécier quelques intellectuels en mal de modernité.

Aujourd'hui, les maçons, pour la plupart, ne savent plus maçonner d'une manière traditionnelle. C'est un peu comme s'ils avaient perdu leurs racines, ils font un tout autre métier. Il y a des coffreurs, des ferrailleurs, des monteurs, des enduiseurs, des carreleurs … Cette mutation a commencé il y a bien longtemps avec l'apparition du ciment, du béton armé, des briques creuses, des parpaings de ciment, des éléments préfabriqués. Un maçon doit savoir faire beaucoup de travaux différents, mais ce sont des travaux simples où le coup de main et le coup d'œil qui créaient quelque chose avec presque rien, ne sont plus nécessaires. Il ne faut pas cracher dans la soupe, il y aura toujours des maçons, la plupart ne maçonnent plus mais se sont adaptés aux méthodes de travail modernes. Leur productivité est bien supérieure à celle d'antan, ils ont aussi beaucoup plus de chance que les compagnons de certains métiers du bâtiment qui ont complètement disparu ou qui sont voués à la disparition.

Premier repas sur le tas et autres péripéties diverses

Mon premier déjeuner pris sur le chantier sera donc celui de mon premier jour de travail. La "table est mise" sous le hangar existant, en l'occurrence trois planches d'échafaudage posées sur des bottes de paille et des bancs tout aussi rudimentaires de chaque côté. Il fait très chaud en ce mois d'août 47, même à l'ombre du toit en tôle du hangar. Ce jour-là, ma mère a eu la malencontreuse idée de mettre deux biftecks crus dans un potet en aluminium. En principe nous devons les faire cuire dans la poêle qui reste à demeure sur le chantier, à la flamme d'une lampe à alcool. Quand j'ouvre le couvercle, la viande apparaît, elle n'a plus sa couleur rouge signe de fraîcheur mais plutôt une teinte mordorée ; quant à l'odeur, elle est de celle qui attire plus les mouches bleues que des maçons affamés. Mon père est exigeant avec la nourriture, la vue et l'odeur de la viande lui font faire une terrible grimace et il juge comme indigne d'un maître maçon et de son fils, une nourriture tout juste bonne à nourrir les chiens du chenil de Monsieur Guyot. Dans un geste de dépit, il envoie balader les deux morceaux de viande par-dessus le buisson d'un terrain voisin. Il nous reste les légumes, le fromage et le dessert. Le soir, à notre retour au logis, ma mère n'a pas droit aux compliments du chef. Il faut savoir qu'elle a des circonstances atténuantes, le boucher ne passe pas tous les jours, nous ne possédons pas de réfrigérateur et pour couronner le tout, nous traversons une période de chaleur accablante néfaste à la bonne tenue de nos biftecks enfermés dans leur potet. Heureusement, ce genre d'incidents ne se produit que très rarement et les repas pris sur le tas sont plutôt appétissants. La viande fraîche nous la prenons ou plutôt je vais l'acheter chez le boucher de Quincy bien que certains l'appellent "Boudin gris", tout comme le pain que nous allons chercher chez le boulanger, du pain frais c'est quand même meilleur que du pain rassis. Souvent, ma mère nous cuisine des petits plats qu'il ne reste plus qu'à faire réchauffer et qui sont, ma foi, plutôt appétissants. Après ce déjeuner tronqué, nous faisons une courte sieste d'un quart d'heure à une demi-heure, puis le travail reprend sous le soleil plombé d'août qui rend la demi-journée de l'après-midi pénible et fatigante, j'étais quand même mieux à me dorer sur le sable de la plage, à me tremper dans l'eau du Cher.

Il sera dit que mes premières journées de travail seront marquées par de petites aventures dont le souvenir m'est resté intact. Je crois que c'est le deuxième jour de travail à Quincy que se situe l'une d'elles. Le matin nous avons encore fait le trajet avec la Bouine. Je n'ai pas de souvenir bien particulier de la journée de travail si ce n'est que j'ai dû puiser de l'eau, aider à la confection du mortier, à l'approvisionnement des maçons et à reprendre mon long et ingrat travail d'apprentissage de maçon. Dans l'après-midi, mon père quitte le chantier avec la Bouine pour aller je ne sais où. Toujours est-il qu'à l'heure de débaucher il n'est pas encore de retour. Nous ne sommes pas à quelques minutes près et ce n'est pas la première fois que les maçons attendront leur patron. Nous prenons nos paniers et nos musettes et partons à pied jusque chez notre client. Il nous attend avec une bouteille de vin blanc mise à rafraîchir dans un seau d'eau fraîche. Nous avons eu bien chaud toute la journée et nous sommes fatigués. Nous n'en apprécions que mieux le vin de notre hôte qui, foi d'apprenti, est excellent et me semble encore meilleur quand on a soif. Une demi-heure, une heure, se passent sans que notre véhicule apparaisse. Jean et les frères Boisrond, quoique patients, trouvent le temps long et décident de partir à pied, ce ne sont pas 5 petits kilomètres qui font peur à des maçons. Je ne trouve rien à redire à cette décision à laquelle je n'ai d'ailleurs pas été associé, de toute façon mon avis aurait bien peu pesé. Ce n'est pas la première fois que des maçons marchent, je me souviens des récits de

mon grand-père qui, lorsqu'il était au service de son père dans sa jeunesse, faisait des dizaines de kilomètres pour se rendre sur les chantiers. Les maçons rigolent en pensant au bon tour qu'ils jouent à leur patron et à la tête qu'il fera quand il se rendra compte que sa troupe l'a abandonné. Il y a déjà quelques minutes que je suis rentré lorsque mon père arrive, tout penaud, il trouve bien une excuse à son retard, je ne m'en souviens plus ; Je croirais plutôt qu'il ne s'était pas souvenu qu'il devait reconduire son équipe à Preuilly, il doit être un peu vexé mais ne le fait pas voir.

Cette aventure a un bis. Quelques jours plus tard le même scénario se déroule. Nous attendons encore cette brave camionnette devant notre bouteille de blanc. Si moi j'ai tout mon temps, Jean et les autres cette fois-ci sont beaucoup moins patients. Ils prennent le chemin du retour après seulement quelques minutes d'attente et, pour ne pas être rattrapés par la Bouine, nous font prendre l'ancien chemin de Quincy à Preuilly qui passe à travers les champs. Si ce trajet ne rallonge pas, il n'est pas plus court. Quand j'arrive à la maison, mon père est déjà là, cette fois il est vraiment vexé, il n'aime pas qu'on lui fasse la leçon et me le fait savoir. Le lendemain se sera l'ensemble de l'équipe qui supportera sa mauvaise humeur, il n'a pas du tout apprécié ce qu'il considère comme une leçon donnée, surtout de la part des Boisrond, par des ouvriers qui ne sont pas toujours à l'heure à l'embauche du matin, d'autant qu'il n'était pas, cette fois, responsable de son retard. La morale de cette histoire est que la camionnette nous oubliera moins souvent dorénavant, et que Pierre et Émile seront plus exacts à l'embauche pendant quelques jours.

La construction de ma première maison

La maçonnerie relativement facile de plain-pied dans la cave avec un seul parement à aligner est vite terminée. Après avoir monté deux levées d'environ 80 centimètres chacune, le travail se corse de plusieurs façons : il faut échafauder, dans le cas présent c'est avec de solides tréteaux en bois et des planches d'échafaudage, il faut que l'ensemble résiste à la charge importante constituée, en plus des maçons, par des auges pleines de mortier et des tas de pierres. Charger l'échafaudage donne du travail supplémentaire au maçon qui fait le manœuvre et aussi à moi qui l'aide plus souvent. La cave n'est pas toute enterrée. Une partie de celle-ci sort de terre, ce n'est pas cela qui va arranger mon contentieux avec l'apprentissage de la maçonnerie. Il n'y a plus de parement à appuyer directement contre la terre, les murs maintenant ont deux côtés à aligner au cordeau. C'est terriblement compliqué même si j'ai un peu plus de facilité que les premiers jours, je ne peux pas poser trois pierres sans que mon père ou Jean repousse l'une de celles-ci qui "mange le jour" et une autre qui "danse" et que je dois recaler et puis, il ne faut pas que je garnisse avec seulement du mortier, il faut garnir avec des garnis, par moments j'ai l'impression de n'avoir encore rien appris, je désespère de savoir maçonner un jour. Les autres maçons sont plus habiles que moi et c'est avec soulagement que je vois s'araser les murs de la cave. Il me faudra des mois, même des années pour maçonner convenablement. Si mon apprentissage pour maçonner des murs en pierres durera longtemps, c'est que déjà il se fait de moins en moins de tels murs et que je serai quelquefois des mois avant de retoucher une pierre. C'est la continuité dans le travail qui crée le coup de main et non la théorie, je me suis aperçu que même un bon maçon est moins habile le premier jour où il commence un travail de maçonnerie que les jours qui suivent.

À mon grand soulagement, la maçonnerie est momentanément arrêtée, nous attaquons le plancher haut de la cave. Il est en béton armé tout comme les poutres et les poteaux sur lesquels il repose. Du traditionnel nous passons au moderne. Jusqu'ici, je n'ai vu se réaliser que de petits ouvrages en béton armé, comme des linteaux. Tout commence par le coffrage de tous ces ouvrages. Il faut assembler des planches, des chevrons, des madriers, des étais, ceux-ci sont en bois et sont triés dans les bois, l'hiver, par les maçons quand ils coupent le bois de chauffage. C'est Jean, mon père et Pierre qui assemblent les coffrages des poteaux et des poutres. Avec Émile, je cloue un peu comme une couturière coud les deux pans d'un vêtement. Nous mettons les étais en place en les coupant quand ils sont trop longs, en les calant quand ils sont trop courts. Nous clouons aussi les planches qui recevront le béton de la dalle, sur les madriers et les chevrons. Il faut aussi préparer les armatures en acier à béton, les couper à longueur, faire des crosses à chaque extrémité avec un tourne-à-gauche, faire des étriers, des cadres avec de l'acier de diamètre plus petit, les attacher avec du fil de fer à ligature aux grosses barres des armatures des poutres et des poteaux. C'est Monsieur Salmon qui a fait les plans d'exécution un soir, sur le coin de la table, devant un verre de vin de maçon. Tout ce travail de coffrage et d'armature dure bien une semaine. J'apprécie tous ces travaux qui pour moi, à cette époque, sont moins ennuyeux que monter des murs en pierre. Lorsque le coffrage est terminé, nous mettons en place l'armature des poteaux, celle des poutres, des linteaux. Pour la dalle proprement dite, des barres sont mises, sur le coffrage de celles-ci, en quadrillage, maintenues par des ligatures en fil de fer. Le coffrage, le ferraillage, le béton sont relativement récents comparés à la maçonnerie qui nous vient du fond des âges mais leur enfant, le béton armé, a déjà envahi le monde.

Le travail traditionnel du maçon est en sursis. Les murs en pierre, les voûtes en maçonnerie même la pierre de taille n'ont plus que quelques années à vivre avant de devenir l'exception. Si l'on voit encore beaucoup de belles façades en pierre, celle-ci ne rentre plus comme élément principal de construction mais seulement comme décoration. Derrière de belles dalles de marbre poli se cache un mur en parpaings ou en béton brut. Depuis des millénaires, la maçonnerie sous toutes ses formes avait été l'élément principal, la base de l'architecture. Aujourd'hui, derrière sa robe brillante se cache un décor qui n'a pas plus d'importance dans la construction qu'un simple enduit, qu'une peinture.

Le grand jour est arrivé, tout est en place pour mener à bien le coulage du plancher, des poutres, des poteaux, des linteaux. Aussi curieux que cela puisse paraître aujourd'hui, nous allons mélanger et

mettre en œuvre une douzaine de mètres cube de béton, sans l'aide d'une bétonnière et encore moins d'une grue ou d'un appareil de levage. Je crois que c'est là le seul défaut sur le plan professionnel de mon père, il est conservateur, il hésite toujours à investir, pour doter son entreprise d'engins et de véhicules qui lui seraient indispensables et dont je ne peux pas croire qu'il n'en connaisse pas l'utilité.

Ce matin-là, il y a du personnel sur le chantier. Outre les cinq maçons, des journaliers, des amis sont venus pour renforcer l'équipe et suppléer le matériel absent. Mon père, comme un metteur en scène, distribue les rôles. Deux équipes de quatre personnes chacune sont chargées de la confection du béton, un autre groupe armé de brouettes transporte le béton de l'aire de mélange à la dalle en passant par un chemin de planches qui conduit sur celle-ci. Les maçons ont, eux aussi, chacun leur tâche, les uns répandent le béton, remplissent les poteaux et les poutres, les autres armés d'une règle dressent la surface du plancher, non sans avoir, auparavant, remonté les armatures pour que le béton les enrobe mieux. C'est justement à ce travail que mon père me destine. Armé d'un crochet, je m'évertue à lever les lourdes armatures, trop lourdes à n'en pas douter pour mes bras pas encore assez aguerris aussi, mon père et les maçons viennent à mon secours. Un autre poste m'est confié, vibrer le béton. Armé d'un marteau, je frappe les planches de coffrage des poteaux, linteaux et poutres, à petits coups répétés et le coffrage de la dalle avec un morceau d'étai que je tiens debout. Cette action vibre le béton et a pour effet de le tasser et de faire s'évacuer, au travers du coffrage, toute l'eau en surplus contenue dans le béton. Il va s'en dire que celle-ci m'arrose copieusement et que je ressors de la cave trempé et recouvert d'un camouflage gris ciment ce qui n'est pas pour me déplaire, de cette façon personne ne pourra dire que j'étais que la mouche du coche. Il faudra presque toute la journée pour terminer cette tâche, journée au cours de laquelle il y a une pose casse-croûte dans la matinée et bien sûr le déjeuner. Notre brave père Surtel, lui, nous encourage de la voix et fait en sorte que tous puissent se désaltérer.

Encore une fois j'admire la maîtrise de mon père dans ce qui pourrait ressembler à une fonction de maître de ballet. Pour commencer, les gens de la troupe cherchent leur place, très vite sous sa direction, ils la trouvent. Le béton se fabrique en continu, les brouettes le transportent au fur et à mesure, il est mis en place dans les coffrages, sur la dalle, les armatures sont relevées, le tout est vibré, chacun à sa place, personne reste inoccupé, même moi j'ai ma mission que je m'évertue à bien tenir. Je sais bien que cette équipe disparate n'a rien à voir avec les soldats de la campagne d'Égypte de Bonaparte et que mon père n'est pas Napoléon mais, quand bien des années plus tard, quelqu'un parlera de ce travail qui me paraît ce jour là "pharaonique", je pourrai dire aussi, j'y étais.

Quand tout le matériel est lavé et nettoyé, Monsieur Surtel qui nous avait encouragés et abreuvés toute la journée, nous invite chez lui où, avec le vin blanc bien rafraîchi, nous attendent des tartes bien appétissantes fabriquées en notre honneur par Madame Surtel. L'architecte est venu faire un tour sur le chantier en fin d'après-midi et est resté avec nous. Il est de Vierzon, paraît encore jeune et me semble bien sympathique. Je connais son nom, mais son orthographe des plus compliquée me fait renoncer à l'écrire.

Georges Surtel, mis en gaieté par les tartes et surtout par le vin blanc, se souvient que, dans sa jeunesse, il jouait du violon dans les bals du village. Il se met en quête de son violon et, l'ayant trouvé, essaye d'en tirer quelques notes. Il n'a pas touché à l'instrument depuis bien des années, ses doigts ont perdu leur souplesse, il a aussi la tête légèrement embuée aussi sa prestation n'a rien d'un chef-d'œuvre. Pour sauver la situation, l'architecte entre en scène. Lui aussi joue du violon. Je ne me souviens plus s'il en fait encore mais il en garde de beaux restes et nous gratifie de quelques morceaux que tous, nous apprécions. Je crois que quelques-uns uns chantent, la soirée coule dans la douce nuit d'été. Avec la fatigue et le vin blanc aidant, une agréable léthargie m'envahit. Si le métier de maçon n'est pas toujours exaltant et souvent rude, des moments comme celui-ci n'en restent pas moins bien gravés dans ma mémoire et trouvent leur place dans le fameux panier. La bonne humeur règne et c'est bien au-delà de l'heure réglementaire que nous rentrons et, cette fois, malgré le retard important, les maçons ne pensent pas à rouspéter.

Il me faudra attendre longtemps avant de participer à un travail de cette importance. J'ai découvert une nouvelle face de l'entreprise Bugeon, je m'en doutais mais maintenant, j'en suis sûr,

elle n'est pas que la petite entreprise de campagne qu'elle paraît être, elle peut aussi exécuter des travaux plus techniques que ceux, plutôt simples, que j'avais vu exécutés jusqu'à ce jour. En quelques semaines, j'ai vu des maçons travailler comme ceux de l'antiquité et mettre en œuvre un ouvrage en béton armé, les deux entrent dans la construction d'une même maison et, à cette époque, l'une vit ses dernières années, l'autre a déjà conquis le monde. Sans que je m'en rende compte, la construction termine sa révolution et, bientôt, plus rien ne sera comme avant.

À cette époque, la construction d'une maison est une affaire de longue haleine et dure souvent plus d'un an, à cela plusieurs raisons. Une petite entreprise ne peut pas rester plusieurs mois sur le même chantier. À cette époque la principale de ses activités est l'entretien qui, quelquefois, ne peut pas attendre. Nous abandonnerons le chantier pour des durées qui peuvent varier de quelques jours à plusieurs mois. Il faut aussi céder la place aux autres corps de métiers qui ont à intervenir dans la construction. Le coulage d'un plancher est aussi un excellent prétexte pour abandonner momentanément le chantier. En effet, il était impératif d'attendre au moins trois semaines avant de pouvoir travailler dessus. Par la suite, quand l'intérêt de l'entreprise sera de terminer le gros œuvre d'un coup afin d'éviter les déménagements de chantiers, personne n'hésitera à travailler sur un plancher le lendemain du coulage. Il faut savoir aussi que les changements de chantiers sont vite faits, nous n'avons pas beaucoup de matériel à transporter et nous ne nous éloignons pas à plus de vingt kilomètres de Preuilly.

De chantiers en chantiers

Je ne me souviens plus quel est le chantier que nous entreprenons lorsque nous quittons momentanément la maison Surtel. En effet, la plupart des autres chantiers qui nous attendent ne sont pas très importants et ne durent que quelques jours ou tout au plus quelques semaines. Il y a aussi plusieurs sortes de clients. En premier lieu, ceux pour qui l'entreprise travaille une ou plusieurs fois par ans sont les gros propriétaires de ferme. Ils ne sont pas fermiers cependant, comme Monsieur Guyot. Madame Moleveau, sa belle-sœur, Mademoiselle de Bourbon, Monsieur d'Almont, Monsieur Bessemoulin, Monsieur Sauzey, je les ai déjà évoqués. Les fermiers propriétaires sont rares, en revanche les exploitants de locatures sont en majorité propriétaires de leur exploitation. Quoique voués à disparition à moyen terme ce sont eux qui entretiennent le mieux leurs bâtiments à cette époque. Un autre gros client fait travailler souvent mon père, c'est l'administration des ponts et chaussées et son représentant à Mehun, Monsieur Debord. L'entreprise travaille encore, mais pour quelques années seulement, car il va être déclassé sur le Canal du Berry. Il y a ensuite tous les particuliers propriétaires de leurs habitations ou propriétaires bâilleurs. Ils représentent aussi une masse de travail importante, mais il est rare que l'entreprise intervienne plusieurs fois de suite chez l'un d'eux. Voilà en gros l'éventail de la clientèle de l'entreprise, une clientèle qui fait de l'entretien, de la restauration, de la transformation, rarement du neuf, une clientèle dans l'ensemble fidèle qu'il ne faut pas négliger.

Les travaux sont aussi variés que les clients. La plupart des bâtiments des fermes et des particuliers où nous intervenons sont, pour les plus récents, de la fin du siècle dernier, d'autres, en revanche sont plus anciens et aussi en plus mauvais état. Dans les fermes des propriétaires bâilleurs, il n'est fait que l'indispensable ou des transformations rendues nécessaires par la modernisation qui commence à se faire jour. Il faut savoir que les fermages n'ont pas suivi l'inflation et que, souvent, la plus grosse part est dépensée en travaux indispensables. Déjà, les bâtiments qui ne sont plus adaptés, qui sont trop vieux et en mauvais état, sont démolis. En revanche, des hangars sont montés dans la plupart des fermes et des locatures. Pour les particuliers, il est fait beaucoup d'agrandissement de logement, de dépendances comme des garages, des ravalements et même encore des "cabinets" avec une fosse étanche, le plus souvent au fond du jardin.

Les ravalements extérieurs, les enduits intérieurs sont peut-être les travaux les plus courants. Comme je l'ai déjà écrit, la plupart des constructions datent du siècle dernier et beaucoup sont plus âgés. Les enduits de ces bâtiments sont en mauvais état, notamment dans les bâtiments qui abritent le bétail où ils sont souvent rongés par le salpêtre qui désagrège aussi le mortier de la maçonnerie. Avant

d’enduire, il faut échafauder. Les enduits intérieurs ne nécessitent pas d’échafaudages importants, quelques tréteaux et quelques planches suffisent. À l'extérieur, c’est différent, les bâtiments sont souvent hauts, surtout les pignons. Les maçons aujourd’hui ont à leur disposition des échafaudages métalliques qui se montent très vite, un peu comme un mécano mais, à cette époque, échafauder est presque un art. Il faut avoir à sa disposition des pointiers de dix à douze mètres de haut. Ce sont de petits sapins prélevés dans les plantations quand celles-ci sont éclaircies. Il faut les écorcer et les laisser sécher. Ils sont utilisables au mieux une dizaine d’années. À cette époque les bois ne sont pas traités et ils servent de casse-croûtes à un régiment de capricornes et autres termites qui les réduisent en poussière. Heureusement, les plantations ne manquent pas et il est facile de les renouveler. Pour compléter le matériel d’échafaudage, il faut des barres de fer de section carrée d’environ 1,30 à 1,40 mètres de long et de trois centimètres de côté, des planches d’échafaudage de 3 et 4 mètres de long, de 25 centimètres de large et de 5 centimètres d’épaisseur et des cordes en chanvre ou des câbles d’acier. Pour échafauder, il faut planter les pointiers à environ 1 mètre du mur avec un écartement de 2,50 mètres à 3,50 mètres, à environ 2 mètres de hauteur. Les barres de fer pointues à une extrémité sont plantées dans le mur et liées à l’autre extrémité au pontier avec une corde en chanvre, pas n’importe comment, mais avec un système d’attache bien particulier qu’il me faut apprendre, c’est mon père qui m’enseigne cette attache réglementaire que je saurai exécuter dès mon premier échafaudage. Des planches d’échafaudage sont disposées sur les barres de fer et l’opération recommence 2 mètres plus haut jusqu’à atteindre le haut du mur à enduire. Il arrive qu’il faille échafauder pour maçonner des murs plus haut que ne le permettent nos tréteaux. Le système d’échafaudage est le même que celui que je viens de décrire, sauf que les portées entre pointiers sont réduites, que les barres de fer sont remplacées par des "boulins", c'est-à-dire des rondins de bois de 2 mètres de long et de 10 à 12 centimètres de diamètre, qui s’appuient sur toute la largeur du mur et qui sont attachés aux pontiers avec des câbles en acier plus solides que les cordes et aussi qui ne craignent pas pourrir si l’échafaudage reste en place longtemps.

Pour en revenir aux réfections d’enduits, quand l’échafaudage est terminé, il faut, dans un premier temps, dégarnir le mur de son ancien enduit ou de ce qu’il en reste. Pour ce travail, les maçons s’arment de testus ou encore de pioches à enduit (sorte de petits testus à deux pointes). Avec ces outils ils piochent et arrachent l’enduit existant. Celui-ci est plus ou moins résistant, parfois il tombe rien qu’en l’effleurant. Parfois, à chaque coup donné, il n’en tombe que quelques centimètres carrés. L’ennemi de ce travail est le vent, il fait voler la poussière dégagée par le piochement et prend un malin plaisir à la transporter dans les yeux des maçons qui, s’ils n’y prennent pas garde, ressemblent vite à des lapins atteints par la myxomatose. Il y a une parade, c’est de se glisser un bas de femme sur les yeux, un peu à la manière des gangsters. On voit clair au travers et la poussière ne passe pas. Hélas, quand je commence à travailler cette astuce n’a pas encore été trouvée.

Les enduits se font en mortier de chaux hydraulique le plus souvent, quelquefois en mortier de ciment pour les soubassements. Comme pour maçonner, pour enduire il faut avoir le coup de main ou plutôt le coup de poignet car sans lui, le mortier que l’on projette avec la truelle retombe aussitôt au pied du mur et le peu qui reste se répartit sur le support en une couche anarchique. Ce coup de main, je le prendrai assez vite, peut-être parce que nous faisons plus d’enduit que de maçonnerie. Chaque maçon a une auge dans laquelle il ramollit du mortier. Il faut qu’il soit plastique, trop sec il ne colle pas, trop liquide, il coule. Si les parties à enduire sont accessibles du sol et de la première échafaudée, le préposé à la fabrication du mortier remplit les auges à la pelle ; Au-dessus elles sont remplies au seau, il est monté grâce à une corde équipée d’un crochet qui est tirée du pied de l’échafaudage et passe par une poulie fixée en haut de celui-ci. Il faut environ trois seaux pour remplir une auge. Ce travail est pénible, un seau plein de mortier pèse plus de 20 kilogrammes. Quand je suis à ce poste, immanquablement je laisse ce travail à des bras aguerris et j’essaye de faire coller au bon endroit le mortier sur le mur. Sur un mur en maçonnerie, il faut faire trois passes : une pour reboucher les trous, la deuxième pour dresser le mur, la dernière est la couche de finition. Sur les maisons d’habitation ou sur les bâtiments que l’on veut mettre en évidence, on applique souvent un enduit tyrolien. Les maçons italiens, qui appliquèrent les premiers ce crépi, utilisaient un balai de bouleau qu’ils trempaient dans du mortier liquide et qu’ils frappaient sur un bois. À l'époque où je commence à travailler, ce procédé a été remplacé par un appareil à projeter manuel qui fonctionne en tournant une manivelle, c’est une

"tyrolienne", devenue "vielle" chez nous à cause de la manivelle. Je saurai m'en servir un jour mais, en ces premières semaines d'apprentissage, ce n'est pas au programme.

Nous faisons aussi beaucoup de dallages en béton, souvent en remplacement de pavage dans les écuries, les étables et tous bâtiments où loge le bétail. Ce revêtement de sol s'applique aussi souvent dans les granges pour remplacer la terre battue. En effet, les gerbes de grains sont de moins en moins mises en dépôt dans ces bâtiments dont l'accès n'est pas toujours facile mais plutôt sous des hangars beaucoup plus accessibles ou en meules extérieures. Quelquefois aussi, la batteuse est en place quand les voitures de gerbes arrivent à la ferme. Je ne parle pas des moissonneuses-batteuses qui existent mais qui sont encore très rares et dont aucune n'est en service dans les fermes où l'on travaille.

La plupart du temps, ces granges deviennent des garages à matériel agricole, à dépôt pour l'engrais ou pour stocker du grain en vrac. Souvent aussi, un coin est aménagé pour la nourriture du bétail. À cet effet on y scelle un coupe-racine, un concasseur entraînés par un moteur électrique à proximité d'un dépôt de betteraves fourragères et de balles de blé.

À cette époque, toutes les exploitations ont encore du bétail. La monoculture céréalière ne s'est pas encore installée. Chaque ferme, chaque locature a son troupeau de vaches, quelques chèvres, des chevaux : un pour une petite locature à plus de dix dans les grandes fermes mais l'arrivée des tracteurs commence à réduire le nombre d'attelages. On trouve encore des moutons dans quelques fermes, mais les troupeaux sont en voie de disparition dans la région. Rares sont les fermes ou les locatures qui n'ont pas quelques porcs réservés, la plupart du temps, à la consommation personnelle. Les basses-cours sont, elles aussi, bien garnies partout avec des poules et quelquefois celles-ci sont accompagnées de canards, de pintades, de dindes plus rarement d'oies.

Tout ce cheptel est souvent mal logé dans de vieux bâtiments mal conçus, malsains. Les notions d'hygiène commencent à être prises en compte ce qui fait que le travail ne manque pas pour mettre ces locaux dans une meilleure configuration avec des dallages, des enduits, la fabrication d'auges en béton, la réfection des plafonds en torchis remplacés par des briques (bardeaux) ou des planches. Les laiteries existantes sont souvent installées dans des locaux mal appropriés. Souvent nous rendons ces locaux plus fonctionnels avec des tables en béton pour faire égoutter les fromages ; Avec l'enduit des murs, celui des soubassements en ciment lissé, avec le nettoyage et la peinture à la chaux du plafond et des murs. Quand il n'y a pas de local ancien qui puisse être aménagé, nous en construisons un, souvent en appentis contre la maison d'habitation, en parpaings ou en briques creuses. Depuis la fin de la guerre, si nous démolissons de vieux bâtiments inadaptés, il se construit beaucoup de hangars avec des charpentes en bois ou pour la plupart des cas, métalliques. Pour reposer et sceller ces bâtiments, nous faisons leurs fondations, des massifs enterrés à chaque poteau surmonté d'une pyramide tronquée (un dé) dans laquelle se scelle le poteau. Mon père m'emmène souvent pour l'implantation de ces constructions. C'est un travail qui demande beaucoup d'attention. Il faut que les fondations une fois finies correspondent aux plans, que les travées soient bien parallèles, que l'équerrage du bâtiment soit parfait. L'équerre est trouvée grâce à une très vieille technique qui doit venir du fond des âges. C'est tracé un "trait carré", c'est toujours mon père qui le trace, il ne laisse cette responsabilité à personne d'autre. Je tracerai moi-même un "trait carré" seul, sans mon père, qu'après sa disparition mais je savais le faire depuis fort longtemps. Bien plus tard, j'aurai à ma disposition une équerre optique, des doubles et même des triples décamètres qui permettront de trouver l'équerre bien plus rapidement et avec plus de précision. Cela n'empêche pas que l'implantation d'une construction et le traçage d'un "trait carré" était un acte majeur du métier de maçon. Les autres travaux les plus courants que nous exécutons sont la création d'ouvertures, portes ou fenêtres ainsi que des murs en parpaings ou en briques pour la transformation des bâtiments d'habitation et d'exploitation. C'est aussi l'époque où l'on aménage des chambres pour les ouvriers agricoles à proximité de l'écurie, le plus souvent avec une porte de communication avec celle-ci. Avant d'avoir ces chambres, les ouvriers couchaient le plus souvent directement dans l'écurie. Les chevaux, il est vrai, demandaient des soins particuliers. Il était de coutume que les charretiers se lèvent vers quatre heures du matin pour leur donner à manger. Après quoi, ils se recouchaient pour se relever deux heures plus tard pour étriller et brosser leurs bêtes et les conduire à l'abreuvoir. Ce n'est seulement qu'après qu'ils allaient déjeuner avant de partir au travail.

Les charretiers aimaient mieux être avec ou auprès des chevaux pour les soigner et ne pas avoir à sortir. C'est la raison qui fait que les chambres des domestiques sont le plus souvent à proximité de l'écurie. À l'époque c'est encore les maçons qui font les carrelages au sol, les revêtements muraux en faïence sont, le plus souvent, à la charge du plâtrier. Voilà résumés les différents travaux exécutés par l'entreprise dans les premières années de mon apprentissage et jusqu'à mon départ pour le service militaire. La plupart sont des variantes de la maçonnerie en pierre et de l'enduit. Quand on est capable de faire convenablement ces deux travaux, on peut entreprendre tous les autres avec seulement, en plus, de bonnes notions de bricolage pour préparer les coffrages, les armatures, etc.

Je ne suis pas habile naturellement comme le sont mon père et Jean. Je suis obligé de m'accrocher, de bien penser mes gestes, mes enchaînements pour ne pas être ridicule. Mettre en quelque sorte ma tête au service de mains parfois maladroites. Pendant certaines périodes, je m'améliore en qualité de travail et en rendement, mais souvent, j'ai l'impression de régresser, de ne pas faire du bon travail, ce que ne manque pas de me faire remarquer Jean ou mon père. Il me vient à l'esprit, un exemple d'une de ces périodes où rien ne marche bien. Ce jour-là, avec mon coéquipier Émile, nous construisons, en parpaings, un soubassement de clôture. Les parpaings sont posés pour rester apparents, il faut donc que les rangs soient bien droits et les joints bien réguliers. Émile n'est pas dans un grand jour et sans trop m'en rendre compte, je ne fais pas mieux que lui, le rendement est faible, l'alignement sinueux et les joints irréguliers, quant à l'aplomb, je n'en parle pas. Mon père arrive sur le chantier et jusqu'à notre équipe. Il jette un coup d'œil, émet un grognement de colère et en quelques coups de pied, réduit à néant un morceau de mur qui n'aurait, c'est certain, pas passé à la postérité. Je suis vexé et honteux, Émile ne dit mot, il laisse passer la tourmente, me jette un coup d'œil complice et ébauche même comme un sourire. L'après-midi est encore long, nous ramassons et trions parpaings et mortier sur le métier nous remettons notre ouvrage. La sanction a été salutaire, à la fin de la journée le mur est remonté dans son intégralité, les rangs sont droits, les joints réguliers, passés au fer et l'aplomb parfait. Ce genre d'incident n'arrivera que quelquefois. Il ressemble un peu à l'épisode de la dictée aux dix-sept fautes. Je suis persuadé qu'il a fait plus pour mon apprentissage qu'un vague compliment qui est tout aussi rare. Un jour je fais remarquer à mon père, justement son manque d'encouragements. Il me répond ceci *: "Si je ne dis rien n'en demande pas plus, c'est qu'il n'y a rien à dire. Je dis seulement quand c'est mal"*. Très vite je ne demanderai plus de commentaires élogieux de sa part, son silence me suffira.

Je n'ai pas mentionné dans les principaux travaux de l'entreprise, la "peinture". C'est une spécialité des maçons qui remonte à la nuit des temps. Le terme "peinture" n'est pas employé, le terme courant c'est "blanchir" les intérieurs des maisons d'habitation, surtout dans les fermes, quand celles-ci changent de fermiers, quelquefois aussi chez des particuliers qui n'ont pas les moyens de se payer les services d'un véritable peintre en bâtiment.

J'ai, depuis toujours, vu les maçons faire ce travail qui n'a rien du gros-œuvre. Jusqu'au moment où moi-même je participe à un chantier de "blanchissage". Je ne m'étais pas posé de questions, mais, à cette occasion, je ne manque pas de demander à mon père pourquoi son entreprise fait ce qui devrait s'appeler de la "peinture", il me donne une explication qui satisfait ma curiosité.

Ce travail est celui des maçons depuis toujours et les raisons en sont simples : la matière première nécessaire était la chaux qui servait à faire le mortier. À chaque chantier, les maçons en mettaient à amortir dans un trou creusé à cet effet. La chaux, c'est du calcaire cuit au four, à haute température, qui ensuite est plongé dans l'eau où il devient une pâte onctueuse. Le mélange chaux et d'eau se faisait pour une petite quantité dans un récipient et pour un chantier dans le trou que je viens de citer, les maçons avaient donc de la chaux. À la campagne et pour les maisons modestes, les peintres en bâtiment n'intervenaient jamais, ils ne travaillent que pour les clients fortunés. Dans ces temps reculés, c'était le maçon qui blanchissait l'intérieur des logements sur les supports qu'il avait lui-même fait, enduit intérieur en mortier de chaux et plafond en torchis, la peinture des menuiseries étaient le fait des menuisiers. Quelquefois, les maçons passaient à la chaux les murs extérieurs. La tradition a la vie dure, les logements des fermes et des personnes modestes seront encore longtemps blanchis par les maçons, mais la chaux est remplacée par du badigeon pâteux, livré en fût métallique

de 50 kilogrammes. Dans l'ancien temps, lorsque mon père avait mon âge, il a employé de la chaux. Ce n'était pas facile d'emploi, la chaux avait tendance à brûler la peau et ces brûlures étaient très douloureuses quand elles concernaient les yeux. Il faut savoir aussi que pour faire ce travail, les maçons se servaient d'épis de seigle reliés en poignée, les brosses et pinceaux étaient des outils de peintre.

Le badigeon, lui, est bien inoffensif, il n'attaque ni la peau, ni les yeux, il est facile à teinter ce qui permet avec des anses de différentes couleurs de diversifier les teintes des pièces même logement. Une mode à l'époque où je commence à travailler est d'imiter les tentures ou le papier peint en tapotant avec un chiffon de toile d'emballage trempé dans du badigeon plus teinté ou d'une autre teinte que la couleur de fond, les murs fraîchement repeints. Avec un peu d'imagination, on peut y retrouver une certaine ressemblance mais l'intérêt principal c'est que ces barbouillages cachent les défauts des murs. Nous ne nous servons plus de poignées de seigle mais de brosses, de pinceaux et d'un tout nouvel outil : un rouleau peau de mouton.

L'une des actions de la chaux était la désinfection qui n'existe plus avec le badigeon, c'est bien dommage, certains logements en auraient bien besoin, mais il n'y a que la foi qui sauve, en effet, quand on entre dans un logement fraîchement repeint au badigeon, il y règne une odeur de fraîcheur fleurant l'amande douce et le propre. J'aime bien ce travail, ce n'est pas bien compliqué sauf que le nettoyage des murs, des plafonds et des solives n'est pas toujours appétissant. Quant aux raccords d'enduit ou de plafond, ils sont faits en plâtre et j'ai toujours eu horreur de ce matériau.

C'est encore mon père qui me conte comment, dans son jeune temps, se faisaient les plafonds en torchis dont nous faisons les raccords sur les parties endommagées d'où ressortent des poils de vache. Les planchers en question reposent sur les solives. Des bois de chêne ou de châtaigner le plus souvent fendu, assez long pour prendre appui de chaque côté sur les solives étaient entourés d'une longue poignée de paille de seigle trempée, auparavant, dans de la boue de terre argilo-siliceuse. Ces "fuseaux" (nom donné à ces bois garnis de paille et de boue) étaient posés les uns contre les autres sur les solives. Ce travail terminé, le dessus comme le dessous du plancher était dressé toujours avec la même boue additionnée de chaux. Dans le grenier, un carrelage de terre cuite était posé sur un lit en mortier de chaux. Au plafond, entre les solives, pour protéger la terre, une mixture dont je n'arrive plus à trouver le nom, était étendue sur une épaisseur de quelques millimètres. Toujours d'après mon père, sa composition était plutôt bizarre : Dans un grand récipient, on mettait de la chaux vive à amortir dans de l'eau, en même temps on y mettait une peau de vache fraîchement dépouillée avec son poil. Après quelques jours, la peau avait disparu, mais le lait de chaux était plus consistant et plus plastique. Les poils, eux, n'avaient pas disparu, ils restaient dans le mélange et servaient, en quelque sorte, d'armature. Aujourd'hui, il este encore dans les vieilles maisons, des plafonds faits avec cette méthode et je suis persuadé que peu de personnes en connaissent la composition. Ces planchers sont lourds, ils ont entre 15 et 18 centimètres d'épaisseur et ils chargent les solivages d'un poids mort important mais ils ont un gros avantage, ils sont isolants aussi bien sur le plan thermique que phonique.

Avec ces descriptions, je suis parti bien loin de mes aventures dans l'entreprise et j'ai présenté les plus courants des travaux auxquels je suis confronté dans l'entreprise, il est temps maintenant de faire la connaissance de nouveaux venus au sein de celle-ci.

L'entreprise s'étoffe

J'ai déjà présenté le personnel de l'entreprise au moment où j'intègre celle-ci. Petit à petit, le nombre des ouvriers augmente avec la reprise de l'activité de l'après-guerre. Les premiers embauchés sont des manœuvres qui ne resteront que quelques mois. L'un d'eux, André Guillemeau, ne m'est pas inconnu, il a déjà travaillé à l'entreprise pendant la guerre. Il était très jeune et faisait le manœuvre. Il ne resta pas longtemps et s'engagea dans l'armée pour la durée de la guerre. Quelques mois après l'armistice, il est démobilisé et, après avoir travaillé à différents endroits, se retrouve avec nous pour

quelques mois, il a fait une demande pour être embauché chez Pillivuyt, il habite Mehun, pour lui c'est mieux, il n'aura pas de trajet et le salaire devrait être meilleur. Dédé est plus âgé que moi, mais je l'ai connu tout jeune, il vient juste de se marier avec une fille de Preuilly, Madeleine Martin, avec laquelle je suis allé en classe. Il est encore très jeune de caractère et aime bien blaguer. Avec ma curiosité coutumière je luis fais raconter son passage dans l'armée. Il s'est engagé trop tard pour combattre, mais il a conduit des poids lourds. Il garda aussi un camp où étaient internées des femmes allemandes. Il raconte son fait d'armes : un jour qu'il est en faction, l'une de ses pensionnaires prend la clé des champs. En bon soldat qu'il est, il fait les sommations d'usage et comme elle continue à courir de plus bel, il lui loge une balle entre les deux épaules. Pour moi, à l'époque, c'est presque un fait d'arme et je crois me souvenir qu'il en est plutôt fier, il aura fait sa guerre et je n'ai pas l'impression qu'il ressente des remords. Qui était cette femme ? Peut-être méritait-elle la mort, peut-être aussi était-elle là par hasard ? J'avoue que j'ai souvent pensé à cette histoire et l'âge venant, ce geste qui m'était apparu comme un fait d'arme, me semblera de plus en plus être une mort gratuite. Il travaille avec nous quelques mois puis, comme prévu, il nous quitte pour Pillivuyt. Il reviendra au moins pour deux séjours à l'occasion de chômage qui sévira pendant quelque temps dans cette manufacture et la même chose produisant les mêmes effets quand il travaillera à la "Société française" à Vierzon. Il deviendra aussi Preuillois et sera un élément moteur de la vie associative de la commune pendant une longue période.

Serge Bertrant est, lui aussi embauché comme manœuvre pour quelques mois. Il habite Mehun et lui aussi a fait une demande d'embauche chez "Pillivuyt", en attendant, il est manœuvre chez Bugeon. Il est jeune et vient tout juste de se marier avec une fille de Mehun qui travaille dans un atelier de confection. Lui est natif de l'Indre, de Paudy où plus exactement ses parents sont fermiers. Il regrette de ne pas être resté à la terre d'autant plus que, d'après ce qu'il dit, un parent qui possède plusieurs fermes lui en avait proposé une en location, mais sa femme n'a jamais accepté de quitter Mehun pour la terre, elle préfère la ville et tient à conserver son travail à la confection, ce serait pour cette raison qu'il habite à Mehun. Ceci est la version qu'il donne des faits. Par la suite j'en douterai un peu m'étant rendu compte qu'il avait tendance à fabuler. C'est un bon camarade de travail, courageux et plutôt habile. S'il était resté à l'entreprise, il aurait pu devenir un bon maçon et quand il partira, nous le regretterons. Je le perdrai de vue pendant une longue période et quand je le reverrai plusieurs années plus tard, il fera comme s'il ne m'avait jamais connu. Je ne le forcerai pas non plus à me reconnaître, mais la bonne opinion que j'avais gardée de lui en a pris un bon coup. Je suppose que l'ouvrier qualifié que ses qualités n'avaient pas manqué d'en faire, ne voulait pas, à travers moi, se souvenir du manœuvre ou plutôt du goujat qu'il fût dans une petite entreprise de maçonnerie de campagne.

Le destin tient à un sac de pommes de terre. À Preuilly, à cette époque, un boucher fait des tournées. Il vient de Quincy et passe plusieurs fois par semaine. Certes, ce n'est pas un boucher de première catégorie, c'est celui chez lequel je faisais les courses quand j'étais en chantier chez Surtel à Quincy. Il est surnommé "boudin gris", mais il rend bien service, c'est Monsieur Simaulin. Cette année, mon père a fait une bonne récolte de pommes de terre, plus qu'il n'en faut pour nourrir la famille ; Depuis la guerre il a gardé l'habitude d'en cultiver dans le champ en plus du jardin.

Au café, en discutant, mon père et Simaulin qui sont des habitués, viennent à parler pommes de terre. Le boucher propose d'acheter le surplus. Je ne me souviens plus de la quantité pas plus d'ailleurs du montant de la transaction, toujours est-il qu'après avoir emporté les précieux tubercules, Monsieur Simaulin vient à la maison pour régler son achat, c'est l'heure du déjeuner, nous sommes à table. Il règle la transaction, mon père lui offre un verre de vin et la discussion s'engage. Je ne sais pas ce qui amène notre boucher à parler de son beau-frère qui vient de rentrer du service militaire et qui cherche du travail. Son beau-père a bien une locature, mais elle est trop petite pour occuper les deux hommes. À cette époque le travail ne manque pas dans l'entreprise, justement mon père vient de traiter avec les Ponts et Chaussées, la démolition de plusieurs vieilles maisons en ruine et le chargement des pierres ainsi récupérées, en camion. Il y a aussi, à quelques dizaines de mètres du pont du Cher à Sainte Thorette, en aval, côté rive droite, un dépôt de pierres qu'il faut approcher à la brouette pour pouvoir ensuite les charger sur des camions. Bien sûr ce chargement comme la démolition se fait encore tout à

la main avec, comme seuls outils, des pelles, des pics, des brouettes. Ces pierres doivent servir à bloquer les bas-côtés des routes départementales qui ne sont pas encore goudronnées et pour lesquelles un effort important est fait pour les rendre plus compatibles avec la circulation en forte augmentation.

Pour mener à bien ce travail, il faut des bras et mon père cherche de la main-d'œuvre. L'embauche du beau-frère en question l'intéresse et par l'entremise de Simaulin, un rendez-vous est pris. Le candidat en question vient, un dimanche matin. Il s'appelle René Rouget et habite à Limeux au hameau des Lâts. C'est un jeune, tout frais émoulu du service militaire. Il est assez grand et bien charpenté. C'est un vrai paysan aussi bien dans sa démarche que dans son parlé. L'accord est vite conclu, le lundi suivant il se présente à l'embauche. Quoique un peu lourd, il n'a pas peur de ses peines, il apprécie aussi je crois le travail en équipe lui, qui jusqu'à ce jour, avait toujours travaillé seul ou avec son père. IL convient très bien pour le travail pour lequel il a été embauché et quand celui-ci sera terminé, il fera un bon manœuvre.

Je sympathise avec lui, nous n'avons que quelques années de différence. Les premiers temps, il fait le trajet des Lâts jusqu'à Preuilly en vélo et, quand nous ne déjeunons pas sur le chantier, il déjeune à notre table comme l'avaient fait avant lui, bien d'autres ouvriers. Par la suite, il achète une petite moto de 100 cm3 "Motobécane" d'occasion. Quelquefois, il me la prête, j'aime bien chevaucher cet engin qui donne une sensation de vitesse. Il est vrai, que jusqu'alors, ce n'est pas mon vélo, ni la Bouine avec son ronronnement pépère et poussif, qui m'ont fait découvrir cette impression.

Un lundi matin, il est tout heureux de me confier qu'il a fait la connaissance intime de Madeleine Mandereau, la fille d'un fermier de Lazenay. Je connais bien son frère, il est de mon âge et nous avons passé notre certificat ensemble. Jusqu'à sa rencontre avec cette fille, il aimait collectionner les petites amies et son intérêt pour celles-ci se tenait surtout en bas de la ceinture. Avec cette rencontre, il semble vouloir devenir sage, la prise est conséquente, c'est du moins ce qu'il croit. Sortir avec la fille d'un "maître de domaine" classe mieux que de fréquenter des filles d'ouvriers et souvent ouvrières elles-mêmes. René filera le "guilledou" pendant quelque temps avec Madeleine.

René n'est quand même pas un modèle de vertu et au cours des semaines il lui arrive assez fréquemment de faire des infidélités à sa régulière. Il tiendra bon malgré tout et persévérera dans cette liaison au travers de laquelle il pense récolter quelques avantages. Le mariage est fixé très vite sans que rien, auparavant, ne laisse supposer l'empressement de cette union, c'est que paraît-il ça presse. Avec mes parents, Jean et Édith, nous sommes de la noce qui est fixée au mois de décembre 1952.

Le mariage est célébré en l'église de Cerbois. Je crois que le mariage civil a eu lieu la veille à Lazenay en effet si le domicile de la mariée est bien Lazenay, la ferme des Gabarderies où elle habite est beaucoup plus près de Cerbois, Monsieur Mandereau est, par ailleurs, adjoint au maire à Cerbois. Le jour du mariage est une journée brumeuse, grise et froide d'automne finissant, mais ce sera une belle et joyeuse fête. Je connais, ce qui ne gâte rien, la plupart des invités surtout les jeunes qui sont de ceux qui sortent dans les mêmes bals, aux mêmes assemblées, à la plage à Preuilly, que je fréquente moi aussi. Un orchestre anime la fête et nous fait danser avant et après le dîner, la cérémonie a lieu dans l'après-midi. À cette époque, c'est la tradition, je crois bien qu'elle existe encore, les jeunes gens invités à la noce sont accouplés, c'est la cavalière avec son cavalier. J'ai pour cavalière, une jeune fille de Cerbois que je connais un peu pour l'avoir vue dans les bals du coin. Elle est très sympathique et nous nous entendons très bien. Qu'elles sont loin mes cavalières trop âgées ou trop jeunes des noces de Suzanne Devaux et de Jean et Édith. La fête reprendra le lendemain et se terminera par le feu de joie, les pots cassés, les chapeaux brûlés et encore un peu de bal. Je ne sais pas encore que ces noces auront une énorme importante sur la suite de mon existence.

René ne reviendra plus travailler à l'entreprise, il restera chez son beau-père, je crois qu'il est persuadé d'avoir gravi l'échelle sociale mais, très vite, les ententes entre le beau-père et le gendre, entre les beaux-frères et même celle du couple ne dureront pas. Malgré la naissance d'un enfant suivi de trois autres, le couple ne résistera pas aux infidélités réciproques des époux et à la mésentente dans

le travail. Un divorce clôturera cette malheureuse aventure et le rêve de devenir "maître de domaine" que René avait fait s'évanouira, il travaillera jusqu'à sa retraite chez Michelin.

Pour moi ce mariage aura des conséquences très importantes qui détermineront la suite de mon existence. J'avais, pendant la noce, vraiment sympathisé avec ma cavalière, Pierrette Macé. Quelque temps après, à l'occasion d'un bal, naîtra entre nous un sentiment plus fort que la simple sympathie. Après quelques péripéties, après être revenu du service militaire, la conséquence de la vente d'un sac de pommes de terre, de l'embauche d'un manœuvre, d'une noce et d'un bal, sera mon union avec Pierrette. Une union plus solide et plus heureuse que celle qui nous avait permis de faire connaissance. Mais j'arrête là les confidences. Je ne mélangerai pas dans ce recueil de souvenirs, ma vie sentimentale et ma vie de couple. Ils m'appartiennent, ils appartiennent à Pierrette, c'est notre jardin secret.

Encore de nouvelles recrues

Quelques semaines après l'embauche de René, un de ses voisins qui avait appris que mon père cherchait de la main d'œuvre, vint proposer ses services. C'est un petit homme qui a passé la cinquantaine. Mon père le connaît bien. En effet, son grand-père avait habité Preuilly où il avait été propriétaire d'une maison. Cette maison jouxte celle de nos voisins Falanchet. C'est Monsieur Falanchet qui l'a rachetée quand elle fût mise en vente ce qui lui permit d'agrandir sa propriété. Le père de Léon Ledoux avait été artisan maçon à Limeux et habitait le hameau des Lâts. Il y avait construit une maison où habite, quand il vient pour s'embaucher, notre nouvelle recrue. Le bonhomme a roulé sa bosse, il a fait mille métiers et même le maçon quand il était jeune, avec son père. Il résida longtemps dans la région parisienne où il connut sa compagne. Il ne s'est jamais marié ce qui ne l'empêche pas d'avoir une nombreuse famille, cinq filles et trois garçons. Sa compagne est une grande et forte femme originaire du Nord dont elle a gardé l'accent très prononcé des gens de là-bas.

Mon père l'embauche, il sait qu'il est courageux mais qu'il a un penchant certain pour la bouteille. Il ne se fait pas d'illusions sur la durée de la présence de Léon Ledoux au sein de l'entreprise. Il n'est pas homme à prendre racine. Il fera toutes les démolitions avec nous. Quand celles-ci seront terminées, il ira travailler dans une carrière que mon père a remis en exploitation à la demande de Monsieur Debord des Ponts et Chaussées pour en extraire la pierre cassée, employée au rechargement des routes. Deux tâcherons y travaillent déjà, Casado un Espagnol, et un Italien dont j'ai oublié le nom. Je ne les vois que rarement, seulement quand ils viennent chercher la paye. Ce sont des ouvriers tâcherons en pleine force et le pauvre Léon Ledoux ne peut suivre la cadence. Aussi, après quelques semaines, il reprend sa liberté. Il ne travaille à l'entreprise que quelques mois.

Pendant son séjour à l'entreprise, il présente à mon père son fils André. En réalité ce n'est pas son fils, comme sa sœur aînée, il était déjà au monde quand leur mère se mit en ménage avec Léon Ledoux. Si celui-ci ne reconnût pas la fille déjà âgée, il reconnût André. André, travaille à cette époque pour l'entreprise qui vient de construire la ligne à haute tension qui venant du transformateur de Marmagne traverse Preuilly et se dirige vers Cerbois.

André Ledoux, je ne peux pas déjà le savoir, va devenir l'un des ouvriers dont la présence sera la plus longue dans l'entreprise. Il sera celui avec lequel je travaillerai le plus longtemps, Jean mis à part. Comme René Rouget, comme Léon Ledoux, André est embauché pendant la période durant laquelle nous sommes en pleine récupération de pierres pour les Ponts et Chaussées. André, que nous appellerons vite Dédé, est un grand gaillard à la forte charpente. Il est sec mais plein d'énergie. Ses capacités à travailler vite et bien en font, après seulement quelques mois, l'ouvrier le plus productif de l'entreprise mis à part Jean et mon père qui n'est pas encore manchot et moi, dont l'amour propre me pousse à faire autant et même mieux que les compagnons. Après quelques années, il passe du statut de manœuvre à celui de maçon. Une seule réserve est à émettre à son sujet et elle grandira malheureusement pour devenir insupportable et détruire sa santé pendant les dernières années qu'il passera dans l'entreprise "Bugeon frères", Dédé a tendance à boire et souvent plus que de raison. Cette

mauvaise habitude qui le détruira petit à petit a déjà pour conséquence, de perturber quelquefois son caractère. C'est dommage car, quand il ne boit pas, c'est un bon camarade avec qui j'aime bien travailler.

André Ledoux ne doit pas avoir connu une enfance heureuse. Celle-ci fût chaotique. Élevé les premières années de sa vie par sa grand-mère maternelle, il revient au foyer de sa mère quand celle-ci partage la vie de Léon Ledoux qui le reconnût et lui donna son nom. Il a bien une sœur de dix ans son aînée, mais elle ne doit pas être au foyer quand celui-ci se constitue. Je ne pense pas que Dédé fût choyé dans une famille où les frères et les sœurs arrivaient sur un rythme soutenu. Avec la guerre, la famille rentre et occupe la maison familiale. Dédé, aussitôt sorti de l'école, est loué dans les fermes comme vacher et ensuite comme charretier. Il est fort pour son âge mais déjà instable. Sa sœur aînée est mariée avec le frère de "Roberte", Madame Souchois de Preuilly, lequel est chef de culture. Elle travaille avec lui dans une ferme près de Vierzon. Dédé est charretier dans cette ferme, mais l'entente ne doit pas être parfaite entre frère et sœur. C'est ainsi qu'un jour il quitte son emploi, il n'a pas dix-sept ans, pour suivre un compagnon de passage qui se rend dans la Creuse rejoindre un maquis F.T.P. Curieux de nature, je ne manque pas de lui faire raconter "sa guerre". Les coups de main avec le maquis et après le débarquement et la libération, son intégration dans l'armée régulière au sein de la première armée française. En effet, les groupes de résistants ont été soit enrôlés dans l'armée, soit désarmés pour qu'ils ne deviennent pas le bras armé du parti communiste. Il prend part à la campagne d'Allemagne et, en particulier, au nettoyage de la Forêt-Noire. Je ne me souviens plus pour quel fait d'arme, mais il est décoré de la croix de guerre. Aujourd'hui encore, je suis toujours marqué par un récit qu'il me conta. Il est en patrouille dans une forêt, il avance sans faire de bruit dans la neige, quand il entend un craquement au-dessus de lui. Sur une branche, à la cime d'un sapin, il aperçoit un soldat allemand qui s'y dissimule, il est immobile. Que peut-il bien faire là-haut ? Dédé, s'il se pose la question, n'attend pas la réponse, il épaule, il tire, le soldat allemand tombe à ses pieds, sans un mot, il est mort. En l'écoutant, Dédé semble vouloir se faire passer pour un dur qui a tué du "Boche" mais je suis persuadé qu'il dissimule ses véritables sentiments et qu'il se pose encore la question : que pouvait-il bien faire là-haut ? Était-il là pour tirer comme des lapins l'ennemi qui viendrait à passer à sa portée ? Était-il là pour se cacher et peut-être après, rejoindre une femme, des enfants ? Sa balle a mis un terme à la vie de celui aurait pu lui donner une réponse.

C'est le hasard, je sais, qui fait qu'en quelques mois deux André soient embauchés dans l'entreprise. C'est encore le hasard que tous les deux, se soient engagés dans l'armée pour la durée de la guerre et c'est toujours par hasard que tous les deux tirent comme un gibier une Allemande et un Allemand sans savoir si leurs victimes méritaient ces fins brutales.

Quand la guerre se termine, tout comme André Guillermeau, il est rendu à la vie civile. Avec son séjour au maquis, il a trois ans de service et à peine vingt ans. Il recommence à travailler dans les fermes pendant des séjours qui sont de plus en plus courts. Il fait des campagnes de battage, d'arrachage de betteraves et il rentre dans l'entreprise qui construit la ligne à haute tension. Le chantier terminé, il aurait pu suivre l'entreprise en question où il était considéré comme un bon monteur mais il ne voulut pas quitter son village et surtout sa famille. Il est tout jeune marié et depuis peu, le père d'un bébé qu'il adore. Il ne recherchera pas du travail de sitôt, il rentre pour plus de trente ans à l'entreprise Bugeon.

Une autre anecdote le concernant permet de mieux comprendre son état d'esprit. Le conseil de révision est une vieille institution de la République. Les jeunes, dans leur vingtième année, passent devant une commission composée de militaires, médecins et autres, du conseiller général et des maires du Canton. Sont déclarés "bons pour le service" ceux qui sont en bonne santé. Les autres sont ajournés ou mis en instance de réforme. Ce sont les malades ou les handicapés. Il est très surpris de recevoir, comme tous les jeunes de son âge, une convocation pour passer devant ce conseil. Celui lui fait l'effet d'une mauvaise farce. Il ne comprend pas comment, lui avec trois ans de service, avec sa participation effective à la guerre, il a quand même sa croix de guerre, il puisse être assimilé aux jeunes de son âge qui n'ont rien connu de la guerre. Il est aussi très vexé de ne pas avoir une carte d'ancien combattant. Il a dû en faire la demande, certainement pas avec tous les renseignements nécessaires à

l’établissement de ce document. Une association d’anciens combattants a essayé, sans beaucoup de conviction, de faire réparer cet oubli, mais là non plus, il n’y eut pas de suite. Buté et fier, il ne voulut plus jamais entendre parler de cette carte qu’il aurait pu avoir s’il avait vraiment insisté, il en ressentait beaucoup d’amertume.

Les démolitions terminées, le carnet de commandes de mon père est encore bien rempli, il en profite pour garder les deux nouveaux dans l’entreprise. Ils se complètent bien, René se cantonne dans le rôle de manœuvre, André, plus vif et plus adroit, est mis tout de suite à la maçonnerie, il est en quelque sorte un apprenti de vingt-cinq ans, mais il y a une importante différence entre lui et l’apprenti de quatorze ans que je fus, c’est qu’il a déjà travaillé à différents travaux, étant habile naturellement, il est crédible comme maçon dans les travaux les plus simples, presque immédiatement. Le point noir, c’est son caractère entier. S’il est serviable lorsqu’il n’a pas bu, quand il a goutté un peu trop à la bouteille, il lui arrive de devenir agressif. De temps à autre il a des accrochages avec ses camarades de travail. Je ne fais pas exception à la règle même si je m’entends plutôt mieux que les autres avec lui. En revanche, il respecte et craint mon père pour qui, il a une grande estime.

À mon grand soulagement, c’est lui qui remplace Émile pour la fabrication des parpaings. Le plus souvent nous sommes trois, occupés à cette tâche, René fait souvent partie de l’équipe. Il fait le béton avec la bétonnière. Et oui ! j’ai bien écrit, la bétonnière. Mon père, après bien des hésitations, des discussions, c’est enfin décidé, c’était, je crois, en 1949, à s’équiper et à investir dans ce matériel indispensable. Il l’a payée comptant, 137 000 anciens francs. Je me souviens du prix qui avait fait l’objet d’une âpre discussion et qui était passé de plus de 150 000 francs à 137 000 francs grâce à un achat groupé, un collègue de Mehun, Monsieur Mabilat, s’était équipé en même temps que mon père.

Pour la fabrication de parpaings, je garde ma place. André prend celle d’Émile et René fait le béton. Le nombre de parpaings qui sortent de la presse, grâce à cette nouvelle organisation, a bien augmenté. Le petit hangar sous lequel ils sont mis sécher et qu’avec Émile je n’arrivais pas à remplir, est maintenant trop petit et je suis obligé de poser en dehors de celui-ci, une partie de la production journalière. Quand nous avons fini de presser une gâchée et que la suivante n’est pas terminée, Dédé à grands cris réclame de la "colle" (c’est le nom donné au mortier et ici au béton par les maçons). René, en grognant, répond qu’il n’est pas à la tâche, qu'il est déjà bien occupé, en effet il lui faut aller chercher les sacs de ciment à la grande et puiser l’eau au puits chez tante Tasie. Avec mes deux nouveaux équipiers, mon père ne se plaint plus de la faiblesse de la production. Il est sûrement satisfait, mais il ne déroge pas à son habitude et ne fait pas de commentaires. La journée terminée, nous installons un grillage autour de notre production journalière pour la protéger des chiens et des chats en balade et à qui il prendrait l’idée de se promener sur nos parpaings encore frais. Si cette clôture est efficace pour les chiens, elle n’empêche pas toujours les chats de jouer à "saute-mouton" sur les parpaings fraîchement moulés et d’en écorner dans le meilleur des cas mais aussi d’en écraser complètement quelques-uns uns. La plus catastrophique des intrusions sur les parpaings est celle d'une chèvre à l’âme vagabonde du troupeau de Madame Legourierec en transhumance pour aller paître sur les bords du Cher. Ce jour-là, nous sommes en plein travail, aucune protection n’a encore été mise en place quand, cet animal satanique, au lieu de suivre son troupeau et sa gardienne, sous l’emprise de quelque mauvais esprit, entre sous le hangar et le traverse en gambadant sur toute sa longueur. Nous sommes atterrés et nous hurlons notre réprobation lorsque la bête malfaisante a regagné le troupeau. Dédé, outré de voir une partie de son travail anéanti, lance à l’adresse de la pauvre dame une bordée de petits mots doux et d’injures au travers desquels il laisse apparaître toute sa colère sans retenue.

Avec Dédé et René, nous sommes les plus jeunes de l’entreprise et peut-être aussi, les moins qualifiés aussi nous est-il souvent proposé de piocher les vignes de la maison, à l’époque environ 75 ares. Dédé, tout en étant presque voisin avec René, ne l’aime pas beaucoup. Ce sentiment est d’ailleurs réciproque. Il faut savoir que l’un est de pure souche paysanne, petit propriétaire et l’autre le fils d’une famille peu recommandable, n’est-il pas un bâtard. René, quelquefois, fait des commentaires plus ou moins fins sur l’élégance, la beauté sur la mise de la femme de Dédé, celui-ci blessé plus qu’il ne paraît au fond de lui-même, n’est pas à cours d’arguments, d’allusions croustillantes et souvent méchantes sur la famille de René. Mais c’est au travail que Dédé se venge le mieux quand côte à côte,

faisant le même travail, il peut démontrer sa supériorité. Chacun dans un rang de vignes, nous courbons l'échine sur nos manches de binette, Dédé prend résolument la tête, je le suis à quelques mètres et j'ai souvent des difficultés pour ne pas me laisser distancer. Quant à René il est largué et à la traîne. Quand Dédé en a fini avec son rang, il se plante devant le rang de son collègue, le menton appuyé sur le manche de la binette en se moquant, il l'encourage *"Allons mon gros, un peu de nerf, encore un peu de nerf"*. René, en sueur, répète qu'il n'est pas à la tâche ou tout simplement il hausse les épaules, mais n'en est pas moins vexé. Entre mes deux énergumènes, je me garde bien de prendre position, je tiens à rester en bons termes avec chacun d'eux et puis, leur compétition est plutôt une bonne chose pour l'entreprise.

Le premier séjour de Dédé au sein de l'entreprise ne fût que de quelques mois. Il avait embauché un mois d'avril, il la quitte le 30 novembre. Je me souviens de cette date parce que c'est le jour de la Saint André, jour de grande foire à Mehun que nous avions toujours chômé mais, cette année-là, nous travaillons. Nous sommes après réparer les ponts de l'Yèvre et d'une autre petite rivière, le Croulat qui coule dans les prés entre Foëcy et Vignoux sur Barangeon. L'après-midi est déjà bien avancé, nous sommes occupés à la réfection des joints des murs en pierre de taille des parapets des ponts. Nous avons monté un petit échafaudage volant que nous déplaçons à mesure que le travail à l'extérieur du parapet avance. Dédé, avec l'un des frères Boisrond, est sur l'échafaudage avec un autre frère ou peut-être Jean, je ne me souviens plus si l'équipe est au complet ce jour-là, nous sommes sur le trottoir pour réparer la face intérieure.

Je ne sais pas pourquoi, tout en travaillant, une discussion banale où il était, je crois, question de chasse, prend une tournure politique. Dédé est chasseur, il chasse sur la chasse banale de Limeux et, comme beaucoup de chasseurs de cette commune, il est quelque peu jaloux des chasseurs de Preuilly qui chassent dans les bois de Vieille-Grange, propriété de Monsieur Guyot et que celui-ci loue gratuitement au syndicat de chasse de Preuilly. Ce jour-là, il est passablement énervé, peut-être avons-nous un peu trop arrosé sa fête, il hausse le ton, critique les chasseurs de Preuilly qu'il traite de lèche-bottes et s'en prend avec virulence à Monsieur Guyot. Il faut savoir aussi que même s'il n'a pas la carte du parti et que de temps en temps il le critique, il est plus que sympathisant du parti communiste. Il traite le maire de Preuilly de noms d'oiseaux qui volent plutôt bas et déclare même qu'il serait heureux de faire partie du peloton d'exécution qui lui règlera son compte un jour. Les maçons haussent les épaules et le laissent dire, moi je suis jeune et j'ai de la considération pour Monsieur Guyot qui m'est toujours apparu comme un bon maire, ne serait-ce que parce que mon père est l'un de ses conseillers municipaux, qu'il est toujours généreux pour les Preuillois et aussi qu'il a toujours été l'un de nos meilleurs clients. Il faut savoir aussi, qu'à Preuilly, depuis fort longtemps, c'est toujours un "bourgeois" qui fût maire sauf peut-être quand il n'y en avait plus en âge d'exercer cette fonction et que ceux-ci avaient, jusqu'à ce jour, été respectés dans les familles. Je réponds à Dédé du tac au tac en lui jetant à la face que, moi aussi, je pourrais faire partie d'un peloton pour exécuter les communistes qui n'étaient que de la racaille. Bien sûr, je ne pense pas une parole de ce que je déclare. Toujours est-il que ma réplique a le don de le mettre en rage, un court instant il lève le marteau qu'il tient à la main comme pour écraser et couper le câble de l'échafaudage sur lequel il travaille et, se rendant compte que s'il mettait son geste à exécution, c'est lui et son collègue qui prendraient un bain. Il se ravise, saute sur le trottoir et fait mine de vouloir me corriger. Je me mets en garde, les maçons s'interposent, alors Dédé prend sa veste et sa musette et part à pied. Le lendemain, il ne se présente pas au travail, mais il vient chercher son compte. Je regrette cette dispute absurde et j'ai bien l'impression qu'il est dans le même été d'esprit mais sa décision est prise, il part comme il l'a fait de nombreuses fois dans les fermes et puis, il a déjà retrouvé du travail comme maçon dans une entreprise qui fait des travaux au transformateur EDF de Marmagne. Je suis déçu d'avoir perdu un camarade de travail avec lequel je m'entendais bien. Dans les mois qui suivent, il m'arrive de le rencontrer au café à Preuilly où il vient souvent boire une chopine. Il est heureux de me voir et c'est souvent que nous nous attablons ensemble avec aussi mon père quand il est là.

Un an après cet incident, René Rouget se marie et quitte l'entreprise. Il y a toujours autant de travail. Dédé n'a pas officiellement demandé à être embauché, mais il nous l'a fait comprendre. C'est moi qui, un dimanche, quelque temps après les noces de René, lui rends visite pour lui proposer de

reprendre sa place parmi nous. Je crois bien que s'il osait il m'embrasserait. Il finira son mois et son année chez son patron et le premier jour de travail de janvier, il sera de retour, il aura été parti un peu plus d'un an. Le séjour qui commence sera beaucoup plus long.

Décidément la famille Ledoux est une mine de maçons pour l'entreprise. Elle fournira encore deux maçons en moins d'un an. Peu de temps après que Dédé a réintégré le sein de l'entreprise, son frère Moïse demande à être embauché. Il manque toujours un manœuvre avec le départ de René Rouget et l'embauche de Dédé comme maçon, aussi Moïse tombe à pic pour occuper cette place. Je le connais très bien, il est de mon âge, nous sortons souvent dans les mêmes lieux et il a la réputation d'être un garçon sérieux et travailleur. Jusqu'ici Moïse a toujours travaillé dans les fermes en passant par tous les stades qui mènent à celui de charretier mais le travail de la terre ne l'enthousiasme plus et comme il se rend compte que son frère Dédé se débrouille plutôt bien dans la maçonnerie, il est prêt, lui aussi, à intégrer la grande famille du bâtiment et quitter sa condition de paysan ouvrier agricole. À cette époque, ceux-ci ne jouissent pas d'une grande considération, très peu conduisent des tracteurs réservés aux patrons et travailler avec les bêtes n'est plus, loin s'en faut, un signe de réussite. Il faut savoir que les pauvres n'ont pas un mode de vie attirant. Je l'ai déjà écrit, à cette époque quelques-uns uns couchent encore dans les écuries et, dans le meilleur des cas, dans une chambre qui communique directement avec celles-ci. Ils n'ont, bien sûr, aucun lavabo à leur disposition, ils sont obligés de faire leur toilette à l'extérieur, auprès du robinet, souvent à côté du puits qui sert à remplir l'abreuvoir, car même si dans les fermes, toutes ou presque ont l'eau sous pression, il n'y a, le plus souvent, qu'un robinet sur l'évier de la cuisine et un autre pour l'abreuvoir du bétail. Il y a aussi l'odeur, un charretier ou tout autre ouvrier de ferme qui couche sur place, transporte avec lui, même s'il est très propre et très soigneux, l'odeur des chevaux qui est incrustée dans ses vêtements parce que ceux-ci sont rangés dans la chambre qui communique avec l'écurie. Il est donc facile de comprendre que peu de jeunes restent à travailler dans les fermes d'autant plus qu'à cette époque, le chômage n'existe pas et le travail abonde.

Avec toujours un bon carnet de commandes, mon père ne fait pas de difficultés pour embaucher Moïse, bien au contraire, cette embauche s'avère très vite être une bonne affaire pour l'entreprise. La nouvelle recrue est un très bon élément, il est courageux, adroit, très soigneux dans son travail et plus sobre que son frère. Comme prévu, il commence son service comme manœuvre, passage obligé d'un adulte pour devenir un jour maçon mais, très vite, il sera intégré dans l'équipe des maçons. L'avantage de ce métier, c'est qu'il comporte divers travaux, que si certains demandent une bonne technique, d'autres, très simples, peuvent être appris rapidement pour qui en a la volonté, c'est le cas de Moïse, comme cela était arrivé pour Dédé.

L'âge moyen des ouvriers de l'entreprise avec toutes ces embauches a pris un coup de jeunesse ce qui est une bonne chose et, grâce à une saine émulation entre ces nouveaux maçons qui font en sorte de devenir maçons à part entière, le rendement de l'équipe s'en ressent. Souvent, avec Dédé et Moïse, quand nous faisons des travaux simples qui ne requièrent pas une grande spécialisation, nous nous "tirons la bourre" en une sorte de compétition, les frères Boisrond ne prennent pas part à celle-ci et si Émile se dit que ce sera ça à faire en moins, Pierre, qui a sa fierté, ne voit pas toujours cette façon d'aborder le travail d'un bon œil. Jean, s'il est égalé dans les travaux les plus simples, est encore hors d'atteinte quand ceux-ci demandent une plus grande spécialisation. Émile, comme je viens de le dire, ne participe pas à la lutte et il pense que ce que nous faisons en plus c'est autant qu'il n'aura pas à faire, d'autant plus qu'il s'arrange toujours pour se mettre entre deux d'entre nous et fait en sorte que son travail se trouve mélangé au nôtre que ce soit pour la maçonnerie en pierres, en parpaings, en briques ou en enduit. Si nous faisons un dallage en béton, il s'arrange pour rouler les brouettes de béton ou pour mesurer le sable et le gravier, mais il fait son possible pour ne pas avoir à dresser à la règle et à surfacer le dallage. Nous le laissons faire dans sa façon de se placer dans la répartition des tâches, il est notre bon camarade à tous et bien que nous soyons beaucoup plus jeunes que lui nous le protégeons. Cette façon de procéder d'Émile c'est peut-être dans la maçonnerie de pierres qu'elle est la plus flagrante. Pour faire une levée de maçonnerie 50 à 80 centimètres de haut, souvent, nous sommes obligés de monter au fil à plomb, un angle ou une levée intermédiaire sur laquelle on fixe les cordeaux. Il est rare qu'Émile entreprenne ce travail, il trouve toujours un moyen pour se défiler en

faisant le mortier, en approchant la pierre et quand nous lui reprochons, pour le taquiner, son manque d'empressement, il nous joue sa complainte favorite : *"Vous savez bien que je ne vois plus bien clair et puis vous, vous êtes jeunes*". Quand les cordeaux sont en place, il est passé maître dans l'art de se placer entre nous pour que son travail n'apparaisse pas trop, personne n'est dupe de ses manies et surtout pas mon père, mais en général personne ne lui cherche d'ennuis.

Je serai incorporé pour mon service militaire début novembre 1953. Moïse qui est du même contingent que moi, partira à la même époque. Il faut que mon père nous remplace, le travail est toujours aussi abondant. Une chance qu'il y a la famille Ledoux, elle semble inépuisable, une véritable source à maçons. En effet, le frère cadet de Dédé et de Moïse, sachant que l'entreprise aura besoin de main d'œuvre, postule pour être embauché. Comme ses frères, il a toujours travaillé dans les fermes et c'est sans regret qu'il abandonne sa condition de paysan pour devenir maçon, changement de situation qui, à l'époque, lui semble une promotion sociale. Comme ses frères, n'étant pas maçon, c'est comme manœuvre qu'il est embauché le 1er octobre 1953. Jean est un fort gaillard, malgré un quotient intellectuel pas très élevé - il est illettré et parle un peu comme un gamin de cinq ans – il est courageux et pas maladroit du tout, il est fort physiquement et s'il est moins soigné dans le travail que ses frères, il le comprend bien et a un bon caractère. Quand je pars pour le service, il est encore manœuvre mais quand je reviendrai il sera presque maçon, et aura l'avantage d'être réformé ce qui lui permettra de se parfaire dans son travail.

Je viens de présenter mes compagnons de travail que je côtoie du jour de mon embauche début août 1947 au 30 octobre 1953 qui fût mon dernier jour de travail avant mon départ pour le service militaire. Durant cette période, j'apprends l'essentiel de mon métier de maçon. Quand je pars, j'ai vingt ans passés, je n'ai jamais été aussi fort physiquement mis à part Jean qui, pour certains travaux, est hors concours, aucun des autres compagnons de l'entreprise ne fait plus ou mieux que moi que ce soit pour des travaux pénibles comme le terrassement qui se fait encore presque entièrement à la main, ou dans les travaux traditionnels, béton armé, dallage, maçonnerie de toutes sortes, enduits, etc. Si je suis arrivé à ce résultat, je le dois à ma fierté de "fils du patron" et à ma volonté de ne pas laisser un compagnon faire mieux et plus que moi. Pourtant mes facilités naturelles n'ont rien d'exceptionnelles, même si je suis assez fort physiquement, je suis lent de nature et je dois forcer ma volonté. J'envie Jean pour qui travailler semble un plaisir.

Quand je quitte l'entreprise, celle-ci a bien changée depuis mon embauche. Maintenant le plus souvent nous formons deux équipes. Jean a la responsabilité de l'une d'entre elles. L'autre où je suis le plus souvent reste avec mon père et j'en suis souvent moralement responsable mais pas toujours considéré comme tel par mes coéquipiers ce qui n'empêche pas mon père de me ternir pour responsable si quelque chose laisse à désirer dans le travail. Comme je l'ai déjà écrit, il faut considérer ses silences comme un compliment et surtout que je comprenne que les maçons sont payés pour bien travailler. Il est donc naturel que seul ce qui ne va pas fasse l'objet d'un commentaire du patron que je redoute toujours. À ce sujet, je ne résiste pas à l'envie de conter l'une de ses répliques favorites. Quand, par exemple, un ouvrier et moi travaillons avec lui et que le travail en question demande un commentaire de notre part, il demande *"comment c'est ?"* et qu'on lui répond : *"C'est pas mal"*, il réplique le plus souvent *: "Pas mal, c'est pas bien.*

L'apprentissage

Il y a le Titi Bugeon maçon, avant il y avait eu Titi Bugeon apprenti et l'apprenti Fernand Bugeon qui prépare son certificat d'aptitude professionnelle (C.A.P.).

Mon père me déclare comme apprenti le 1er avril 1948. À cette époque, il n'y a pas de centre d'apprentissage comme il en existe dans les grandes villes aujourd'hui mais, dans celles-ci, des centres où les apprentis peuvent se rendre après le travail pour suivre des cours en rapport avec leur apprentissage : la technologie, le dessin, la géométrie, le calcul, le français. À la campagne et pour ceux qui sont trop éloignés de ces centres, il existe des cours par correspondance que fait parvenir aux

apprentis du bâtiment, la chambre syndicale. Ces cours comprennent deux parties : Une partie instruction générale, calcul, géométrie, arithmétique, français. Cette partie est corrigée par un répétiteur et ne demande, de sa part, aucune connaissance professionnelle. La partie technique, le dessin que l'on peut assimiler au dessin industriel appliqué au bâtiment et la technologie (étude des outils, des matériaux, leurs utilisations, leurs origines, études des différents travaux qui sont du ressort de la maçonnerie) sont corrigés par les responsables des cours.

Quand je commence mes cours, cela fait plus d'un an que je n'ai pas mis mon nez dans un livre pour étudier ou écrire le moindre texte. Je suis tout heureux de recevoir les premiers feuillets de devoir par correspondance. Je me rends compte, pour la première fois, que les études ne sont pas toujours rébarbatives et qu'elles ont parfois un bon côté. Me serais-je trompé ? Certainement pas ! À cette époque, je suis toujours persuadé d'avoir suivi la bonne voie.

Il me faut du matériel pour dessiner, pour écrire. Je m'achète une règle graduée, une équerre, un rapporteur, des crayons durs et tendres et mon premier stylo à bille. À l'époque c'est vraiment une nouveauté. C'est, pour l'écriture, à peu près la même révolution que furent, quelques années auparavant, les bas nylon pour les jambes des femmes. Il n'y a que quelques mois que je connais cette nouveauté. Le premier stylo-bille que j'ai vu avait été celui de mon ami Lili. J'achète le même, il est de marque américaine et il n'y a que quelques mois que l'on en trouve dans le commerce, la pointe Bic n'a pas encore envahi le monde.

Je reçois mes devoirs par correspondance toutes les semaines sauf pendant les vacances scolaires. Je les fais le soir, après le travail, quelquefois le dimanche matin. C'est pour moi une détente en quelque sorte. Bien que j'aie passé un an à ne rien étudier, je n'ai pas perdu de mes facultés à apprendre. Les problèmes, la géométrie et le français sont, au début, du niveau du certificat d'étude et ne me posent aucun ennui. Mon répétiteur, Monsieur Peyronnet, me les corrige et j'ai presque toujours la note maximale. Pour ce qui est du dessin, de la technologie, j'envoie mes devoirs terminés à l'organisme qui me les fournit. Ils me reviennent après correction. Là aussi, j'ai de très bonnes notes. Si en ce qui concerne l'instruction générale et hormis quelques règles de géométrie, je suis dans mon "connu", la technologie et le dessin sont pour moi des découvertes. J'apprends beaucoup de règles simples qui m'aident et continueront de m'aider dans le travail. Des travaux que comme tous dans l'entreprise, je faisais de façon empirique, peuvent se réaliser grâce à des règles simples que je ne connaissais pas. Il m'arrivera de montrer à mon père la méthode logique pour tracer une anse de panier ou un cintre en arc de cercle alors qu'il établit un devis. Quelque temps après, c'est sur le terrain, avec ces mêmes méthodes, que je l'aide à fabriquer les coffrages de ces ouvrages. J'apprends aussi à faire des plans très simples mais surtout en suivant les règles précises du dessin : dessiner en suivant une échelle donnée, ne pas coter n'importe comment. Tout ce que je découvre grâce à mes cours, je puis l'assurer, me sera d'un grand secours pendant toute ma carrière de maçon puis de chef d'entreprise.

Je suis très surpris à la fin de ma première année d'apprentissage de recevoir une convocation qui m'invite à me rendre à l'Alhambra, un cinéma de Bourges aujourd'hui disparu, pour recevoir un prix relatif à mes cours par correspondance. À cette réunion, je me suis rendu par le car qui, à cette époque, faisait la liaison de Vierzon à Bourges en passant par Reuilly et Quincy. Je retrouve deux ouvriers de Jacques Roux un couvreur de Quincy, ils viennent pour recevoir leur diplôme du C.A.P qu'ils ont passé quelques jours auparavant. Il leur est fait cadeau, en même temps, d'une très belle médaille en bronze avec sur une face, les armes du bâtiment et sur le côté pile, leur nom gravé et la date. Je suis le seul apprenti de ma promotion de première année en maçonnerie apprenant leur métier chez un patron, à recevoir un prix. Je n'en suis pas sûr, mais il me semble bien qu'il n'y ait pas, cette année-là, d'autre apprenti des autres métiers du bâtiment de ma promotion. En revanche, les élèves de première année du lycée "Jean de Berry" où l'on enseigne les métiers du bâtiment sont en plus grand nombre. Cela se comprend dans la mesure où ils n'ont pas eu de coupures dans leurs études ce qui n'est pas le cas des apprentis de l'extérieur qui, déjà cette époque, sont pour beaucoup et surtout en maçonnerie, en échec scolaire.

Dans la salle, nous sommes peut-être une centaine de jeunes. La plupart viennent de "Jean de Berry", les jeunes de l'extérieur sont en minorité. Sur la scène, alignée derrière une grande table recouverte d'un tapis vert, a pris place toute une pléiade d'officiels, le préfet, le maire de Bourges, le président de la Chambre de Commerce et d'Industrie, celui de la Chambre des Métiers, celui de la Chambre Syndicale du Bâtiment, le directeur du lycée Jean de Berry et quelques autres dont je ne me souviens ni du nombre ni des fonctions. Je ne me souviens plus de l'ordre dans lequel nous sommes appelés à monter sur la scène pour chercher pour les uns diplômes et médailles, pour les autres un prix, peut-être que c'est dans cet ordre. Quand j'entends mon nom, le rythme de mon cœur accélère, je traverse la salle et monte les marches presque dans un état second. J'ai l'impression que toute la salle a les yeux braqués sur moi. Je me présente devant l'aréopage, c'est Monsieur Métivier, président de la Chambre Syndicale du Bâtiment et patron d'une des plus grosses entreprises du bâtiment de Bourges qui, après que j'ai été désigné comme le meilleur élève des cours par correspondance de première année du bâtiment, me félicite, me serre la main et me donne mon prix, une belle truelle toute brillante et un double-mètre en bois. Avant de me lâcher la main, il me dit entre nous : *"Tu ne manqueras pas de saluer ton père de ma part"*. Je suis ému par les compliments et par la distinction que je viens de recevoir, je suis surtout surpris que Monsieur Métivier m'ait parlé comme s'il me connaissait personnellement et de son salut pour mon père. Je n'aurais jamais pensé que le petit entrepreneur de campagne serait connu par le plus gros entrepreneur de Bourges. Ainsi, la notoriété de l'entreprise Bugeon dépasse Mehun, les quelques communes voisines, les propriétaires du coin et nos quelques clients.

Je reste jusqu'à la remise de la dernière médaille, du dernier diplôme, du dernier prix. Auparavant, j'avais écouté religieusement tous les discours de ces messieurs. Pour la plupart ils tressent des lauriers et félicitent les jeunes que nous sommes d'avoir choisi les métiers du bâtiment, des métiers d'avenir, avec leurs grandeurs. Ils sont tous beaux ces discours, ils nous tracent un avenir lumineux. Ces thèmes, je les entendrai maintes et maintes fois et si cette fois je les écoute attentivement, au fil du temps ils deviendront des banalités de mauvais goût. Depuis cette date, si le bâtiment avant de sombrer dans le marasme a connu des périodes fastes, ce ne fût guère le cas pour les ouvriers de cette corporation, au point qu'aujourd'hui encore il est difficile de trouver un ouvrier du bâtiment qui ne soit pas étranger. Braves Portugais, Algériens, Turcs, sans vous peut-être que beaucoup de Français coucheraient à la belle étoile. Pauvres apprentis du bâtiment qui avez passé votre C.A.P, vous êtes aujourd'hui sur les chantiers comme des aiguilles sur un tas de foin. Au fait, sur les chantiers, combien de maçons sont d'origine française ? Et oui, braves français qui voulez renvoyer les étrangers chez eux, peut-être qu'un jour si vos rêves devenaient réalité, vous devriez choisir dormir dans des maisons construites par des étrangers ou bien coucher sous la tente.

Le car repart de Bourges dans l'après-midi. En attendant l'heure du retour, je vais rendre visite à ma tante Solange et à Henri mon oncle. Ils tiennent depuis peu une épicerie-buvette, rue Édouard Vaillant. Ils m'invitent à déjeuner et, bien sûr, me félicitent. Je discute un peu avec eux, je suis heureux aussi de rencontrer ma cousine Monique et sa sœur Jeannette qui vivent enfin avec leur mère. J'arrive à Preuilly en fin d'après-midi. La tête haute et le jarret tendu, je rentre à la maison. Toute la famille est là. Je raconte ma journée, les remises de prix, le mien en récompense de mon bon travail durant l'année écoulée. Je n'oublie pas de transmettre le salut de Monsieur Métivier à mon père. Il n'en paraît pas surpris. Je crois qu'il est heureux et bien que je ne brille pas par mon adresse sur les chantiers autant qu'il le voudrait, il est peut-être le seul à croire en mes chances de faire quelque chose de bien un jour et puis, à la réflexion, je suis certainement le premier Bugeon à rapporter un prix ayant un rapport avec la maçonnerie.

La deuxième année de cours par correspondance se passe aussi bien que la première. Je suis mes cours et mes devoirs m'intéressent toujours autant. Sur les chantiers, je continue à apprendre mon métier que je commence à mieux appréhender. Depuis deux ans, j'ai pris part à la plupart des travaux que nous entreprenons qui, mis à part le chantier de la maison neuve de Quincy, sont essentiellement de l'entretien et de la transformation. C'est un handicap pour les bases de travaux qui ne manqueront pas de m'être demandé d'exécuter quand viendra le moment de passer mon C.A.P. J'ai quand même

fait des progrès indéniables dans la plupart des travaux courants. Pour les plus simples, il m'arrive de faire aussi bien et aussi vite que Pierre et même quelquefois plus qu'Émile.

Comme l'année précédente, je suis de nouveau convoqué pour une remise de prix au cinéma "Le Paris". C'est tout simplement l'ancien cinéma de l'Alhambra qui a été rénové et qui maintenant ouvre ses portes place de la Nation. Quelques dizaines d'années plus tard, comme beaucoup de salles, le "Paris" sera fermé et transformé en résidence, par des promoteurs. Je soumissionnerai pour le lot "gros œuvre", mais je ne serai pas retenu. Ce sera d'ailleurs une chance pour l'entreprise, des travaux supplémentaires au niveau des sous-sols et des fondations seront nécessaires et ne seront pas tous pris en charge par le client.

Les officiels sur la scène sont, à quelques uns près, les mêmes que l'année précédente. Cette année-là c'est sûr que je ne suis pas le seul apprenti de deuxième année à recevoir un prix. J'ai fait le chemin, toujours en car, avec un copain de Quincy : Dédé Bessemoulin. Il est de mon âge, je l'ai connu au certificat et il est en apprentissage chez le menuisier de Quincy, Raymond Derouet. Il nous arrive de travailler sur les mêmes chantiers. Je rencontre aussi Claude Gredat, un copain d'école pendant la guerre. Maintenant il habite à Bourges et lui aussi est apprenti menuisier.

Après les discours et allocutions d'usage, reprenant pour certains presque mot pour mot ce qui avait été dit l'année précédente, j'écoute quand même, surtout par politesse. Je ne suis pas encore blasé, je crois encore en la grandeur des métiers du bâtiment, en leurs missions, en leur avenir qui ne peut qu'être brillant.

Quand je suis appelé pour recevoir mon prix, je n'ai pas la même émotion que la première fois et c'est d'un pas décidé que je gravis les quelques marches qui mènent sur la scène. Cette fois, c'est le maire de Bourges qui a pour mission de me remettre mon prix et me féliciter. Il s'appelle Monsieur Cothenet, c'est un vieux monsieur, avoué de son état et tout de noir vêtu. Avec ses compliments, je reçois un niveau en bois de 50 centimètres (les niveaux métalliques n'existent pas encore), une paire de pinces à ferrailler (pinces coupantes qui servent à faire les attaches des armatures en fer à béton) et une petite truelle appelée "langue de chat". Le butin est plus conséquent que celui de la première année.

Je ne résiste pas à décrire en quelques lignes la personnalité du maire de Bourges. Comme je l'ai déjà écrit, c'est un vieux monsieur à la moustache à la gauloise encore bien noire comme sa tenue, comme son chapeau melon qu'il pose sur sa tête avant de sortir. Il est sec, plus que maigre et semble sorti tout droit d'une caricature. Il paraît que c'est un brave homme qui se méfie du modernisme. Il ne se déplace qu'en vélo et les mauvaises langues disent que son premier travail le matin, c'est de ramasser le crottin de cheval dans les rues, avec un seau, une pelle et un balai pour fumer son jardin (il reste encore quelques attelages à Bourges, à cette époque). Ce n'est pas cet avoué du siècle passé qui sortira Bourges de sa léthargie. Je ne me souviens plus où je déjeune et ce que je fais de mon après-midi avec mon copain Dédé.

L'apprentissage, à cette époque, se fait en trois ans. Je commence ma troisième année d'apprentissage et de cours par correspondance sans que cela me pose de problème particulier. Les cours sont même devenus pour moi un passe-temps agréable. En principe, mon apprentissage doit se terminer à la fin de l'année scolaire 1951 et sera sanctionné par l'examen du C.A.P. en réalité, mon apprentissage durera encore de longues années, je pourrais même dire pendant toute ma vie professionnelle. Je ne suis pas encore un maçon hautement qualifié, mais je tiens ma place dans l'entreprise. Je risque d'être confronté par un problème pour mon examen. En effet, certains travaux qui risquent de m'être demandés à l'examen pratique, je ne les ai jamais exécutés. C'est par exemple, poser de la pierre apparente, que ce soit en assise ou en opus incertum, de la maçonnerie en briques à parement ou en plein mur, en angles, en tableaux d'ouvertures, en cintres pour les linteaux. Ce peut être aussi un enduit en plâtre ce dont j'ai une sainte horreur. Pour ce qui est de la pierre, comme je maçonne convenablement, il m'est facile de faire des essais ; Pour la brique à parement, j'ai déjà monté des souches de cheminée avec ce matériau mais construire un cintre en briques si cela n'a rien

de compliqué, il faut connaître certaines règles. Mon père prend l'affaire en main. Au grenier, il y a de nombreux fonds de coffrages de cintres qui ont déjà servi et qui attendent un éventuel réemploi. Il en choisit un en arc de cercle d'environ 1 mètre de long. Nous débarrassons un coin du garage de la Bouine et il m'explique comment procéder. Je commence par construire deux piliers en briques ; Ça, je sais faire, la distance entre les deux piliers doit être la même que la longueur du cintre que je cale bien de niveau entre les deux maçonneries à la hauteur des arases. Après, il me faut déterminer le centre de l'arc de cercle, y placer une brique sur chant provisoirement et partager la distance entre l'intérieur des piliers sur lesquels le linteau prendra appui, entre les briques et leurs joints de façon à ce que le montage soit régulier. Il faut aussi tailler les briques des sommiers posées sur les piliers sur lesquelles viendront s'appuyer les premières briques des pieds de cintre. Tout cela peut paraître compliqué pour qui ne connaît pas le métier. Je ne m'en sors pas trop mal au soulagement de mon père, mais cela aurait été tellement mieux si j'avais pu faire ce travail dans le cadre d'un chantier. Je plains les élèves du lycée technique qui travaillent sur des réalisations où ils mettent tout leur savoir-faire et qui sont vouées à la destruction après avoir été jugées et notées. C'est un avantage qu'ont les apprentis d'apprendre sur le tas, de travailler à un vrai travail et de le revoir longtemps après, un an, dix ans, cinquante ans, au travers un ravalement, un bâtiment qui leur rappelle un peu leur jeunesse.

Si je peux être fier de certains travaux auxquels j'ai participé comme apprenti, comme ouvrier, comme patron, je suis peut-être encore plus fier devant un beau pavillon style année trente, construit par mon père, devant la maison de mon grand-père construite par lui, devant mon école que je sais construire par mon arrière-grand-père, œuvre d'un maçon dit "de la Creuse". Quand j'y réfléchis, je me demande si ce n'est pas ce patrimoine, sorte de patrimoine génétique, qui a fait que je devienne apprenti maçon. C'est peut-être aussi le même héritage qui a fait de l'un de mes fils un entrepreneur. Quand s'arrêteront ces vocations qui conduisent plus vers les difficultés que vers une vie sans histoire, une vie de français moyen ?

Le C.A.P pointe à l'horizon. Nous sommes fin juin 1951, j'ai reçu ma convocation pour me rendre à "Jean de Berry" où doit se passer l'examen. Les épreuves pratiques doivent durer trois jours et la semaine suivante ceux qui seront reçus à la pratique passeront une journée pour l'écrit. Avec la convocation est jointe une liste d'outillages nécessaires pour la réalisation des travaux pratiques. Je crois qu'il me faut me munir d'une truelle à maçonner, une truelle à enduire, une langue de chat, un fer à joint, un testu, une hachette de maçon, un marteau de coffreur, des pinces à ferrailler, un fil à plomb, un niveau à bulle, un cordeau, des règles de différentes longueurs, des outils de plâtrier : une truelle, une taloche, un berthelé. Je suis un peu inquiet avec le plâtre. Je n'ai jamais aimé ce travail que je n'ai que très peu pratiqué mis à part quelques raccords dans les habitations avant de "blanchir". Je ne peux qu'espérer que l'exercice qui aura trait à la plâtrerie soit très simple.

Le jour de l'examen, c'est mon père qui me conduit à Bourges avec la Bouine. Le lycée Jean de Berry est route de Nevers. Il nous faut traverser tout Bourges, c'est là que je devrai prouver à un jury que mes trois années d'apprentissage ont fait de moi un véritable maçon. Cet établissement est un grand bâtiment plutôt moderne avec des bâtiments annexes et une cour intérieure. Nous sommes reçus et dirigés suivant nos qualifications sur les lieux où vont se dérouler les épreuves pratiques. Les maçons en herbe exerceront leur art dans un grand hall qui doit servir en temps normal pour les travaux pratiques des élèves en maçonnerie. Je ne me souviens plus du nombre exact des candidats maçons, certainement entre 25 et 30. Seulement une dizaine d'entre nous est présentée par des patrons comme apprentis, les élèves de l'école au terme de leurs études sont les plus nombreux.

Le directeur, des professeurs nous reçoivent avec une petite allocution de bienvenue pour nous remonter le moral. Le responsable de l'examen de maçonnerie nous explique en quoi consistera le travail que nous aurons à exécuter. Il nous donne les renseignements et les conseils dont nous pourrions avoir besoin. Nous aurons trois jours pour mener à bien notre œuvre (je n'ose pas dire nos chef-d'œuvres). Un plan de l'ouvrage est distribué à chacun d'entre nous. Il représente l'ouvrage que nous devons réaliser. C'est un mur comprenant un angle ouvert. Ce mur a un soubassement avec une tête franche aux deux extrémités. Le tout en pierres posé en opus incertum sur les faces extérieures. Sur ce soubassement, un mur en briques pleines de 33 centimètres d'épaisseur avec, aux deux

extrémités, des têtes franches en briques à parement rejointoyées. Un enduit en mortier de chaux est à exécuter sur la face extérieure en briques et sur l'ensemble de la face intérieure, sauf sur un panneau d'environ 1 m² qui, lui, sera enduit en plâtre. J'ai à ma disposition un tas de pierres qui me paraissent avoir bonne mine, des briques pleines à maçonner et des briques à parements. J'ai aussi à ma disposition un tas de mélange qui, paraît-il, remplace le mortier. Je sais cela par mon aide, car nous avons chacun de nous un aide, un élève de deuxième année qui est là pour approcher la pierre, le mortier, les briques. Il me dresse même quelques pierres, il m'a tout l'air d'un brave garçon. Plus tard j'aurai aussi de la chaux, du ciment, du sable, du plâtre. Mon père qui était resté jusqu'à ce moment doit partir car le travail doit commencer. Est-il inquiet ? Je ne saurais le dire.

Il faut, pour commencer, tracer l'implantation de l'ouvrage au sol. Ce n'est pas difficile. Ça je sais bien le faire, je suis l'un des premiers à en avoir terminé. Je jette un coup d'œil sur le travail de mes voisins et je ressens comme un malaise, mon implantation est à l'envers des autres, je vérifie sur mon plan et oui, moi le malin, j'ai implanté à l'envers, je suis vexé, il me faut tout effacer et réimplanter. J'ai beau me dépêcher quand je termine, les premiers ont déjà posé plusieurs pierres. La pierre se travaille bien, elle est assez grosse et pas trop épaisse et puis mon aide n'est pas maladroit pour en dresser les faces. Je commence mon appareillage de soubassement. C'est la première fois que je fais un tel travail et seul, sans un mentor pour me guider mais, comme je l'ai déjà écrit, quand on sait maçonner la pierre avec un peu de goût, l'appareillage ne pose pas de problème. Les recommandations de mon père me reviennent à l'esprit : *"Attention aux coups de sabre, attention aux croix"* c'est-à-dire que les joints verticaux ne doivent, en aucun cas, se superposer, que les pierres doivent toujours se chevaucher. Les têtes franches de faible largeur me posent quelques problèmes, tout comme l'angle ouvert au milieu de l'ouvrage. Je jette un coup d'œil aux copains, quelques uns sont un peu en avance sur moi, mais ce n'est pas catastrophique. La plupart en sont à peu près au même stade. Il y a aussi des traînards qui auront sûrement des difficultés pour terminer.

Je n'ai pas vu le temps passer quand retentit la sonnerie annonçant midi. Après nous être lavé les mains et avoir changé de tenue, nous partons pour le réfectoire qui se trouve à quelques dizaines de mètres, de l'autre côté de la cour. Avec des copains qui, comme moi, viennent de l'extérieur, nous investissons une table et nous commençons à nous asseoir quand l'un des candidats du lycée nous fait signe de nous relever, il semble qu'il faille attendre que la totalité des pensionnaires soit là avec le surveillant pour que celui-ci donne la permission de s'asseoir. Je suis vexé d'avoir à respecter les règles d'une école à laquelle je n'appartiens pas, moi je paye mon déjeuner, je ne suis pas pensionnaire du bahut et je n'ai de compte à rendre à personne. La faim et les plats qui arrivent mettent un terme à mes pensées contestataires que je ne mettrai pas à exécution pendant les quatre repas que je prendrai dans ce réfectoire. Le menu ne me laisse aucun souvenir si ce n'est qu'il n'y a qu'une carafe d'eau sur la table, non que le vin me soit indispensable mais j'ai dix-huit ans et j'aimerais bien être traité comme un adulte et les adultes, à cette époque, boivent du vin. Ici, dans ce réfectoire, j'ai l'impression d'être retourné plus de trois ans en arrière, lorsque j'étais sur les bancs de l'école, j'ai bien eu raison de ne pas vouloir continuer mes études, vive la liberté !

Comme sur un chantier, nous retournons à notre travail à quatorze heures et jusqu'à dix-huit heures. Cette demi-journée doit bien se passer je n'en ai aucun souvenir précis, je dois être bien dans les temps pour mon travail et vis-à-vis des autres candidats, plus près des plus avancés que des retardataires. Les plus à l'aise ce sont les élèves du lycée, ils ont l'habitude de ce genre de travail à échelle réduite, mais je suis certain que je leur serais sûrement supérieur en rendement sur un véritable chantier. La seconde journée se passe aussi bien que la première, mon soubassement en pierres n'a pas trop mauvaise allure, quant à la maçonnerie en briques, c'est presque un jeu d'enfant. La dernière journée il ne me reste que les finitions : enduit en mortier de chaux, enduit en plâtre, rejointoiement des briques à parement, des joints du soubassement. Pour ceux-là, je suis encore un conseil de mon père *: "Avant de rejointoyer les pierres, pense bien à retailler les joints au ciseau pour qu'ils aient la même largeur, arrondis aussi les angles trop aigus des pierres"*. J'ai gardé pour la fin l'enduit en plâtre. Je me lance dans cette tâche avec le désir d'en finir au plus vite, je gâche le plâtre dans l'auge prévue à cet effet et comme le plus souvent, je gâche trop fort, j'ai toutes les peines du monde à le dresser avec la taloche et avec la règle, je dois avoir recours au bertelet, une sorte de râpe métallique

munie d'un manche. Cet outil ressemble à un petit râteau de gamin. Il faut que je fasse une deuxième gâchée pour combler les flaches qu'il est facile de déceler à l'œil, même sans l'aide d'une règle. J'en termine, il est à peu près quinze heures. Il me faut à présent nettoyer tous les plâtras que j'ai laissés tomber et qui ont éclaboussé un peu partout, je jure que jamais je ne serai plâtrier. J'ai encore au moins deux heures devant moi. Quelques candidats ont fini avant moi, les plus nombreux en sont au même point que moi, quelques-uns uns auront bien du mal à finir dans les délais. Je range mon matériel, nettoie les abords de mon œuvre, relève en tas ce qui me reste de pierres, empile les briques en trop et termine par un coup de balai général.

Je suis campé devant mon travail à regarder ce qui peut clocher quand mon père apparaît avec d'autres patrons ou parents. Les travaux étant pratiquement terminés, ils ont eu l'autorisation de rentrer, il est avec un ami qui habite Bourges, c'est un ancien camarade de chasse, quand mon père, avant la guerre, chassait dans les bois de Vieilles Granges. Je suppose qu'ayant un peu d'avance il en a profité pour aller le saluer et lui proposer de l'accompagner, cet ami s'appelle Egré. Mon patron et père fait le tour de mon "œuvre" sans rien dire, je le connais bien et je connais aussi bien ses réactions, s'il ne dit rien c'est que c'est parfait mais je suis qu'il trouvera bien quelque chose à critiquer. Il s'arrête un moment devant l'enduit de plâtre et hoche la tête : "*une chance qu'il n'y en avait pas plus grand"*. Il me fait encore quelques petites remarques et surtout me conseille de mieux mettre en valeur mon travail, il faut bien brosser les pierres du soubassement pour qu'il ne reste aucune trace de mortier, avec un chiffon, bien nettoyer les briques à parement, redonner un bon coup de balai sur l'aire qui m'était dévolue, décoller surtout le mortier qui est resté au pied du mur. Pour lui, à travail égal, le plus propre, le mieux présenté sera le mieux noté. Il ne m'a toujours pas fait de compliments, mais peut-être n'est-il pas trop mécontent de moi et peut-être s'attendait-il à plus mal. Je n'ai pas fait un chef d'œuvre, loin s'en faut, mais je dois avoir une bonne chance. Après un dernier coup d'œil, nous chargeons le matériel dans la benne de la Bouine et nous partons. Je reviendrais peut-être la semaine prochaine si je suis reçu à la pratique pour passer l'écrit. J'ai bien peur que cette prochaine semaine me paraisse bien longue.

Après avoir roulé quelques minutes, nous nous arrêtons devant un café à proximité de chez Monsieur Egré. Comme c'est l'habitude, mon père commande une "boutille" (une carafe de vin de 66 cl), je fais de nouveau partie du monde des adultes. Il y a trois verres sur la table, je ne suis même plus un élève maçon maintenant, je suis un compagnon, quoi qu'il arrive. Rien que pour ce qui me paraît être la liberté, je ne regrette pas le chemin que j'ai suivi depuis ma sortie de l'école.

Un petit coup de projecteur sur Monsieur Egré, de son prénom Marcel, qui croise ma route à ce moment-là. Comme je l'ai déjà écrit, il chassait avant guerre comme invité par Monsieur Barrat et les autres actionnaires qui louaient la chasse de Vielles Granges. Henri Barrat est un artisan peintre de Mehun que j'ai déjà présenté, c'est un bon copain de mon père et actionnaire de la chasse louée à Monsieur Guyot. Dans cette chasse, une bonne bande de copains s'était constituée et je suppose que ce jour-là, l'un et l'autre'un et l'autre sont heureux de parler du bon vieux temps. Marcel Egré avant et pendant la guerre travaillait à la pyrotechnie à Bourges, il devait avoir accès à certains composants qui pouvaient servir aussi bien pour les munitions d'armes de chasse que pour celles d'armes de guerre en particulier, des amorces et de la poudre. Il fournissait les copains, comme mon père certains fabriquaient eux-mêmes leurs cartouches. Pendant la guerre, les premières années au cours desquelles la chasse était encore autorisée en zone libre, il avait dû constituer un stock de ces composants chez Henri Barrat où il lui était plus facile de camoufler son arsenal que dans l'HLM où il habite encore à Bourges au Moulon.

Un jour, notre ami Egré vient à Mehun chercher un chargement de munitions pour des copains de Bourges, il a son chargement dans une musette. Pour aller de Bourges à Mehun, il prend le train pour l'aller et le retour. Au terme de ce dernier, pour une raison qui ne me revient pas, peut-être ne voulait-il pas passer par la gare où rodaient des patrouilles allemandes, il descendit à contre-voie, un peu avant que le train ne s'arrête. Malencontreusement, il tombe dans un regard assez profond resté ouvert entre deux voies. Pour en sortir au plus vite, il prend appui avec un bras sur la voie voisine au moment où passe un autre train qui lui coupe proprement le bras. Dans son malheur, il eut quand

même beaucoup de chance, la musette, elle aussi, aurait pu se trouver sur le rail, alors là ! Les cheminots qui vinrent à son secours trouvent la musette et son contenu et la font disparaître avant que la patrouille allemande arrive sur les lieux. Si celle-ci avait mis la main dessus, le sort du pauvre Marcel Egré aurait été bien sombre, il ne faisait pas bon à cette époque de transporter des munitions. Dans l'aventure, il laisse un bras mais malgré la gravité de sa blessure, c'est un moindre mal.

La guerre terminée, il revint souvent à Preuilly, pas à la chasse mais à la pêche. Il garait son cyclomoteur à la maison et comme il n'avait pas de complexe, il s'invitait à déjeuner. Moi j'aimais bien le voir arriver ou plutôt son cyclomoteur à galets, genre Solex, mais avec entraînement sur la roue arrière. Il me le prêtait et je ne manquais jamais d'en faire un tour sur les routes de Preuilly. C'était un brave homme, mais ma mère le trouvait un peu sans gêne et n'appréciait pas beaucoup sa présence régulière et hebdomadaire à notre table aussi demanda-t-elle à mon père de faire comprendre à son ami que notre table n'était pas celle d'un restaurant. Je crois que mon père eut quelque peine à faire cette observation à son ami et je ne me souviens plus si cela se passa avant ou après l'épisode de la visite au C.A.P.

Quelques jours de la semaine suivante passent, ils me semblent bien longs, en effet c'est par courrier que je serai averti si j'ai réussi la partie pratique de mon C.A.P. et que je recevrai ma convocation pour passer la partie écrite. J'ai plutôt confiance, mais un doute me taraude et si je n'étais pas reçu. Je n'ose pas envisager cette éventualité, une véritable catastrophe. La lettre attendue arrive, je suis reçu et invité à passer l'écrit le lundi suivant. Je suis soulagé d'un grand poids, je me sens léger et confiant. Pour moi l'écrit n'est qu'une formalité à moins que ? Mais non je suis sûr du résultat, il faut bien se rendre à l'évidence, je suis bien plus à mon aise avec mon stylo à bille devant une feuille de papier que maçon au pied du mur.

Comme pour la pratique, c'est mon père qui me transporte route de Nevers devant les grilles du lycée. Il reviendra me chercher le soir. Une journée suffira pour cette partie de l'examen. J'ai une grosse surprise quand je vois le nombre des camarades candidats, il a fondu comme neige au soleil, l'examen pratique a fait une sévère sélection. De la dizaine d'apprentis maçons venant de l'extérieur nous ne sommes plus que quatre, mon voisin de "chantier", il vient de Feux à côté de Sancerre. Le Mouel qui vient de Vierzon, il est aussi coureur cycliste et j'aurai l'occasion de le revoir dans les courses de la région, même à Preuilly et un autre qui vient de Massay, il travaille dans l'entreprise Audoire. Mon père avait vu son patron le premier jour de la pratique où lui aussi avait conduit son candidat avec ses outils. Quatre sur dix, ce n'est pas beaucoup, le pourcentage des candidats de l'école est meilleur mais pas très brillant.

Nous sommes accueillis dans une salle de cours et c'est reparti, nous commençons les exercices. Cette journée me rappelle un bon souvenir qui me semble déjà loin, le jour de mon certificat d'étude mais avec beaucoup moins de pression. Je suis à peu près sûr de moi sauf en dictée où je suis capable d'écrire des énormités comme c'est encore le cas aujourd'hui.

Justement c'est par la dictée que nous sommes accueillis. Tout compte fait ce n'est pas plus mal, autant évacuer ce qui peut être une difficulté tout de suite. Quelques questions de grammaire, une rédaction dont je ne me souviens plus du sujet, du calcul, de la géométrie, des problèmes pratiques qui ont pour thème notre métier. Après la pause déjeuner, c'est la technologie, le dessin avec le traçage d'une anse de panier. Grâce à mes cours par correspondance, j'en avais tracé en pratique et si j'ai appris beaucoup de mon père et de Jean, pour ce qui était du traçage des cintres, c'est moi qui avais été leur professeur. Quand le dernier exercice est terminé et la dernière feuille rendue, je suis sûr de moi et si par hasard, je ne réussissais pas, je crois qu'il n'y aurait pas beaucoup de concurrents qui passeraient ce dernier obstacle.

Rentré à Preuilly, il ne me reste plus qu'à attendre le résultat. Quoique ne doutant guère de ce dernier, je suis quand même un peu fébrile dans les jours qui suivent. Bien que je sois satisfait de la façon dont s'est passée pour moi cette épreuve écrite, au fond de moi je ne peux pas éliminer une petite pointe de doute. Le doute en question ne durera que quelques jours. Avant la fin de la semaine,

je reçois le courrier libérateur qui m'annonce mon succès. J'ai mon Certificat d'Aptitude Professionnelle, j'en suis fier et je suis heureux. Oh ! Je sais bien qu'aujourd'hui ce diplôme ne représente plus grand-chose, que pour ne pas rester barboter au pied de l'échelle, le CEP qui n'existe plus et un CAP ne suffit plus. Il faut pour le moins un BEP, un BT, un BTS, le baccalauréat, plusieurs années d'études après celui-ci et même avec tout cela, on n'est pas certain de trouver du travail. À cette époque, en revanche, le C.A.P. est une véritable clé pour faire carrière dans la profession choisie, même si ceux qui n'ont aucun diplôme trouvent un travail digne de ce nom s'ils en ont la volonté.

Par ce même courrier, je suis invité à venir participer à la remise des diplômes, la cérémonie est fixée au samedi suivant, toujours au cinéma "Le Paris". Ma mère et mon père, invités eux aussi, vont m'accompagner ce n'est donc pas par le car que je me rendrai à Bourges mais avec la Bouine. Mes parents qui ont bien voulu m'accompagner me font un immense plaisir, moi qui ai souvent l'impression de ne pas être pris au sérieux, je ressens leur présence comme une reconnaissance. Ce samedi de juin, le soleil brille et l'air est vif en ce début de matinée. Dans la caisse de la Bouine qui avale consciencieusement les kilomètres entre Preuilly et Bourges, je me sens léger comme le professeur Tournesol parmi ses grandes fleurs jaunes.

Comme les deux années précédentes, l'assistance est déjà nombreuse quand nous entrons dans la salle. Les officiels arrivent aussi et s'alignent derrière la même grande table. Tout est prêt pour que la cérémonie commence. Je suis bien à mon aise, installé entre mon père et ma mère. Mon esprit vagabonde, le film de mon adolescence se déroule au fond de moi : le CEP, mes premiers jours de travail et puis tous ceux qui ont suivi au cours desquels j'ai pratiqué un métier qui, souvent, se refusait à mon inexpérience mais aussi les autres où je suis arrivé à faire aussi bien que les maçons et même quelquefois mieux que mon vieux copain Émile. Il y eut aussi les cours par correspondance, l'intérêt qu'ils ont suscité en moi et mes deux prix que je suis venu chercher ici. Tout compte fait, je suis un habitué des honneurs dans cette salle. Depuis que je suis en âge de comprendre, j'ai eu de l'admiration pour la dynastie des Bugeon, maçons à Preuilly. Je suis le dernier de la dernière génération à avoir embrassé notre métier, mais je suis le premier à être titulaire d'un diplôme officiel reconnaissant mon aptitude à exercer le métier de nos ancêtres. Il est vrai que pour exercer ce métier dans les temps passés, nul n'avait besoin de diplôme pour devenir un Maître, un Maître maçon.

La cérémonie commence. Elle est en tout point semblable aux précédentes, les personnalités commencent par saluer l'assistance et se lancent dans leurs allocutions. Alignées derrière la grande table, elles prennent la parole chacune à leur tour. Je commence à bien en connaître les termes : La noblesse des constructions, de ceux qui travaillent de leurs mains, l'avenir brillant du bâtiment, la grande famille, je connais déjà tout cela et pendant ce qui me semble des ronronnements coupés par des applaudissements polis, je plane, la tête peu vide, heureux d'avoir mes parents à mes côtés, un peu comme au cinéma du Saint Syph quand j'étais un tout petit garçon. Et l'avenir ? C'est vrai qu'il faut y penser à l'avenir. Dans l'immédiat et pendant encore de nombreuses années, je travaillerai dans l'entreprise, sous la direction de mon père, mais, après, serais-je capable de prendre la succession et là, il ne faut pas oublier Jean, bien meilleur que moi. Peut-être pourrons-nous nous associer lorsque mon père prendra sa retraite ? Je l'espère, mais je ne sais pas quelle réaction aura mon frère si une telle situation se présente. Un ban d'applaudissement ponctue la dernière allocution des officiels, la distribution des récompenses et des diplômes va bientôt commencer.

Je cherche dans la foule des jeunes qui sont là, des têtes connues. Parmi les candidats maçons de l'extérieur il y a celui de Feux, celui de Massay mais pas de Le Mouel. Nous ne sommes que trois de l'extérieur à avoir passé notre C.A.P. de maçon. Dédé Bessemoulin et Claude Gredat sont passés, eux aussi, dans leur métier. Comme pour la pratique, les jeunes de l'école ont mieux réussi, la proportion de ceux qui se trouvent à l'arrivée semble plus importante que celle des jeunes apprentis de l'extérieur.

Comme les années précédentes, des prix sont remis aux apprentis et aux élèves de première et de deuxième année. Ensuite la remise des diplômes commence. À l'appel de mon nom, c'est très décontracté que cette fois je traverse la salle et gravis les marches de la scène. Alignés derrière la grande table au tapis vert, les officiels sont assis, l'air grave. J'en reconnais quelques-uns uns : le

maire de Bourges, le directeur du lycée et Monsieur Métivier. L'un d'eux me tend mon diplôme, un papier assez épais qui ressemble un peu à celui du CEP. Machinalement je le roule ; Un autre de ces messieurs me donne une médaille présentée dans un écrin à l'intérieur rouge, une belle médaille en bronze avec, côté face, les outils représentant les métiers du bâtiment et côté pile, mon nom avec la date de remise du diplôme. Je remercie ces braves gens et retourne à ma place entre mes parents. Je déroule mon diplôme et leur montre ma médaille. Je crois qu'ils sont heureux mais, sauf un sourire qui illumine un instant leur visage, il n'y a pas de grande démonstration, ce n'est pas le genre de la maison. La cérémonie se termine, le soleil est haut dans le ciel, la Bouine nous attend place de la Nation, elle nous ramène sagement à Preuilly. Il sera question de mon succès quand le Berry Républicain publiera la liste des candidats reçus au C.A.P. Mon nom figure en bonne place, la maçonnerie est toujours en tête des listes de corps d'état du bâtiment et par l'ordre alphabétique, mon nom est, lui aussi dans les premiers. C'est ma mère qui range diplôme et médaille dans un tiroir d'armoire. Ils vont rejoindre mon brevet sportif, mon attestation de réussite à la première partie du certificat d'études, mon certificat d'études. Je reverrai tous ces souvenirs lorsque je quitterai le logis familial pour le mien propre. Je suppose qu'aujourd'hui toutes ces preuves de mon savoir sont encore dans un tiroir d'armoire ou dans le fond d'un placard. Peut-être que mes petits-enfants les tireront un jour au sort pour savoir lesquels conserveront comme des curiosités, ces témoins d'un autre âge, de l'âge où leur gâteux de grand-père rentrait de plain-pied dans la vie.

Me voilà donc officiellement compagnon maçon, mais ma situation sur le chantier ne change pas pour autant. Je n'ai droit à aucune considération particulière. Mon père et Jean ne se gênent pas pour me remettre dans le droit chemin quand il m'arrive de quitter celui-ci.

Mes parents ne sont pas des ingrats et pour me récompenser de mon succès ils me paient un vélo que je suis autorisé à aller choisir chez Monsieur Cherier, un marchand de cycles, mécanicien moto-vélo installé à l'angle de la place du Saint Syph et de l'avenue de la gare à Mehun. Mon choix se porte sur un beau demi-course "Wonder" (comme les piles) à quatre vitesses. Il est vert foncé avec des filets plus clairs, les garde-boue sont en inox. J'ai opté pour cette marque parce que c'est celle du vélo de mon père et qu'il lui a donné satisfaction. Il l'avait acheté avant la guerre et avant l'ère de la Bouine. Il avait repris du service pendant l'occupation et il s'en sert encore quand nous nous rendons en vélo sur les chantiers. J'apprécie ce cadeau car bien que j'ai plus de dix-huit ans, c'est quand même la première fois que l'on m'offre un cadeau de cette importance. Mon premier vélo avait été celui de Jean. Il l'avait trouvé au bord du Cher abandonné. Pendant la débâcle de l'armée française en 1940, quelques tranchées avaient été creusées face au Cher pour y établir une ligne de défense. Après avoir détruit en partie le pont, les soldats avaient disparu et laissé, dans l'une d'elles, un vélo avec le cadre dessoudé en un endroit et une grosse clé à griffes. Je me demande bien ce que ce vélo et cet outil faisaient dans une tranchée. Mis à part la soudure qui a lâché, le vélo est en bon état. Jean le fait ressouder, en refait la peinture et le remet en état. Il s'en servira longtemps. Ce n'est qu'après son mariage qu'il s'achètera un vélo neuf. C'est donc après cet achat que son ancienne monture me revient après avoir été révisée et repeinte une nouvelle fois. C'est malgré tout sans regret que je l'abandonne pour mon demi-course flambant neuf. Les premières semaines, je le bichonne, je le nettoie tous les samedis soir. Cette bonne habitude ne durera pas très longtemps et par la suite se sera le plus souvent la pluie qui le lavera. Malgré un vélo demi-course, je ne serai jamais un grand cycliste. Je ne ferai jamais de course comme mon camarade Le Mouel, pas plus que du cyclotourisme comme mon grand copain Lili. Les déplacements du dimanche pour aller au cinéma ou au bal, les trajets pour me rendre au travail sur les chantiers, seront bien suffisants pour moi.

André Bessemoulin, l'apprenti de Raymond Derouet le menuisier de Quincy, a lui aussi réussi son examen. Dans les jours qui suivirent, il me donne rendez-vous chez "Louisa", une brave femme qui tient un café à Quincy et chez laquelle je m'arrête souvent avec les copains de sorties, quelquefois aussi avec l'équipe des maçons, pour boire un verre. Je suis surpris en entrant dans la salle du café de trouver, prête à être débouchée, une bouteille de champagne. André est là avec lui, peut-être par hasard, un autre jeune de notre âge, Gérard Meunier. Je le connais un peu, je sais qu'il travaille dans les vignes du plus gros vigneron de Quincy, Gaston Sapha, il saura bien mener sa "barque", quelques années plus tard il épousera la fille du patron, prendra la succession à la tête de l'exploitation, créera le

restaurant du Firmament et sera l'organisateur des "journées de l'océan" qui attirent encore, de nos jours, la foule le dernier dimanche d'août de chaque année. C'est pour arroser notre C.A.P. que la brave Louisa nous a demandé de venir. Elle nous aime bien, peut-être que le troisième larron est l'un de ces protégés. Toujours est-il que le bouchon de champagne saute allègrement et que nous apprécions le contenu de la bouteille. Ce sera la dernière manifestation concernant notre examen. André Bessemoulin restera encore quelques années chez son patron. Malheureusement pour lui, il deviendra tuberculeux et devra partir en sanatorium. Il ne retravaillera plus à Quincy mais à Vierzon chez un ébéniste, je ne le reverrai qu'en de rares occasions.

Quelques clients et quelques chantiers

Je ne représenterai pas Georges Surtel de Quincy qui est le client chez lequel je commence à travailler et à apprendre mon métier. Le client le plus important, pour mon père, c'est Monsieur Guyot. L'entreprise travaille pour lui tous les ans. C'est le maire de Preuilly, conseiller général et surtout gros propriétaire. Il possède, je crois, huit fermes et locatures sans compter les maisons individuelles où logent son personnel et ses gardes. Il y a aussi le chenil où habite le piqueur et deux châteaux, les Thureaux et le Coteau. Les travaux qui sont faits dans cette propriété, mis à part les fondations pour des dés de hangars, ne sont le plus souvent que l'indispensable. Il est même rare d'apporter des améliorations aux bâtiments d'exploitation ou aux habituations pour les moderniser. Malgré cela, les travaux exécutés pour le compte de Monsieur Guyot représentent un volume de travail important, chaque année, pour l'entreprise.

Monsieur Guyot vit encore en grand seigneur. Il chasse toute l'année. Son train de maison est important et n'a pas beaucoup changé depuis l'avant-guerre. Il entretient un équipage de chasse à courre conduit par un piqueur. Environ une centaine de chiens et une demi-douzaine de chevaux pour suivre la châsse. Trop âgé pour suivre la chasse à cheval, il la suit dans une petite voiture attelée appelée "américaine". Elle sera remplacée par une jeep quelques années après la guerre. Deux gardes-chasse surveillent la propriété, piègent les nuisibles, font le "pied" avant les chasses à courre, l'un d'eux, Monsieur Massot est le père d'Édith, ma belle-sœur.

Lorsque Monsieur Guyot ne chasse pas, il consacre un peu de son temps à la mairie, mais il faut savoir qu'à cette époque, la fonction de maire demande beaucoup moins de présence qu'aujourd'hui. Il est aussi conseiller général et je suppose qu'il assiste régulièrement aux sessions de l'assemblée départementale.

En véritable seigneur, ce n'est pas lui qui gère ses propriétés, il a recours à un régisseur qui lui est attaché corps et âme. C'est Monsieur Bardin. Il veille à la tenue des fermes, des bois et en général de toute la propriété. Ce régisseur est compétent et honnête. Il porte peut-être plus d'intérêt pour les affaires de son maître qu'il en aurait pour les siennes. Ils se connaissent bien tous les deux, en effet Monsieur Guyot l'a amené avec ses bagages quand il s'est installé à Preuilly après son mariage avec une demoiselle Chenu, la riche héritière de la propriété de Preuilly. Monsieur Bardin ne fût pas le seul transplanté ; des domestiques, des fermiers, un garde-chasse avaient, eux aussi, suivi leur maître.

C'est donc Monsieur Bardin qui décide des travaux à exécuter dans les fermes ou sur les bâtiments de la propriété. Il est rare qu'un devis soit demandé, ce n'est pas la mode. Comme son maître, Monsieur Bardin a une totale confiance en mon père. Les factures sont payées en principe en fin d'année par Monsieur Guyot lui-même en présence de son régisseur, en son château des Thureaux.

Mademoiselle de Bourbon dite "la Comtesse" est, elle aussi, une cliente importante de l'entreprise. À Villerpedue, elle possède trois fermes, un château avec ses dépendances, la maison du régisseur-garde. Le château est un bien grand mot pour désigner un ensemble de bâtiments qui sont, paraît-il, les communs d'un château qui aurait brûlé à la fin du XVIIIe siècle. Cet ensemble comprend trois corps. Dans deux de ceux-ci, on trouve l'habitation et une belle chapelle et dans l'autre où l'on trouve les écuries, des remises et autres locaux. La Comtesse n'habite Villeperdue que l'été, sa

résidence principale est à Bourges où elle possède un très bel hôtel particulier. Elle a aussi une propriété dans la Nièvre où elle passait quelques semaines avant la guerre. Aujourd'hui, deux fermes et le château de Villerperdue ont été vendus par les héritiers ainsi que l'hôtel particulier qui a été transformé en un magnifique hôtel "Le Bourbon". Je ne travaillerai pas dans la propriété de Bourges, mais mon père et même mon grand-père y avaient travaillé avant la guerre.

Comme chez Monsieur Guyot, c'est le régisseur, un bien brave homme, Monsieur Dupont, qui commande les travaux. Comme chez Monsieur Guyot, seuls sont faits les travaux indispensables. Si, avant la guerre, ces propriétés étaient plutôt bien entretenues, les années de guerre et celles qui suivirent mirent à mal les moyens financiers de la propriétaire, rongés par une inflation galopante t ses séjours à Villerpedue sont de plus en plus rares. Là aussi, malgré une nette diminution, à la fin de chaque année un volume de travaux importants avait été exécuté. De cette époque un souvenir est resté bien présent dans ma mémoire. J'accompagne mon père pour badigeonner la salle de bain du château. De la peinture à l'eau dans une salle de bain voilà de quoi surprendre. Je suis tout émoustillé à l'idée d'entrer dans le château. Pour moi, rien que ce nom donne à une habitation un peu de mystère. Je vais entrer là où vit une vieille dame qui compte parmi ses ancêtres Saint Louis et Henri IV.

L'intérieur du château me déçoit, rien de bien beau, aussi bien le contenant que le contenu semblent vieux et désuets. La salle de bain en question est dans les combles. C'est une petite pièce qui devait, en son temps, être peintre à l'huile. Le mobilier est plus que sommaire : un tabouret, une table de toilette en faïence décorée, brocs, cuvette et autres récipients. Rangé sur une tablette tout un assortiment d'outils de toilette : peignes, brosses, miroirs plaqués or avec des manches en ivoire mais, surprise, pas de robinets, même pas pour l'eau froide, pas de vidange non plus pour les eaux de toilette.

Il n'y a guère de place pour deux dans cette petite pièce aussi je laisse mon père mettre un dernier coup de main à la peinture et je pars à la découverte. Je suis déçu, il n'y a rien à découvrir, tout est vieux et en mauvais état, seule la chambre à coucher me surprend. Elle devrait être grandiose mais elle est lamentable. Des tapisseries recouvrent les murs comme celles que l'on admire dans les musées ou les châteaux que l'on visite, mais elles sont déchirées, effilochées, moisies. La crue de 1940, les Allemands qui cantonnèrent ici en sont certainement la cause (le château a été inondé sur 40 centimètres de hauteur par la crue de mai 40). Je ne me souviens plus des meubles mais très bien du lit. Je n'en ai jamais vu de semblable. C'est lit à colonnes, une à chaque coin, tournées sûrement du style Louis XIII. Elles supportent un ciel en bois revêtu, lui aussi, de tapisseries. De là pendent des rideaux retenus à leur base par des embrases ; le tout, comme le reste, est en mauvais état. Je remarque que ce lit est presque carré et pas bien long, une chance que la Comtesse ne soit pas grande. J'arrive à ce qui est pour moi la plus grande surprise, je ne vois pas de sommier, pas de matelas non plus mais une paillasse comme celle sur laquelle j'ai couché quand j'étais tout petit mais changée depuis par un sommier. Je n'en reviens pas, une demoiselle de Bourbon couche sur une paillasse ; même les ouvriers agricoles, dans leurs chambres attenantes aux écuries, ont des sommiers.

Je quitte le château après avoir nettoyé seaux, brosses et pinceaux, mais je repenserai longtemps au lit de la Comtesse ; on peut être noble et coucher sur la paille, pauvre demoiselle, cette constatation me la rend encore plus sympathique.

J'ai déjà présenté le baron d'Almont dans son manoir de la Servanterie. Un bon client lui aussi mais peut-être un peu pingre. À quelques centaines de mètres de chez lui s'élève un tout petit mais gentil château qui est habité par sa sœur, mademoiselle Etiennette. Il possède deux fermes, Marçay qui est une grande métairie et Vaubut où vit un fermier. Il n'a pas de régisseur et s'occupe lui-même des travaux dans ses propriétés et, comme les autres propriétaires, il ne fait, lui aussi, que le minimum. Cette habitude de gérer ses bâtiments amène parfois de mauvaises surprises. C'est ce qui arrive à Marçay ou tout un pignon de la bergerie s'écroule miné par le salpêtre. Quelques gâchées de ciment bien appliquées auraient pu éviter cette "catastrophe" mais maintenant ce pignon écroulé représente un travail considérable. Il faut déblayer, trier les tuiles qui ne sont pas cassées, récupérer les pannes et solives de charpente, trier les pierres de la maçonnerie et sortir tous les gravois, il faut aussi étayer une

partie de la charpente avant de recommencer la construction. Après avoir terrassé de nouvelles fondations, il faut reconstruire en pierres, remettre en place les solives et le plancher du grenier, les pannes de la charpente, enduire sur les deux faces la nouvelle maçonnerie. Ce qui est une mauvaise affaire pour Monsieur d'Almont en est une excellente pour l'entreprise. Une autre surprise chez ce client, c'est nous qui refaisons les peintures de la cuisine du château, du badigeon bien sûr comme celui que nous faisons dans les fermes. Décidément ces bourgeois m'étonnent beaucoup, ils traitent leur logis comme une vulgaire maison de ferme, à moins que ? Et si les Bugeon étaient d'excellents peintres ? Peut-être, mais surtout ils sont moins chers que les peintres de métier, il n'y a pas de petits profits.

Monsieur Sauzay est le propriétaire du château de Billerat. Il n'habite pas en permanence dans sa propriété mais seulement pour les fêtes et les vacances. Il réside à Lyon où il exerce une activité dans la finance. Il possède trois fermes et deux locatures qu'il n'entretient pas mieux que les autres propriétaires déjà cités. Nous ne travaillons pas souvent pour lui. Il fit également travailler un autre maçon de Preuilly, Monsieur Danjon. Des menus travaux partagés entre deux entreprises ne laissent pas un gros chiffre d'affaires.

Madame Molleveau est la belle-sœur de Monsieur Guyot. Elle possède une belle propriété, Coulanges à cheval sur quatre communes, Brinay, Quincy, Cerbois et Lury. Son mari est décédé, il avait eu des fonctions très importantes au sein de l'administration des Eaux et Forêts. Ils ont habité longtemps un "logement de fonction", le beau château de Chaillot à Vierzon. Monsieur Molleveau avait acheté cette belle propriété qui comprend un beau château du XIXe siècle, il n'a jamais été habité, tous les planchers intérieurs sont effondrés. Dans la cour, on trouve deux grands pavillons, Madame Molleveau en a fait aménager un pour l'habiter, c'est mon père qui a fait les travaux qui sont à peine terminés lorsque je commence à travailler. Elle y vit avec un couple de domestiques. Dans l'autre pavillon habite un ménage d'ouvriers à l'étage et des remises au rez-de-chaussée. À l'extérieur de la cour, il y a encore deux maisons de garde, l'une est habitée par un garde, l'autre par un garde de la Fédération de Chasse. À proximité il y a une petite chapelle. La propriété compte trois fermes et une locature. Une autre maison de garde est située au milieu des bois, au bord de la route de Lury à Foëcy. Madame Molleveau et Monsieur Guyot sont propriétaires en indivision d'une très grande ferme "Grange neuve" et d'une plus petite, Fussay. La ferme de Grange neuve en plus des terres comprend aussi plus de cinq hectares de vigne sur la commune de Lazenay et produit du vin d'appellation d'origine contrôlée "Preuilly".

Quand nous travaillons à Coulanges ou dans les fermes qui en dépendent, nous sommes nourris, c'est une vieille coutume qui a presque disparu à cette époque mais qui se pratique encore dans cette propriété. Chez Madame Molleveau, la cuisine est bonne et le couple de domestiques sympathique. Nous déjeunons dans la cuisine. Dans les fermes, c'est plutôt moins bien, surtout dans l'une d'elles, mais dans l'ensemble c'est acceptable. C'est peut-être chez Madame Molleveau que les bâtiments sont le mieux entretenus. Elle n'a pas de régisseur et accède souvent aux demandes de ses fermiers. Je garde un très bon souvenir de cette bave femme que ses neveux, les enfants Guyot et en particulier Mademoiselle Guyot qui deviendra prochainement Madame Sicard, appellent "tante mouche".

Il me faut dire un mot de Monsieur Bessemoulin que j'ai déjà présenté. Il n'est pas de la famille, mais c'est un grand ami par sa parenté avec mon oncle Peltier. Il n'est propriétaire terrien que depuis quelques années. Avant la guerre, il a acheté deux fermes, l'une à Mehun, l'autre à Fublaine, commune de Sainte Thorette. Mon père y a fait de nombreux travaux à ce moment ce qui n'empêche pas que nous y travaillons encore de temps à autre, mais il ne fait pas de folies lui non plus.

Dans toutes ces propriétés, on peut remarquer que tout ce qui devrait être fait ne l'est pas, simplement l'indispensable. Ces chantiers représentent certainement six à huit mois de travail par an pour l'entreprise. L'indispensable dans toutes les propriétés est surtout les couvertures, pour la plupart en petites tuiles du pays. De nombreux artisans couvreurs ne travaillent pratiquement que dans les fermes sur des couvertures qui représentent certainement plusieurs hectares. Si les propriétaires ne font pas mieux, ils ont des circonstances atténuantes. Les locations ne rapportent plus grand-chose et

justement la plus grande partie est remise dans l'entretien. Quelques dizaines d'années plus tard, les choses auront radicalement changées, beaucoup de propriétaires ont repris les fermes à leur compte quand celles-ci ne sont pas vendues car si le propriétaire garde les terres, souvent il vend les bâtiments aux fermiers. Les uns et les autres auront une tout autre vue de la gestion de leur propriété. Beaucoup de vieux bâtiments seront démolis, les autres transformés pour s'adapter aux besoins de la culture moderne. Ce seront les fermiers propriétaires et quelquefois même les fermiers locataires (ceux-ci avec l'aval des propriétaires) qui feront exécuter des travaux beaucoup plus importants dans les fermes en particulier, des silos pour l'ensilage du fourrage vert, des stabulations libres et leurs salles de traite, des silos à grains, la modernisation des habitations. Un exemple peut être donné, celui de Monsieur Tatin, le beau-père de Jacqueline, dans sa ferme du Tremblay où son fils et Jacqueline viendront s'installer. Tous les bâtiments de la ferme seront recrépis, il fera construire des silos à fourrage, une plate-forme à fumer avec une fosse à purin. Raymond prendra la suite avec l'installation d'une stabulation libre et sa salle de traite, la construction d'un stockage pour le grain avec un séchoir, le tout automatisé, l'assainissement de la cour, la transformation en un très beau logis de la maison d'habitation et j'en passe … De la fin des années cinquante aux années quatre-vingt il se fera beaucoup de travaux dans les fermes. Aujourd'hui, ce marché a presque complètement disparu. Les installations sont faites et surtout les exploitants qui ont beaucoup de temps libre qui est employé à des travaux de bâtiment, de mécanique, quelquefois avec l'aide du travail au noir. En conclusion, on peut dire que tous ces travaux qui étaient la source principale de la charge de travail des entreprises rurales comme la nôtre, ont disparu.

En présentant la propriété de Monsieur d'Almont, j'ai fait connaître le gentil petit château que j'avais remarqué à quelques pas de la demeure du baron. Il est habité par sa sœur, Mademoiselle Etiennette. C'est une vieille fille serviable et douce, elle habite ce château et est servie par un couple de domestiques. Lorsque je commence à travailler, en parallèle avec la maison Surtel, mon père y a entrepris des travaux de rénovation et d'entretien assez importants. Il y a quelques mois, en me promenant sur le chemin communal qui va de Villeperdue à Quincy, j'ai aperçu ce petit château. Aujourd'hui, il est abandonné et presque ruine, j'en étais un peu triste. C'est pendant que nous sommes en chantier chez cette demoiselle que j'accompagne mon père pour chercher du carrelage à Issoudun avec la Bouine. Nous passons par Reuilly et nous nous arrêtons chez Monsieur Nicolas, le patron d'une entreprise de plâtrerie. Cette visite a deux raisons : Monsieur Nicolas, quoique plâtrier, fait aussi des carrelages et il connaît très bien les négociants d'Issoudun et de Châteauroux. Ils ont du carrelage en stock et un choix plus important que leurs collègues du Cher. À cette époque, il manque encore beaucoup de choses, les séquelles de la guerre ne sont pas encore disparues. Monsieur Nicolas nous accompagnera pour introduire mon père auprès de ces négociants. La deuxième raison me concerne. Il n'y a que quelques mois que je suis embauché et mon père à l'intention d'officialiser ma condition d'apprenti. Le fils cadet de Monsieur Nicolas a ce statut dans l'entreprise de son père, il suit des cours par correspondance qui ont trait à son métier. C'est donc chez les Nicolas que je découvre, pour la première fois, ce que sont les fameux cours que je suivrai pendant trois ans. Je serai embauché officiellement comme apprenti le 1er avril 1948 et les cours commenceront avec l'année scolaire. C'est à la suite de cette rencontre que mon père entreprendra les démarches pour officialiser mon apprentissage.

Je garde un bon souvenir de cette expédition. Nous traversons la Champagne Berrichonne que j'ai appris à connaître en cours de géographie, à l'école. Dans le Cher, je n'ai pas dépassé Bourges et même en allant dans le sud du département le jour de notre expédition sur les lieux de replis de mon père, je n'avais vu que la vallée du Cher. Ce jour-là, c'est le début du printemps, il fait beau et doux, assis dans la caisse de la Bouine, je découvre la Champagne du Berry. C'est une grande plaine vallonnée, à cette époque de l'année tout est vert, les immenses étendues de céréales ondulent au vent, je cherche désespérément les troupeaux de moutons qui devraient s'y trouver, je n'en vois pas un seul. Une révolution a eu lieu depuis l'édition de mon vieux livre de géographie. Les terres sèches et pauvres de cette région sont devenues riches avec les engrais chimiques, les troupeaux de moutons ont disparu au profit des céréales plus rémunératrices pour les fermiers. Je ne fais que constater ce que je savais déjà. Adieu donc, moutons du Berry mais ils n'ont pas tous disparu, outre les quelques troupeaux qui font de la résistance, il en reste trois sur le blason de ma belle province.

Mon père ne trouve pas le carrelage recherché à Issoudun, tant mieux, nous partons pour Châteauroux. La route est toute droite, assis dans ma caisse, je vois dans l'axe de la route disparaître petit à petit la tour blanche d'Issoudun. Je crois que le record de distance de voyage en voiture qui datait de ma visite dans le sud du département, va être battu. À Châteauroux, mon père trouve enfin ce qu'il cherche. Les paquets de carrelage sont chargés dans la caisse, la mission est un succès. Nous ne repartons pas de la capitale de l'Indre sans avoir trinqué. Le retour est sans histoire et j'aurai découvert les cours par correspondance, la Champagne Berrichonne, Issoudun et Châteauroux.

Un chantier important pour l'entreprise retient celle-ci pendant quelque temps dans ma première année d'apprentissage. Les clients qui sont en famille avec Gazet, l'épicier traiteur s'appelle Déprès. Ils n'habitent pas Mehun mais la région parisienne. Ils sont propriétaires d'une grande maison en face de l'abattoir de Mehun dans laquelle est installé un café. Le travail consiste à remplacer un pignon depuis sa fondation jusqu'à la pointe. Il est en briques pleines de 11 centimètres d'épaisseur et en fort mauvais état. Nous démolissons ce mur après avoir consciencieusement étayé le plancher et la charpente, ensuite nous le reconstruisons en briques creuses de 20 centimètres d'épaisseur, plus larges et plus isolantes. Si je me souviens bien du travail que nous exécutons ce qui est resté le plus clair dans ma mémoire, c'est le café. Il est placé en face de l'abattoir. Celui-ci a aujourd'hui disparu et laissé sa place au centre technique communal, seule une belle tête de bœuf qui trônait au fronton de l'ancien établissement passe une retraite tranquille dans les jardins du duc Jean de Mehun. Le café en question est le lieu de rendez-vous des bouchers, des charcutiers, de leurs commis, de Mehun mais aussi des environs. Ils viennent à l'abattoir pour tuer les bêtes qu'ils achètent dans la campagne, aux paysans du coin. À cette époque, il n'est pas question de vache folle. Rentrent dans cet établissement toutes les bêtes dont la viande se vend en boutique : des bœufs, des veaux, des moutons, des cochons, des chevaux et quelquefois des ânes et des chèvres. Un boucher chevalin a pour surnom "bifteck d'âne". Les représentants de cette corporation semblent être toujours assoiffés, les gens du bâtiment à côté sont sobres. Aussi c'est dans ce café bien placé qu'ils étanchent leur soif et aussi qu'ils cassent la croûte. Ces gens qui commencent leur journée très tôt le matin ont besoin de souffler dans la matinée, il n'est pas rare que les uns ou les autres viennent avec entrecôte ou bavette et demande à la tenancière de leur faire cuire. Ces casse-croûtes sont souvent fort animés et bien arrosés. Cette corporation est plutôt gaie, quelquefois mon père qui a de nombreux copains dans cette société est invité à ces agapes. Je connais quelques-uns uns des bouchers et charcutiers qui fréquentent l'établissement, certains font ou ont fait des tournées à Preuilly. Parmi cette joyeuse bande, un personnage n'est pas de la profession, c'est le concierge de l'abattoir, il s'appelle Cromwel (je ne me souviens plus du prénom), c'est le frère de Madame Pariot de Preuilly et un cousin de la famille de Lili. C'est lui qui contrôle tout ce qui entre et qui sort de l'abattoir pour le compte de la ville, qui doit faire payer les utilisateurs au prorata du volume de viande traitée. Monsieur Cromwel est choyé par les gens de la profession, il ne doit pas souvent acheter sa viande et il est de toutes les tournées qui se boivent et des casse-croûtes qui ont lieu au café sans jamais sortir son gousset. Le chantier est bien à l'arrière du bâtiment, mais les maçons, quelquefois, eux aussi ont soif et, en milieu de matinée ou de soirée, ils vont au café pour siffler une bouteille de rosé, quelquefois aussi il m'arrive d'y accompagner mon père. Tous ces bons vivants sont morts aujourd'hui, quelquefois jeunes, victimes du mauvais sort qu'ils ont fait à leur foie, un seul est survivant. À cette époque, il était tripier et faisait fonction de tueur, avant la guerre il avait fait des tournées à Preuilly. Aujourd'hui c'est un brave pépère qui habite place de l'Hôtel de Ville à Mehun. Il possède un pacage chaussé de César où il élève deux beaux chevaux pour son plaisir. Il a dû monter plus jeune mais il a arrêté. Quand il me rencontre, il aime bien évoquer le bon vieux temps.

L'un des clients les plus importants de l'entreprise est, je pense, la subdivision des Ponts et Chaussées de Mehun (ce n'est pas encore l'équipement). Elle est toujours dirigée par Monsieur Debord que j'ai eu l'occasion de présenter plusieurs fois. Le travail, pour cette administration, consiste, le plus souvent, en une succession de petites interventions sur les routes, les ponts. J'ai déjà évoqué la démolition de vieilles constructions pour la récupération des pierres qui servent pour l'élargissement des routes avant de les recharger et de les bitumer. Dans l'immédiat, après guerre, il reste encore beaucoup de routes départementales et la quasi-totalité des routes communales qui ne sont pas goudronnées et, avec la guerre et la circulation qui commence à s'intensifier, elles sont, pour la

plupart, en fort mauvais état. Les Ponts et Chaussées entreprennent une tranche tous les ans, ces travaux sont faits en régie par le personnel de l'administration. L'entreprise travaille, elle aussi, en régie, au temps passé, aux matériaux employés. Nous ne sommes pas à la tâche et le rythme de travail est plus décontracté que sur les autres chantiers. Nous passons toujours avant la réfection de la chaussée pour reconstruire les aqueducs des eaux pluviales et des fossés qui sont écroulés ou nous en créons de nouveaux. Après que les fossés aient été recreusés, il faut faire les passages des petites routes et chemins qui les traversent. Nous installons ou mettons en place les balises blanches dans les virages dangereux, elles ne sont pas encore en plastique comme aujourd'hui mais en tuyaux de ciment que nous scellons et peignons en blanc. Nous entretenons aussi les ponts avec la réfection des trottoirs, des garde-fous, des quarts de cônes (maçonnerie en cône pour relier les culées au remblai de la route). Nous avons aussi regarni avec l'emploi de pierres, les piles de l'ancien pont de Foëcy qui s'étaient dangereusement dégarnies. Nous sommes plusieurs à charger un bateau de pierres pour les transporter à proximité des piles dont nous remblayons le pourtour.

Un autre pont vient d'être reconstruit sur un bras de l'Yèvre à Mehun par l'entreprise Métivet de Bourges (j'y avais fait la connaissance de son patron lors de la remise des prix des cours par correspondance). Un différent existe entre cette entreprise et Monsieur Debord, l'ingénieur de la subdivision. L'entreprise Métivet n'a pas terminé les travaux et c'est l'entreprise Bugeon qui est chargée de ce travail qui consiste essentiellement en la construction de murs de soutènement des remblais de la route et des quarts de cônes. À certains endroits le niveau de l'eau ne permet pas le terrassement des fondations au-dessous de celui-ci aussi nous avons recours à des pilotis en bois (des pieux de chêne de 12 ou 14 centimètres de côté et plusieurs mètres de long). Pour les enfoncer, mon père a trouvé un outil curieux, un maillet à deux queues : en fait, c'est une bille de bois de la taille d'un petit tonneau de 50 litres, cerclé à chaque extrémité, deux manches y sont plantés et forment un angle qui permet à deux hommes de se tenir côte à côte en tenant chacun un manche. Il faut qu'ils s'entendent bien pour lever l'engin et le laisser retomber sur le pieux en cadence. Ce travail est pénible, ce sont deux cantonniers ou peut-être des chômeurs d'un moulin arrêté par les basses eaux nécessaires aux travaux du pont, qui manœuvrent cet engin d'un autre âge. Cet outil, en effet, est plutôt insolite. Il existe depuis longtemps des appareils à main ou mécaniques appelés "bélier" pour faire avec beaucoup moins de peine ce travail. C'est le petit nombre de pieux qui fait que le déplacement d'un tel engin n'ai pas été envisagé et il ne faut pas oublier que nous sommes encore à une époque où le travail se fait essentiellement à la main.

Sur ce chantier, un incident me donne à penser que la morale d'une fable de La Fontaine "suivant que vous soyez puissant ou misérable" est encore d'actualité. L'entreprise Métivet avait un enduit à faire sur une culée en béton pour recouvrir un défaut de coulage. Pour faire cet enduit, il fallait que le niveau de la rivière soit baissé ce qui a été fait grâce à l'empellement du moulin en aval dont les vannes ont été ouvertes ce qui nous permet de faire ces fameuses fondations. L'état de la rivière a mis le moulin au chômage. Il faut faire vite, Monsieur Debord a sommé l'entreprise Métivet d'intervenir pendant cette période. Je suppose que pour mettre au point cette intervention, un rendez-vous a été pris entre Messieurs Métivet et Debord. Lorsque nous arrivons, ce matin-là, sur le chantier, Monsieur Métivet est déjà là, Monsieur Debord arrive, lui aussi. La discussion s'engage entre les deux hommes à quelques pas de nous. L'entrepreneur écoute l'ingénieur exposer ses exigences. Calmement il lui répond qu'il n'a pas l'intention de revenir sur le chantier. Monsieur Debord hausse le ton et menace de pénalités son interlocuteur. Celui-ci après avoir laissé parler quelques minutes notre brave ingénieur lui répond clairement mais sans se fâcher, assez fort pour que tout le monde entende : *"mon petit Debord, je t'emmerde et je ne reviendrai pas"*. Sur ce, après s'être déplacé pour saluer mon père gêné par la situation, il remonte dans sa traction et effectivement, il ne reviendra pas, c'est l'entreprise Bugeon qui exécutera le travail. Ce matin-là, Monsieur Debord ne s'attarde pas sur le chantier. L'explication de l'attitude de Monsieur Debord, n'a pas réagi aux propos d'un Monsieur Métivet si imbu de son pouvoir et de ses prérogatives, m'est donnée par mon père. Son grand et puissant collègue est, à cette époque, le grand maître d'une loge maçonnique à Bourges et l'ingénieur en chef des Ponts et Chaussées du Cher en est l'un des membres. Je crois que ces explications mon père les doits à Monsieur Salmon très bien introduit dans les classes dirigeantes de Bourges. Pauvre Monsieur

Debord, lui si intègre, si jaloux de son pouvoir, il ne peut rien contre ces influences et allégeances occultes et quelle blessure pour son amour-propre que ce camouflet infligé en public.

L'un des travaux les plus insolites que nous exécutons pour le compte des Ponts et Chaussées c'est peut-être le scellement dans la chaussée des routes, dans les courbes les plus passagères à Mehun en particulier, de petits pavés en caoutchouc, jaunes dans leur partie supérieure, et garnis de pattes de scellement. Ce travail se fait à la main. Armé d'une massette et d'un ciseau, à genoux sur l'axe de la chaussée (une chance que la circulation ne soit pas encore importante) nous creusons des trous dans celle-ci et, Dieu sait qu'elle est dure ! Pour loger les pavés en question et les sceller par la suite. Ils sont espacés de 50 cm. Ce marquage au sol est l'ancêtre de ce que seront les lignes jaunes et blanches ensuite. Nous ne continuerons plus l'installation de ces pavés, ils ne sont pas très visibles pour les conducteurs, ils se descellent souvent et l'épandage d'une nouvelle couche de bitume et de gravillons les recouvre obligatoirement.

C'est en nous rendant sur un chantier de pose de ces pavés, dans un virage de la nationale 76, à l'intersection de celle-ci avec la rue Jeanne d'Arc à Mehun, que la Bouine connaît un gros ennui. Nous venons de déjeuner chez Madame Couvert et nous montons la rue Jeanne d'Arc qui n'est pas encore à sens unique. Je suis assis comme d'habitude au fond de la caisse avec Pierre, Émile et Dédé quand un bruit sinistre nous parvient de l'avant de la camionnette et, quelques secondes plus tard, alors que nous sommes immobilisés, des morceaux de ferraille qui s'avèrent être des morceaux de pistons et de segments descendent en roulant la rue en pente. Le moteur vient de rendre l'âme. Par chance, notre véhicule n'est qu'à une centaine de mètres de chez le mécanicien de mon père, Monsieur Bardin. Nous y poussons la Bouine sans peine grâce à la descente. Les dégâts sont considérables, il faut refaire le moteur ce qui va demander deux ou trois semaines. Le coup est rude pour l'entreprise qui ne peut pas se passer de voiture pendant une période aussi longue. Momentanément, c'est Maurice Mabilat, le transporteur de matériaux, qui nous transporte au chantier et nous ramène à Preuilly. Mon père décide qu'il nous faut deux voitures, l'entreprise ne serait que plus facile à gérer. Il part donc à la conquête d'un autre véhicule. Il a pensé un temps à une camionnette 203 neuve, mais il faut plusieurs mois, même plusieurs années, de délai, ce sera donc un véhicule d'occasion. Il se rend à Bourges pour faire la tournée des grands garages le lendemain après-midi. Alors que nous sommes encore sur le chantier, grande est notre surprise lorsque nous voyons arriver mon père au volant d'une camionnette C4, bâchée et repeinte à neuf. Il l'a trouvée chez un particulier à Bourges. Elle lui a coûté cher, 400 000 F, alors qu'une 203 neuve ne coûte que quelques centaines de milliers francs en plus. La pénurie de véhicules neufs a fait envoler les prix de l'occasion. Je la trouve belle notre nouvelle camionnette. Contrairement à la Bouine elle n'aura pas d'autre nom que celui de C4. Outre sa peinture neuve elle est bâchée ce qui lui donne un confort appréciable surtout pour les ouvriers qui voyagent dans la caisse. Son moteur plus moderne est plus puissant et plus silencieux que celui de la Bouine. Elle a aussi de meilleurs freins et roule nettement plus vite. Nous n'aurons été handicapés que deux jours par cette panne, deux jours que nous aurons passés à vélo pour nous rendre de la maison au chantier, ce qui nous arrive encore assez souvent à cette époque.

Les ennuis ne sont pas terminés pour autant. La Bouine est rentée au bercail avec un moteur refait à neuf, elle roulera avec encore une quinzaine d'années. Un matin, je suis sur la banquette avant de la C4 avec Jean qui conduit, nous roulons tranquillement sur la nationale 76 pour nous rendre à Vignoux sur Barangeon où nous démolissons un mur de clôture en maçonnerie de plus de 2 mètres de haut qui gêne la visibilité dans un virage. Le ronronnement du moteur est agréable, j'apprécie aussi l'absence de courants d'air ce qui n'est pas le cas de la Bouine à qui il manque une vitre de porte. Un bruit sinistre se fait entendre sous le capot, semblable à celui qui avait causé la casse du moteur de la Bouine. La même cause produisant les mêmes effets, après avoir rangé notre véhicule sur l'accotement et soulevé le capot, un trou béant apparaît dans le carter du moteur, assez grand pour y passer le point. "L'habit ne fait pas le moine", on a beau avoir une belle peinture et une bâche, cela n'empêche pas d'avoir un moteur qui rende son dernier souffle. Cette fois, nous ne sommes pas pris au dépourvu, la Bouine avec son cœur tout neuf se fait un plaisir de remorquer celle qui avait pris, pendant un temps, sa place dans mon cœur. Le diagnostic de Monsieur Bardin est le même que pour l'ancêtre, le moteur est mort. Cette fois la réparation est plus rapide, un échange standard est possible grâce à une maison

spécialisée dans ce genre d'opération. Après la réparation, voilà l'entreprise avec deux véhicules à moteurs neufs qui rouleront sans histoire en attendant la 203 camionnette qui viendra prendre place dans l'écurie en 1956.

Souvent, nous sommes en chantier à proximité de celui des cantonniers, pour les travaux de route. À cette époque, en plus de l'entretien d'un secteur de routes attribué à chacun d'eux, ils se regroupent en équipe pour entreprendre des travaux de rénovation. C'est une bande de joyeux lurons pour qui le rendement n'est pas un souci. On ne dit pas sans raison : "que la sueur du cantonnier coûte cher". Leur compagnie est agréable, ils blaguent volontiers et travaillent décontractés. Quelquefois, pour le déjeuner, nous nous joignons à eux à l'abri d'un bois ou d'un buisson, ces déjeuners n'engendrent pas la morosité.

Le grand patron, c'est Monsieur Debord, une vieille connaissance. Il a en charge la subdivision de Mehun et est secondé par trois chefs cantonniers, on dirait conducteurs de travaux aujourd'hui.
D'abord Monsieur Arnault a un secteur qui comprend la ville de Mehun et quelques communes au nord et à l'est de cette ville. Il habite à Mehun, c'est un brave homme aimé et respecté par ses cantonniers. Il sait prendre ses responsabilités, mon père l'apprécie. En dehors de son métier, c'est le patron du parti communiste à Mehun, il en deviendra, le temps d'un mandat, maire.
Le deuxième chef cantonnier est Monsieur Brossier dont le secteur étendu couvre de nombreuses communes auquel appartiennent celles qui bordent le Cher. C'est avec lui que nous travaillons le plus. Lui aussi est bien sympathique, mais il ne fait pas montre de beaucoup d'autorité et ne prend pas toujours ses responsabilités. Il parcourt de nombreux kilomètres en vélo, il connaît très bien les maires des communes de son secteur et de nombreux cultivateurs. Souvent, on lui offre un petit verre qu'il ne refuse jamais, il apprécie aussi ceux que nous ne manquons jamais de lui offrir sur le chantier ou quand l'occasion se présente au café. Très rarement il sort son porte-monnaie et comme dirait un vieux berrichon *"Il a sa bourse en peau de hérisson"*. Quelquefois, ses retours à Somme où il habite, sont laborieux, surtout en fin de journée.
Le troisième chef cantonnier habite Lury. Son secteur comprend les communes du canton sauf Brinay, Quincy et Preuilly. J'en connaîtrai deux à ce poste. Monsieur Mercier et un jeune qui sera là très peu de temps. Ce secteur sera rattaché à celui de Monsieur Brossier.

Monsieur Debord visite régulièrement les chantiers. Ses voitures sont reconnues de loin aussi bien par les cantonniers que par les maçons. Elles sont dans l'ordre une monaquatre Renault et une 203 Peugeot. Lorsqu'il arrive sur le chantier, tout le monde est à son poste et aucune bouteille de vin ne traîne. Il n'apprécie pas beaucoup que son personnel boive au travail mais je suis persuadé qu'il ne se fait pas beaucoup d'illusions sur la tempérance de ses subordonnés. Il est poli, mais sourit rarement et quand il a une remarque à faire il ne s'en prive pas. En revanche, il est juste et tous ceux qui le connaissent bien remarquent vite sa compétence et son intégrité. Il est le modèle du parfait fonctionnaire au sens propre du mot.

J'ai eu droit, un jour, à l'une de ses remarques acides sur l'aspect de mon travail. Je suis occupé à la réfection du pavage des trottoirs de l'un des ponts entre Foëcy et Vignoux. Il faut déposer les pavés, les reposer convenablement et refaire les joints en mortier de ciment. Le sable que nous avons sur le chantier est un peu gros et le mélange n'est pas riche en ciment ce qui donne à l'ouvrage un aspect rugueux. Monsieur Debord s'approche de moi, regarde mon travail et me demande d'un ton persifleur si c'est moi qui l'ai fait. Sachant très bien ce qu'il allait me dire, je lui réponds par l'affirmative, en rougissant. Il me jauge du regard et la sentence tombe avec en prime un sourire moqueur : *"Eh bien le jeune Bugeon ! Vous travaillez comme un cochon"*. Je regarde autour de moi, toute l'équipe a entendu mais personne ne relève le nez de son ouvrage mais je les vois tous sourire intérieurement, même mon père, pas mécontent de la petite leçon qui vient de m'être donnée, une petite leçon que je retiendrai toute ma vie. Je garderai toujours, malgré tout et peut-être aussi à cause de cela, beaucoup d'estime pour cet homme. Longtemps après cet incident, nous travaillerons pour son compte personnel dans un immeuble qui lui appartient à Bourges. Nous ne le reconnaissons plus, le fonctionnaire strict en dehors de son travail est le plus aimable et le plus attentionné des clients. Bien longtemps après, j'aurai le plaisir de travailler à la construction d'une halte-garderie pour la ville de

Saint Doulchard dont il est le maire. Nous sommes en 1990, 50 ans auparavant, le jeune agent qu'il était en 1940 rendait visite à mon père pour la démolition du pont de Sainte Thorette et la réfection de celui de Preuilly, 50 ans pendant lesquels l'entreprise Bugeon, dans sa continuité, a travaillé en bonne intelligence avec Monsieur l'Ingénieur, Monsieur le Client, Monsieur le Maire.

C'est toujours sur le chantier des mêmes ponts que l'une de nos brouettes est victime d'un accident qui aurait pu avoir de graves conséquences. Nous sommes encore occupés à la réfection des trottoirs lorsqu'une giboulée nous oblige à nous mettre à l'abri sous une sorte de tente que nous avons confectionnée avec une bâche pour servir de baraque de chantier. Celui-ci est signalé par des panneaux et des barrières réglementaires. Si nous avons déserté nos postes de travail, une brouette est restée sur la chaussée bien rangée, tout contre le trottoir. Nous entendons arriver une moto, puis un choc sourd. La pauvre brouette projetée en avant, passe devant notre abri et retombe sur ses pieds, un homme la suite et retombe sur l'accotement, toujours devant nous. La moto ferme la marche, toujours debout, mais la fourche et la roue avant en fort mauvais état, le conducteur est toujours sur sa selle. Elle s'arrête, elle aussi, devant nous. Nous sortons en courant de notre refuge, la pluie a cessé, l'homme à la moto est encore en selle, le train avant écrasé, il répète comme s'il ne savait dire que cela : *"Ça, c'est pas bien, les gars",* mais il ne semble pas blessé. Celui qui avait pris son envol se relève, apparemment lui aussi, sans mal mais le choc et l'émotion font qu'il vide son estomac d'un liquide que nous prenons, un court instant, pour du sang mais qui n'est en réalité que du vin rouge. La brouette en bois de fabrication maison est en parfait état malgré son vol plané. Elle a seulement perdu son mortier en route. Le conducteur retrouve ses esprits et nous dit qu'avec la pluie sur ses lunettes, il n'a pas vu les panneaux et la brouette et il ne conteste pas son manque d'attention. Nous sommes peut-être un peu responsables, en partant de nos postes, nous aurions dû enlever la brouette. Mis à part le vin rouge qui a refait surface, nos deux lascars paraissent normaux, ils partent à pied en direction de Vignoux pour chercher du secours et téléphoner afin de faire enlever la moto accidentée. Lorsqu'ils reviennent nous comprenons que la pluie n'est pas la seule responsable de l'accident. En effet, sur le chemin du retour, les deux hommes ont beaucoup de difficultés à marcher droit et encore plus pour s'exprimer. Si le choc les avait un moment dégrisés, le petit remontant qu'ils ont dû prendre à Vignoux les a rendus à leur ivresse.

Je viens d'assister à un accident au cours duquel j'ai vu voler une brouette et un motard, une moto bien abîmée mais aucun blessé. Nous avons peut-être eu de la chance car qui sait ce qui serait passé si nous étions restés à quatre pattes pour poser des pavés. Cet accident est rentré dans ma mémoire au rayon des bons souvenirs. Ce n'est pas tous les jours que l'on voit voler une brouette et un motard.

Le foyer rural de Quincy

Le chantier le plus important de mes jeunes années est sans conteste la construction du foyer rural de Quincy. Ce bâtiment est nettement plus important que la maison Surtel, la seule grosse construction neuve à laquelle j'ai participé à ce jour. Cela n'a rien à voir avec le travail d'entretien, de rénovation, de transformation auquel j'ai pris part, pour moi, lorsque je regarde les plans c'est presque un monument.

Le maître-d'œuvre est Monsieur Salmon. Il a établi les plans et monté le dossier du projet. Celui-ci est soumis à adjudication et c'est notre entreprise qui est retenue pour le lot de maçonnerie, mon père est le seul maçon qui a répondu à l'appel d'offres. Je suis heureux, enfin un chantier digne de mon père et de son entreprise.

Monsieur Salmon vient aider mon père pour l'implantation. Je suis avec eux pour leur prêter main-forte. L'affaire est rondement menée, notre ami architecte est bien équipé, il a un niveau optique qui remplace avantageusement le niveau à eau en caoutchouc avec ses deux fioles. Il a aussi une équerre à prisme qui nous donne l'équerre bien plus vite que ne l'aurait fait le traditionnel trait carré. Je suis intéressé par ce travail, jusqu'à ce jour je n'avais participé qu'à l'implantation de hangars agricoles.

Nous sommes en septembre 1952, à cette époque le terrassement se fait encore à la main, seules quelques grandes entreprises ont des pelles mécaniques. Pendant la dizaine d'années qui va suivre et qui servira de transition entre les pelles, les pioches et les engins, les entreprises qui auront investi dans ce matériel feront de confortables bénéfices. Les prix de règlement des terrassements resteront pendant cette période ceux du travail manuel. Par la suite, ce poste de travail sera le seul qui baissera d'une année sur l'autre à mesure que les entreprises s'équiperont.

Pour le terrassement du foyer rural, nous n'en sommes pas encore là. Celui-ci est confié à une équipe de tâcherons. Il faut creuser une cave, rien de plus naturel au pays du vin noble, et des fondations en rigoles, les terrassiers trouvent de la pierre, elle est stockée et une bonne partie des murs de la cave sera construite avec.

Les tâcherons sont originaires de Quincy. Leur famille d'origine manouche est sédentarisée depuis longtemps dans ce village. Le grand-père avec sa femme et une de leurs petites-filles logent dans une roulotte qui ne se déplace plus depuis longtemps, sur une place à quelques mètres du chantier. "Petit Louis" Matron est né à Quincy, mais je crois qu'il habite, à cette époque, Vierzon. Il a entrepris le terrassement avec l'un de ses fils. Ce sont de rudes travailleurs qui, armés de pics, de pelles et de brouettes, mènent à bien, dans le temps qui leur était imparti, le terrassement du bâtiment.

Quand nous prenons possession du chantier, il n'y a plus un coup de pic à donner. Nous allons nous installer pour longtemps. Nous commençons par monter une baraque de chantier en planches où nous rentrons tous les soirs le petit matériel et où nous stockons la chaux et le ciment. Nous pouvons aussi nous y mettre à l'abri quand la pluie nous chasse de nos postes. Notre seul et unique matériel de chantier, la bétonnière, est mise en batterie, maintenant nous pouvons commencer pour de bon.

Le style du bâtiment en question est proche de ce qui se faisait avant-guerre. Il n'a pas l'allure de certaines constructions modernes qui rompent avec le classique, quelquefois avec bonheur, quelquefois aussi vite demandées et défigurant souvent le site où elles se trouvent.

Le foyer rural de Quincy, c'est du traditionnel, aussi bien dans sa conception que dans ses matériaux. Les murs sont en maçonnerie de pierre qui est de moins en moins employée en élévation, la brique creuse commence à prendre sa place tout comme les agglomérés de ciment, que ce soit pour les habitations ou tout autre bâtiment agricole, commercial ou industriel. C'est avec de la pierre extraite de la carrière de la "Madeleine" lieu dit situé entre Sainte Thorette et Villeneuve, que nous

maçonnons. Cette carrière est exploitée par l'entreprise Lamy qui travaille essentiellement pour les routes. Ce n'est pas de la pierre de très bonne qualité pour maçonner, elle est gélive et pas bien grosse mais en élévation et protégée par un bon enduit, elle ne craint rien. Les fondations, en revanche, sont montées sur des semelles en béton armé, avec de la maçonnerie de pierres du terrassement et de démolition, non gélives. Le sable, pour le mortier, est pris sur les sablettes de Preuilly. Nous chargeons nous-mêmes le camion de Monsieur Mabilat qui nous le transporte. Raymond Tatin, mon beau-frère, vient, lui aussi, avec un tracteur et une remorque pour en transporter. Nous en faisons ainsi un important dépôt qui nous permettra d'être tranquilles un bon moment. La maçonnerie en pierres, le chargement du sable sont gourmands en main d'œuvre, mais à cette époque, elle compte beaucoup moins qu'aujourd'hui dans les prix de revient.

Le premier jour au cours duquel nous commençons à maçonner, la municipalité de Quincy organise une petite cérémonie en l'honneur de la pose de la première pierre. Je n'ai jamais assisté à ce genre de manifestation qui, en l'occurrence, est bien modeste. Sur un angle de la semelle des fondations de la cave, mon père étale un lit de mortier, à proximité il a préparé une belle pierre d'angle. Je crois que c'est le maire de Quincy, Monsieur Bourbon, qui truelle et marteau en main, la pose et l'assure de plusieurs coups de testu, les autres personnalités, l'architecte, l'adjoint au maire, quelques conseillers, mon père viennent à tour de rôle donner du marteau sur la pierre. Quelques habitants de Quincy qui passaient par-là assistent à cette petite cérémonie mais pas de présence de député, sénateur, conseiller général, maires des communes voisines. Lorsque je serai maire, je ferai les choses mieux que cela, pas de discours non plus mais l'assistance est invitée à aller boire le verre de l'amitié à la mairie de Quincy, bien sûr les maçons sont invités eux aussi. Quelques bouteilles de vin noble sur une table avec quelques petits gâteaux nous attendent. Si les personnalités s'attardent et discutent, verre à la main, Jean vide le sien et nous fait comprendre que, pour les maçons, la fête est finie. Nous retournons sur le chantier où la deuxième pierre et ses suivantes nous attendent avec un tas de mortier.

Le chantier de gros œuvre dure plusieurs mois, tout l'hiver et un peu au printemps. C'est là que René Rouget nous quitte pour se marier et qu'André Ledoux est de retour suivi de près par son frère, Moïse. La maçonnerie en pierres est gourmande en main d'œuvre, c'est pourquoi mon père embauche, pour quelques mois, un manœuvre, c'est un "patin blanc" surnom dont on affuble les journaliers qui n'ont pas de travail fixe et qui sont souvent embauchés au jour le jour. Le nôtre, de son vrai nom Jean Lesdas, suivait une batteuse et logeait momentanément chez "Henriette", l'épouse du facteur François Danjon qui a remplacé Demoulière au café en face de l'église. C'est dans cet établissement que mon père l'a rencontré et embauché. Il ne reste pas longtemps avec nous, il est beaucoup plus près de la tortue que du lièvre, a un penchant prononcé pour la bouteille et oublie souvent de se réveiller. Sa présence dans l'entreprise ne dépasse pas une quinzaine de jours. André Guillemot reviendra aussi nous aider ; à cette époque, il travaille à la Société Française à Vierzon qui met son personnel au chômage plusieurs jours par semaine. Maintenant il habite à Preuilly, dans une maison de Madame Paris. Pendant les jours chômés, il vient nous aider ce qui nous rend bien service et qui lui permet d'arrondir ses fins de mois.

L'équipe s'étoffe de plus en plus. Si René est parti, André Leroux l'a remplacé suivi par Moïse. Maintenant nous sommes sept, trois Bugeon, deux Boisrond, deux Ledoux, aidés de temps en temps par des manœuvres qui restent de quelques jours à quelques semaines. Moïse, jusqu'ici ouvrier agricole, est courageux et adroit. Il reste peu de temps manœuvre et intègre le rang des maçons. Il a mon âge et restera jusqu'à son départ pour le service militaire.

C'est sur ce chantier que j'acquière enfin un bon rendement en maçonnerie de pierres. Depuis la maison Surtel où je n'avais pas fait grand-chose tout seul, la maçonnerie était la partie congrue de notre travail. Ici, il y a des dizaines de mètres cubes de maçonnerie à monter ce qui permet une continuité dans les tâches, un automatisme qui m'amène à acquérir un rendement de bon compagnon. En revanche, mis à part la confection du mortier à la bétonnière, nous travaillons avec du matériel et des outils qui sont ceux de nos ancêtres. Nous échafaudons avec des tréteaux en bois, des pointiers et des boulins également en bois, les attaches sont faites avec des câbles métalliques plus solides et qui

ne craignent pas de pourrir comme les cordes en chanvre. Les planches sont les mêmes que celles qui servent pour toutes les sortes d'échafaudage. Sur ceux-ci, le travail commence par le garnissage avec des pierres, de chaque poste de travail et la mise en place des auges remplies de mortier. Ces matériaux sont approchés au pied du mur et ensuite des échafaudages avec les brouettes. Suivant la hauteur des planches, ils sont garnis directement ou en faisant la chaîne. Il faut une échelle de pied, c'est-à-dire une grosse échelle avec des montants en bastaings et de gros rollons, un homme se tient au pied et lance la pierre à un autre, sur l'échelle, appuyé le dos à celle-ci ; celui-ci, à son tour, tend la pierre au-dessus de sa tête à un collègue placé comme lui au-dessus de lui, les pieds au-dessus des épaules. Il peut y avoir trois compagnons sur l'échelle. Un dernier entasse les pierres sur l'échafaudage. En principe, l'échelle de pied permet d'atteindre le carré du bâtiment, c'est-à-dire arase des murs long pans. Pour les pointes de pignons, il faut aménager une retraite et à partir de là, installer une autre échelle. Le garnissage des échafaudages en pierres se fait au début de chaque demi-journée et dure parfois plus d'une heure, quelquefois deux.

Le manœuvre ou le maçon qui fait fonction, fabrique le mortier avec la bétonnière. Il le distribue aux maçons à l'aide d'une brouette. Ce mode de transport se pratique pour la maçonnerie des fondations et des murs en élévation jusqu'à environ trois mètres de hauteur. En effet, les auges sont accessibles jusqu'à cette hauteur qui peut être atteinte avec un jet de pelle. Au-dessus de cette hauteur, un outil, peut-être millénaire, prend son "envol", c'est le "moineau" ou "l'oiseau", les deux appellations ont cours, mais à l'entreprise, c'est plutôt le "moineau". Cet instrument est une petite plate-forme de soixante centimètres de large et autant de profondeur. Elle forme un angle un peu fermé avec un autre panneau de même largeur et de quarante centimètres de hauteur. Le tout repose et est fixé sur deux traverses qui dépassent, côté panneau, d'environ cinquante centimètres. Celles-ci sont suffisamment écartées pour laisser passer le cou et reposer sur les épaules. Le "moineau" est placé sur le perchoir, pour nous le "gûche", il est chargé d'une charge de mortier contenue dans une auge, environ quarante ou cinquante litres. Le manœuvre, après avoir chargé son engin, passe le cou entre les traverses, les appuie sur ses épaules et soulève l'ensemble en faisant appuyer le fond contre sa tête. Souvent un coussin, un sac de jute enroulé autour d'une poignée de paille, est placé tout contre le fond et protège les épaules du contact direct des traverses. Ainsi chargé, d'une charge qui peut faire de 80 à 100 kilogrammes, quelquefois plus, notre homme grimpe à l'échelle et arrive à hauteur de l'auge sur l'échafaudage, verse dans celle-ci le contenu du "moineau" aidé en cela par un maçon qui maintient l'engin. Souvent, il y a deux échelles et lorsque les auges ne sont pas à proximité de celles-ci le mortier est repris à la pelle dans les auges déjà remplies. Lorsque la maçonnerie est plus haute que les échelles de pied, c'est l'échelle à coulisse qui entre en fonction mais elle a la désagréable habitude de se balancer sous le poids de l'homme et de sa charge, elle donne à celui qui n'est pas aguerri une désagréable sensation de vertige. Quand les maçons sont nombreux et les planchers d'échafaudage élevés, le manœuvre est débordé aussi un maçon vient l'aider. Je suis souvent volontaire pour cette tâche quoique mon père préfère que je maçonne. Il faut dire que je suis jeune et que j'aime bien employer ma force qui, maintenant, est celle d'un homme et non plus celle d'un apprenti. Cet outil, qui devait déjà servir au temps des cathédrales, est encore l'engin le mieux adapté pour transporter le mortier en hauteur. Pour s'en servir, il faut des hommes forts et résistants, mais il est d'un bien meilleur rendement qu'un seau tiré à l'aide d'une poulie. Si je suis un peu long pour expliquer ce qu'est le travail d'un maçon qui monte des murs en pierres c'est pour montrer combien ce métier est pénible et dangereux, même si le temps compte beaucoup moins qu'aujourd'hui. Nous travaillons plus longtemps, neuf heures par jour et six jours par semaine. C'est aussi pour faire remarquer qu'à cette époque les méthodes de travail n'ont, apparemment, pas beaucoup évolué depuis les siècles derniers pour les maçons qui construisent des murs en pierres. Les engins de manutention que l'on trouve aujourd'hui sur les chantiers n'ont plus rien de commun avec les brouettes et les "moineaux", ce sont les grues, les monte-charge, les chariots élévateurs. À cette époque, la plupart n'existent pas mis à part quelques grues. Dans les vingt ans qui vont suivre, il y aura plus de changement dans la nature du travail et dans les moyens pour travailler que dans les deux ou trois siècles qui ont précédé.

Le plancher haut de la cave est en béton armé, coulé sur des corps creux en terre cuite appelés "hourdis-pefer". Je connaissais l'existence de ce genre de plancher, mais c'est la première fois que l'entreprise en met en œuvre. Intercalés dans les interminables journées de maçonnerie, la pose et le

coulage de ce plancher semblent une sorte d'entracte. Un autre plancher, une dalle pleine en béton armé est mise en place comme plancher haut de l'entrée et des vestiaires. Nous n'avons toujours pas d'engins de levage pour monter le béton, les "moineaux" que nous mettons deux par œuvre, feront l'affaire. C'est au pas de course qu'avec Moïse nous transportons les quelques mètres cubes nécessaires à cet ouvrage, de la bétonnière au plancher en question. La même opération pour ce qui est du transport du béton se renouvelle quelques jours plus tard pour transporter à pied d'œuvre le béton qui sert à couler les corniches monumentales qui coiffent le pignon d'entrée du foyer rural. Cette fois, il faut gravir successivement trois échelles pour arriver au faîte du bâtiment. Je garde un bon souvenir de ces journées où nous mesurons nos forces et notre endurance. Quand on est jeune, je crois qu'il est naturel de se mesurer les uns par rapport aux autres, de montrer son habilité et sa force.

Comme dans toutes les constructions, nous laissons le chantier pour que les autres corps de métiers puissent intervenir : les charpentiers, les couvreurs, les menuisiers. C'est pendant la construction qu'ont lieu des élections municipales. Le maire, ce brave Monsieur Bourbon qui avait mis le foyer rural en chantier, est remercié par ses électeurs. C'est un opportuniste, un nouveau venu à Quincy, entrepreneur de travaux publics à Vierzon, qui est élu et devient maire. Depuis quelques années déjà, il a acheté une belle propriété dans la commune et a fait planter un vignoble important. Mon père le connaît très bien et la bonne entente entre municipalité et l'entreprise, ne souffre pas de ce changement.

Nous arrivons au cours de l'année 1953 aux enduits intérieurs et aux ravalements. Pour le crépi, le maire, Monsieur Bignolais, demande qu'il soit fait avec du ciment "Lafarge". Celui-ci a la particularité de faire du mortier presque noir. C'est avec que nous ferons un crépi tyrolien avec de gros grains. Nous sommes plutôt surpris par le goût bizarre du maître d'ouvrage. Le foyer rural, après ce traitement, semble avoir revêtu un habit de deuil, mais pour qui ? Pourquoi ? La question restera sans réponse. Aujourd'hui, il est encore possible de voir le sombre bâtiment. Ce n'est pas ce dont je suis le plus fier dans cette construction. Ce que je trouvais plutôt bien quand nous l'appliquions me fait presque honte aujourd'hui. Il est curieux de constater combien les goûts et les couleurs changent avec le temps. Il y a quarante ans, la mode était aux enduits foncés, maintenant elle est aux teintes claires et pour être impartial, je crois que c'est mieux ainsi. Voilà quelques années, la commune de Quincy a fait faire des travaux d'agrandissement et de rénovation de ce bâtiment. Les enduits pour l'agrandissement ont été exécutés avec une finition grattée de teinte claire. Il y a tout lieu de penser quelle fera recouvrir l'ensemble du foyer rural avec ce nouvel enduit qui lui donnerait une seconde jeunesse et irait bien avec son style classique.

À cette époque, les délais de construction ne sont pas ceux d'aujourd'hui. Le foyer rural que nous avions mis en chantier en octobre 1952 n'est pas tout à fait terminé quand je reviens du service militaire en avril 1955. Notre dernière intervention sera la pose d'un portique en béton sur le devant de la scène. J'aiderai Jean dans l'exécution de ce travail. Il faut croire que la commune de Quincy n'est pas riche, ce sera avec nos brosses, nos pinceaux et nos toiles d'emballage que nous mettrons une dernière main à ce bâtiment en exécutant les peintures intérieures, un "beau" vert tendre avec des imprimés de toile d'emballage de deux couleurs, blanc et vert foncé. Malgré les couleurs intérieures et extérieures, je suis, à cette époque, et serai longtemps encore fier de ce que je considérerai comme la référence de l'entreprise. Aujourd'hui, c'est encore un bon souvenir, c'est mon premier grand chantier important qui se voit. Mais que c'est loin tout ça, des jours, des années par dizaines ont passé, que de constructions sortiront de terre, élevées par les entreprises Bugeon qui se succèderont, de plus belles, de plus grandes avec des matériaux nouveaux, avec des moyens modernes.

L'entreprise, les entreprises, j'y passerai plus de quarante ans. C'est la même avec le même esprit depuis l'arrivée de Jean-Baptiste Bugeon jusqu'à Claude Bugeon qui a repris le relais que j'avais laissé au bord du chemin, cent trente ans ce n'est pas mal et l'histoire n'est pas encore finie.

Le temps libre

La tranche de ma vie entre mes quatorze ans à la sortie de l'école et mes vingt ans à l'automne 1953 où je prends le train pour faire mon service militaire est semblable à une lente métamorphose. Le gamin inexpérimenté est devenu un homme, un maçon, le travail occupe la plus grande partie de mon temps, six jours par semaine, neuf heures par jour et sans congés. Ce qui me reste de temps libre, la semaine, je l'occupe à ma guise. À cette époque, le temps libre à la campagne les jours de semaine, c'est la rencontre avec les copains dans les deux cafés de Preuilly, c'est aussi dans ces cafés que se passe souvent la "troisième mi-temps" des maçons après la journée de travail.

À Preuilly, après la guerre, les deux cafés ont chargé de tenanciers. Madame Danjon, la grand-mère de Jacky, a pris sa retraite. Elle est retirée dans la maison que mon père a agrandie. Elle a gardé et emporté avec elle la recette buraliste et le bureau de tabac. C'est chez elle que j'achète mes premiers paquets de cigarettes. Elle est toujours aussi aimable et je crois qu'elle apprécie le contact qu'elle a gardé avec beaucoup de ses anciens clients du café. Celui-ci a été repris par Monsieur Desmoulières. Il a, quelques mois plus tard, loué la plage à la commune pour neuf ans. Il est d'un naturel bourru et les clients lui préfèrent son épouse qui est agréable, jeune et commerçante. Desmoulières réussit à faire repartir la plage dont la fréquentation devint même plus importante qu'avant la guerre. La liaison par car est établie le dimanche comme auparavant. Il a installé une ginguette avec un bal fréquenté par toute la jeunesse des alentours. L'assemblée de la plage réapparaît au cours des premières années. Des fêtes nautiques sont organisées avec les jeunes de Preuilly bénévoles et enthousiastes, enthousiasme qui, malheureusement, tombe vite quand ils s'aperçoivent qu'ils ont travaillé pour le roi de Prusse. En effet, si ces fêtes remplissent la caisse de Desmoulières, elles ne rapportent pas un centime à la plage ou à la commune. Grâce à ces débuts en fanfare, la plage est bien relancée et restera une bonne affaire pour les gérants pendant plus de trente ans.

L'autre café a, lui aussi changé de tenancier. Madame Cosson a laissé l'épicerie et le café au propriétaire qui n'est autre qu'Achille Allion que j'ai déjà présenté. Il est retiré à Preuilly depuis avant la guerre, époque pendant laquelle il avait acheté cet établissement sans l'occuper pour autant.

Dans ce café se rencontrent souvent et je peux même écrire, journellement des joueurs de cartes invétérés. Ils jouent des soirées et quelquefois même des nuits entières. Il m'arrive d'y consommer avec les copains, plus rarement avec les maçons et jamais avec mon père. En effet, un contentieux existe entre Achille Allion et lui depuis la création du syndicat de chasse. Ce contentieux porte sur le règlement du syndicat qui a réduit les jours de chasse aux dimanches, jours de fête et au lendemain de l'ouverture. Cette réglementation, qui fait la quasi-unanimité parmi les chasseurs qui travaillent et n'ont pas le temps d'aller chasser la semaine est, en soi, une bonne chose pour la gestion du gibier, n'est pas du tout du goût de notre gendarme en retraite qui prétend vouloir chasser quand cela lui fait plaisir. Ce différent a séparé les deux hommes. Tout le monde sait que les querelles de chasse sont les pires à la campagne. Mon père est le président du syndicat et Allion le dissident. Il a réussi à louer quelques lopins de terre sur lesquels il chasse avec quelques-uns de ses amis d'où ils narguent les chasseurs du syndicat.

C'est certainement avec les maçons que je fais les haltes les plus nombreuses dans les cafés, à la sortie du travail. Ces haltes ne se font pas uniquement à Preuilly mais aussi dans les établissements qui sont sur notre route, comme chez Madame Couvert, dans les cafés de Somme, chez Louisa à Quincy et dans bien d'autres lieux. Au cours des premières années, nous consommons surtout du vin blanc du pays vendu à la bouteille (0,66 l) ou à la "fillette" (0,33 l). Il viendra vite un temps où le vin du pays, certainement plus cher que le vin de négociant, ne sera plus vendu qu'au verre et pas dans tous les cafés, le vin en carafe sera du vin de négociant. C'est aussi à cette époque que le vin rosé est plus vendu que le vin blanc. L'été, nous buvons quelquefois de la bière, quant à l'apéritif, il s'en boit rarement la semaine, quelquefois le dimanche après être sorti au bal ou au cinéma.

C'est après le travail que certains soirs je rencontre les copains au café. Ce ne sont pas les mêmes que ceux que je fréquentais à l'école. Ils sont tous plus âgés que moi et travaillent à Preuilly

dans les fermes, les vignes ou encore dans les fabriques de porcelaine à Mehun. Ces réunions ne sont pas des beuveries mais plutôt des moments passés à discuter, à faire une partie de 4.21 aux dés, beaucoup plus rarement à faire une partie de cartes.

À cette époque, les cafés tiennent encore une grande place dans la convivialité du village. C'est le principal lieu de rencontres, le lieu où des Preuillois de toutes conditions se côtoient. Il s'y boit essentiellement du vin en carafe mais aussi de plus en plus au verre. Il y a bien sûr trois ou quatre poivrots de service, mais la plupart des consommateurs ne boivent pas plus que de raison. Pour le plus grand nombre le but principal c'est la rencontre avec les amis, les copains, les jeux. Il faut savoir aussi que le vin ne se boit pas qu'au café. Il est consommé dans la plupart des ménages, aux repas. S'il est de coutume que les femmes et les enfants le mouillent avec de l'eau, il est très rare que celle-ci soit bue plate. À la campagne où la plupart des habitants ont leurs lopins de vigne, les hommes partent rarement au travail sans leur bouteille de vin. Il faut dire aussi que le vin consommé journellement est un petit vin rouge qui ne dépasse que rarement 9°. Un homme qui travaille dur, dans la force de l'âge, boit en moyenne plus de deux litres de vin, quelques-uns uns en boivent beaucoup plus. Si l'espérance de vie est moins élevée qu'aujourd'hui, la consommation du vin n'en est pas la cause principale. J'ai connu des anciens qui ont bu leur vie durant les quantités que je viens de citer, qui en plus faisaient une consommation journalière d'eau-de-vie, souvent une petite goutte le matin avec le café et également au repas de midi, qui dont devenus presque centenaires.

À cette époque, les femmes vont rarement au café à la campagne si ce n'est celles qui viennent au bureau de tabac pour chercher le tabac de leur mari. Ce sont, la plupart du temps, des maîtresses femmes qui ne verraient pas d'un bon œil leur homme fréquenter cet établissement de perdition. La mentalité des villageois est bien enracinée et les vieilles habitudes perdurent. Ce n'est qu'à la fin des années 50, avec la forte montée du niveau de vie, que les vieilles habitudes ancestrales disparaîtront doucement. L'exception à la séparation des hommes et des femmes dans la fréquentation des bistrots est le dimanche et jours fériés, où à la sortie du bal ou du cinéma, les garçons invitent les filles à l'apéritif.

Dès mon entrée dans l'entreprise, les liens qui m'unissent à mes copains d'école et de vacances se distendent quelque peu. Je n'ai du temps libre que le soir après le travail, les dimanches et jours de fêtes après-midi. Les dimanches matins sont souvent occupés par des tâches diverses, jardiner, scier du bois, accompagner et ensuite chasser avec mon père. Certains de ceux que j'ai côtoyés sur les bancs de l'école continuent leurs études, d'autres comme moi leur apprentissage, beaucoup ont quitté Preuilly avec la fin de la guerre, quelques-uns uns reviennent pour les vacances. Moi, je n'ai pas de congés, je ne peux donc pas m'intégrer dans leur bande ou me baigner. Je ne fais, la plupart du temps, que de les croiser et bien qu'ils soient restés de bons copains, je sors très peu avec eux.

À quatorze ans j'imagine être déjà devenu un adulte, je bois quelques verres de vin sans eau et je fume mon paquet de cigarettes par semaine, mais je ne passe pas encore mon temps libre avec les jeunes gens de Preuilly qui écument les fêtes, les bals, le cinéma en soirée. Je n'en suis pas encore arrivé là, pourtant ce n'est pas l'envie qui m'en manque. Dans les premières années, je continue de sortir avec des camarades beaucoup plus calmes. Ce sont entre autres, Serge Richetin et un nouveau venu à Preuilly, Pierre Debat dit "Pierrot". Serge, je l'ai déjà présenté. Tout en étant mon aîné d'un an, il m'a toujours accompagné depuis que nous nous sommes assis sur le même banc d'école. Il est en apprentissage à Mehun, dans une manufacture où il apprend le métier de décorateur sur porcelaine. Il aime ce métier et je crois qu'il apprend avec tout le soin que celui-ci demande. Comme moi, il n'est libre que le dimanche après-midi, il est aussi plus sérieux ou peut-être moins argenté que moi et ne fréquente que rarement le café.

Pierre Debat n'est à Preuilly que depuis quelques mois mais son père vient de prendre sa retraite d'agent SNCF. Avant la guerre, mon père lui avait construit une maison du côté de la route de la Bertherie, dans laquelle il vient d'emménager pour de bon avec sa femme, sa belle-mère et Pierrot. C'est la grand-mère qui est originaire de Preuilly. Elle y possède encore une belle parcelle de vigne qui, jusqu'à la retraite de Monsieur Debat, était cultivée par des journaliers.

Monsieur Debat avait été en poste à Limoges. C'est un limougeaud au poil noir et à la moustache gauloise, il a gardé l'accent de sa région natale tout comme Pierrot. Son épouse ne devait pas avoir d'occupation autre que ménagère. Quant à la grand-mère, elle vit depuis longtemps avec la famille, elle me paraît plutôt sympathique et surtout heureuse d'avoir retrouvé son village natal. Pierre a trois ans de plus que moi, il devrait sortir avec des garçons de son âge mais il n'a pas encore quitté les jupons de sa mère et il n'a pas beaucoup de maturité aussi la compagnie de Serge et la mienne lui convient très bien.

Il vient de terminer son apprentissage de cordonnier et a l'intention de s'installer à Preuilly pour y exercer son métier. En attendant de partir au régiment, il installe son atelier devant la fenêtre de sa chambre. Quelque temps avant de venir définitivement à Preuilly, en discutant, les Debat avaient proposé à mon père que Pierrot lui confectionne une paire de souliers de travail. Les souliers arrivent avec le déménagement. Ils paraissent et sont effectivement de qualité et mon père en est satisfait. Son ami René Couvert aux vues de cette qualité et du prix honnête, en commande une paire pour lui. Les souliers de mon père ont été montés à Limoges, peut-être par Pierrot mais certainement dans l'atelier et sous l'œil de son patron. Ceux de René le seront à Preuilly devant la fenêtre de la chambre. Quand René en prend livraison, ils sont en tout point semblables à ceux de mon père, mais surprise, après quelques jours de marche, les semelles refusent de suivre la tige et avec celle-ci ouvrent la gueule comme celle d'un chien courant. Malgré un retour à l'atelier du jeune fabricant, jamais les semelles ne suivront les pieds de leur propriétaire. Pierrot arrêtera très vite la fabrication pour se cantonner dans les ressemelages et les petites réparations. Malgré son désir de bien faire, il n'a que fort peu de clients, le brave Monsieur Bernier notre vieux cordonnier travaille encore et plutôt mieux et moins cher que Pierrot.

La famille Debat ne prend pas ce médiocre départ au tragique, Pierre est encore jeune, il lui faudra faire son service militaire et là, ils mettront le paquet. En attendant, Monsieur Debat qui a déjà une bonne retraite, l'améliore en prenant le poste de secrétaire de mairie qui vient d'être vacant et en plus, il y a le travail de la vigne et du vin que la famille a pris en main en lieu et place des journaliers. Ils n'ont pas de problèmes de commercialisation, la famille se charge de boire la récolte.

C'est donc en compagnie de Serge et de Pierre que je sors le plus souvent les dimanches après-midi et les jours de fêtes, sauf peut-être quelques dimanches en période estivale au cours desquels je retrouve mes copains de vacances. Nos sorties se limitent au cinéma en matinée, à quelques foires ou assemblées. S'il nous arrive quelquefois de boire un verre, nous préférons fréquenter les pâtisseries où nous nous achetons un bon gâteau que nous dégustons sur place au salon de thé. En revanche, nous ne prenons de ce breuvage que j'assimile à une tisane. Ces sorties entre jeunes bien sages ne durent qu'à peine deux ans. J'ai de plus en plus envie de suivre les copains plus âgés que moi que je fréquente souvent au café.

Henri Beurdin dit "Didi", est le plus âgé, il a sept ans de plus que mois. Il n'a commencé à sortir vraiment qu'après son service militaire, avant il allait surtout à la pêche mais, depuis son retour, il rattrape bien le temps perdu, c'est un joyeux luron, il aime bien faire des blagues et accepte bien ma compagnie malgré la différence d'âge.

Oliver Cromwel dit "Lili" est de cinq ans mon aîné. Je l'ai fréquenté à l'école, à l'église où il m'apprit mes fonctions d'enfant de chœur et, depuis cette époque, je l'ai toujours considéré comme un bon copain. S'il sort avec les autres jeunes de Preuilly, il a beaucoup d'autres activités, il fait du cyclotourisme au club cyclotouriste de Bourges. Il a passé les brevets des 400, 600 et 1000 kilomètres, il a gravi les grands cols des Alpes et des Pyrénées qui ont fait la gloire du Tour de France. Son grand exploit sera de faire un Paris-Brest et retour. Il lui arrive quelquefois d'aller danser au dancing chic de Bourges du "Grand Café" et fréquente aussi le théâtre municipal, peut-être sort-il avec des amis qu'il s'est faits sur la route. Il se rend aussi souvent à Paris où il retrouve sa vieille copine Régine Brançon qui le drive dans la capitale. Outre le fait qu'il soit resté un bon copain, c'est lui qui m'apprend à jouer au 4.21 et j'aime bien l'entendre raconter ses exploits.

Je ne présente plus Robert Langilier. S'il est plus jeune que les deux premiers, il a quand même deux ans de plus que moi. Il travaille depuis l'âge de 13 ans, dès qu'il eut passé son certificat d'études. Il commença comme vacher chez Gaston Romain, fermier de la locature de ma grand-mère Miniau, puis quelques mois plus tard il entra au service de Monsieur Guyot en qualité de valet de chien (aide piqueur). À l'époque où je commence à sortir, il a momentanément laissé cette place pour celle de charretier chez Monsieur Chéritat à la ferme de Senay. Par la suite, il reviendra chez Monsieur Guyot où il deviendra piqueur. Robert est, lui aussi, un bon copain que je rencontre aussi au café et que je serais bien heureux de suivre.

Je connais moins Robert Chéritat, il est le fil du fermier de Senay, le frère de Jeannine qui a passé son certificat avec moi. Il a un jeune frère, Marcel, que j'ai connu, lui aussi à l'école et une autre sœur, Simone, qui est bien copine avec Jacqueline, tout comme Jeannine. Je fais la connaissance de Robert assez vite car il sort souvent avec Robert Langilier, ils ont le même âge. Je le trouve sympathique et c'est peut-être avec lui que je sortirai le plus souvent quand je ne ferai plus équipe avec Serge et Pierrot Debat toujours aussi attirés par les sorties dans les bals et autres endroits où il est possible de côtoyer les filles.

Je saute le pas un dimanche après-midi où je n'ai pas trop envie de retrouver mes habituels copains aussi je pars seul, en vélo, pour Quincy où se déroule une cavalcade. À cette époque, beaucoup de villages font leur cavalcade. Je crois que celle-ci sera la seule qui sera organisée à Quincy. Je ne me souviens plus si je retrouve mes deux collègues que, de toutes les façons, je n'ai guère envie de suivre mais je suis seul lorsque je rencontre mes grands copains de Preuilly. Didi m'aperçoit et m'appelle : *"Ne reste pas tout seul, vient donc avec nous"*. Bien entendu c'est avec joie que j'accepte cette invitation et que je me joins à la joyeuse bande. En plus des copains de Preuilly, il y a des garçons et des filles de Sainte Thorette que je connais bien, surtout les filles Gabilloux que j'avais connues quand je traînais sur les grandes sablettes et qu'elles venaient à l'abreuvoir avec leur troupeau de vaches. Je rentre au bal, le bal parquet Vinçon, il y a foule. Je ne sais pas danser, et de toutes les façons, je suis bien trop timide pour demander une danse à une fille. Je crois que c'est Simone Chéritat qui, me voyant seul dans un coin, vient me chercher pour me faire danser, je lui en serai toujours reconnaissant. Celle qui fait battre mon cœur à grands coups, c'est Marguerite Gabilloux. C'est une jeune fille de mon âge très sympathique, elle vient me trouver et me propose de danser avec elle. C'est formidable de danser avec une belle fille, quel niais j'ai été de suivre Serge et Pierrot au cinéma et dans les pâtisseries, à partir de cet instant, c'est sûr, je suivrai mes grands copains.

Nous sortons du bal et la joyeuse bande entre dans un café (l'actuel bureau de tabac). Tout le monde s'attable et chacun y va de sa tournée de vin blanc. Je crois même qu'il y a aussi de la galette. Je n'ai que seize ans, mais je ne faiblis pas plus que mes aînés, il faut dire qu'avec les maçons, j'ai déjà un bon entraînement. Ce doit être encore Didi qui m'interpelle et me dit : *"C'est très bien d'être avec nous, mais pour finir la soirée en beauté il faut que tu nous chantes la chanson des maçons"*. Il parlait de la chanson des maçons, créée pendant la guerre par Maurice Chevalier, et que j'avais appris pour faire plaisir à mon père. Je suis un piètre chanteur, mais à cette époque j'aime bien chanter, pas forcément en société, je fredonne juste un peu sur les chantiers, en travaillant. Je ne connais aucune chanson entièrement, mis à part la chanson du maçon et quelques chansons d'école. J'hésite un instant, je suis toujours timide mais sur l'insistance de la tablée et l'effet euphorisant du vin blanc, je me lève et entonne la chanson demandée. Je suis persuadé que quelques canards accompagnent les paroles. Malgré tout, je suis applaudi à tout rompre par la bande et aussi par une partie de la salle. Je suis heureux, j'ai l'impression d'avoir passé mon examen de passage du monde des grands gamins au monde des jeunes adultes.

À cette époque, le moyen de transport habituel est encore le vélo, exceptionnellement, l'un d'entre nous, assez âgé pour avoir son permis de conduire, prend la voiture de ses parents quand nous allons à un grand bal à Bourges, comme le bal des anciennes élèves de l'école ménagère de Vouzay. Mais cela demeure rare, et aucun de mes copains de Preuilly ne peut nous emmener, ils n'ont pas de voiture chez eux et par conséquent, pas de permis de conduire. La première brèche faite dans nos

habitudes de sortie sera le fait de Robert Chéritat. Pendant qu'il est au service militaire, son père achète une camionnette bâchée, Peugeot 203. Il lui prête lors de sa première permission et quand il sera revenu nous sortirons régulièrement en voiture avec lui. Nous ne sommes pas amateurs de longs trajets à vélo comme notre camarade Lili, nos sorties se limitent à un rayon d'une vingtaine de kilomètres à partir de Preuilly avec comme limites Bourges, Vierzon où nous n'allons que quelquefois par an, pour la foire-exposition ou le passage d'un cirque.

Notre destination principale c'est Mehun, nous y allons au bal surtout l'hiver, soit au Grand Café soit au Bosquet (un bal parquet fixe est monté dans la cour arrière du café de la gare), le bal parquet Marchand restera monté dans la cour de l'hôtel de la Croix-Blanche, tout un hiver. Au bal, nous y allons surtout en matinée, à cette époque il y en a rarement en soirée. En revanche, pour le cinéma, c'est plutôt l'inverse, nous y allons souvent le dimanche en soirée après être allés au bal. Quelquefois nous y allons aussi le samedi soir. À Mehun, je connais bien le cinéma du Saint Syph où je suis allé durant toute mon enfance en revanche, je découvre presque le Casino qui est à l'opposé de la ville, près de la place du 14 juillet où je n'étais allé que de rares fois.

À Mehun, il y a trois grandes fêtes traditionnelles, la cavalcade est très renommée (certainement la plus belle de la région et l'une des premières). Cette manifestation consiste en un défilé dans les rues de Mehun de fanfares de Mehun bien sûr, mais aussi venues des villes voisines. Elles sont intercalées entre de magnifiques chars décorés de milliers de roses en papier, tous plus beaux les uns que les autres et tous automoteurs. Le plus beau, c'est celui de la reine, elle y trône tout de blanc vêtu, coiffé d'un diadème. Elle est entourée de ses demoiselles d'honneur et de jeunes pages. La ville est décorée de guirlandes et il s'y lance des kilos de confettis. Une fête foraine est montée place du 14 juillet avec manèges, loteries et bal parquet.

C'est depuis mon plus jeune âge que je viens à la cavalcade, avant la guerre nous nous rendions à Mehun avec la Bouine. Déjà la foule était immense et la fête somptueuse. Quand je la retrouve après la guerre avec mes parents, puis avec les copains, elle est encore très belle surtout les premières années qui suivent la fin de la guerre. Mais d'année en année, les bénévoles qui l'organisent sont de moins en moins aidés, des dissensions se font jour, il n'y a pas de relève et la grande fête qui avait rassemblé, tous les ans, des milliers de spectateurs, disparaît. Quelques années plus tard, une nouvelle équipe la fera revivre comme au plus beau temps, la foule reviendra mais moins nombreuse et comme cela avait déjà été le cas, le manque de bénévoles, la mésentente, les nouveaux loisirs feront en sorte que cette belle et grande fête disparaîtra définitivement.

La Rosière est une fête traditionnelle de Mehun. Elle existe depuis qu'une brave dame au siècle dernier a fait un legs dont les intérêts vont en dote à une jeune fille méritante de la ville, cette fête existe encore aujourd'hui, comme toujours, le lundi de Pentecôte.

La jeune fille ou plutôt la Rosière est bien sûr au cœur de la fête. À cette occasion, la ville se couvre de guirlandes, des centaines de petits sapins recouverts de fleurs en papier jalonnent le parcours que le défilé va emprunter. Un arc de triomphe est dressé devant la maison de la jeune fille. Tout comme une mariée, elle est vêtue d'une belle robe blanche. C'est le maire qui vient la chercher chez elle et qui à son bras, à la tête du cortège, prendra le chemin des écoliers pour se rendre sur la place du château. Une estrade y est dressée sur laquelle elle prend place avec le conseil municipal et les officiels qui ont été invités. La musique municipale a fait, elle aussi, le défilé et se range au pied de l'estrade. C'est le maire qui couronne la Rosière et qui lui remet le legs qui ne doit plus représenter que quelques dizaines de francs. Après ces gestes traditionnels, il fait un discours au cours duquel il présente la Rosière, vente ses mérites et lui souhaite un avenir serein. Ce discours est suivi de celui du représentant du conseil général, quelquefois de celui du député. La cérémonie du couronnement se termine par un vin d'honneur où sont invités les officiels. La foule dont je fais partie envahit la fête foraine, les cafés (il fait souvent chaud à cette date). Plus tard, dans l'après-midi, la Rosière ouvre le grand bal sous un bal parquet.

Cette fête traditionnelle s'il en est, connaît aujourd'hui encore un certain succès. Si la foule est moins nombreuse, elle est toujours présente. Je n'ai jamais vraiment compris ce qui peut l'attirer, il n'y a que très peu de spectacle, celui qui se déroule n'est jamais renouvelé, quant à la fête foraine, elle n'attire pas la grande foule pour elle-même. Il faut croire que la tradition a la vie dure, le lundi de Pentecôte prête souvent à sortir, c'est le printemps dans sa plénitude, peut-être faut-il voir là les raisons du succès de cette fête. À cette époque aussi bien pour la Rosière que pour la cavalcade, des trains spéciaux bondés déversent la foule sur les quais de la gare de Mehun, l'arrivée en masse de l'automobile mettra un terme à ce moyen de transport.

La Saint André est une grande foire, un grand marché, une fête foraine qui attire aussi une foule importante venant, en grande partie, des campagnes avoisinantes. La différence entre les deux manifestations précédentes c'est que la foule ne se concentre pas sur quelques heures mais pendant toute une journée, du matin huit heures à tard dans la soirée pour la fête foraine. À cette époque, la foire a lieu le jour même de la Saint André c'est-à-dire le 30 novembre. Ce jour-là, tout Mehun, toutes les campagnes alentour voient les activités cesser, les usines s'arrêtent, le travail des champs fait relâche, c'est le cas les premières années pendant lesquelles je travaille pour l'entreprise, même les écoles si elles ne sont pas fermées ne font qu'accueillir les élèves qui, comme à Preuilly, peuvent se compter sur les doigts d'une main. Depuis plusieurs dizaines d'années, la Saint André existe toujours, mais elle a lieu le samedi le plus proche du 30 novembre. La foire aux bestiaux a été remplacée par une vague exposition de matériels agricoles, de jardins ou ménagers. Si le marché et la fête foraine sont toujours là, la foule singulièrement a rétréci et n'a rien à voir avec celle des Saint André de ma jeunesse.

Avec les copains, tous paysans, je suis obligé de faire avec eux le tour du champ de foire. À cette époque, il est beaucoup plus grand que celui qui existe aujourd'hui. Au fil des ans il a été amputé des terrains où se situent le camping et certains équipements sportifs. Il est rempli de bestiaux de toutes sortes, des bovins, vaches laitières, bêtes à viande, veaux. Il y a encore beaucoup de chevaux en dépit de leur remplacement, déjà commencé dans les exploitations, par les tracteurs. On y trouve aussi des moutons, des cochons, surtout des porcelets prêts à être engraissés, il y a même quelques ânes. Je ne puis l'assurer mais je crois qu'à cette époque, il n'y a pas encore le matériel agricole qui, quelques années plus tard, remplacera petit à petit le bétail. Le marché et la fête foraine bordent la route nationale de l'entrée du champ de foire jusqu'à l'intersection de cette route avec la rue Jeanne d'Arc, ils recouvrent aussi la place du 14 juillet et la rue Jeanne d'Arc jusqu'à la place de l'horloge tout comme les deux petites places qui bordent cette rue.

Sur le champ de foire, mes copains en bons paysans discutent de la qualité des bêtes présentées. Tout en ayant passé ma courte existence à la campagne, je ne trouve pas un grand intérêt à cette visite. J'accompagne mes compagnons surtout pour ne pas les perdre. Nous ressortons du champ de foire les souliers boueux tout comme le sont les bas de nos pantalons. À partir de là, nos commençons la visite du marché. On y trouve de tout, des vêtements de toutes sortes et en grand nombre, de l'outillage souvent à des prix défiant toute concurrence, mais il paraît que la qualité laisse souvent à désirer. Des pépiniéristes proposent des plants d'arbres, d'arbustes et surtout de vignes (c'est la saison de planter ou de repiquer). Je me souviens très bien de Robert Langilier qui achète au marché une belle "canadienne". Depuis la fin de la guerre, c'est la grande mode d'hiver pour les hommes. Il y a aussi des camelots qui proposent toutes sortes d'ustensiles et d'outils nouveaux. Ils n'ont pas le filet à la langue et arrivent à faire croire aux passants crédules que ce qu'ils vendent est indispensable. Il est vrai que dans les mains du démonstrateur, ces choses font merveille. Mes amis sont des sages et n'achètent jamais ce genre d'ustensile et tout comme eux je ne me laisse pas séduire.

Tous les Mehunois sont sur la foire, leur grande foire, ce jour-là, ils reçoivent la famille, les amis, la foule, c'est celle qui vient des villages et des petites villes alentour, pas un paysan ne reste chez lui ce jour-là. Les restaurants affichent tous complet aussi bien pour le déjeuner que pour le dîner. Beaucoup de fermiers, de locaturiers, d'ouvriers agricoles se payent le restaurant à l'occasion de la foire. Pour mes copains comme pour moi, un casse-croûte fera l'affaire.

L’après-midi est réservé à la fête foraine et surtout au grand bal qui a lieu sur le grand bal parquet Marchand ou au Grand Café. Chez Marchand, de grandes vedettes du musette de l’époque viennent animer ces bals. Nous verrons passer suivant les années, Mimile Vacher, Louis Ledrich, André Verchuren, Édouard Duleu, Loulou Corchia. Bien entendu nous retournons danser en soirée après avoir dévoré un nouveau casse-croûte. Il nous arrive d’aller dîner au restaurant, mais c’est exceptionnel, mes copains ne jettent pas l’argent par les fenêtres et quant à moi j’ai mille francs (anciens) par semaine d’argent de poche, il me faut prévoir pour mes cigarettes et les quelques incursions que je fais dans les cafés.

Il n’y a pas que Mehun comme but de nos sorties, il nous arrive d’abandonner cette destination et d’aller vers d’autres cieux par exemple, nous aimons bien Saint Florent ou nous allons danser au "Café de la Ville". Il y règne une bonne ambiance et les filles ne sont pas farouches. Elles acceptent de danser avec nous sans nous connaître particulièrement. À Mehun, ce n’est pas le cas, si on n’est pas connu, on peut s’attendre à faire banquette. C’est au cours de l’une de ces sorties à Saint Florent que Robert Chéritat fera la connaissance de sa future femme. Dans cette même ville, il y a aussi un dancing d’été "Roseville", il nous arrive d’y aller quelquefois mais plus rarement, il y a la concurrence de la plage de Preuilly.

Nous allons quelquefois à Reuilly où un bal dominical se tient au café le "Moderne". C’est un petit bal où nous retrouvons souvent des clients et des clientes du bal parquet Vinçon et du bal de la plage de Preuilly. À cette époque nous y rencontrons des militaires américains de la base de Déols, ils n’ont pas de difficultés pour trouver des danseuses, le prestige de l’uniforme et être en plus américain, sont des avantages auxquels beaucoup de filles ne résistent pas, heureusement pour nous ils ne sont jamais bien nombreux et souvent accompagnés.

Le printemps et l’automne sont les saisons des assemblées de villages avec les bals parquets. Il y en a deux qui tournent dans la région. Le plus grand reste souvent en place à Mehun. Je l’ai déjà cité, c’est le bal parquet "Marchand". Nous lui préférons celui de la famille Vinçon, la mère tient l’entrée, elle connaît la plupart des jeunes de la région. Le fil André est un très bon accordéoniste, il dirige l’orchestre. Cet établissement se déplace toutes les semaines d’un village à l’autre, il vient à Preuilly pour l’assemblée de printemps, celle du vin nouveau à l’automne et le 15 août pour l’assemblée de la plage. Ce bal parquet est ancien et pas très grand aussi il sera vite remplacé par un autre plus grand et plus moderne.

L’établissement Vinçon est renommé et a une clientèle fidèle constituée pour l’essentiel par les jeunes des villages environnants. Même s’il change de lieu tous les dimanches nous ne sommes pas dépaysés, nous y rencontrons toujours les mêmes jeunes. Ce bal parquet, je le connais depuis fort longtemps, depuis avant la guerre, depuis les premières assemblées de Preuilly dont j’ai gardé le souvenir et au cours desquelles il était monté. Quand il est remplacé par un établissement plus grand et plus moderne, l’ancien ne disparaît pas pour autant, s’il ne se déplace plus d’assemblée en assemblée, il prend du service sur la plage de Preuilly pendant toute la saison d’été. La commune de Preuilly a remis la plage adjudication au terme du premier bail, Jean Demoulières ne réussit pas à la garder, c’est Jean Sorbe, le cafetier qui a repris le café Allion, qui enlève l’adjudication. Demoulières démonte ses installations et Sorbe fait reconstruire une baraque pour la buvette et dans un premier temps loue le vieux parquet Vinçon qu’il achètera par la suite. Celui-ci sera monté sur la plage jusqu’au débit des années 80. Devenu maire, je l’achèterai pour la commune. Aujourd’hui ce vénérable établissement reprend du service tous les ans pour le 14 juillet, la piste seule est montée, un bal champêtre et populaire s’y déroule à l’occasion du feu d’artifice.

L’été c’est à la plage que nous prenons nos quartiers d’été. À cette époque, il y a foule sur l’herbe, sur le sable, dans l’eau, à la buvette où la plupart de ceux qui viennent passer une demi-journée au bord de l’eau se désaltèrent en mangeant une friture, une fromagée. Si le bal n’est pas bondé, il réunit quand même une bonne assistance. Comme je viens de l’écrire, deux gérants se succéderont avant que la commune ne rachète le matériel et la licence attachée à la plage. Demoulières l’avait déjà bien fait revivre malgré quelques lacunes, elle atteindra le sommet de son succès pendant

les premières années de location de Jean Sorbe qui, en plus du bal parquet Vinçon, installera une terrasse plus vaste avec un auvent, un plongeoir sur la rive droite du Cher en face de la plage, il achètera deux pédalos et des jeux pour enfants.

À l'époque où je commence à sortir, c'est Demoulières qui est gérant, le bal connaît déjà un franc succès bien que l'orchestre ne soit pas de première qualité. Il a un répertoire plutôt limité et les mêmes morceaux sont resservis plusieurs fois au cours de l'après-midi notamment des airs de l'opérette le "chanteur de Mexico" très en vogue à cette époque.

Je fréquente la plage avec les mêmes copains que le reste de l'année. Je retrouve aussi mes connaissances des vacances d'été que je connais, pour la plupart, depuis mon plus jeune âge et qui continuent à venir passer l'été à Preuilly. Il m'arrive quelquefois de rejoindre ces derniers avec qui j'ai gardé des relations de bonne camaraderie. Je les rejoins aussi en semaine, après dîner où la bande déambule dans Preuilly. Je ne suis pas le seul du village à fréquenter cette bande de copains. En effet, Didi et Lili viennent aussi quelquefois grossier l'effectif. Mes camarades habituels ne me tiennent pas rigueur de ce lâchage saisonnier et c'est tout naturellement que je rejoins leurs rangs l'été passé.

Aujourd'hui l'époque de la plage avec sa baignade, son bal et sa foule, est bien révolue malgré les efforts méritoires que fait le nouveau gérant. La plage ne pourra retrouver une fréquentation digne de sa renommée que lorsque le Cher redeviendra autorisé à la baignade et que celle-ci sera bien organisée. Je suis toujours nostalgique quand dans bien des lieux, dans bien des endroits, il m'arrive souvent d'entendre dire par des interlocuteurs que je suis Preuillois *"Ah ! Preuilly j'y allais avec mes parents lorsque j'étais jeune"*, ou bien"*Est-ce que l'on y danse toujours sur la plage, j'y venais tous les dimanches"*. A tous ces gens Preuilly rappellent les bons moments de leur jeunesse, de bons moments qui furent aussi les miens. Je rêve toujours de revoir la foule multicolore sur une belle plage, baignée par une eau redevenue propre, une guinguette avec ses flonflons, une buvette ombragée remplie de clients détendus. Je sors de mon sujet, mais il n'est pas interdit de rêver.

Il me faut aussi évoquer Cerbois. Dans ce village à quelques kilomètres de Preuilly, on a gardé le goût de la fête. Cerbois et ses jeunes ont, eux aussi, dans les années qui suivirent la guerre, organisé une cavalcade qui connut un beau succès. Cette initiative, comme dans la plupart des petites communes, s'arrête, elle aussi, mais l'habitude des petits bals est restée. Aussi dans l'un des deux cafés, un bal est organisé de temps en temps, les dimanches après-midi surtout l'hiver. La salle de bal n'est pas très grande mais suffisante pour accueillir quelques dizaines de jeunes de la commune et des communes voisines. Ce petit bal, je le fréquenterai assidûment surtout quand j'aurai fait la connaissance de Pierrette, que tous ceux qui auront le courage de lire ces lignes connaissent bien pour être leur mère, grand-mère et peut-être arrière-grand-mère ou encore tante, grand-tante ou peut-être encore arrière-grand-tante et pour qui est pour moi la plus merveilleuse des épouses. C'est souvent seul que je me rends au bal, j'abandonne la bande ou plutôt, c'est elle qui ne me suit pas souvent dans ce village bien sympathique.

Avant que je parte au service militaire, le moyen de transport de la plupart des jeunes que nous sommes, c'est le vélo. Souvent, nous partons, jeunes de Preuilly, filles ou garçons, pour la même destination. Il arrive aussi que des jeunes des villages voisins, en particulier ceux de Sainte Thorette, se joignent à nous. Il est vrai que les deux villages sont très près l'un de l'autre, nous avons le même curé, quand nous étions encore enfants nous nous rencontrions souvent sur les grandes sablettes, en bordure des prés du domaine des "Maisons Neuves" où avec ma petite bande nous fraternisions avec les jeunes Gabilloux, les enfants du fermier. Depuis le mariage de ma sœur Jacqueline avec Raymond Tatin de Sainte Thorette lui aussi, les jeunes de Preuilly ont lié une solide amitié avec Roland et Jacqueline Tatin, le frère et la sœur de mon beau-frère. Robert Langilier a des cousins à Sainte Thorette, un jeune homme André et une jeune fille dont le prénom m'échappe. Tous ces jeunes de la commune voisine, les trois filles Gabilloux, les jeunes Tatin et les jeunes Berlot sortent ensemble et très souvent avec nous. Si nous sortons ensemble, filles et garçons de Preuilly et de Sainte Thorette, ce n'est que par pure camaraderie, il est rare que des liens plus étroits s'établissent entre les membres de notre groupe ce qui ne les empêche pas de chasser en dehors et quelquefois de trouver l'âme sœur.

Pendant cette période, nous déplaçons en vélo aucun d'entre nous n'a une voiture, un permis de conduire ou même une moto. En revanche, à Sainte Thorette, chez les Tatin et les Berlot il y a une voiture qui transporte exceptionnellement une partie de la bande. Le premier à Preuilly à sortir en voiture, c'est Robert Chéritat. Son père vient d'acheter une 203 camionnette. Robert, lui, a passé son permis de conduire à l'armée où il effectue son service militaire. C'est à l'occasion d'une permission de celui-ci que nous étrennons la 203 pour nous rendre à l'assemblée de Castelnau. L'un de nous occupe la place assise à côté du chauffeur, les autres trouvent place dans la caisse, elle est bâchée, pour moi j'ai l'habitude avec les camionnettes de la maison. Un incident se produit pendant notre voyage, la route que nous empruntons pour nous rendre à Castelnau n'est pas encore bitumée, elle est étroite et parsemée de nids-de-poule. Devant la 203, une voiture se traîne, Robert entreprend le dépassement malgré la faible largeur de la chaussée. Peut-être aussi n'est-il pas habitué au gabarit de la caisse de la camionnette, toujours est-il que, dans un cahot l'extrémité d'un arceau sur lequel est fixée la bâche fait une estafilade sur l'aile avant de la voiture que nous dépassions. Elle est découpée sur plus de trente centimètres. Robert est catastrophé, c'est sa première sortie avec la voiture de son père. Je connais bien les occupants de la voiture accrochée, c'est la famille Fraizet. Monsieur Fraizet est peintre en bâtiment à Mehun. Après le constat d'usage nous repartons. Par la suite, Robert conduira toujours avec prudence et ne prendra plus de risque.

Nous allons quelquefois au cinéma en soirée après le bal. Avant nous croquons un casse-croûte. Suivant les films qui sont projetés, nous allons indifféremment au Saint Syph ou au Casino. Il nous arrive mais assez rarement d'y aller le samedi en soirée. À cette époque, il est rare que nous sortions deux jours de suite. Nous travaillons tous six jours par semaine et mes copains paysans souvent le dimanche matin. Il faut bien se reposer et d'autre part il faut admettre que notre argent de poche nous est compté, que ce que nous dépensons en sorties, nous ne l'avons plus pour acheter des cigarettes et pour passer un instant au café, dans la semaine.

Avec plus de 40 ans de recul, je garde un très bon souvenir de cette époque qui suivit immédiatement la fin de la guerre. Celle qui suivra ne dégagera plus jamais, pour moi, la même impression de fraternité, de solidarité. Moi-même, j'ai changé, le gamin s'est transformé en homme. La guerre qui vient de se terminer quand je commence à sortir, donne un besoin de découverte des sorties, des assemblées, des bals tel qu'ils recommencent à exister comme avant. Ce retour des habitudes issues du passé ne durera que quelques années. Déjà, je pars au service militaire, les joyeuses bandes de jeunes en vélo commencent à se désagréger avec l'apparition du progrès, autrement dit de l'automobile, de la moto, des cyclomoteurs. Les groupes de jeunes ne sont plus que de deux, trois ou quatre. Quand je reviendrai, mes copains ne sortent plus en vélo, il m'arrivera de prendre le mien pour rejoindre un copain motorisé. Le retour aux habitudes du passé est définitivement terminé, la modernité dans les loisirs, dans la façon de les aborder avance à grands pas.

Le théâtre et les excusions

Il était de tradition que Mademoiselle Marie organise des représentations théâtrales avec les enfants du catéchisme et les jeunes filles de Preuilly. Cette habitude commença avant la guerre, se continua pendant la guerre au profit des prisonniers et peut-être quelques années après, ces manifestations se tenaient salle Sainte Marthe.

Avec mes camarades du catéchisme, je participe plusieurs fois à ces représentations. Nous jouons des petites scénettes en première partie du spectacle. La pièce principale est donnée par les jeunes filles de Preuilly. Je ne me souviens que de l'une d'entre elles c'était "Ces dames aux chapeaux verts", une pièce connue que je reverrai bien longtemps après à la télévision. Les jeunes hommes ne sont pas admis dans la troupe. Les filles interprètent les rôles des deux sexes. À cette époque, personne ne trouve à redire de cette ségrégation et puis, je suis persuadé, que très peu de garçons auraient accepté un rôle. Avec mes camarades du catéchisme (les deux sexes sont admis), nous interprétons des petites scénettes comme "les nains de la forêt". C'est là aussi le seul titre exact dont je me souvienne.

Nous sommes costumés comme le sont les nains du dessin animé "Blanche Neige" que personne n'a encore vu à cette époque. Nous chantons et nous dansons une farandole. Je suis le plus grand des petits nains. Madame Couvert qui est venue voir le spectacle ne manque pas de me le faire remarquer. Une autre scénette met en scène les couleurs. Elle est jouée par les filles. Chacune d'elles est vêtue d'une couleur et la présente grâce à un petit monologue. Je me souviens bien de celui du noir, peut-être parce qu'il est le plus court, peut-être aussi parce qu'il est dit par une camarade qui n'a pas la vie bien douce chez elle. Sa mère boit et la maltraite souvent, avec cela elle boite ce qui ne l'empêche pas d'être une brave fille. C'est elle qui termine le défilé des couleurs, elle est tout de noir vêtue et dit en entrant en scène : *"Vous oubliez le noir"* et là, toutes les autres couleurs, dans une réplique unanime la repousse avec sa couleur représentant la nuit, la tristesse, la mort. À la suite de ce rejet, elle repart tête basse. Je sais bien que ce n'est que du théâtre, que sans doute Joséphine est heureuse de jouer ce rôle, mais j'ai de la peine pour elle, j'ai un instant l'impression qu'elle interprète son propre rôle. Les plus petits gambadent en chantant sur la scène, costumés eux aussi, avec en plus une paire d'ailes de papillon sur le dos. Tous ces costumes sont confectionnés avec goût par Mademoiselle Marie aidée, peut-être, par les lingères du château.

Si je suis revenu au temps de mon enfance pour conter le souvenir de ces activités théâtrales que j'avais oubliées de placer dans les souvenirs touffus de cette époque, c'est que Monsieur Peyronnet m'a fait une proposition.

Je suis parti de l'école depuis deux ans lorsque Monsieur Peyronnet, à l'occasion d'une visite que je lui fais, pour lui apporter à corriger des devoirs par correspondance, me demande si je crois que les jeunes de Preuilly seraient intéressés par la création d'une petite troupe de théâtre qui pourrait répéter puis interpréter des pièces, une fois par an, en espérant toutefois que Monsieur Guyot veuille bien prêter la salle Sainte Marthe. Je suis enthousiasmé par cette idée, je garde un très bon souvenir de ce qu'avait organisé Mademoiselle Marie. Monsieur Peyronnet me charge donc d'en parler aux copains et copines qui pourraient être intéressés par cette idée. J'en parle à Jacqueline et à Lili, ils sont plus âgés que moi et seront pris plus au sérieux pour contacter des camarades. Ils sont très intéressés, l'une et l'autre décident assez de candidats pour devenir acteurs le temps d'un spectacle. L'affaire se présente bien. Nous sommes assez nombreux. Je suis le plus jeune. Il n'y a pas que des célibataires : Édith, ma belle-sœur, Solange Dangeon mariée elle aussi, Monsieur Peyronnet et sa femme feront partie de la troupe.

Monsieur Peyronnet réunit les candidats et propose un programme de trois pièces, une scénette qui se passe dans une gare dans laquelle joueront Robert Langilier, Huguette Gaultier, Serge Richetin et moi-même, une pièce en un acte de Max Régnier, un chansonnier qui fait encore les beaux jours du Caveau de la République, c'est Roland de Roncevaux, Lili tient le rôle principal, celui d'un guide. La pièce principale est Knock de Jules Romain. Monsieur Peyronnet tient le rôle principal. On y trouve presque toute la troupe, j'y tiens un petit rôle qui ne dure que quelques minutes avec deux ou trois répliques très courtes. Tout se déroule bien, les répétitions ont lieu à l'école, les samedis soir. Nous répétons tout l'hiver. Une seule ombre au tableau, il paraît que Mademoiselle Marie a présenté l'initiative du maître d'école comme un spectacle teinté de rouge, couleur très bien portée par les gens de l'éducation nationale. Monsieur Peyronnet réagit avec sagesse, il rend visite à Mademoiselle Marie, lui présente le spectacle et la convertit à son idée, elle lui donne même quelques conseils.

Les répétitions ressemblent à des veillées, l'ambiance est excellente. Monsieur Peyronnet se révèle être un bon metteur en scène et un acteur excellent. Il construit tous les décors, entre autres une torpédo qui trône sur la scène durant le premier acte de la grande pièce, c'est auprès d'elle que les docteurs Knock et Parpalaid font connaissance.

Notre spectacle est donné au début du printemps. La salle Sainte Marthe est comble, tout Preuilly s'est déplacé, il y a même des spectateurs qui sont venus de l'extérieur. C'est un succès, nous sommes comblés, l'assistance a applaudi les trois pièces tout comme Édith qui chante entre les pièces et entre les actes et deux autres personnes qui se produisent, Madame Devaux la mère du bedeau qui,

malgré son âge, a encore une belle voix et un collègue de Monsieur Peyronnet, l'instituteur de Lazenay qui joue du violon. La recette dépasse nos espérances.

Notre réputation a franchi les limites de la commune. En effet, un spectacle est organisé à Quincy. Je ne me souviens plus qui en étaient les responsables, comité des fêtes, patronage ? Les organisateurs nous demandent de jouer l'une des petites pièces, c'est celle de la gare dans laquelle je joue avec Serge, Robert et Huguette. C'est avec un grand plaisir que nous accédons à cette demande, bien sûr nous nous produisons gracieusement. C'est déjà une belle récompense d'être reconnus comme acteurs et d'être applaudis par l'assistance. À la fin du spectacle, nous sommes invités à partager la galette avec tous les autres participants, c'est la moindre des choses.

Avec la recette de notre spectacle, Monsieur Peyronnet propose d'organiser une excursion. Tous ceux qui ont participé au spectacle ne payent qu'un petit complément. Les personnes qui viennent en excursion sans avoir participé payent leur place entière. Cette première excursion ne sera que d'une journée, le circuit des châteaux de la Loire.

Nous partons le matin, aux aurores, avec un car Martin. Tous les comédiens sont là avec leurs épouses ou époux et quelques Preuillois qui complètent le car dans lequel toutes les place sont prises. Notre première halte est pour le château de Cheverny, il est en très bon état, en pierre blanche très bien entretenue. Il est privé et habité, l'intérieur est meublé. Le prochain est une merveille, Chambord est certainement le plus imposant et le plus majestueux de la région. La matinée se termine par la visite du château de Blois. Lui aussi est très beau, il est chargé d'histoire, d'histoire que j'ai encore bien en mémoire. Le guide qui conduit la visite ne manque pas de nous indiquer l'endroit où fût assassiné le duc de Guise. Il nous montre aussi le mécanisme d'ouverture d'une armoire secrète où, soit disant, Catherine de Médicis cachait ses poisons.

C'est à Blois que nous déjeunons. Je crois que tous nous avons avec nous un repas froid. Nous nous installons sur les quais de la Loire, face au grand fleuve. L'arrêt a été prévu de courte durée. En effet, nous avons encore trois châteaux à visiter, trois merveilles. Si je n'ai pas de souvenirs particuliers du château de Chaumont si ce n'est qu'il a des tours, Amboise fait revivre un instant François Ie et Léonard de Vinci mais je m'éprends d'une tendresse particulière pour Chenonceaux construit sur un pont au-dessus du Cher. Mon Cher, celui que j'affectionne depuis ma tendre enfance. Nous terminons cette journée bien chargée par une visite de caves à Montrichard. Elle a la particularité d'être creusée dans le roc. Ce sont des touristes satisfaits de leur journée mais fatigués qui rentrent tard dans la soirée à Preuilly.

L'année suivante, nous recommençons l'opération théâtre avec un nouveau programme. La pièce principale c'est "Topaze" de Marcel Pagnol. Comme l'année précédente, deux petites pièces en un acte l'accompagnent. Nous sommes bien rodés et nous récoltons encore un franc succès. Nos chanteuses et notre musicien sont encore au programme. La salle est, cette fois, encore comble et nous récoltons une cagnotte qui nous permettra de faire quelques centaines de kilomètres en car.

Encouragés par le succès, l'envie nous prend d'exporter notre spectacle dans une commune voisine, en l'occurrence Reuilly une petite ville qui possède une salle des fêtes. Pour transporter la troupe et les décors, mon père a plaidé notre cause auprès de Maurice Mabilat qui se met à notre disposition avec son camion et gracieusement en plus. Cette fois, nous avons présumé de notre notoriété, nous n'avons collé que deux ou trois affiches dans la ville et fait aucune publicité dans les journaux. À Reuilly, tout nous semble différent, la salle est beaucoup plus grande et la scène aussi. À Preuilly, notre public nous était acquis d'avance, ici personne ne nous connaît, nous ne sommes que d'illustres inconnus aussi je crois que seule une trentaine de spectateurs ont daigné se déplacer. C'est sans enthousiasme et sans doute, sans beaucoup de talent que nous bâclons notre programme. Têtes basses nous chargeons nos pauvres décors et nous n'avons qu'une hâte, c'est de rentrer chez nous, à Preuilly.

Cet échec est vite oublié et n'empêche pas Monsieur Peyronnet d'organiser une excursion en Auvergne avec, comme but ultime, le Puy de Sancy. Ce sera une journée magnifique. Comme l'an passé le car a fait le plein avec des Preuillois, il y a même Raymond Tatin, mon futur beau-frère et fiancé de Jacqueline et Francis Rapin, le fiancé d'Huguette Gaultier. Je n'avais jamais vu la montagne, je suis en admiration devant la nature. Le seul pic que je connais à ce jour c'est le Pic Montaigu, à côté d'Allogny. Il barre l'horizon à l'est de Preuilly. La vallée de la Sioule et ses falaises rouges m'impressionnent, nous faisons une halte au viaduc des Fades. Il semble suspendu au-dessus d'un abîme. Nous passons à Clermont Ferrand sans nous arrêter. Cette ville me paraît plus importante que Bourges. Je crois que nous traversons la Bourboule avant de nous arrêter pour pique-niquer au pied du Puy de Sancy. Cette fois, nous sommes vraiment dans la montagne. Je prends avec les yeux et mets en mémoire ce que j'avais imaginé mais n'avais jamais vu, la grande montagne car, même si à l'école, j'ai appris que le Massif Central était une vieille montagne usée, elle n'en est pas moins majestueuse. Bien sûr elle ne porte pas de neiges éternelles, mais elle m'impressionne tout de même.

C'est sur l'herbe, au bord d'un ruisseau, que nous nous installons pour pique-niquer. Il y a là Jacqueline et Raymond, Huguette et Francis, Madeleine et André Guillemot qui sont jeunes mariés. Je ne me souviens pas si Jean et Édith sont du voyage. Après le repas, nous partons à l'assaut du point culminant du Massif Central. La première partie se fait grâce à un téléphérique. C'est la première fois que je monte dans un semblable engin. C'est très impressionnant de voyager entre ciel et terre. Avec un peu d'imagination on peut considérer que l'on fait son baptême de l'air. La deuxième partie de l'ascension se fait à pied. Du sommet, je découvre toute la chaîne des Puys et les autres massifs d'Auvergne. J'ai l'impression, de là haut, d'être sur une grande montagne d'ailleurs, pour me conforter dans mes pensées, à l'ombre d'un rocher, sur quelques mètres carrés, il reste un petit point recouvert de neige. Après le Sancy, nous nous arrêtons quelques instants au Mont d'Or. Nous sommes en pleine saison, il y a la foule, tout comme à Vichy qui est notre dernière étape. Nous nous promenons un peu en ville pour voir le cadre qui avait été celui de la capitale de l'état français et la source Célestins. Nous dégustons l'eau du cru. Ce n'est pas là que nous étancherons notre soif, c'est franchement mauvais. Au retour, nous nous arrêtons à Moulins pour dîner d'un casse-croûte renforcé dans un café de la ville que connaît le chauffeur du car. Avec les copains, nous faisons un détour pour admirer et entendre l'horloge Jacquard avec ses petits personnages qui viennent, les uns après les autres, sonner les cloches du carillon.

Avec Topaze, l'activité théâtrale s'arrête à Preuilly. Je ne saurais, aujourd'hui, en dire les raisons exactes. Certains se sont mariés, les autres manquent peut-être de motivations. Sans vraiment regretter ces deux saisons, je suis heureux d'avoir participé à cette expérience. En revanche, les excursions continueront encore, toujours organisées par Monsieur Peyronnet, aidé par quelques bénévoles.

C'est grâce à l'une de ces excursions que je découvre la mer à la Rochelle. La mer, j'en avais toujours rêvé. Je ne peux dire combien de rêves j'ai fait en lisant des livres ou en regardant des films qui se passaient sur la mer, sur tous les océans du monde et pourtant, ce jour-là, j'ai plus de 19 ans et je ne l'ai jamais vue. La Rochelle est une très belle ville que nous ne faisons que traverser. Le but principal de l'excursion est l'île de Ré et pour aller sur l'île de Ré, il faut prendre le bateau. Oh ! bien sûr ce n'est pas le superbe trois-mâts de Surcouf ou bien l'un de ces merveilleux transatlantiques, non ce n'est qu'un bac qui passe son temps à faire des aller et retour de la Palisse à l'île de Ré. Notre véhicule prend place sur le bateau, nous le suivons sur le pont. La traversée ne dure que quelques minutes, mais c'est quand même mon baptême de navigateur. Sur l'île, nous reprenons place dans le car et nous suivons la côte. Je suis surpris par les vignes qui sont nombreuses. Je le suis moins par les marais salants que je reconnais par les descriptions dont j'avais eu connaissance à l'école. Des panneaux indiquent les ostréiculteurs qui proposent huîtres et moules. Il doit être environ onze heures quand le car s'arrête au bord d'une belle plage de sable fin. Pauvre plage de Preuilly. Je comprends que maintenant de plus en plus de personnes la délaissent pour la mer. En quelques secondes je suis en maillot de bain. Nous ne sommes pas nombreux à nous baigner et à savoir nager. Quelques-uns uns, même s'ils sont en maillot de bain, s'arrêtent quand l'eau leur monte à mi-mollet et s'assoient sur le fond mais la plus grande partie de nos compagnons ne font que retrousser les pantalons, quitter les bas

et les chaussettes et marcher avec l'eau au-dessus des chevilles. Si mois, à 19 ans, c'est la première fois que je vois la mer, je ne suis pas le seul. Mon père et ma mère sont aussi du voyage, Denis Pigeat, le vieux garçon est là aussi et ils ne sont pas les seuls de leur âge, tous ces braves gens sont venus en voyage pour voir la mer, aucun d'entre eux ne l'avaient vue. Je cours dans l'eau limpide, claire et même bleue comme sur les images, je nage, j'ai l'impression de flotter. Il me semble que c'est plus facile de flotter que dans le Cher. C'est vrai que l'eau de mer est salée mais malgré cela elle ne pique pas les yeux quand je les ouvre dessous. Toutes ces sensations, je savais devoir les ressentir mais cela ne m'empêche pas d'être agréablement surpris. Ce matin-là, la mer est belle, calme, le soleil brille dans un ciel sans nuage. À l'horizon la mer et le ciel se confondent. Je suis heureux, l'un de mes rêves les plus anciens est enfin réalisé. Tout ce que je ressens ce matin prend place dans le grand panier à souvenirs. Nous pique-niquons au pied d'un grand phare à l'ombre des pins qui se trouvent là. Avant de repartir nous visitons ce géant qui veille sur la mer, pour la sécurité des marins. Nous passons devant le pénitencier qui est encore en service à cette époque. Sans être un trois étoiles, je suppose que c'est quand même mieux que Cayenne. Notre dernière halte, c'est la petite ville de Saint Martin. Avec Lili, nous optons pour une deuxième baignade sur une plage bien fréquentée. Après nos ébats aquatiques, nous avons une petite faim aussi, à la terrasse d'un restaurant qui ouvre sur la plage, nous nous payons chacun deux douzaines d'huître arrosées d'un verre de vin de la production locale. Jusqu'à ce jour, je n'étais pas un grand amateur de ces coquillages. Ceux que je déguste ce jour-là me paraissent merveilleux, la faim, l'air marin, l'eau dans laquelle je viens de nager sont sûrement à l'origine de cette merveille. On nous cherche, le car est prêt à repartir, le soleil commence à baisser à l'horizon et se rapproche de l'Océan. Un peu nostalgiques, nous retrouvons nos places. Moi, je me promets de revenir bientôt, pourquoi pas en vélo, Lili le fait bien lui. Je n'en aurai pas l'occasion et encore moins le courage. La seconde fois que je reverrai la mer ce sera à Marseille et le bateau, ce jour-là, ne sera plus un bac mais un transport de troupes qui me fera traverser la Méditerranée jusqu'en Tunisie mais ça, c'est une autre histoire. Quand nous repartons, le soleil commence à caresser les flots, c'est je crois à Angoulême que nous nous arrêtons pour un dernier casse-croûte. Il nous faudra la nuit pour arriver à Preuilly à six heures du matin. C'est déjà lundi et il faut travailler. Je troque mes vêtements d'été pour un bleu de travail et je commence une journée qui va me paraître bien longue, à tirer sur le levier de la presse à parpaings. Mon père, lui, s'est octroyé quelques heures de sommeil, le soleil est encore haut dans le ciel le lundi après-midi quand je couche pour récupérer deux nuits sans sommeil.

Je suis encore du voyage l'année suivante vers le Limousin. Nous passons par Argenton, le barrage d'Éguzon, Gargilesse, Toul Saint Croix, les Pierres Jaunâtres, etc. Cette excursion, bien plus courte que la précédente, est néanmoins bien sympathique. Elle sera la dernière pour moi avant mon service militaire. Les excursions continueront encore de nombreuses années, le plus souvent sur deux jours, même après le départ de Preuilly de Monsieur Peyronnet. Tout a une fin, les excursions de Preuilly sont finies. Tout le monde a une voiture et chacun part de son côté. C'est dommage, ces excursions avaient un certain charme, entretenaient la convivialité et permettaient de lutter contre l'indifférence qui est souvent de mise aujourd'hui.

Quand je rentre du service militaire, beaucoup d'habitudes ont changé. Les excursions qui continuent sont l'exception qui confirme la règle. Il n'y a plus de bandes de joyeux camarades, les uns sont mariés, les autres sortent chacun dans leur coin, la confraternité qui était encore de mise avant mon départ a laissé la place au "chacun pour soi". Tout un mode de vie, des habitudes qui venaient souvent du siècle dernier ont basculé dans l'époque qui se veut "moderne", l'ère de l'automobile, les sorties par petits groupes pour des buts souvent multiples a commencé. Je ne suis pas passéiste, je sais qu'il faut vivre avec son temps mais cela n'empêche pas la nostalgie. De toutes les façons, mon mariage avec Pierrette mettra définitivement un terme à une vie d'adolescent et de jeune homme qui aura été bien employée.

Les noces

C’est pendant cette période que je prends part à deux noces, les premières sont celles de Jacqueline qui épouse Raymond Tatin. Elles auront été marquées par une situation insolite : des noces sans marié. Les jours qui précédent son mariage, Raymond est occupé à restaurer la couverture d’une grande à la ferme du Tremblay à Brinay que son père vient de prendre et où il est prévu que d’ici quelque temps le jeune couple vienne s’installer. Raymond est en short et, comme tous les couvreurs, travaille à genoux sur les chevrons de la charpente qui sont restés en place mais d’où dépassent de place en place, des restes de pointes rouillées. L’une de celles-ci le blesse à un genou. Sur le coup, il continue de travailler et oublie de désinfecter cette petite blessure qui s’infecte quelques jours avant la date des noces. Malgré les soins tardifs du médecin, la blessure le fait souffrir de plus en plus et il doit être hospitalisé la veille du grand jour. Malgré tout les deux familles gardent espoir, peut-être qu’après des soins efficaces, il pourra sortir le lendemain et être présent même s’il faut le porter. C’est vrai qu’il n’est pas concevable de faire les noces sans marié même si l’on peut reporter sans dommages les cérémonies civile et religieuse, pour la noce proprement dite, tout est prêt, un bal parquet est monté dans la cour de la Perrière, la ferme de la famille Tatin à Sainte Thorette. Le traiteur a monté ses fourneaux, une grange a été passée à la chaux et tendue de draps pour servir de salle à manger. Je crois me souvenir qu’il y a environ cent cinquante invités qui ont reçu leurs invitations. Quand Jacqueline revient de l’hôpital avec je crois Monsieur Tatin, ils ne rapportent pas de bonnes nouvelles. Raymond souffre beaucoup et il faudra sûrement l’opérer. Il est plus qu’improbable que le marié puisse tenir sa place le lendemain.

Le lendemain est arrivé, cette fois c’est officiel, Raymond ne pourra pas venir à ses noces. Après un bref conseil de famille, la décision est prise, même s’il n’y a pas de mariage, la noce se déroulera comme prévu. Un peu avant l’heure prévue pour le mariage, les proches des deux familles se rendent sur la place de l’église, nous accueillons les familles, les parents, les amis, tous ceux qui ont été invités à la noce, comme ceux qui ont été invités à la cérémonie. C’est une véritable corvée que d’accueillir tous ces gens, de recommencer toujours et encore la même histoire : "non il n’y aura pas de mariage, oui il y aura bien les noces.". La foule agglutinée en petits groupes chuchote, les personnes qui ne seraient pas au courant de la situation pourraient croire à une foule qui attend un enterrement si ce n’était les robes longues des jeunes filles. Bien sûr il n’y aura pas de défilé. Après que les invités aient été mis au courant de la situation et une fois les conciliabules terminés, la foule se disperse, les uns prennent le chemin de la Perrière, ceux qui étaient venus uniquement pour la cérémonie rentrent chez eux.

Et l’incroyable a bien lieu. Nous allons faire la noce sans marié et sans mariée. Jacqueline doit être au chevet de Raymond. Je crois qu’il a été opéré dans la matinée. La fièvre a baissé et il souffre moins. La table est mise en U. Elle est immense, chacun trouve sa place indiquée sur les menus. Les places des mariés restent vides. En principe, je suis garçon d’honneur et Jacqueline Tatin, la sœur de Raymond, est ma cavalière et fille d’honneur. Le déjeuner commence dans un silence pesant. Les conversations sont faites à voix basse, mais petit à petit, les murmures deviennent audibles et puis le naturel reprend le dessus, en principe dans un repas comme celui-là, on parle fort. Il est vrai que le brave Monsieur Gazet a bien fait les choses. Avec la matière première que les chasseurs, le père de Raymond et le mien, ont tirée et mise au frigo depuis trois semaines, des lièvres et des perdreaux (le gibier est encore abondant à cette époque). Le bon vin de la production maison est là, il accompagne au mieux les plats qu’il soit rouge ou blanc. Quand arrive le dessert, l’ambiance d’une véritable noce est créée. Les chansons et les monologues se succèdent. Les applaudissements, les doubles et triples bans crépitent. L’orchestre arrive à temps pour nous faire danser sur le bal parquet quelques heures, le temps nécessaire pour attendre le dîner réussi avec en moins l’introduction silencieuse et froide du déjeuner. Je crois que Jacqueline est de retour de l’hôpital, l’état de Raymond s’améliore, le bal reprendra après dîner et se terminera tard dans la nuit. Le traditionnel déjeuner du lendemain a bien lieu lui aussi avec la non-moins traditionnelle tête de veau et peut-être le bal, pour terminer. Les

nouvelles de Raymond sont bonnes, mais il lui faudra quelques semaines de convalescence avant de pouvoir enfin être en état d'assister à son mariage.

Celui-ci a lieu quelques semaines plus tard à la mairie et à l'église de Preuilly. Les invités sont tous au rendez-vous pour assister à ce mariage dont la noce est déjà passée. Ce matin-là, ma mère a l'émotion de sa vie, la robe de mariée de Jacqueline a été étalée sur un lit en attendant d'être passée. Ramono, le fidèle compagnon de chasse à quatre pattes de mon père, profite du remue-ménage pour s'introduire dans la maison. Sans doute attiré par la blancheur immaculée de la robe, il saute sur le lit et se couche bien douillettement sur la robe. Ce chien mal élevé ne fait pas sa toilette tous les jours et, ce matin-là, il a dû faire une petite promenade et il a les pattes passablement crottées. Quand ma mère découvre l'intrus, elle a beau pousser des hauts cris et chasser la bête, une partie de l'avant de la robe a perdu sa blancheur originelle pour ressembler à un vulgaire paillasson. Armée d'eau, de savon, de détachant, la brave femme met tout son cœur à essayer de faire disparaître les traces de ce qui aurait pu devenir un véritable désastre. Grâce à sa célérité, à celle du fer à repasser, les traces de souillure disparaissent, s'il en reste quelques-unes, elles passent inaperçues.

Quand ma sœur, revêtue de la robe immaculée, sort de la maison, une fusillade éclate. Mon père, à cette époque, est toujours président du syndicat de chasse. Des chasseurs amis, des copains de Jacqueline comme Didi et André Guillemot sont postés derrière la haie du jardin, de l'autre côté du chemin de l'église en face de la maison. C'est certainement plus d'une centaine de coups de fusil qui sont tirés en quelques minutes. Jamais de mémoire de Preuillois une telle débauche de coups de feu avait salué la sortie d'une mariée. Cette journée, malgré Ramono, prend un meilleur départ que celle des noces.

Le cortège s'ébranle. La mariée et mon père ouvrent le défilé. Un père heureux de conduire sa fille se marier. C'est la première fois qu'il tient ce rôle et je crois qu'il a un petit faible pour Jacqueline qui a le caractère aussi bien trempé que le sien. J'ai pour cavalière Jacqueline Tatin, la sœur de Raymond. Comme toutes les jeunes filles et jeunes femmes, elle a revêtu une robe longue de cérémonie. C'est le marié qui ferme le défilé. Comme c'est la coutume, il est relégué à la queue du cortège. Il a encore des difficultés pour se déplacer aussi il a passé une courroie autour du pied de sa jambe blessée et, avec la main, il soulève celle-ci. À la mairie, c'est Monsieur Guyot, le maire de Preuilly¸ qui reçoit le consentement des époux. L'église n'est pas assez grande pour contenir la foule. C'est le curé de Sainte Thorette qui dessert aussi Preuilly qui officie. Au terme de la cérémonie quand Jacqueline et Raymond apparaissent sur le seuil de l'église, une autre salve de coups de fusil éclate, presque aussi nourrie que la précédente. Les chasseurs n'ont pas failli pour honorer la fille de leur président.

Pour ne pas renvoyer tout de suite tous ceux qui sont venus assister à la cérémonie, un vin d'honneur est donné salle Sainte Marthe, à quelques pas de l'église. À l'époque ce genre de manifestation est plutôt rare. C'est un succès, la salle est pleine comme un œuf, le vin de maçon est à la hauteur et la galette croustillante. Le parquet Vinçon n'est plus dans la cour de la Pénière mais les jeunes et la famille proche qui restent pourront danser grâce à un accordéoniste, un jeune homme de Quincy qui accompagne la noce (bis) toute la journée.

Après le vin d'honneur, la plus grande partie de l'assistance repart, seuls restent la proche famille et les jeunes. En attendant de rejoindre la Perrière où nous devons déjeuner, nous dansons à Preuilly dans le bal du café Demoulière. Notre jeune accordéoniste remplit très bien sa mission. Nous déjeunons dans la grande salle à manger de la Perrière, chez la famille Tatin. C'est Madame Tatin, la mère du marié, qui a préparé le repas. Je crois qu'elle s'est fait aider dans cette tâche et pour le service. L'assistance est surtout composée de jeunes. L'ambiance est joyeuse comme le seront l'après-midi, le dîner, la soirée (nous dansons sur place) qui se terminera par la traditionnelle routie (ce petit-déjeuner particulier que j'ai déjà décrit) que nous allons porter aux jeunes mariés. Nous les réveillons à l'aube, ils ont passé leur nuit de noce chez tante Tasie. Ce mariage, ces noces, tous ceux qui y ont assisté s'en souviendront. Ce qui avait commencé par une catastrophe, un mauvais rêve se termine au mieux et l'ensemble deviendra très vite un bon souvenir.

Les deuxièmes noces auxquelles j'assisterai comme jeune homme sont celles de René Rouget et de Madeleine Mandereau. Je l'ai déjà décrite dans la présentation que j'ai faite de René Rouget. Si le déroulement de ces noces s'est fait normalement, leur conséquence aura été des plus importantes pour ma cavalière Pierrette et pour moi : plus de quarante ans de vie commune aujourd'hui.

Le chasseur

Depuis l'âge de douze ans je suis mon père à la chasse. J'aime bien marcher dans la plaine en compagnie des chasseurs. Quelquefois je fais office de rabatteur. Je suis en admiration devant l'adresse de mon père surtout quand il lui arrive de faire un doublé dans une compagnie de perdrix. J'aime bien voir et entendre Ramono chasser (j'ai déjà décrit ce qu'était la chasse à Preuilly en plaine et dans les bois).

Cette année-là, c'est décidé, je prends un permis de chasse. J'ai dix-sept ans. Je ne ferai plus le rabatteur, mais je serai un chasseur à part entière. J'aurai déjà pu chasser l'année passée, il est possible de chasser à seize ans.

Pour chasser, il faut être équipé de pied en cap. Pour le fusil, mon père me confie le fusil de mon grand-père Miniau. C'est presque une arme de collection. C'est un calibre seize à chien et à percussion centrale. Ses canons sont en acier doux enroulé et brasé. Le canon droit a beaucoup servi et a la paroi très mince. À quarante mètres, la dispersion des plombs est telle qu'un gibier a toutes les chances de passer au travers. Avec le coup droit, il ne faut pas tirer à plus de vingt-cinq mètres. Le canon gauche qui a moins servi est en bien meilleur état. Avec lui, on a ses chances jusqu'à soixante mètres (ce fusil, mon grand-père ne l'a certainement pas acheté neuf, c'est l'un des premiers modèles à percussion centrale). La cartouchière est un cadeau de mon père. À t'elle été à lui ou à mon grand-père, je ne saurais le dire. Il me prête aussi sa gibecière, il ne prend pas beaucoup de risques, il a une veste de chasse avec une poche arrière et il sait que je ne serai jamais loin de lui, que je n'ai pas beaucoup de chance de bien la remplir et que, si le besoin s'en faisait sentir, je lui porterais volontiers son gibier ce qui arrivera de temps en temps. Ma mère m'accompagne à Mehun pour m'acheter mon trousseau de parfait chasseur : une culotte en tissu côtelé qui ressemble à une culotte de cavalier sur laquelle je pourrai passer les grandes chaussettes en laine que tante Camille m'a tricotées, des bottes en caoutchouc vulcanisé doublées de toile à l'intérieur. Elles serviront les jours de pluie et l'hiver. Par temps sec, je porterai mes souliers de travail à tige montante au-dessus desquels je passerai une paire de guêtres en cuir qui devaient avoir appartenu à mon grand-père. Je n'aurai pas de véritable veste de chasse mais seulement une qui a dû être militaire. Elle est kaki clair, en tissu léger avec des poches rapportées. Elle est juste à ma taille et ne dépare pas l'ensemble. Sur la tête, je n'ai pas de chapeau mais je garde le béret qu'à cette époque je porte habituellement pour aller au travail. Me voilà donc équipé de pied en cap et je ne suis pas mécontent de ma silhouette quand je me regarde dans la glace de l'armoire de la chambre de mes parents. Il n'y a pas de doute, j'ai bien l'allure d'un véritable chasseur. J'ai toujours vu mon grand-père, mon père, mon frère partir à la chasse en tenue de chasseur aussi il me semble aussi incongru de chasser en tenue de travail que de se rendre à la messe du dimanche habillé comme tous les jours de la semaine. Pour moi, les chasseurs qui n'ont pas de tenue ne sont que de vulgaires amateurs ce qui n'est heureusement pas mon cas, pas le cas des Bugeon chasseurs pourtant, j'apprendrai vite à mes dépens que, comme le dit un vieux dicton populaire : *"L'habit ne fait pas le moine"*.

Mon père n'achète pas des cartouches toutes faites dans lesquelles il n'a pas entière confiance non, lui il fait lui-même ses munitions. La fabrication des cartouches est tout un cérémonial auquel, depuis déjà longtemps, je participe. Il achète les éléments entrant dans cette fabrication, les douilles vides mais amorcées, une boîte de cent, de la poudre, des bourres, des cartons, du plomb. Comme il faudra plus de cent cartouches pour toute la saison (il fournit les cartouches à Jean et bien sûr les miennes), il fait resservir des douilles qui ont déjà été utilisées. Elles servent au moins deux ou trois fois, il faut les désamorcer et les réamorcer à l'aide d'un petit appareil, c'est souvent moi qui fait ce

travail. Avant, mon père a choisi celles qui sont aptes à resservir et les a recalibrées avec un calibreur. La poudre T (comme la lettre), les bourres, les cartons glacés, les cartons blancs de fermeture, le plomb de différentes grosseurs, les douilles, il les achète tous les ans, avant l'ouverture, chez Monsieur Pasdeloup, un armurier de Bourges qui a une résidence secondaire à Preuilly. Il est, lui aussi, l'un des membres fondateurs du syndicat de chasse avec mon père et Didi. Les amorces, il y en a en stock à la maison, elles proviennent de la pyrotechnie de Bourges via Monsieur Egré, tout comme la poudre noire qui sert à faire des munitions spéciales pour mon fusil. Celui-ci ne supporterait pas la poudre T, trop violente, qui pourrait mettre à mal le système de verrouillage et surtout les canons brasés et usés de cette arme vénérable. C'est souvent moi qui mets la poudre dans les douilles à l'aide d'une mesure spéciale à contenance variable mais pas avant que mon père ne vérifie son réglage. C'est lui qui met en place les bourres et les cartons glacés, il faut bien avoir l'habitude pour serrer la bourre sur la poudre, ni trop, ni trop peu, juste ce qu'il faut. Je mesure aussi le plomb. Nous fabriquons des cartouches de plusieurs grosseurs, un dernier carton et mon père sertit les douilles sur celui-ci. C'est souvent moi qui marque le numéro du plomb sur le carton blanc. La veille de l'ouverture il ne reste plus qu'à garnir les cartouchières.

Quand je me lève ce dimanche matin là, le premier dimanche de septembre, le ciel est bien clair, il est rare qu'il ne fasse pas beau le jour de l'ouverture. La journée s'annonce chaude et belle. Mon père est déjà debout, il est en tenue et a attaqué l'assiette de soupe qui lui sert de petit déjeuner. Ramono est dans tous ses états, il aboie, saute après nous, rentre et sort de la maison, il refuse même de manger sa soupe. Que ce soit l'ouverture aussi bien que pour tous les jours de chasse, il les devine à l'avance avant même que mon père ait passé sa tenue ou touché à son fusil. La chasse, de tout temps, a été pratiquée par les hommes à la campagne. Quand elle était réservée à une certaine classe, il y avait le braconnage. Pour les chiens, c'est la même chose, ils ont la chasse dans leurs gènes depuis que leurs lointains ancêtres chassaient pour leur compte. Ramono est programmé pour la chasse, je suppose que dans sa tête de chien courant, il chasse pour lui mais il chasse aussi en équipe avec son maître. La conclusion d'une action de chasse, c'est la mort du gibier si elle satisfait le chasseur, elle fait plaisir au chien et le remplit de fierté.

Après m'être mouillé le museau et bâcler en quelques minutes une toilette plus que sommaire, je passe ma tenue un peu comme un matador passe son habit de lumière (le vieux dicton sera bientôt d'actualité). Je fixe ma cartouchière à ma taille, les cartouches y sont bien rangées suivant le calibre des plombs. Comme prévu, c'est moi qui porte la gibecière, mon père y a placé en réserve quelques cartouches, on ne sait jamais, il serait trop bête de manquer de munitions.

Il est huit heures moins le quart quand nous partons de la maison. Il faut être à huit heures au départ du parcours de chasse. Le pauvre Ramono a bien de la peine et hurle dans son chenil où il a été enfermé. Il n'est pas de sortie lui qui se faisait un plaisir d'accompagner son maître. Celui-ci ne le prend pas avec lui le matin de l'ouverture car c'est un chien courant, entêté de surcroît, qui a la désagréable habitude de courir loin devant les chasseurs et de faire lever le gibier hors de la portée des fusils. Il viendra l'après-midi, après avoir couru ou volé toute la matinée, le gibier se débauge plus difficilement. Il y a aussi le gibier blessé. Dans ces recherches, Ramono excelle. Sur le chemin de la guerre, nous passons prendre Jean qui se joint à nous. Il habite sur notre passage, il est prêt et nous accompagne, c'est un chasseur plutôt moyen. Il chasse parce que c'est l'habitude dans la famille mais il n'a pas le virus comme mon grand-père et mon père. À huit heures précises, nous sommes prêts pour passer à l'attaque. Nous prenons le départ au-delà des vignes du cimetière. La chasse est interdite dans les vignes et, en général, dans les parcelles de terre où la récolte n'est pas encore enlevée comme les graines fourragères et les fourrages. Mon père me conseille de charger mon fusil avec une cartouche de sept dans mon coup droit et une de cinq dans mon coup gauche. Plus le chiffre est élevé plus le plomb est petit, plus le plomb est petit plus la chance de rencontre du gibier avec les plombs est probable, mais à courte distance, c'est-à-dire de quinze à trente mètres avec mon fusil fatigué, plus le plomb est gros plus il va loin, mais les chances de rencontre avec le gibier sont moins importantes. Avec mon fusil, je peux espérer voir mes plombs aller un peu au-delà de cinquante mètres. La portée du fusil de mon père est bien supérieure et les plombs beaucoup mieux groupés. Il lui arrive de cueillir son gibier à plus de quatre-vingts mètres.

Nous partons en lignes. Ce jour-là, il y a environ vingt-cinq chasseurs qui s'étalent de la route de Boisgisson au chemin du carroir, le chemin des vignes actuel. Nous nous dirigeons vers la Bertherie et le bois de Foulin. Les chasseurs se retrouvent à proximité les uns des autres, un peu au hasard, souvent par affinité. Ainsi, avec mon père, nous nous trouvons Jean et moi à côté de Pierre Boisrond, Jean Sorbe, Jean Pansaeis et quelques autres. Les premiers coups de feu claquent moins d'une minute après le départ. Ils ne sont pas le fait de mes voisins immédiats. Une compagnie de perdrix se lève devant mon père, sûr de lui, il épaule et tire par deux fois. Deux perdrix tombent, un beau doublé. Je me remémore l'un de ses conseils "Q*uand une compagnie de perdrix se lève devant toi, ne tire jamais dans le tas, vises en une en particulier et ensuite une autre*", plus facile à dire qu'à faire. J'admire son sang-froid, très décontracté il a laissé les oiseaux s'éloigner, a monté son fusil à l'épaule et, calmement, a lâché ses deux coups. Quelques minutes se passent, peut-être dix, peut-être un quart d'heure, rien ne s'est levé devant moi ou est parti à ma portée quand, courant, bondissant, un lièvre vient vers moi les oreilles dressées comme deux antennes, mon cœur bat à coups redoublés, cette fois, c'est pour moi, je lâche mon premier coup, sans trop viser, la bête fait un crochet et repart de plus belle. Jean qui est à quelques mètres de là lui décoche un premier coup, un autre crochet, une autre accélération, le lièvre court toujours. Cette fois, je m'applique, je vise et envoie le deuxième coup. La pauvre bête fait un magnifique soleil et gît, terrassée. Je cours ramasser mon gibier, je suis aux anges, un premier gibier, un lièvre pour deux cartouches. Je commence à croire en ma vocation de chasseur. Jean a bien tiré, lui aussi, mais personne ne conteste que c'est moi qui ai fait mouche.

La journée ne pouvait pas mieux commencer. Je charge le lièvre dans la carnassière en prenant bien soin de laisser dépasser la tête. Je recharge mon fusil et je repars, persuadé que la chance ne m'abandonnera pas. Mon père continue à mettre à mal les perdrix qui ont le malheur de passer à sa portée. Je ne me souviens plus de son tableau à la fin de la journée, mais il ne doit pas avoir moins d'une dizaine de ces volatiles avec peut-être un ou deux lapins. Je ne crois pas que ce matin-là, il ait tiré un lièvre. Jean ne doit pas être bredouille mais je ne me souviens pas de son tableau. Le gibier continue de passer à ma portée, je tire sur tout ce qui passe. Je ne revois pas de lièvre mais de nombreuses perdrix, pas une daigne rencontrer mes plombs. Les lapins que nous rencontrons à proximité de haies ou de champs en friche disparaissent avant que j'aie eu le temps d'épauler, c'est qu'ils savent bien utiliser le terrain, les bougres. Pourtant, par la suite, ce sera quand même le seul gibier qui daignera se sacrifier pour moi.

Mon père est un bon marcheur, nous passons méthodiquement la plaine de Preuilly, bordée après bordée et nous arrivons à la Bertherie où nous traquons les lapins qui ont élu domicile dans les anciennes carrières de mon arrière-grand-père. Nous prenons ensuite la route de Boisboisseau et nous reprenons la chasse dans les champs du Petit Boisboisseau qui sont à droite de la route, ils font partie du syndicat. Nous longeons le bois de la Bertrante quand un coq-faisan s'arrache devant moi, vole en montant vers la cime des arbres en lançant son cri métallique comme pour me narguer. Je lui envoie mes deux coups de fusil qui n'ont pour effet que de le faire accélérer. Arrivés dans les champs de la ferme de Vieille Grange, nous les ratissons eux aussi méthodiquement sans pour cela améliorer mon tableau. Après avoir traversé le Bois-Rond et celui de Vieille Grange, nous arrivons dans la partie de la plaine de Boisgisson qui fait partie du territoire de chasse du syndicat. Cette incursion n'améliore pas mon résultat, il est dit que mon lièvre n'aura aucun compagnon dans ma carnassière, ce matin-là.

Il est déjà onze heures. En gros, toutes les terres du syndicat ont été passées et repassées. Il faut repartir, nous empruntons la route de Boisgisson en direction de Preuilly. Il est à peu près midi quand nous arrivons à la maison. Nous sortons notre chasse que nous alignons sur le sol de la pièce commune : mon lièvre, les perdrix et les lapins de mon père. Ramono les passe en revue en donnant à chacun un fort coup de langue. La famille me félicité, personne ne doute à cet instant que je deviendrai un aussi bon chasseur que les autres Bugeon. Moi, en regardant mon lièvre, je voudrais bien y croire, mais je commence à avoir des doutes. Si j'ai la plus belle pièce du tableau, j'ai aussi vidé ma cartouchière sans qu'un autre gibier ne vienne améliorer le résultat.

Nous déjeunons vite afin de pouvoir repartir avant le gros des autres chasseurs. Il fait chaud cette année-là en ce début septembre aussi mon père a glissé une bonne bouteille dans mon carnier. Il paraît infatigable et il est surtout heureux, la chasse, pour lui, c'est sacré, c'est plus qu'un loisir, c'est une vocation, une religion, il est chasseur de toutes les fibres de son corps, de toute son âme. Je sais que jamais je ne serai comme lui. Il ne laisse aucune chance aux perdrix qui ont le malheur de passer à portée de son fusil. Avec la chaleur qu'il fait ce jour-là, une compagnie ne peut voler que quelques centaines de mètres, il ne leur laisse aucun répit et marche dessus. Dès qu'elles prennent un nouvel envol, il les tire à nouveau et une ou deux tombent encore. Ces malheureux volatiles ne doivent leur salut qu'aux vignes qui sont des sanctuaires avant les vendanges. En principe, les chiens ne doivent pas plus entrer dans les vignes que les chasseurs pourtant Ramono ne se gêne pas malgré les rappels sans conviction de son maître qui, de temps en temps, ne se prive pas de tirer sur une volée que son braconnier de chien a levée en terrain protégé.

Enfin, nous rencontrons un autre chasseur qui est déjà à l'ombre d'un buisson. Nous allons vers lui à ma grande satisfaction. C'est un véritable plaisir de s'asseoir dans l'herbe. J'apprécie cette halte, elle est la bienvenue, je l'apprécie plus que la traque que nous venons de mener aux trousses des volées de perdrix qui ont emporté avec mes plombs l'espoir de les voir tomber. Je sors la bouteille de la carnassière avec le verre qui l'accompagne. Ce n'est pas du luxe car nous avons grand soif. Nous ne sommes pas les seuls, Ramono tire une langue démesurée, pauvre bête le vin ce n'est pas pour lui. Je pense qu'il rêve à une ornière ou à une mare remplie d'eau. Nous repartons bien trop tôt à mon goût. Mon père est insatiable, comme j'envie les copains qui sont au bal sur la plage. Ramono est fatigué, lui aussi, il fait grève, il suit sur nos talons en attendant de rencontrer une hypothétique mare. Bien avant que le soleil ne soit couché, nous sommes de retour au logis, je suis fatigué. Mon père, malgré son âge et son poids respectable, paraît en meilleure forme que moi, Ramono, lui, apprécie l'eau fraîche que ma mère lui offre dans un seau.

Le lendemain de l'ouverture, en ce temps-là, c'est encore jour de chasse. Notre parcours est à peu près le même. Ce jour-là, pas un lièvre ne croise mon chemin, les perdrix dédaignent toujours autant mes invitations à s'arrêter. Je tente une dernière sortie au bord du Cher, de malheureuses poules d'eau nagent en toute quiétude sans avoir conscience du danger. Je prends bien mon temps, en choisi une presque à l'arrêt et tire. Elle, au moins, a le bon goût de rester sur place, l'honneur est sauf, je ne serai pas bredouille.

Au cours de ma saison de chasse, je tuerai peut-être quatre ou cinq lapins, quelques poules d'eau. Ce sont les seuls gibiers qui voudront bien se laisser tuer par le piètre chasseur que je suis. J'irai chasser au Tremblay dans les bois, l'hiver la journée entière pour l'ouverture et le lendemain ou les jours où je suis invité mais, le plus souvent, je ne chasse que le matin, l'après-midi des dimanches je sors avec les copains. Les jours où je rapporte du gibier peuvent se compter sur les doigts d'une main ; j'ai l'impression de revivre les aventures de Tartarin de Tarascon que j'avais lues à l'école. Je prendrai trois permis de chasse avant de partir au service militaire, mais je serai toujours aussi maladroit.

Je ne deviendrai jamais un bon chasseur, je prends de moins en moins de plaisir à chasser au fur et à mesure que je constate ma maladresse. Je reprendrai un dernier permis à mon retour du service militaire, je serai marié et je chasserai souvent à Cerbois, j'y ferai l'ouverture, je viderai plusieurs fois ma cartouchière mais, comme les lapins ont disparu victimes de la myxomatose, que les perdrix volent toujours trop vite et que les lièvres ne daignent plus s'arrêter, je ne renouvellerai plus l'expérience d'autant plus que cette année-là, avec la voiture, en revenant de Cerbois le dimanche soir, j'ai tué cinq de ces coureurs des champs. J'en tirerai la conclusion suivante si l'on est meilleur chasseur avec une voiture qu'avec un fusil, on n'a aucun intérêt à se payer un permis de chasse, je ferai mienne cette conclusion et ne chasserai plus jamais.

Mes rapports avec la Bouine et ma tentative à l'examen du permis de conduire

Depuis que la Bouine est arrivée parmi nous, mon plus grand désir est de pouvoir la conduire un jour. Lorsque je ne suis qu'un enfant et que j'accompagne seul mon père dans ses déplacements en camionnette, quelquefois celui-ci me permet de prendre le volant en main, bien serré contre lui je tiens bien la direction, lui enlève ses mains, mais les garde prêtes à reprendre leur place. Bien sûr, la vitesse est modeste et j'ai quelques difficultés à tenir la camionnette à sa place sur la route. Ces petites expériences ne durent que les quelques minutes qu'il faut pour parcourir la ligne droite. Dès que la route vire un peu, mon professeur reprend la direction des opérations. Ces minutes sont pour moi des moments merveilleux et je suis plein de reconnaissance pour mon père.

Lorsque j'entre à l'entreprise l'envie de conduire ne m'a pas quitté et je suis bien décidé à apprendre le plus tôt possible en prévision qu'à mes dix-huit ans, je sois en mesure de me présenter à l'examen du permis de conduire. Durant la première année, je ne conduis pas, mon père ne me considère plus comme un enfant et ne joue plus à me confier le volant le temps d'une ligne droite. De mon côté, je n'ose pas lui demander de me laisser conduire mais, lorsque je suis seul, avec la camionnette à ma portée, je prends place au poste de conduite, je débraye, je passe les trois vitesses, la marche arrière, j'actionne la pédale de freins et l'accélérateur comme si j'étais sur la route à conduire. À répéter tous ces gestes, j'ai l'impression que si l'on me laissait faire, je saurais piloter sans difficulté. Je ne me souviens pas à quelle occasion, quel jour, sur quelle route mon vœu de conduite sera exaucé. Je sais que je suis avec mon père sur une route déserte dans notre brave camionnette. Il arrête la voiture au bord de l'accotement sans couper le moteur, descend et me propose de me glisser à sa place. Enfin, il se décide, il prend place à droite, je suis surpris par sa proposition. C'est qu'il y a bien longtemps qu'il ne m'a pas associé à la conduite de notre voiture. Je suis heureux et n'hésite pas, j'ai répété tellement de fois que je suis sûr du résultat positif de l'expérience que va être ma première leçon de conduite qui restera, pour moi, un grand souvenir. Le moteur tourne, je débraye, j'enclenche la première, desserre le frein à main, j'accélère doucement ou plutôt je voudrais accélérer doucement mais l'accélérateur a du jeu et s'enfonce par à-coups, j'embraye et la voiture avance comme si elle jouait à saute-mouton. Après quelques mètres, elle roule normalement et mon père m'invite à passer en seconde ce que je fais sans trop de difficultés et sans faire craquer la boîte de vitesse, la troisième est passée sans problème. En passant les vitesses j'ai malgré moi le réflexe de regarder le levier, la voiture, un court instant, monte sur l'accotement, la main ferme de mon père la replace sur la route. Ma monture a atteint sa vitesse de croisière, peut-être quarante ou cinquante à l'heure, de toute façon je ne peux pas contrôler, le compteur ne fonctionne plus depuis longtemps. Je n'ai qu'à suivre la route, cet exercice ne se révèle pas aussi facile qu'il n'y paraît, je ne puis empêcher la Bouine de mordre de temps en temps sur l'accotement ou d'empiéter sur le milieu de la route. Je me crispe trop sur le volant, je m'applique pourtant à fixer la bordure de la route à quelques mètres devant. Je finis par remarquer que ce n'est pas à quelques mètres qu'il faut regarder mais plutôt l'ensemble de la route jusqu'à l'horizon et de ne plus penser au volant pas plus que je ne m'occupe du guidon de mon vélo. Malgré tous mes efforts, cette première expérience ne me permettra pas de suivre un tracé régulier sur la route. À ma décharge, il faut savoir que la direction a un jeu important et qu'il faut avoir une bonne habitude pour la maîtriser. Nous arrivons en vue de Preuilly, je me range sur l'accotement, serre le frein à main, remet les vitesses au point mort et je reprends ma place à droite. Mon père ne m'a pas fait beaucoup de remontrances, il ne semble pas mécontent de ma prestation, moi je suis heureux et satisfait et surtout j'espère qu'à partir de cet essai d'autres suivront. En effet, les séances de conduite sont assez fréquentes pour qu'assez vite je conduise de façon convenable. Je ne conduis jamais pour aller au revenir d'un chantier avec une équipe, mais quand je suis seul avec mon père, il me laisse fréquemment le volant, Jean beaucoup plus rarement. Il arrivera que je conduise seul sur de petits trajets, par exemple pour stocker du sable du Cher au dépôt pour faire des parpaings. Je charge le sable dans la caisse, conduit sur la petite distance et décharge toujours à la main. Arrivera aussi un temps au cours duquel j'assurerai le transport avec la Bouine de matériels ou de matériaux, du dépôt au chantier quand celui-ci n'et pas trop éloigné. À cette époque, il y a beaucoup moins de circulation qu'aujourd'hui, les règles de circulation sont moins strictes et, en conduisant dans un périmètre restreint, je ne crains guère les gendarmes que mon père connaît bien et puis, tout le monde sait que les accidents n'arrivent qu'aux autres.

Voilà plus de deux ans que j'ai mes dix-huit ans et je n'ai pas encore fait une demande pour passer mon permis. Pourquoi ? Surtout pas négligence de ma part mais aussi de mon père. C'est un peu grâce à Jacqueline que je fais cette demande. Elle a besoin de son permis pour être plus autonome, la ferme du Tremblay est éloignée de tout et conduire la voiture lui permettrait d'être moins dépendante de Raymond. Nous envoyons notre demande en même temps. Par prudence, j'ai acheté le livre du code de la route que l'étudie consciencieusement. Déjà, à cette époque, beaucoup de candidats passent par les auto-écoles. Je ne crois pas avoir besoin de leur science, voilà bientôt trois ans que je conduis. Un après-midi, je me rends au Tremblay où je retrouve Jacqueline et Raymond. Celui-ci nous conduit à Vierzon dans le quartier où l'inspecteur fait passer le permis. Chacun à notre tour nous roulons dans les rues qu'empruntent les candidats, nous faisons aussi les manœuvres imposées, marche arrière, créneau, demi-tour. Pour faire ces exercices, nous nous servons de la Juva quatre fourgonnette de Raymond. Je ne m'en sors pas trop mal, aussi bien que ma sœur. À cette occasion, je m'aperçois qu'il y a une énorme différence entre la conduite de cette voiture récente et la vieille Bouine c'est pourtant avec cette dernière que je me rendrai à la convocation de l'inspecteur pour passer l'examen. Il faut se rappeler que celle-ci a un équipement plutôt spartiate. Si elle a depuis peu un rétroviseur sur l'aile gauche c'est qu'il est devenu obligatoire mais on ne voit rien dedans. Elle n'a pas de feux stop, pas de feux de direction, pas beaucoup de freins. Pour suppléer l'absence des feux, il faut faire les signes réglementaires avec le bras gauche passé à l'extérieur de la voiture, pour les freins, c'est plus compliqué, ils sont à câbles et ceux-ci ne sont pas trop tendus. La raison en est simple, le châssis de la camionnette en charge s'allonge et tire sur les câbles qui se tendent et agissent sur les freins qui freinent sans qu'on leur demande. Afin d'éviter cet inconvénient il faut détendre les câbles ce qui fait, qu'à vide, le freinage laisse à désirer. Pour s'arrêter il faut prendre des précautions, ralentir à l'avance, serrer les roues droites contre un accotement ou une bordure de trottoir. Elle n'a aussi qu'une glace, celle de la porte gauche, la droite, à ma connaissance, il n'y en a jamais eu. Jean a glissé à sa place une plaque d'isorel de mêmes dimensions. Cette plaque n'est montée que les jours de grands froids car elle réduit dangereusement la visibilité à droite. Pour passer le permis, la plaque en question est descendue, tout comme la glace de gauche afin de me permettre de faire les gestes réglementaires de sémaphore avec mon bras gauche. Je crois que je ne suis pas plus conscient que mon père que le manque d'équipement de la camionnette pourrait avoir raison d'une éventuelle bonne volonté d'un inspecteur.

Le grand jour est arrivé, c'est Jacqueline qui est appelée la première. Elle passe code et conduite sans coups férir, du premier coup. Je ne doute pas du résultat qui sera le mien. J'ai confiance dans ma pratique, je conduis depuis deux ou trois ans régulièrement, ce ne sont pas quelques centaines de mètres en ville qui risquent de me poser problème. C'est mon tour, je suis installé au volant, l'inspecteur se hisse dans la cabine, il jette un rapide coup d'œil et paraît un peu surpris du confort qu'offre la vénérable voiture mais ne fait aucun commentaire. Il déplie un tableau sur lequel sont présentés des panneaux routiers que je dois reconnaître, des croquis représentent des routes avec des croisements, différentes priorités, des routes nationales et départementales, des routes prioritaires, des voies secondaires. Il me pose toute une série de questions relatives à ces documents. Je crois répondre convenablement mais, en fait, je n'en sais rien, le brave homme ne fait toujours pas de commentaires. Après avoir remis tout son attirail dans sa serviette, il me demande de démarrer. Le moteur est à l'arrêt, il faut que je mette pied à terre et muni de la manivelle, lancer celui-ci, heureusement il n'est pas récalcitrant comme il sait l'être quelquefois et démarre au quart de tour. Brave Bouine, elle ne me trahit pas. Je grimpe au poste de conduite et attends. L'inspecteur dit : "*Partez*". Là, il ne faut pas se tromper, je n'ai pas de feux de direction pour indiquer le départ aussi, je tends mon bras hors de la cabine après avoir bien regarder dans le rétroviseur qui ne reflète pas la vue à l'arrière de la voiture mais le ciel. Par sûreté et par habitude, je me retourne et donne un rapide coup d'œil à l'arrière et je démarre. Première, seconde, troisième, en moins de cinquante mètres les vitesses sont toutes passées. "*Tournez à gauche*". Je tends le bras, donne un coup de frein qui ralentit à peine et je vire sans rétrograder, il faut savoir qu'avec la Bouine il faut une côte ou un lourd chargement pour rétrograder. Habituellement, la voiture passe partout en troisième. J'ai comme l'impression que mon inspecteur n'a pas apprécié, je suppose qu'il aurait préféré que je manœuvre le levier de vitesse. "*Arrêtez*". Toujours pas de clignotant ni de stop mais je sors mon bras et colle ma roue avant droite contre le trottoir. "*Marche arrière*". Là aucun problème, je sais reculer parfaitement et la glace arrière est assez grande

pour faire cette manœuvre. "*Demi-tour*". La rue n'est pas très large et je sais bien manœuvrer mais là, la Bouine va me trahir. À cette époque, le demi-tour sur route ou en ville est autorisé mais à condition de ne pas heurter les bordures de trottoir. Là, je ne suis pas à la hauteur, j'ai beau freiner, les roues avant et ensuite arrière heurtent franchement les deux trottoirs. "*Rentrez*". Tiens je n'ai pas fait de créneau, c'est pourtant une figure imposée. Je comprends vite. En jetant un œil sur mon passager, je m'aperçois que ce n'est pas la feuille rose souhaitée qu'il a sortie de sa serviette mais une feuille verte. À l'arrêt, il finit de la remplir, me la donne, me salue et repart vers un autre candidat. Moi qui avais cru épater l'inspecteur avec ma conduite sûre et rapide, mes manœuvres hardies, je suis désabusé, il ne m'accorde même pas le code, je ne saurai dire pourquoi, j'avais pourtant l'impression d'avoir bien répondu à toutes les questions. Mon père, Jacqueline et Raymond arrivent pour le remonter le moral, je ne suis pas trop abattu et j'ai hâte de me représenter. Je sais maintenant comment conduire, ce qu'il faut faire et ne pas faire pour s'attirer les bonnes grâces de l'inspecteur. Mon handicap, c'est la Bouine qui n'est pas l'outil idéal pour cet examen mais je la connais bien et je suis persuadé que la prochaine fois sera la bonne. Je refais une demande immédiatement, mais la convocation tarde à arriver, c'est qu'un danger menace, en effet j'attends une toute autre convocation, ma feuille de route pour partir au service militaire. C'est celle-ci qui arrive la première, je dois être le 4 novembre à Sarrebourg au 26^{e} R.I.. La convocation pour le permis arrive aussi, je suis convoqué à une date postérieure à mon départ, c'est la catastrophe, je n'aurai pas mon permis avant de partir à l'armée. Tout n'est peut-être pas perdu, mon copain Pierre Mandereau part aussi, il est du même contingent que moi et lui a son permis. Un matin il passe me chercher avec la voiture de son père et nous partons pour Bourges pour remercier et saluer un professeur de musique qui a réussi à le faire affecter à Berlin dans la musique d'un régiment, moi pour essayer de voir l'inspecteur qui fait passer les permis et obtenir de lui qu'il me convoque à cet examen avant mon départ, le 4 novembre. Nous le trouvons boulevard de Strasbourg, là où il fait passer les permis à Bourges. Entre deux candidats, je me permets de l'interpeller, de lui expliquer mon cas et de lui demander de bien vouloir décaler la date de ma convocation et si possible de me prendre le jour même. Il n'est pas enthousiaste, mais finit pas me donner rendez-vous en début d'après-midi vers quinze heures à l'endroit où nous sommes. Je suis heureux d'avoir réussi et ne doute pas un seul instant que je puisse échouer une seconde fois. Il est presque midi, nous entrons dans un restaurant pour déjeuner. Je demande la permission de téléphoner pour avertir mon père pour qu'il soit à l'heure dite au rendez-vous avec la Bouine. Il n'y a pas de téléphone à la maison, je téléphone donc chez Sorbe au café où quelqu'un se charge de faire la commission. Mon brave homme de père me rappelle pour me dire qu'il part tout de suite. À quatorze heures nous sommes sur place au cas où l'inspecteur serait en avance. La Bouine et là quelques minutes après nous. Il ne reste qu'à croiser les doigts et à attendre, attendre une heure, deux heures, l'arrivée de l'inspecteur. Il ne viendra pas, je suis vexé et malheureux, j'étais tellement sûr de le réussir cette fois l'examen. Mon père repart avec la Bouine, il ne grogne pas trop mais me fait comprendre qu'il se serait bien passé de perdre son temps et son essence.

Le service militaire, l'incorporation.

Il ne me reste encore que deux ou trois jours avant le grand départ. Je ne retourne pas sur les chantiers. Je vais faire mes adieux à la famille, aux amis. Je passe une journée au Tremblay où Raymond m'a invité à une partie de chasse. C'est avec la Bouine et sans permis que je m'y rends. Ce jour-là, il s'en est fallu de peu pour que je ne rentre pas bredouille de la chasse. Pour la première fois, je tire une perdrix qui a la bonne idée de tomber à mon coup de fusil, peut-être la peur ? Car après bien des recherches, même aidé par le chien de Raymond, je ne la retrouve pas, décidément je n'arriverai jamais à faire rentrer dans ma gibecière l'un de ces oiseaux qui continuent à se jouer de moi.

Ma mère fait mon "trousseau" : des caleçons, des maillots, des chaussettes de laine tricotées par tante Camille, un ou deux pull-overs. Elle n'a pas confiance dans les sous-vêtements militaires qui ne sont pas réputés pour être d'une grande finette et il paraît que dans l'Est, il fait plus froid que chez nous. Elle n'oublie pas de compléter avec un nécessaire de couture : du fil pour recoudre les boutons, du coton et de la laine pour repriser mes chaussettes, une paire de ciseaux et même un dé. Elle ajoute à tout cela un peu de nourriture : Une demi-douzaine de fromages de chèvre faits à point, un saucisson à

l'ail, un autre sec, quelques boîtes de conserves, une bouteille de "goutte" et je crois deux de vin blanc. C'est bien le diable si je ne trouve pas des copains pour trinquer. J'oublie de mentionner un bloc de papier, des enveloppes et des timbres pour écrire. Toutes ces choses trouvent place dans la boîte à paquetage de Jean. Elle a déjà fait les camps de jeunesse, l'armée en France et en Allemagne. Comme le cartable de mon enfance, elle reprend du service avec le petit frère, encore un avantage d'avoir un grand frère. Elle est en bois, de dimensions respectables et se ferme avec un cadenas. Comme je suis distrait, j'ai acheté un cadenas à chiffres afin d'éviter de perdre la clé. Elle est beaucoup plus lourde qu'une valise mais plus grande et plus sûre. Jean lui attribue une autre qualité "*Quand tu ne trouveras pas de place assise dans le train, tu pourras toujours t'asseoir dessus*". La chose ne se produira pas, les trains de la quatrième République sont moins bondés que ceux de la guerre et de la libération.

Un bon copain, Gérard Brisset a fait son service militaire au 26e R.I. de Sarrebourg voilà quelques années. Je vais le voir à Quincy où il habite afin de me renseigner sur le régiment qui va m'accueillir. Les renseignements qu'il me donne ne sont pas idylliques : Sarrebourg est une petite ville de garnison où il y a presque autant de militaires que de civils et ceux-ci ne seraient pas très accueillants. La ville est plutôt triste et l'hiver il y fait froid. Quant au régiment, c'est un régiment disciplinaire ce qui veut dire que l'on n'y badine pas avec la discipline. Malgré le bon verre de vin blanc qu'il m'offre, en prenant congé de lui, les renseignements qu'il m'a donnés ne prêtent pas à l'euphorie mais plutôt au vague à l'âme. J'aurais tellement préféré aller dans une colonie, en Afrique ou dans les îles ou encore en Allemagne mais ce trou froid et noir ne me dit rien qui vaille.

Je fais mes adieux à la famille, aux amis, aux copains. Mon oncle Peltier connaît bien Sarrebourg. En effet, au mois d'août 1914, il faisait partie des troupes françaises qui déclenchèrent une offensive dans cette région, allemande depuis 1870. Je crois que la ville fût prise mais l'offensive fût repoussée avec de lourdes pertes dont mon oncle qui, blessé, restât sur le terrain où il fût fait prisonnier. Si la guerre était finie pour lui, ce fût le début d'une longue détention. Il fût prisonnier jusqu'à la fin de la guerre. Décidément, personne jusqu'ici ne me montre Sarrebourg sous un jour sympathique.

Le matin du départ est arrivé, il faut partir de bon matin pour arriver dans le courant de l'après-midi. Je ne me souviens plus comment j'ai appris qu'un jeune, habitant Somme, est affecté au même régiment. Après être passé chez lui la veille, il a été convenu que nous passions le chercher chez lui pour aller à la gare de Mehun. Après avoir une dernière fois embrassé mon père, ému malgré l'air détaché qu'il s'efforce d'afficher, je grimpe dans l'autorail qui va nous conduire à Vierzon où nous montons dans l'express pour Austerlitz. Ensuite, avec mon compagnon, nous prenons le métro jusqu'à la gare de l'Est ou un autre train nous conduira à destination. C'est la deuxième fois que je fais ce voyage, le premier me semble déjà bien lointain, je n'étais encore qu'un gamin, j'étais allé passer quelques jours chez tante France à Nancy, enfin un bon souvenir de cette région. La ligne n'est toujours électrifiée et c'est une énorme locomotive qui va nous tracter jusqu'à destination. Je ne trouve jamais le temps long quand je voyage, je voudrais même que celui-ci ne s'arrête jamais, j'adore regarder défiler le paysage des régions traversées, la campagne, les petites gares passées à pleine vitesse, les grandes où l'on s'arrête, les quais où des voyageurs attendent, des accompagnateurs qui les embrassent, d'autres qui sautent au cou de ceux qui descendent, les marchands de boissons, de casse-croûtes. J'ai encore bien présents dans ma mémoire la géographie de la France et son relief, le bassin parisien avec ses barres qui étaient l'objet d'une des premières leçons de géographie de l'année scolaire. J'essaie de retrouver celles-ci dans le paysage qui défile, c'est beaucoup moins évident que dans le livre. Vitry le François est le premier arrêt. Je n'en retiens rien de particulier. Commercy, je connais, c'est la capitale de la "madeleine", Épernay est connu pour son champagne. Si je ne l'avais pas su, la publicité inscrite sur les murs qui bordent la voie me l'aurait bien rappelé. Bar-le-Duc me rappelle un film que j'ai vu à Mehun, c'est la ville de garnison où se passe l'action d'un film de Fernandel "le train de huit heures quarante-sept" qui m'avait bien fait rire. Toul c'est l'un des évêchés qui fût rendu à la France avec Verdun, Metz et Calais à la fin de la guerre de cent ans par un traité dont, aujourd'hui, je ne me souviens ni du nom, ni de la date. Nancy, je connais pour y avoir passé quelques jours dans la famille Meyer, cette fois je passe ma route. Voilà Lunéville, il paraît que c'est dans cette ville que le roi de Pologne Stanislas, devenu duc de Lorraine, a fait construire son château.

Enfin, Sarrebourg, notre terminus. Si je regrette le compartiment douillet que nous quittons, je suis curieux de savoir ce qui nous attend. Avec mon camarade, nous mettons pied à terre, nos boîtes de paquetage à la main. Je m'aperçois que nous ne sommes pas les seuls, d'autres jeunes sont descendus avec, comme nous, leurs boîtes ou leurs valises. Nous n'avons pas le temps de nous poser des questions, des militaires sont sur le quai, ils nous abordent, nous demandent de leur présenter nos feuilles de route et nous invitent à grimper dans des camions qui nous attendent devant la gare. Le trajet de la gare à la caserne ne dure que quelques minutes. Bien qu'il soit encore tôt dans l'après-midi, le temps est brumeux et la ville semble triste, Gérard me l'avait bien dit. Aussitôt descendus des camions, nous sommes mis en file indienne et on nous dirige vers un bureau où l'on nous confie notre livret militaire qui nous suivra pendant toute la durée du service. On nous affecte aux différents bataillons du régiment. Le 26e R.I. a trois bataillons plus celui de commandement. Le troisième et le bataillon de commandement sont basés ici, à Sarrebourg, le premier est à Lunéville, le second à Nancy. Il me faut repartir pour Lunéville, je quitte Sarrebourg où est resté mon compagnon de voyage, je ne regrette pas. Avec d'autres recrues et accompagnés d'un militaire, nous reprenons un train et débarquons à Lunéville. Cette ville, au premier coup d'œil, me paraît plus sympathique que Sarrebourg. Un camion nous prend en charge et nous transporte à la caserne où cantonne le premier bataillon du 26e R.I., c'est la caserne "La Barolière". Nous descendons dans une grande cour carrée, bordée de grands bâtiments à étages. Deux bâtiments plus petits sont dans la cour : l'infirmerie et la cuisine avec son réfectoire. Ce cadre sera le mien pendant plus de six mois.

Chaque compagnie a délégué un caporal pour nous accueillir. Il nous conduit dans l'unité où nous sommes affectés. Le mien est un caporal-chef. Il nous fait monter jusqu'au premier étage et nous y découvrons les chambrées. C'est une grande pièce avec douze lits, six de chaque côté. Ce sont des lits métalliques avec des lames d'acier en guise de sommier. Les matelas sont en crin végétal tout comme les traversins. Les draps en grosse toile bis et les couvertures sont pliés soigneusement au pied des lits. Une planche à paquetage est placée au mur au-dessus de nos lits. Les effets militaires doivent y être rangés dans un ordre établi. Sous la planche est suspendue une barre de bois sur laquelle se trouvent quelques cintres pour ranger les tenues. Au milieu de la chambre, trône un gros poêle à charbon avec un bac, il n'est pas allumé. Entre les deux fenêtres, une table est poussée contre le mur avec six chaises. Le sol est en parquet, il semble bien entretenu, ciré sous lits, avec une allée centrale qui, elle, n'est que balayée. Notre caporal-chef a son lit dans la chambre, c'est le chef de chambrée, il s'appelle Brochet, c'est un vendéen. Il nous montre la façon réglementaire de faire nos lits, ils doivent être tous semblables, bien au carré et sans un pli. Il nous conseille : au réveil, il faut replier les draps et les couvertures aux mêmes dimensions, les entasser soigneusement les uns sur les autres au pied des lits. Les lits seront à refaire juste avant le rassemblement de midi. Nous balaierons la chambrée chacun notre tour, pour ce qui est des couloirs et des escaliers, chaque chambre délègue un homme qu'elle met au service du caporal de semaine. Le parquet doit être toujours bien entretenu, la méthode conseillée pour faire briller le parquet sous les lits, c'est de passer le "cul de bouteille". Aussi curieux que cela puisse paraître la méthode est bonne. Quelques jours plus tard nous l'essaierons ce qui donnera de bons résultats mais frotter le parquet avec une bouteille et le faire briller à la longue c'est pénible et surtout très long. Brochet, par la suite, après notre essai, nous conseillera d'acheter de l'encaustique. Bien sûr il faut sortir notre argent personnel mais le résultat est plutôt meilleur et surtout il demande beaucoup moins d'efforts et de temps.

Je fais mon lit en suivant les conseils éclairés de notre chef de chambre (c'est la première fois que je fais mon lit …). Le résultat est satisfaisant, je pousse ma boîte à paquetage sous ma couche et j'attends en faisant connaissance avec mes nouveaux camarades. L'un de mes proches voisins de lit vient de la région de Laval, il n'est pas très causant. De l'autre côté, c'est un garçon du Gers, un paysan sympathique qui roule les R. Pour ce premier soir j'arrêterai là mes présentations des autres occupants de la chambre. Assis sur mon lit, j'attends. Je suis un peu fatigué par tous ces voyages. L'attente n'est pas longue. Brochet nous appelle pour aller à la soupe. En effet, quelques minutes auparavant, la sonnerie d'un clairon a retenti dans la cour, j'en ai reconnu la sonnerie de la soupe que je connais depuis que le 1er R.I. gardait la ligne de démarcation. Le réfectoire est assez grand et peut contenir, sans peine, l'effectif du bataillon. Nous sommes installés par tables de six. Je ne suis pas emballé par le menu, le bouillon qui se voudrait de la soupe est bien fade, les fameuses lentilles que

tous ceux qui ont fait leur service militaire décrivent parsemées de petits cailloux. Je n'en ai jamais mangé et je veux bien donner une chance à ce plat dont il est déjà question dans la Bible. À la vérité, les lentilles n'ont rien de mauvais, mais les cailloux ne sont pas une légende. Il n'est pas prudent de mâcher ces modestes légumes sans risquer l'intégrité de mes dents. Cette constatation faite, j'essaie les saucisses de Strasbourg, bien rouges et bien rebondies. Elles sont cuites à l'eau et quand je plante ma fourchette dans l'une d'elles, un jet d'eau en jaillit. Je ne suis pas encore affamé, je laisse de côté lentilles et saucisses et compte bien me rattraper avec un fromage blanc battu qui, lui, ne devrait pas me décevoir. Je me sers copieusement, dommage que je n'aie pas une gousse d'ail. Hélas ! là aussi, c'est une grande déception. Ce merveilleux fromage est sucré à la mode parisienne, un scandale pour un Berrichon habitué à manger de bonnes fromagées salées et poivrées avec une échalote, une sive ou une gousse d'ail. Je sors de table très déçu, je n'oublie pas de prendre un gros morceau de pain, il est rassis mais c'est du pain. Je n'ai pas mangé grand-chose et si c'est comme ça tous les jours, j'aurai la ligne quand je rentrerai à Preuilly dans dix-huit mois. Arrivé dans ma chambre, je tire ma boîte à paquetage de sous mon lit, j'en extrais un bel et odorant fromage de chèvre dans lequel je me taille une bonne part que je déguste avec mon pain, jamais fromage ne m'a paru aussi bon.

L'extinction des feux est fixée à dix heures. Je suis couché depuis un moment déjà, la toile des draps est rêche, mais je n'y ferai vite. Avant de me coucher, j'ai fait la connaissance de quelques autres camarades. Je ne me lierai pas tout de suite, j'aime bien connaître un peu profondément les gens à qui je donne mon amitié. Avant que le clairon ne sonne dans la cour, le sergent de semaine et le caporal passent dans les chambrées pour l'appel du soir. Tout le monde doit être présent, ceux qui ne sont pas couchés répondent "*présent*" à l'énoncé de leur nom. Pour ceux qui sont couchés, le chef de chambre répond "*Présent, couché*". Enfin, le clairon sonne l'extinction des feux, c'est une sonnerie agréable et douce qui, comme une berceuse pour les petits enfants, invite à bien dormir.

Le lendemain matin, c'est encore la sonnerie du clairon dans la cour qui ouvre les activités de la journée. Si la sonnerie de l'extinction des feux invite à dormir, celle du réveil porte bien son nom, pleine d'entrain, quelque peu agaçante, elle est bien adaptée pour éveiller et faire lever toute la caserne. J'ai bien dormi même si mon lit n'a pas la douceur et le confort du lit que j'ai abandonné, là-bas, à Preuilly. Le caporal-chef est debout le premier, c'est un appelé comme nous, du contingent précédent. Il prend son rôle au sérieux, il crie : "*Debout là dedans*". Je suis levé immédiatement, il nous conseille d'aller faire notre toilette tout de suite et surtout de ne pas oublier de nous raser, ici il n'est pas admis d'avoir la barbe qui pointe. Les toilettes sont au rez-de-chaussée. Armé de mon nécessaire de toilette, je pénètre dans une grande salle où sont installés les lavabos qui ressemblent à de grandes auges en porcelaine rangées en deux alignements qui se font face. Entre les deux, un muret garni de carreaux de faïence où sont fixées des glaces. Derrière, contre les murs, deux rangées de cabine WC avec des sièges à la turque, ce qui ne me change pas avec les aisances que j'avais à la maison où les cabinets au fond de la cour ont le même genre de siège. IL y manque seulement les pages de journaux découpés. Ici il faut se munir de son papier pour ne pas faire, comme les cochons, des virgules qui décorent les murs des cabines et la porte. Cela me surprend et je me demande lesquels parmi mes camarades peuvent être aussi dégoûtants. Rasé, lavé à l'eau froide (il n'y a pas de robinets d'eau chaude), peigné, je reviens dans la chambrée. Je termine de me vêtir, plie mes draps et mes couvertures, les entasse au pied de mon lit comme je les avais trouvés la veille.

Le petit-déjeuner se prend au réfectoire. Sur chaque table est déposé un grand broc rempli de café. Pour manger avec, des paquets de biscuits. Mis à part le nom, le café en question n'a pas beaucoup de points communs avec le café de la vie civile, c'est un jus trouble, marron fondé au goût incertain. Les biscuits, à première vue, n'ont rien de particulier, ils sont même sympathiques, mais si l'on veut les croquer, il faut bien nos dents de vingt ans. Ce sont des biscuits dit de "soldat". Ils sont faits pour remplacer le pain quand l'armée est en campagne. Les anciens qui sont là les appellent les P.D.L. (Pendant la Durée Légale) appellation donnée aux appelés qui sont sous les armes et qui sont les armes et qui sont les seuls à les croquer au petit-déjeuner. Il faut savoir que les officiers, les sous-officiers de métier et même les sergents appelés prennent tous leur petit-déjeuner au mess de la caserne. Là, ils ont à leur disposition du vrai café, du pain, du beurre, des confitures et même des croissants. Les repas qui y sont pris valent bien ceux d'un bon restaurant. Quand j'aurai pris

connaissance de l'existence du mess, ma décision sera prise, moi aussi je fréquenterai ce lieu raffiné, ce sera la raison principale qui me décida à suivre le peloton pour essayer de gagner des galons de sergent.

De retour dans la chambre, toujours habillé en civil pour quelques heures encore, le caporal me conduit avec mes camarades au magasin d'habillement. C'est le domaine du sergent fourrier et de ses aides. Toujours en ligne, les uns derrière les autres, nous recevons une tenue de drap et une capote. Ces vêtements sont appelés tenue 2. Ils ont déjà servi. Un tailleur nous prend nos mesures pour la tenue 1. Nous aurons celle-ci dans quelques jours. On me donne aussi deux treillis ou tenue de combat (vestes et pantalons), deux paires de chaussettes, deux caleçons courts, deux caleçons longs un peu comme ceux que portent mon grand-père et mon père. Je suis persuadé ne jamais les porter, deux maillots, deux chemises dont une a déjà servi, un pull-over, deux paires de brodequins, une usagée, l'autre neuve. Les deux sont cloutées. Je prendrai le plus souvent celles qui ont déjà servi, elles sont plus souples et plus faciles à faire briller. Les neuves sont raides, leur cuir n'a jamais reçu la moindre couche de cirage. Il me faudra pas mal de séances d'astiquage pour les faire briller. Je suppose que ces souliers sont le seul point commun dans la tenue que nous avons avec les poilus de la guerre 14-18. Avec l'habillement, je reçois aussi une gamelle à compartiments, un quart, une cuillère, une fourchette, deux serviettes de toilette, du fil kaki enroulé sur une drôle de bobine. En effet, le manche se dévisse et il contient des aiguilles. Il faut encore ajouter un ceinturon en cuir, une ceinture en toile, une paire de guêtres, un calot – il est bleu marine avec le fond rouge – et une cravate. Je ne crois pas avoir oublié quelque chose d'important et c'est chargé comme un baudet que je rallie la chambre et mon lit. À présent, il me faut changer de peau, finis les habits civils. Je passe mon uniforme, je suis habillé de pied en cap (sauf mon slip et mon maillot) avec les effets militaires. Je range suivant les prescriptions du chef de chambre tout mon fourniment sur la planche à paquetage, sur ces cintres en fil de fer et le reste dans ma boîte personnelle. J'ai oublié de mentionner un sac marin qui est la valise réglementaire du soldat. Pour l'instant, je le place contre le mur derrière mon lit, il servira à entasser le linge sale. Bien sûr comme je l'ai déjà noté le rangement doit être identique pour tous les occupants de la chambre. Le rangement et l'habillement terminés (nous avons passé la tenue 2), notre caporal-chef nous inspecte, ne se prive pas de nous faire des remarques et nous conseille gentiment). Il ne faut pas oublier la cravate, à la maison c'est toujours ma mère qui a fait mon nœud comme elle le faisait déjà à mon père. Avant mon départ elle a tenu à m'apprendre, j'y suis arrivé péniblement, son cours a porté ses fruits, j'arrive à faire mon nœud sans l'aide de personne. En quelques minutes la métamorphose est accomplie, là où se trouvaient un caporal et onze civils, il y a maintenant douze militaires ou plutôt un gradé et onze bleus. En effet, je suis un bleu, nom donné aux appelés du dernier contingent. IL y a deux incorporations par an et le service est de 18 mois, ceux qui atteignent 6 mois de service deviennent "pierrots", ceux qui ont un an des "anciens".

La matinée est bien avancée, un peu avant midi, un coup de sifflet remplit les couloirs et les escaliers suivi d'un ordre du sergent de semaine : *"Au rapport"*. Comme nos anciens, je descends l'escalier quatre à quatre pour me trouver avec tout l'effectif de la 1e compagnie devant l'entrée du casernement de celle-ci. Le sergent de semaine nous fait ranger sur trois côtés et sur trois rangs. Toute la compagnie est là, anciens, pierrots, bleus, sous-officiers et officiers. Après avoir mis la compagnie au garde à vous, le sergent de semaine présente celle-ci à l'adjudant. C'est lui qui préside le rapport, l'adjudant de compagnie est en fait un sergent-chef. Celui-ci fait l'appel. Quand arrive mon nom, je réponds "*présent*" tout comme ceux qui ont été appelés avant moi. Le courrier est distribué au cours de ce rassemblement. Chaque homme qui reçoit du courrier est appelé, il se présente devant le sergent de semaine, se met au garde à vous, le courrier lui est remis, il salue et reprend sa place. À bien y réfléchir, il y a entre ce cérémonial et le chien à qui on fait faire "*le beau*" pour gagner un sucre, une certaine ressemblance. C'est pendant cette réunion que je commence à comprendre comment est composée et commandée une compagnie. L'adjudant de compagnie, le sergent-chef Sourd, nous présente après nous avoir fait mettre au garde à vous (les bleus ne savent pas trop ce que c'est ou ne veulent pas le savoir, prennent modèle sur les anciens) au capitaine qui s'avance. Il se présente, son nom est Renaud. Il paraît plutôt sympathique. Les anciens tout en le trouvant stricte l'aiment bien. Le lieutenant, c'est Berlan. Il n'est encore que sous-lieutenant et est, lui aussi sympathique. La compagnie est composée de trois sections de voltige commandées par des sergents ou sergent-chef de métier. En

principe une section devait être commandée par un lieutenant mais j'ai l'impression qu'il manque d'officiers. Beaucoup de soldats de métier sont en Indochine. Au sein de la compagnie, il y a encore deux autres petites sections : section d'appui commandée en principe par le lieutenant adjoint au commandement de compagnie et une section de commandement, commandée par l'adjudant de compagnie. Moi j'apprends que je suis affecté à la section d'appui commandée en réalité par un sergent de métier. Quand la présentation est terminée, nous sommes remis au garde à vous, le capitaine nous inspecte, il passe devant les rangs, tout doit être à son goût car il disparaît dans la caserne sans aucun commentaire. Un "*rompez les rangs"* met fin au rapport.

J'ai oublié de signaler que dès notre départ pour le magasin, on m'a confié mon livret militaire tout ce qui m'a été donné est inscrit. Ce livret me suivra dans les coffres de mon unité tout le temps de mon incorporation. Je le reverrai à chaque changement de régiment, à chaque rappel ou période. Tous mes passages sous les drapeaux y seront indiqués ainsi, lors d'une dernière période à Bourges, je pourrai prendre connaissance des appréciations de mes supérieurs qui seront plutôt à mon avantage. Ainsi la "grande muette" n'a pas attendu l'informatique pour ficher tous les gens qui passaient dans ses rangs. Quelques minutes après le rapport nous partons pour la soupe de midi, elle n'est pas plus raffinée que le dîner de la veille, peut-être que les pois cassés ont remplacé les lentilles, il me faudra quelques jours pour m'habituer à cette nourriture rudimentaire.

Le caporal-chef Brochet est un brave garçon, un vendéen, paysan, il sortira tous les soirs pour faire des courses et nous rapporter ce dont nous pouvons avoir besoin. Ce brave garçon avec qui je me suis vite lié d'amitié, de passage en Berry est venu me rendre visite l'année passée, nous ne nous étions pas oubliés, ce fût pour moi un grand plaisir de le revoir, je crois qu'il était, lui aussi, heureux de m'avoir retrouvé.

L'après-midi est partagé entre la visite médicale d'où je ressors bon pour le service et l'incorporation au sein de la compagnie. Cette incorporation se passe en partie dans le bureau où règne le sergent-major, comme pour l'adjudant, c'est un sergent-chef qui tient cette fonction. Le sergent-chef Wagner, un bien brave homme avec qui je resterai pendant tout mon service militaire. Dans ce bureau, il faut donner toute une foule de renseignements sur la famille, sur la religion, on me demande aussi si je désire suivre le peloton d'élèves gradés. Dans un premier temps, je n'y étais guère favorable. J'avais entendu dire que les classes étaient beaucoup plus dures qu'en compagnie mais j'en avais discuté avec Brochet. J'avais aussi fait l'expérience de la cantine et rien que pour avoir une chance de prendre pension un jour au mess, je donne mon accord pour suivre le peloton. Brochet, pendant les temps morts que je passe à la chambre, m'explique l'organisation de la journée dans la compagnie, en particulier et au bataillon en général. La chambrée est sous l'autorité du chef de chambre, il désigne tous les jours un homme pour balayer et nettoyer celle-ci, il désigne aussi, quand c'est le tour de la chambrée, pour balayer les couloirs, les escaliers, les lavabos, les sanitaires. Pendant cette "mission", ils sont sous l'autorité du caporal de semaine. Le sergent de semaine au rassemblement du matin désigne des hommes pour balayer la cour, faire les peluches et la vaisselle, quand ces corvées sont à la charge de la compagnie, chacune l'est à tour de rôle, comme elles le sont pour le poste de garde. La garde est sous l'autorité d'un chef de poste, un sergent (de métier ou appelé) ou un caporal-chef, un adjoint caporal et huit à dix hommes. Le poste de police est occupé par le chef de poste ou son aide, il contrôle tous ceux qui rentrent ou qui sortent de la caserne. Le caporal est responsable de la relève des sentinelles. À la Barolière, il y en a une au poste de police, une au portail où entrent les véhicules ou les groupes constitués, une autre à la soute à munitions où sont entreposées les munitions et les explosifs nécessaires à l'entraînement. Le chef de poste est responsable de la salle de police, appelée plus communément "prison", dans laquelle les militaires qui ont écopé de quelques jours de salle de police viennent s'y faire enfermer, d'autres ne font qu'y venir coucher.

Le lendemain matin, les bleus de la compagnie sont convoqués dans une grande salle de réunion pour passer des tests. Nous sommes deux par table, mon voisin est un grand gars maigre. Il me paraît plus âgé que la plupart d'entre nous et à première vue ne me semble pas tellement inspiré. Les tests comprennent deux parties : une partie de culture générale, dictée, problèmes, rédaction dont le sujet est "que pensez-vous du service militaire", une seconde les tests proprement dits. Une liasse de feuilles

avec des figures géométriques, des engrenages, des cercles, toutes sortes de choses et de figures qu'il faut classer, remettre dans le bon ordre, faire tourner dans le bon sens, etc. Il y a beaucoup de feuilles, les premiers exercices sont faciles, mais ils deviennent de plus en plus compliqués. Nous sommes avertis qu'il est impossible de tout faire dans le temps imparti, l'intérêt est d'en faire le plus possible. Je me lance dans cet exercice intéressant, les premières feuilles effectivement sont faciles, mais j'ai la surprise de m'apercevoir que mon voisin les tourne plus vite que moi, je ne comprends pas, il n'a pourtant pas l'allure d'un foudre de guerre, peut-être que c'est moi qui suis mauvais. Je redouble d'ardeur et comme l'avait conseillé un examinateur, je laisse de côté ce que je peux résoudre pour faire un maximum d'exercices. Rien n'y fait, mon vis-à-vis me prend de plus en plus d'avance. Je doute de mon moi, à la vérité je ne dois pas être à la hauteur, le peloton n'est peut-être pas fait pour moi. C'est fini, nous rendons nos copies et malgré ma retenue naturelle, je fais connaissance de mon voisin de table. Il vient de l'Aube, de Troyes, il a 27 ans mais son allure qui ne m'avait pas tellement inspiré avait trompé mon jugement, il est tout simplement professeur, en cours d'agrégation de latin et de grec, il se nomme Pierre Croizat Vialet, il deviendra l'un de mes meilleurs camarades.

L'incorporation et tout ce qui en découle est terminée. L'apprentissage du métier de soldat que l'on appelle les "classes" va pouvoir commencer. Je reste encore quelques jours au sein de la première compagnie. Je ne sais toujours pas quel sort m'est réservé : rester dans mon unité, suivre le peloton ? Malgré ce que l'on m'a dit sur l'emploi du temps chargé, je suis de plus en plus persuadé qu'il y a plus d'avantages que d'inconvénients à devenir "élève gradé". Nous ne participons pas encore aux activités militaires si ce n'est un décrassage sportif tous les matins et quelques corvées. Nous recevons notre armement. Tous les bleus sont équipés d'un fusil, il est semi-automatique, de fabrication américaine. Il peut tirer dix cartouches. C'est le "Garan" et ce n'est pas un modèle récent, il a dû faire la guerre. À l'usage, il s'avérera une arme précise, facile à régler, mais son mécanisme est compliqué. Avec le fusil, nous recevons l'équipement qui va avec, les cartouchières que l'on accroche au ceinturon, des bretelles en cuir fixées, elles aussi, à ce dernier que l'on passe sur les épaules pour l'empêcher de descendre sous le poids des munitions. Cet équipement est appelé vulgairement "brêlage". Ce nom rappelle l'équipement des mulets que, dans l'armée, on appelle des "brèles". J'appendrai bientôt que d'être traité de brèle par nos supérieurs n'a rien d'un compliment.

Il fallait bien que ça arrive, pour la première fois je suis de corvée d'escalier, de couloirs, de sanitaires. Ce n'est pas une tâche difficile, mais il faut faire vite et terminer avant le rassemblement. Je suis désigné une fois pour les peluches à la cuisine. Ce n'est pas désagréable. Si les cuisiniers ne sont pas, loin s'en faut, des cordons bleus, ils sont plutôt sympathiques. Ils nous offrent un car de vin. Nous sommes à plusieurs, on peut discuter. Cette corvée sera la seule à laquelle je participerai pendant tout mon service en dehors des corvées internes à la compagnie ou au peloton.

Quelques jours après avoir passé les tests, les noms de ceux qui sont désignés pour suivre le peloton sont publiés. Un retardataire nous rejoint, il est du contingent précédent et a été incorporé avec deux ou trois mois de retard. Il n'avait donc pas passé les fameux tests qu'il passe un jour ou deux après les bleus et connaissant des examinateurs, il peut prendre connaissance des résultats. La meilleure note a été obtenue par Croizat Violet et ma surprise est grande d'apprendre que je suis deuxième, lui est troisième. L'émulation a du bon. Si je n'avais pas essayé de tourner les pages aussi vite que mon voisin, je n'aurais certainement pas obtenu un semblable résultat.

Le peloton

C'est officiel maintenant, je fais partie de ceux qui sont désignés pour le peloton. Il va falloir quitter la compagnie où je m'étais déjà fait de bons copains. J'ai quand même de la chance. Ceux avec lesquels j'avais le mieux sympathisé sont désignés, eux aussi. Nous changeons de bâtiment pour trouver les quartiers réservés au peloton d'élèves gradés. La chambrée dans laquelle je loge, comme celle de ma compagnie, est aussi au premier étage, s'ouvre sur la cour et comprend douze lits. Aux extrémités du bâtiment, il y a de grandes chambres de 24 Lits.

Le peloton est divisé en trois sections. Les élèves gradés de la première compagnie sont tous dans la même section avec ceux de la compagnie d'accompagnement dont je découvre l'existence. Cette compagnie qui fait partie du premier bataillon est cantonnée dans une autre caserne qu'elle partage avec un détachement du service du matériel (la caserne Clarental). Cette compagnie est armée essentiellement de mortiers de 80, de canons de 75 sans recul, de mitrailleuses (12.7 et 7.6). Un sergent (appelé et ancien) Chevrier et un caporal pierrot Burlé nous accompagnent comme instructeurs. Chevrier sera adjoint au chef du 1er groupe dont je ferai partie. Je crois que nous sommes environ soixante-cinq à être désignés pour ce premier peloton qui débouchera sur un premier examen, le C.A.T.1, qui permet d'être proposé comme caporal ou caporal-chef. Environ quarante des mieux notés au premier examen continueront. Les cours qui se termineront par le C.A.T.2 à partir duquel seront désignés les sergents.

Le niveau intellectuel de l'ensemble des appelés n'est pas très élevé. Il est bien connu que certains régiments plus techniques écrèment un peu le dessus du contingent. De tous les bleus du bataillon, certainement plus de cent cinquante, il n'y a peut-être pas plus des soixante-cinq sélectionnés à avoir leur certificat d'étude. Sur ceux-ci, une douzaine ont le niveau bac ou plus, certains n'ont pas encore de métier et ils sont dans l'ensemble sursitaires. Les autres sont instituteurs, professeurs, ingénieurs.

Dans ma chambrée, je retrouve Croizat Vialet. Il est devenu un bon copain. J'apprécie sa gentillesse et je crois qu'il m'aime bien. Péronin est ingénieur chimiste. Il a déjà travaillé dans les pétroles, il est très sympathique, il a le don d'en faire le moins possible sans pour cela attirer sur lui les foudres de nos instructeurs. Baldini est mineur dans les mines de fer à Trieux en Moselle, il est d'origine italienne, il a très bon caractère et est très serviable. Cabanac est un paysan de l'Ariège, il est de religion protestante. C'est, lui aussi un bon copain. Nous ne nous quitterons jamais pendant tout notre service militaire, toujours à la suite l'un de l'autre, je suis le dernier B, il est le premier C. Il est très gai, enthousiaste, toujours prêt à faire des blagues. Ces quatre camarades seront ceux avec lesquels je resterai le plus proche, ce qui ne veut pas dire que la plupart des membres du peloton ne le sont pas, bien au contraire, ce sont de bons camarades, comme j'en aurai plus tard en compagnie.

Nous sommes occupés à ranger nos paquetages et à faire nos lits quand celui qui sera notre chef de section se manifeste. Chevrier le précède et crie en entrant dans la chambre "*Garde à vous"*. Nous voilà tous figés au pied de nos lits. Comme un petit coq, raide et droit, il faut le tour de la chambre, il nous toise les uns après les autres avec un regard hautain, certain de supériorité, c'est le sergent Levesque, un engagé qui sort tout droit de l'école des sous-officiers de Rouffac. Il n'a pas encore vingt ans et est le plus jeune d'entre nous. Après nous avoir mis au repos il se présente, il nous avertit qu'il ne transigera jamais avec le règlement et la discipline et pour commencer nous annonce, pour la fin de l'après-midi, une revue de chambre, de détail et d'armes. Nous avons devant nous une journée bien occupée. Quelques minutes après cette visite, Chevrier revient et nous explique la marche à suivre. Dans un premier temps, il faut faire le ménage à fond dans la chambre. Armé chacun d'une bouteille, à genoux nous frottons avec cet instrument bizarre le parquet, entre et sous les lits. Nous n'avons pas encore d'encaustique et en attendant, il faut utiliser l'huile de coude. Il faut aussi enlever la poussière partout où elle a pu se déposer. Sous les lits, sur leurs armatures, sur les baguettes des portes, des fenêtres, sur les moulures des fils électriques, il faut nettoyer les vitres des fenêtres avec du papier journal. Nous mettons nos paquetages bien au carré sur la planche, tous dans le même ordre, les tenues accrochées sur les cintres. Nous faisons nos lits en prenant bien soin que les coins soient bien au carré, les couvertures et les draps bien tirés sans un plis. L'après-midi nous allons à l'armurerie chercher nos fusils et nos brêlages. Il faut les démonter en partie et faire en sortie qu'aucune trace de graisse ne soit visible et que le canon brille. Les cuirs des brêlages doivent être astiqués avec du cirage. Là encore ce bon Chevrier veille sur notre travail et nous montre comment présenter tout ce matériel. Vers 16 heures, le "garde à vous" de Chevrier retentit. Levesque fait son entrée, la tête haute perchée sur un cou raide et droit. Il passe devant chacun d'entre nous, inspecte notre tenue, regarde les lits, les paquetages, se penche pour regarder l'état du parquet et cherche de la poussière sous lits, passe les doigts sur la baguette au-dessus de la porte, examine longuement nos armes. Nous nous présentons quand il passe devant nous. Il ne trouve pas de poussière dans la chambre. Nous sommes bien habillés,

le parquet brille, nos paquetages sont bien rangés. Nos armes ne présentent pas de parties graisseuses. Il garde les dents serrées et, le regard sombre, je crois qu'il est déçu et qu'il aurait peut-être préféré trouver quelques remarques à faire afin de pouvoir nous faire la leçon et pourquoi pas, nous humilier. Il ne fait pas de compliments, mais son œil parle pour lui. Avec Levesque, l'œil reste vide et froid comme celui d'un serpent. Avant de sortir, il daigne nous faire une remarque : "*Si j'avais porté des gants blancs, je suis persuadé qu'ils ne le seraient pas restés*". Un autre "garde à vous" de Chevrier et le petit coq sort. On ne pouvait rêver d'une prise de contact aussi froide. Levesque a poussé le bouchon un peu loin pour que nous le prenions au sérieux. Croizat Violet et Péronin n'ont pas apprécié la démonstration et ils mettront tout leur savoir-faire pour le déstabiliser et ils y arriveront en partie. Ils sont bien décidés, tout en restant dans les limites permises par le règlement, de lui mettre, quand il le faudra, les points sur les "*i*". La présence de ces deux-là, plus âgés que nous et ayant une expérience certaine de la vie est bénéfique pour la chambrée et la section. Quand il le faudra, pendant la durée du peloton, ils sauront modérer et même intimider notre jeune coq. Les deux autres sections du peloton sont commandées, elles aussi, par des sergents de métier, plus âgés et plus décontractés que notre roquet. Nous sommes tombés sur le pire, heureusement Chevrier, son adjoint, est un brave garçon. Il sait arrondir les angles et mettre de l'huile dans les rouages entre les élèves et le maître.

L'ensemble du peloton est commandé par un lieutenant d'origine corse, il s'appelle Susini. Ce n'est pas un officier brillant mais un lieutenant de réserve qui est resté dans l'armée et a pu conserver son grade grâce à la campagne d'Indochine qui emploie les officiers d'active. C'est un ancien sous-officier qui fit les campagnes d'Afrique du Nord, d'Italie avec le général Juin, celles de Provence, des Vosges et bien sûr d'Allemagne. Il prendra beaucoup de plaisir à nous conter ses héroïques faits d'armes avec ses tirailleurs marocains, de vrais soldats ceux-là. Ses histoires auront au moins un avantage, celui de nous accorder d'appréciables temps de repos.

Voilà présenté la composition et les hommes du peloton. Même avec Levesque nous ne regrettons pas d'être des élèves prêts à apprendre notre future fonction de gradés. Un dernier élément extérieur viendra interférer dans notre apprentissage qui vient de commencer dans notre petite société qui vit autonome, presque en marge de l'ensemble du bataillon, c'est la vaccination par piqûre, un rappel de celle que nous avons eue à dix ans. Ce jour-là, nous nous rendons à l'infirmerie. Après nous être mis torse nu, nous nous présentons devant le médecin militaire et les infirmiers. Dans la salle de consultation un banc, nous nous y asseyons à quatre ou cinq. Alors commence ce que l'on pourrait appeler "du travail à la chaîne". Un infirmier, armé d'un tampon de coton et d'une bouteille d'éther, nous passe l'épaule gauche avec, un deuxième plante les aiguilles comme s'il jouait aux fléchettes. Le médecin suit avec une énorme seringue, l'adapte aux aiguilles et, au fur et à mesure, nous injecte la dose de vaccin, un autre infirmier enlève les aiguilles, le dernier passe un dernier coup d'éther. Certains d'entre nous redoutent ces piqûres, il est vrai que, dans le civil, j'avais entendu pas mal d'histoires sur les vaccinations du service militaire qui, pour certains qui n'avaient jamais reçu de piqûres, étaient un véritable supplice. Moi, je suis confiant et une piqûre, qu'elle soit militaire ou civile, est toujours une piqûre. L'épaule reste un peu raide durant la journée pendant laquelle nous sommes au repos. Quelques camarades sont fébriles et se reposent au lit. Nous sommes à la diète et nous n'avons droit qu'à un bol de bouillon à chaque repas. Un seul d'entre nous "tombe dans les pommes" après la piqûre, en se rhabillant. Je crois qu'il ne supporte pas l'odeur de l'éther. Je rentre à la chambre, mais je ne suis d'aucune façon incommodé par mon vaccin et la faim arrive vite aussi, passant outre les recommandations de bien observer la diète, je fais un prélèvement important dans mes réserves stockées dans ma boîte à paquetage et je vais au foyer acheter des casse-croûtes et même boire une bière, rien de tout cela n'entre en réaction avec le vaccin.

Le foyer en question est juste au-dessous du casernement du peloton. Croizat Violet, Péronin et quelques autres ont pris l'habitude d'y aller prendre leur petit-déjeuner. Il est vrai qu'un bon chocolat chaud ou un café au lait avec un petit pain frais n'a rien de comparable avec le jus de chaussettes et les biscuits toujours aussi durs, du réfectoire. Je prends l'habitude de les accompagner, une seule ombre au tableau, ce n'est pas gratuit et certaines fins de mois seront difficiles.

Je ne sais pas quand je pourrai sortir de la caserne. Nous sommes toujours consignés et nous le serons jusqu'à la fin de la série de piqûres d'une part et, d'autre part, il faut que nous sachions bien nous tenir dans nos tenus n° 1 que nous n'avons pas encore reçues, que nous ayons bien appris les règles du parfait militaire qui se déplace dans le monde civil.

Nous percevons notre prêt tous les quinze jours. Pour le deuxième classe que je suis, il est de 30 F par jour (c'est encore des anciens). Nous avons droit, tous sans exception à du tabac. Même les non-fumeurs sont tenus de le prendre. Ce sont des cigarettes (5 ou 6 paquets) et du tabac (2 paquets) fabriqués spécialement pour l'armée, d'une qualité plutôt inférieure aux gauloises bleues et au tabac gris. À cette époque, je fume, deux copains non-fumeurs me revendent leur tabac un petit prix, mais souvent il me faut acheter des gauloises pour faire la soudure. Il y a le problème du tabac en paquet, je ne sais pas rouler les cigarettes, j'avais prévu le coup et mon père m'avait donné une pipe qu'il ne fumait que rarement. J'essaye de fumer cette pipe, mais l'effet n'est guère concluant. Lorsque j'ai cet instrument entre les dents, la salive emplie ma bouche et me donne une envie de cracher que je ne peux satisfaire dans la chambre. Il me faut donc descendre fumer dans la cour ou encore quand nous sortons en exercice. En revanche il nous est interdit de fumer la pipe en ville, je n'arriverai jamais à fumer mon tabac en paquet.

Rentré le 4 novembre, je ne sortirai en ayant quartier libre pour sortir en ville qu'un dimanche avant Noël. Ce sera très long comme attente mais je me rattraperai bien par la suite. Nous avons un avantage au peloton qui n'est pas négligeable, nous sommes exceptés de corvées et de gardes. Nous avons juste notre couloir notre escalier et nos sanitaires à entretenir et bien sûr la chambrée, nous faisons ces petits travaux à tour de rôle. Ces exemptions ne sont pas négligeables, elles nous permettront, notre journée terminée de pouvoir sortir les samedis après-midi et les dimanches toute la journée et aussi tous les soirs où nous n'avons pas étude. Les samedis et dimanches avec une permission de spectacle nous ne sommes pas tenus de rentrer avant une heure, les autres jours c'est avant l'extinction des feux.

Le travail au peloton se décompose en deux parties : la pratique qui comprend la manœuvre sur le terrain c'est-à-dire son occupation, son utilisation le déplacement, le maniement des armes sur celui-ci. Le terrain de manœuvre est situé à près de cinq kilomètres de la caserne, l'aller et retour se fait toujours à pied ce qui fait qu'avec les déplacements que nous faisons en exercice c'est toujours entre quinze ou vingt kilomètres que nous faisons chaque jour. Je prends vite l'habitude et je ne fatigue pas. Il y a aussi les vraies marches, celles que l'on fait sans s'arrêter, à travers champs, prés et bois avec le sac à dos, les brêlages et le fusil. La première fera plus de 30 kilomètres sans entraînement. Le sol est gras et humide, la terre colle aux souliers. Nous rentrons crottés, fatigués et avec des ampoules aux pieds. Par la suite, avec l'entraînement, j'aime bien marcher, j'ai l'impression d'être libre, pourvu que je suive la colonne, je peux fumer, mettre les mains dans les poches. Je fais connaissance avec le pays, nous traversons des petits villages, on y voit de grandes maisons avec l'étable, la grange dans le même bâtiment, la rue est pavée. Devant chaque maison, il y a le tas de fumier bien relevé au carré et, plus curieux, un petit tas de fumier en dessous de chaque fenêtre. Comme on est en hiver je suppose que c'est pour dégivrer les vitres. Un autre avantage des marches, c'est que nous sommes débarrassés de notre petit coq. Nous faisons aussi des marches à la boussole qui nous permettent de mettre en pratique nos cours de topographie. Ce n'est pas évident et nous n'arrivons pas souvent au point d'arrivée surtout quand elles se déroulent dans les bois remplis de fourrés. La théorie est là, comme c'est souvent le cas, plus facile que la pratique.

Le maniement d'armes et les séances de marche au pas cadencé dans la cour de la caserne sont les plus désagréables des occupations à l'extérieur. C'est incroyable le nombre de fois qu'il faut recommencer un mouvement, il ne faut entendre qu'une crosse frappant la terre, il ne faut entendre qu'une main claquant sur le fut du fusil. Le responsable d'un bruit à retardement ou précipité, s'il est remarqué, a droit à une séance de "pompes" que ne manque pas de lui infliger, avec un sourire sadique, notre brillant chef de section. Là, il jubile et prend plaisir au spectacle qui, il faut bien l'avouer, nous fait bien rigoler, nous aussi mais en dedans et en ne laissant voir qu'un discret sourire.

Le tir est la partie la plus intéressante des activités pratiques. La première séance a lieu dans le stand de la caserne. Nous tirons à vingt mètres avec des carabines "Mauser 5.5.". Je suis assez content de mon résultat. Les tirs suivants ont lieu sur-le-champ de tir qui se trouve à neuf kilomètres de la caserne. Nous nous y rendons souvent à pied, quelquefois en camion pour gagner du temps. Là, à ma grande surprise, je suis dans les meilleurs, les cibles sont à deux cents mètres. Ce sont le plus souvent des silhouettes. Le tir au fusil est intéressant à partir du moment où nous pouvons mettre en pratique ce que nous avons appris en théorie sur la méthode du paletage. En effet, les fusils que nous avons peuvent se régler grâce à leur œilleton mobile en hauteur et en direction. Pour ce réglage, nous tirons sur des cibles conventionnelles trois cartouches. Au pied des cibles, il y a une fosse dans laquelle se trouvent des camarades qui indiquent à ceux qui tirent l'emplacement exact de leurs balles sur la cible par rapport au centre, grâce à une palette (un disque noir monté sur un long manche) posée sur la cible suivant un code conventionnel. Nous connaissons aussi les positions exactes des impacts. Il ne reste plus qu'à régler nos fusils en connaissant bien la valeur d'un tour des vis de réglage de l'œilleton aussi bien en hauteur que latéralement. Si tous les camarades n'ont pas compris ce système de réglage, moi j'arrive à régler parfaitement mon fusil ce qui me permettra de faire de bons tirs pendant la durée des deux pelotons. La position du tireur est celle du tireur couché. Nous tirons aussi avec toutes les armes en service dans les compagnies dites "de voltige" (autrement dit de fantassin), au fusil-mitrailleur, c'est un peu la technique du tir au fusil avec, comme différence, un bipied fixé à l'avant de l'arme et sur lequel elle repose. Le tir se fait par de courtes rafales de trois à cinq ou six coups. Pour mon compte personnel, j'aime mieux mon fusil. Nous tirons encore au pistolet mitrailleur (P.M. ou en langage profane, mitraillette) au P.A. (pistolet automatique ou revolver). C'est avec cette dernière arme que je fais le moins bien, c'est du tir instinctif où je ne brille pas. Nous n'avons pas de mitrailleuses au peloton, celles du bataillon sont en service à la compagnie d'appuis. En revanche, nous avons un mortier avec lequel nous apprenons la technique de tir, mais avec lequel nous ne pouvons tirer qu'au camp de Bitche, en manœuvre la première fois et à l'école à feu la seconde, c'est un tir très intéressant. Nous avons un lance-roquette flambant neuf, les compagnies n'en sont pas encore dotées, il est français et remplacera à terme ceux d'origine américaine qui sont plus encombrants et moins précis. En cours de peloton, nous avons une dotation de deux roquettes à blanc. Si elles ont une charge propulsive normale, elles n'ont pas de charge explosive, nous allons pouvoir mettre en pratique ce que nous avons appris en cours sur cette arme. Le lance-roquette est une arme antichar dont la munition est dotée d'une charge creuse qui peut traverser tous les blindages en concentrant la chaleur de l'explosion sur un impact de deux ou trois centimètres de diamètre. À cet endroit, le métal fond et par le trou ainsi créé, la chaleur entre à l'intérieur de la cible qui brûle ou explose. Sur notre champ de manœuvre, un petit blaukauss en terre avec une meurtrière a été construit certainement au cours d'un exercice. Il pourra, le moment venu, servir de cible. Ce jour-là, le lieutenant nous a fait prendre notre lance-roquette ainsi que les deux munitions à blanc. C'est moi qui me trouve chargé de transporter l'engin. Après avoir manœuvré tout un après-midi, Susini qui me sait l'un des meilleurs au tir me demande de tirer les deux roquettes, en principe c'est dans une section d'appuis où je suis censé servir plus tard dans ma compagnie, que cette arme est affectée. Quelques jours auparavant, nous avions étudié le lance-roquette en cours d'armement, pas le français que je promène, mais l'américain qui est en service. Ce dernier n'a pas de recul et la charge propulsive a fini de brûler quand la roquette sort du tube plus long que celui du français. En bon élève, je prends la position réglementaire, un camarade charge et branche la roquette sur le système de mise à feu, je suis à genoux, la main gauche passée devant le bouclier de protection comme je l'ai appris et la main droite sur la poignée de détente. Je vise calmement, je suis calme et n'ai aucune crainte et j'appuie sur la poignée. Une seconde plus tard, je me retrouve sur le dos, la main gauche blessée par d'innombrables impacts de la poudre de propulsion qui se mettent à saigner. Tous les copains, les instructeurs et le lieutenant rient de bon cœur, moi je suis plutôt vexé, pourtant je n'ai pas fait de faute, mais cette arme ne devait pas avoir de recul alors qu'elle en a un sérieux, elle ne devait pas faire de projection de poudre mais la main posée devant le bouclier a reçu sa dose, l'erreur ne vient pas de ma part mais de la leçon, elle avait concerné l'arme américaine et non la française. Je ne me plains pas, je reprends ma place, je place cette fois ma main gauche derrière le bouclier, je serre bien mon arme en appuyant mon casque sur le bourrelet qui se trouve en haut du bouclier et prévu à cet effet, le copain charge la deuxième roquette, je vise en prenant bien mes appuis au sol et je tire. Cette fois, je ne bouge pas et ne reçois aucune projection de poudre. Les copains applaudissent, le lieutenant s'inquiète de ma main

gauche recouverte de sang, il me conseille d'aller le lendemain à l'infirmerie. Ensuite, nous allons voir le résultat, les deux roquettes sont dans le créneau. Pour un tir à deux cents mètres, ce n'est pas mal. Le lieutenant me félicite et nous rentrons à la caserne. Pour tout soin, je me lave bien la main qui ne saigne plus et le lendemain je n'irai pas à l'infirmerie. Je n'ai qu'une multitude de petites croûtes qui ne me font pas souffrir. Je crois que le lieutenant apprécie mon attitude. Je ne tire pas au flanc ce que j'aurais pu faire en allant à l'infirmerie et puis, je suis et serai le seul à avoir tiré au lance-roquette durant la durée du peloton.

La partie théorique de l'instruction, je la trouve plutôt intéressante, nettement plus que la partie pratique. En premier lieu, elle se tient dans une salle chauffée où nous nous trouvons pour une demi-journéee, jamais moins de deux heures. J'apprécie le chauffage, d'autant plus que l'hiver qui commence s'annonce rude. Comme pour la pratique, nous étudions plusieurs matières : Le combat, le rôle dévolu aux diverses composantes de l'armée, le rôle des différentes unités, en particulier celles d'un régiment d'infanterie avec ses batillons, ses compagnies, ses sections, ses groupes, le rôle du bataillon de commandement, celui des compagnies de commandement comme celles d'appui.

Nous apprenons tout sur les armes qui sont en service dans un bataillon comme le nôtre, leur utilisation au combat, les différents modes de fonctionnement au coup par coup ou en automatique, leurs munitions, cartouches, obus de mortier, roquettes. Les mines font l'objet d'une étude bien particulière. Elles sont très dangereuses et on peut les trouver un peu partout dans la nature. Elles sont de nature et d'utilisations bien spécifiques, antipersonnelles, antichars. C'est un spécialiste qui n'est pas instructeur au peloton qui nous donne une série de cours sur l'utilisation de ces armes mais aussi sur leur détection et sur le déminage avec une baïonnette, avec aussi un détecteur de mines dont il nous fait une démonstration. Bien que les gaz de combat soient interdits par les instances internationales, ils sont encore d'actualité, des gaz lacrymogènes à la trop fameuse ypérite, il y en a toute une famille. Nous n'apprenons pas à nous en servir, mais à nous en préserver en nous protégeant avec des maques à gaz et pour tester leur bon fonctionnement, nous passons tous à la chambre à gaz (un réduit saturé de gaz lacrymogène où nous pouvons constater l'efficacité des masques puisque aucun de nous n'en sort la larme à l'œil).

La balistique fait l'objet de cours particuliers. Nous apprenons la différence qu'il y a entre un tir tendu et un tir courbe, l'utilisation de l'œilleton mobile de nos fusils et la manière de le régler par le paletage. Je suis surpris d'apprendre qu'une balle qui sort d'un canon de fusil décrit une courbe, c'est ce qui oblige les armes à avoir un œilleton mobile en hauteur (la hausse) suivant la distance de l'objectif. Le fusil dont nous sommes dotés, je l'ai déjà décrit, possède un œilleton qui se règle aussi en direction ce qui permet à chaque tireur, qui a une façon bien à lui de tirer, de régler son arme pour lui-même. De nombreux fusils encore en service n'ont pas le réglage en direction ce qui oblige de faire la contre visée, c'est-à-dire de viser la cible non en son centre mais à une distance égale à celle de l'impact des balles d'essai à l'opposé de celles-ci.

Les cours les plus intéressants sont ceux de topographie. On y apprend à lire et à déchiffrer des cartes d'état-major sur lesquelles se trouvent de nombreuses indications qui passent souvent inaperçues comme les courbes de niveau. À partir de ces courbes, il est possible de faire la coupe d'un parcours sur un terrain, d'un point à un autre. J'apprends qu'il a trois Nord, aussi curieux que cela puisse paraître : le Nord géographique, le Nord magnétique et le Nord Lambert. Le Nord géographique est celui par lequel passe l'axe de la terre qui rejoint le pôle sud et autour duquel la terre est censée tourner, le Nord magnétique est celui qu'indique la boussole, le Nord Lambert est celui qui sert de point de départ aux méridiens de nos cartes d'état-major. Une indication sur la carte indique le Nord magnétique, elle permet d'orienter la carte avec une boussole. La boussole dont nous nous servons a deux flèches, une qui indique le Nord magnétique, une autre que l'on cale sur la carte en direction d'un objectif à atteindre sur celle-ci. La direction que donne la deuxième flèche en orientant la boussole vers le Nord indique, par exemple, la direction que l'on doit prendre lors d'une marche à la boussole. Ces marches sont relativement faciles en terrain découvert où l'on peut prendre un point de repère le plus loin possible dans la direction, elles le sont beaucoup moins dans les bois où la vue est

limitée à quelques dizaines de mètres, voir à quelques mètres quand il arrive que l'on rencontre des fourrés.

Ces différents cours nous sont donnés le plus souvent par des instructeurs spécialisés qui ne font pas partie de l'encadrement du peloton, souvent un officier pour le combat, un sous-officier pour les armes, les explosifs et les mines.

Nous n'avons aucune documentation, il nous faut prendre à l'écrit tous nos cours. Ce qui paraît facile pour ceux qui ont fait des études, l'est beaucoup moins pour moi, je n'ai jamais écrit bien vite aussi j'ai les pires difficultés à prendre le cours dans son intégralité. De plus j'écris très mal et afin de pouvoir me relire, je suis obligé de les recopier le soir même, quelquefois dans la chambrée, le plus souvent à l'étude. L'étude a lieu trois ou quatre soirées par semaine de 19h30 à 21 h. Elle se tient en salle de cours et sous la surveillance d'un instructeur du peloton. En principe, nous étudions les cours pris dans la journée. Moi, je les recopie, c'est une bonne chose pour les retenir même si de ce côté-là, je suis encore bien servi par une très bonne mémoire.

Lors d'un cours d'armement, le sujet dévie sur l'arme atomique qui, à cette époque, est connue depuis moins de dix ans. Péronin prend part à la conversation et devant l'instructeur médusé fait une brillante démonstration de son savoir sur l'atome. L'officier instructeur en question doit faire part au commandant Morel, chef du bataillon, des connaissances étendues de l'ami Péronin aussi, celui-ci, est-il très surpris d'être sollicité pour organiser une conférence sur la bombe atomique. Bien sûr, il donne son accord sans aucune hésitation, un sourire triomphant se dessine sous sa moustache noire. Il est ingénieur chimiste, il a travaillé dans les pétroles, je suppose qu'il a eu connaissance pendant ses études de l'atome mais je croirais plutôt qu'il a lu des revues spécialisées et scientifiques traitant de ce sujet. De toute façon, tel que je le connais, il est bien capable d'inventer ce qu'il ne connaît pas.

Quelques jours plus tard, un après-midi, tous les gradés du bataillon, officiers, sous-officiers, élèves gradés du peloton, commandant en tête, sont reçus par l'ami Péronin, la moustache en bataille, dans une grande pièce qui tient lieu de salle de conférence.

La conférence commence. Craie en main devant un tableau noir, notre apprenti sorcier explique avec force détails, la composition de la matière, les atomes, les noyaux, les protons, les électrons, la radioactivité, la réaction en chaîne. Tout cela fait l'objet de beaux schémas tracés au tableau. Il passe à la bombe, en explique le fonctionnement et pour une meilleure compréhension, la dessine au tableau. Nous découvrons la charge nucléaire, son détonateur. Il dessine jusqu'à la goupille de sécurité (sûrement un emprunt à un cours d'armement du peloton). Son exposé est brillant, il répond avec sûreté à toutes les questions. Le commandant le félicite imité en cela par tous les officiers et les sous-officiers. Quant à tous ses camarades du peloton beaucoup ont été intéressés. Je suis de ceux-là, mais tous lui savent gré du bon moment qu'ils ont passé au chaud. Il faut l'admettre, Péronin est un as de la communication. Je me suis laissé prendre par son exposé qui, malgré ses sources obscures, n'en était pas moins scientifique. De retour à la chambrée, il nous avoue n'avoir jamais été un spécialiste du nucléaire et encore moins de la bombe. En tout état de cause et à partir de jour, il aura toujours des rapports privilégiés avec l'état-major du bataillon même Levêque le laisse relativement en paix. Il participe aux travaux du peloton d'une façon plutôt marginale, il trouve souvent de bons prétextes pour ne pas "crapahuter" (se déplacer sur le terrain de manœuvre) avec nous. Entre autres, il a lié connaissance avec le dentiste du bataillon, un appelé lui aussi. Pendant plus de deux mois, il se rendra chez le dentiste pour se faire soigner les dents qui n'en demandaient pas tant. Quand il quittera le peloton, il ne reviendra pas en compagnie avec nous, ne partira pas à l'École des Officiers de Réserve à Saint Maixant, mais gravitera jusqu'à sa libération dans l'entourage immédiat du commandant.

L'activité extérieure qui ne m'emballe pas du tout c'est bien le sport. Les courses, le 100 mètres, le 1000 mètres, le cross, les sauts en hauteur et en longueur, le lancer de poids, la corde lisse ne m'inspirent pas du tout. Je participe à toutes ces disciplines sans enthousiasme, mais ce dont j'ai horreur c'est le parcours du combattant, un parcours parsemé d'obstacles de toutes natures dont un mur en béton de 2 mètres de hauteur qu'il faut escalader. Après plusieurs essais infructueux, je prends

la décision de passer à côté ce qui me pénalise pour mon temps et réduira ma moyenne pour mes examens dans lesquels le sport a un coefficient important.

Avec ses avantages et ses désagréments, le peloton me plait bien. Les copains qui sont restés en compagnie ont des classes comme nous avec même plus d'exercices extérieurs dont beaucoup de marches, de maniements d'armes, de sport. En plus, ils sont souvent de corvées de quartier, de cuisine et très vite de garde. Au peloton le niveau intellectuel est aussi plus élevé qu'en compagnie, j'apprécie entre autres l'amitié que me portent mes camarades Croizat Violet et Péronin. Je discute souvent avec eux d'un peu de tout, mais c'est toujours intéressant. Lorsque nous avons la permission de sortir, je serai presque toujours avec eux.

Je suis rentré à la caserne le 4 novembre, je n'en ressortirai, en ayant quartier libre, que le dernier dimanche avant Noël, comme tous les bleus du bataillon. À cela, il y a plusieurs raisons. À cette époque, on ne lâche pas les nouveaux soldats en tenue et inexpérimentés dans les rues d'une ville de garnison avant qu'ils ne connaissent les rudiments de la discipline militaire. Par exemple, savoir saluer lorsque l'on rencontre des gradés, tous à partir de sergent. Il y a aussi les patrouilles militaires qui sillonnent la ville : trois hommes, un sergent et deux gardes. Ils sont là pour s'assurer de la bonne tenue des militaires en liberté. Les plus dangereuses pour nous qui sommes du 26 R.I. ce sont les patrouilles d'un régiment de dragons (de chars) caserné aussi à Lunéville, dans une autre caserne. Les jeunes de ce régiment ont, eux aussi, tout à craindre de nos patrouilles. Au peloton, nous sommes tenus de saluer tous les gradés même les caporaux ce qui les ennuie plutôt mais les supérieurs l'exigent. En principe, nous saluons nos supérieurs le matin et comme nous travaillons ensemble toute la journée, ce salut suffit pour la simple raison, c'est que ceux-ci sont obligés de nous rendre notre salut et cela les ennuie. Un seul est intransigeant, c'est bien sûr notre petit coq de chef. Autant de fois que nous le croisons dans les escaliers, les couloirs, la cour, autant de fois il nous faut le saluer.

Croizat-Violet du haut de ses 27 ans admet mal cette discipline imbécile exigée par un gamin de 19 ans. Un soir après l'étude, au terme d'une journée au cours de laquelle Levesque avait usé et abusé de sa situation de chef de section, Croizat lui rend visite dans sa chambre qui se trouve juste en face de la nôtre. La confrontation doit être âpre, nous entendons des éclats de voix bien après le couvre-feu. Croizat ressort de l'entretien mi-satisfait, mi-déçu, il a dit ses quatre vérités à Levesque, mais celui-ci, buté, n'a rien voulu entendre et s'est retranché derrière le règlement, comme un juge derrière le code civil. Pour Croizat, notre chef de section est avant tout un timide qui doit avoir peur de se trouver en état d'infériorité devant ses hommes plus âgés que lui et devant certains porteurs d'un bagage intellectuel supérieur au sien. Si cette entrevue ne change pas grand-chose dans l'immédiat au comportement de Levesque, à partir de cette date, il se montrera plutôt moins agressif avec nous.

Notre première sortie en quartier libre tient aussi à la fin de la série de piqûres pour le vaccin, nous sommes consignés jusqu'au terme de celles-ci. Si les premières semaines nous n'avons pas tellement le temps de nous ennuyer, les dernières semaines me paraissent une éternité. Un aumônier militaire est en poste à Lunéville, il vient les dimanches matin célébrer une messe à la caserne. Nous sommes quelques dizaines à y assister, le peloton y est bien représenté. Je vais à ces messes en compagnie de Croizat qui est catholique pratiquant, de Péronin dont je n'ai jamais su s'il y vient pour passer le temps ou pour vivre sa foi, Baldini est d'origine italienne et s'il n'est pas un fervent pratiquant, c'est quand même un bon chrétien, seul, dans le petit groupe de copains que je me suis fait, Cabanac ne vient pas avec nous, c'est vrai qu'il est protestant.

Pendant toute cette période, pour passer le temps, les samedis après-midi à partir de 15 heures, le dimanche toute la journée, je lis, je joue aussi aux cartes. Péronin nous apprend à jouer au poker, jeu qui détrônera vite la belote. Nous jouons de l'argent mais avec des mises minimums limitées à quelques francs. Un après-midi, le sergent, chef de la deuxième section, vient pour discuter avec Péronin ou Croizat-Violet, nos intellectuels. Il nous met en garde, les jeux d'argent sont interdits à l'armée. Pour continuer à jouer, malgré cette interdiction, nous confectionnons des jetons en carton. Avant de commencer une partie, nous en échangeons contre l'argent correspondant que nous mettons dans une boîte. À la fin de la partie nous reprenons dans la boîte ce qui correspond aux jetons que nous

détenons à ce moment-là. Je n'ai jamais gagné ni perdu de grosses sommes à ce jeu-là, mais j'ai, grâce à lui, passé de bons moments.

De temps en temps, je vais jusqu'au foyer. C'est en fait comme un café. On peut y trouver de la bière, des jus de fruits, du vin, c'est du sylvaner, un petit vin blanc d'alsace qui se boit très bien et qui me rappelle, en moins fin, le sauvignon de Preuilly et de Quincy. On y trouve aussi des casse-croûtes, compléments indispensables aux repas de la cantine quand ceux-là sont particulièrement infects. J'ai déjà parlé des petits-déjeuners, des cigarettes qui dépannent les soldats qui sortent peu. Il y a aussi du papier à lettres, des enveloppes, des timbres, des cahiers, etc. Si je prends la plupart de mes petits-déjeuners dans ce sympathique établissement, je n'en suis pas un pilier pour autant. En effet, même si ce que l'on trouve ici est moins cher que dans les commerces, je me doute que je mettrais vite à mal mon portefeuille si je le fréquentais assidûment. En revanche, je fume de plus en plus, ma décade, celles de mes deux copains sont loin de faire la soudure et je suis obligé d'avoir recours plus qu'il ne faudrait aux gauloises. Je fume au moins deux paquets par jour sans compter quelques pipes.

Un après-midi de dimanche, on nous propose (aux bleus du bataillon) de nous conduire au stade pour assister à un match de football. Je ne suis pas un grand amateur de ce sport si ce n'est dans les pages sportives du Berry Républicain où je lis les exploits des principales équipes du Cher. Je crois même qu'avant ce jour je n'ai jamais assisté à un match en entier. Je prends place dans le groupe de volontaires qui s'est constitué. Nous sortons en tenue de sortie et capote, en colonnes par trois, encadrés par quelques sous-officiers volontaires qui nous conduisent au stade. Je ne peux m'empêcher de penser que notre groupe doit ressembler à la sortie dominicale d'un orphelinat, les capes bleu marine en moins.

Lunéville doit être une ville de l'importance de Vierzon mais je peux assurer qu'à cette époque-là aucune ville du département du Cher n'a un stade aussi grand et aussi complet que celui dans lequel je pénètre après avoir acquit le droit d'entrée à demi-tarif. Il comprend un beau terrain de football. Autour de celui-ci, une piste d'athlétisme et au pourtour de celle-ci une piste cycliste en béton, un muret sépare cette piste des spectateurs. Ceux-ci sont debout sur trois côtés, sur le quatrième des tribunes en béton accueillent les places assises. Si je me souviens très bien du stade, je n'en avais jamais vu de semblables, sauf peut-être au cinéma, je n'ai plus aucun souvenir du match. Je suppose qu'il s'agit d'une rencontre entre l'équipe locale et une équipe visiteuse dans le cadre d'un championnat. J'apprécie cette sortie qui a bien occupé un après-midi voué à l'ennui mais j'ai beaucoup moins aimé la promenade en rang car, quoique berrichon, je n'aie pas une vocation de mouton.

Nous avons eu quelques semaines après notre incorporation, le plaisir de recevoir nos tenues de sortie n° 1 : capote, pantalon et blouson. Le tailleur a bien fait son métier du moins en ce qui me concerne. Elle me va comme un gant, un seul inconvénient, il faut la repasser bien qu'elle ne soit pas fripée, ici on est à cheval sur les tenues. Il est inconcevable de sortir de la caserne avec des plis qui seraient plus ou moins flous. Je ne me souviens plus comment un fer électrique est arrivé dans la chambre, je pencherais pour une location comme pour le poste de radio que nous avons aussi. La location de ces appareils répartie sur les douze occupants de la chambrée ne représente pas grand-chose. Je suppose que c'est Chevrier ou plutôt Burlé, le caporal qui a fait rentrer ces deux appareils. Les plis du pantalon ne sont pas compliqués bien que je n'aie, jusqu'à ce moment-là, tenu de fer à repasser. Je me débrouille pas trop mal. Pour la veste, les choses se compliquent. En effet, dans le dos de celle-ci, il faut faire quatre plis, un horizontal qui va d'une épaule à l'autre, un vertical qui va de la ceinture au pli horizontal, et deux obliques partants de la ceinture comme le vertical pour rejoindre le pli horizontal aux épaules. Je crois que la première fois c'est encore un ancien qui me montre comment opérer. Je regrette de ne pouvoir le citer, mais je ne me souviens plus lequel c'est. La tenue de sortie ne comprend pas obligatoirement les brodequins clous de l'armée, il est toléré et même conseillé de porter des chaussures de ville à la condition qu'elles soient noires.

Durant tout l'hiver, nous aurons de gros problèmes de chauffage. Il nous est alloué en tout et pour tout un bac de charbon par semaine, c'est tout juste suffisant pour chauffer la chambrée le samedi après-midi et le dimanche. Les autres jours d'un hiver précoce et rigoureux, nous n'avons pas de feu.

La salle de cours est chauffée, aussi personne ne boude ceux-ci et l'étude qui s'y déroulent. Nous ne traînons pas longtemps dans la chambre la semaine et nous sommes vite couchés. Il faudra qu'en janvier la température descende aux environs de moins 20, qu'une épidémie de grippe sévisse au bataillon, que l'infirmerie soit pleine, que les malades n'y trouvent plus de places et restent en compagnie, pour qu'il nous soit alloué suffisamment de charbon pour chauffer convenablement tous les jours.

Le courrier est le seul lien qui me rattache à Preuilly et à la tribu Bugeon. J'écris une lettre toutes les semaines à mes parents. Ma mère me répond régulièrement et me tient au courant de l'actualité de la famille et du village. Il arrivera que ce soit mon père qui me réponde, peut-être deux ou trois fois. J'en suis heureux et ému car je sais qu'il a horreur d'écrire, c'est toujours ma mère qui se charge du courrier autre que celui de l'entreprise. Paulette m'écrit aussi régulièrement, quelquefois Jacqueline et Édith. Quand je suis courageux, il m'arrive de donner de mes nouvelles aux copains de Preuilly, le plus souvent à Henri Beurdin. Il me tient, lui aussi, au courant des nouvelles, en particulier celles qui concernent la bande. Il paraît que Robert Chéritat file le parfait amour avec Jacqueline, la fille du Sudray, il la fréquentait déjà avant mon départ, la bande sort toujours le plus souvent sur Saint Florent.

Tous les mois, je reçois de la maison un mandat, il est toujours le bienvenu, je ne manquerai jamais d'argent pendant mon service, mais il ne faut pas que dépense à tout va. Il faut savoir qu'avec mon prêt de 30 F (anciens) par jour je ne pourrai pas me permettre beaucoup de fantaisie. Quelquefois, c'est un membre de la famille qui pense à moi. C'est toujours agréable de recevoir un petit bonus. Ce qui me réjouis toujours, c'est de recevoir un colis. Il en arrive un de la maison tous les mois. Ces colis sont remplis de victuailles, de conserves, de charcuterie, de biscuits, du chocolat mais aussi et surtout des fromages de chèvre faits à point, ils sont de la production de Madame Tatin la mère de Raymond. Pour compléter l'inventaire, je trouve toujours une bonne bouteille de vin blanc ou d'eau-de-vie. Mes colis, il n'y a pas que moi qui les attends, j'en fait souvent profiter mes copains les plus intimes. Croizat-Violet qui a un faible pour mes fromages attend les colis avec autant d'impatience que moi, il aime bien les arroser avec un verre de vin blanc. Je ne fais pas une grosse consommation d'eau-de-vie, mais elle ne manque pas d'amateurs dans la chambrée. Je ne suis pas le seul à recevoir des victuailles. Quand les copains en reçoivent, ils partagent également. Je garde un bon souvenir de la charcuterie maison des colis des copains du sud-ouest Cabanac ou Justin Faure. Paulette à qui je m'étais peut-être plaint du froid me fait parvenir un pull-over kaki et deux paires de gants. Les gants en tricot de laine du paquetage ne sont pas bien épais et vite troués aussi ceux de Paulette me seront très utiles durant les grands froids. Je ne suis pas particulièrement frileux, mais j'ai, de tout temps, craint le froid aux mains. Les caleçons longs que j'avais trouvés ridicules quand ils m'avaient été remis avec mon paquetage, je serai bien content de les trouver et de les enfiler quand le froid lancera son offensive et que le thermomètre prendra pour habitude de ne pas remonter au-dessus de zéro, tant pis pour le ridicule. Je les trouve douillets et confortables, je retiendrai la leçon et rendu à la vie civile, je continuerai à porter ces sous-vêtements qui m'avaient toujours donné l'impression de venir d'un autre siècle quand je les voyais portés par mon grand-père, mon père ou Jean.

Durant ces premières semaines de vie militaire, je découvre le cinéma aux armées. Le premier film qui nous est donné de voir quelques jours après mon incorporation, c'est un film qui met en garde les jeunes soldats ignares que nous sommes censés être, contre les maladies vénériennes. À cette époque, il n'est pas question de sida, mais grâce aux antibiotiques ces maladies très graves voilà encore quelques années, se soignent très bien. Malgré tout partant du concept qu'un homme averti en vaut deux, notre hiérarchie nous fait visionner un film qui doit dater de l'avènement du cinéma parlant. J'en connaissais l'existence, il en a déjà été question dans ma campagne où nombre de copains bien plus âgés que moi l'avait déjà vu. C'est un film plutôt désuet dont l'impact sur les jeunes que nous sommes prête plus à faire sourire et même rire, qu'à nous dissuader de rester chaste tout au moins le temps du service. Heureusement d'autres films sont projetés, un par semaine pour un prix d'entrée modique, je ne me souviens que d'un seul de ces films, "la mousson".

La première sortie et les suivantes

Voilà plus d'un mois et demi que je suis incorporé et que je ne suis jamais sorti de la caserne autrement qu'en colonne par trois pour aller au terrain de manœuvre, au tir, faire du cross, une marche et une fois une sortie accompagnée. Le dimanche qui précède Noël, aux environs du 15 décembre, nous avons enfin quartier libre. Nous sommes enfin jugés aptes à nous déplacer dans les rues de Lunéville sans être accompagnés. Pour cette première sortie, il nous faut être impeccablement vêtus, bien rasé, les cheveux taillés de près. Il y a un coiffeur au bataillon. Ce doit être un coiffeur qui fait son service et je suppose que pour conserver sa place, les coupes qu'il pratique sont ce qu'il y a de plus réglementaire, c'est-à-dire que les cheveux ne doivent pas dépasser du calot. À partir de ce jour où je sortirai, j'irai chez le coiffeur en ville, j'aurai le plaisir d'y retrouver l'ambiance du salon de coiffure de ce brave Monsieur Deschatres à Quincy. Dans ce salon, on connaît bien la coupe militaire, mais celle-ci, tout en étant courte, est moins ridicule que celle du figaro de la Barolière.

Ce dimanche-là, je ne fais pas la grasse matinée comme j'en avais pris l'habitude. Je me lève assez tôt, je me fais un brin de toilette, je me rase de près, je revêts ma belle tenue n° 1, aux plis bien formés et bien droits, mes souliers brillent. Pour la première fois, je suis coiffé du calot fantaisie que je me suis payé à la boutique du foyer avec la fourragère rouge (le 26 R.I. est décoré de la légion d'honneur, guerre 14-18), fantaisie elle aussi, mais que je n'ai pas le droit de porter avant qu'elle soit remise à mon contingent lors d'une cérémonie officielle. Ce calot a une bien meilleure coupe que le réglementaire mais il est, bien sûr, aux mêmes couleurs, bleu marine avec le fond rouge. Il faut le porter penché à droite, le bord à deux doigts de l'oreille. Les boutons de cuivre jaune de mon blouson et de ma capote brillent comme de l'or. Je les ai astiqués au "miror" en prenant bien soin de glisser entre le bouton et le drap de la tenue, un carton pour ne pas salir ce dernier, autour du bouton.

Nous sommes trois ou quatre copains à sortir ensemble. C'est la première fois que je passe par le poste de police. Dans celui-ci, assis derrière le bureau, se tient un sergent engagé, chef de poste. Dans cette pièce, il y a aussi le caporal et quelques hommes qui attendent leur tour de garde. Aussitôt entré, il faut saluer, se découvrir, se mettre au garde à vous et se présenter. Le chef de poste me regarde d'un œil soupçonneux, il se lève, tourne lentement autour de moi, il ne trouve rien à critiquer et il me dit : "*c'est bon, allez*". Il ne m'arrivera jamais de me faire refouler au poste. Cette mésaventure arrivera à quelques-uns de mes camarades qui s'entendent dire : "*vous reviendrez quand vous serez en tenue*" sans pour autant qu'on leur en donne la raison. Il leur faut donc rentrer à la caserne, se passer en revue et chercher le défaut. Cela peut être une barbe mal rasée, des cheveux qui sortent du calot, un bouton terne, un pli mal fait, des chaussures mal cirées, etc.

Je suis enfin dans la rue, libre de mes mouvements, libre d'aller où je veux jusqu'au soir minuit. J'ai déposé une permission de spectacle qui m'a été accordée. La liberté est, je crois, ce que l'homme a de plus précieux. Je ne l'avais jamais ressenti à ce point, comme ils doivent être malheureux en prison. Je me retrouve devant la caserne avec Croizat-Violet, Péronin et quelques autres copains de la chambrée ou de la section, peut-être Baldini et Brochet avec lesquels j'ai toujours sympathisé. Nous allons dans le centre de la ville où nous flânons en attendant onze heures, heure de la grand-messe à la grande église de Lunéville. Par la suite nous irons plutôt dans une petite église installée provisoirement dans un local à côté d'une église en construction à quelques dizaines de mètres de la caserne. Je suis un chrétien à la foi plutôt tiède. À Preuilly, je ne vais à la messe que les jours de fêtes religieuses, comme la plupart des hommes. Ici, au contraire, mes camarades les plus proches sont des chrétiens pratiquants. Je trouve tout naturel et je suis même heureux d'assister à la messe avec eux. Je me soupçonne d'être lâche à Preuilly et d'avoir peur de paraître pratiquant. Dans l'église, il y a une nombreuse assistance. Je crois que les Lorrains sont de meilleurs chrétiens que les Berrichons et ici il y a autant d'hommes que de femmes. Quand nous sortons de l'église, le soleil brille et s'il ne réchauffe pas, il donne à la ville un aspect joyeux.

Il est midi et il n'est pas question pour moi de rentrer à la Barolière pour déjeuner. En revanche, je n'ai pas le souvenir de ce que font mes camarades. Certains rentrent peut-être, d'autres vont sûrement déjeuner au foyer du soldat. Quant à moi, c'est décidé, je suis le conseil que m'a donné

Brochet, je vais manger un steak-frites dans un petit café restaurant qui se trouve à quelques pas de l'abattoir. Cet établissement est fréquenté par les bouchers qui fournissent à la patronne des steaks tendres et moelleux, c'est ce qui a fait la renommée de cet établissement parmi les militaires. Je pars à la recherche de ce café, je le trouve assez facilement et m'attable, bien décidé à savourer un repas digne de ce nom, ce qui ne m'est pas arrivé depuis mon incorporation. Mon entrecôte garnit toute mon assiette, elle fleure bon la viande fraîche, rien que sa vue me fait monter l'eau à la bouche. Elle est accompagnée d'une petite montagne de frites et d'une demi-bouteille de vin rouge qui, même s'il n'est pas d'une grande origine, semble un grand cru à côté du pinard de la cantine. De mémoire de Titi Bugeon, je n'avais jamais mangé d'entrecôte aussi fameuse et de frites aussi croquantes que moelleuses. Un bon morceau de fromage et quelques feuilles de salade complètent ce déjeuner que n'hésite pas à traiter de gastronomique. Je n'ai plus souvenir du montant de l'addition qui est d'un très bon rapport qualité-prix mais je sais que je pourrai pas me payer cette fantaisie tous les dimanches, mon budget en souffrirait certainement. J'y retournerai quand même quelques fois et la qualité de notre plat national sera toujours parfaite. Par la suite, j'irai plutôt au foyer soldat où, si on n'y trouve pas d'entrecôte, on peut déjeuner convenablement pour un prix modique plus en rapport avec mon portefeuille dans lequel il me faut trouver le financement des séances de cinéma, d'un bon demi de bière dans un café accueillant. La panse bien pleine, je reste à rêver quelques minutes et, dans mon rêve, je vois défiler les sauces "jet d'eau", la viande en "caoutchouc", les lentilles aux "cailloux", les pois cassés "verdâtres", la choucroute "aigre" et le fromage "sucré". Tous ces plats, spécialités de la cantine, de l'ordinaire, que je retrouverai dès le lendemain, j'en ai froid dans le dos.

Je retrouve les copains dans l'après-midi. Avec eux, je découvre Lunéville qui est une petite ville charmante. Nous visitons le château, appelé pompeusement le "Versailles lorrain". C'est une construction style XVIIIe siècle qu'a fait construire le beau-père de Louis XV, roi de Pologne qui fût chassé de son trône et à qui on donna en dédommagement, la Lorraine. Le château est intéressant, mais il a de Versailles ce qu'un âne a d'un pur-sang. Le musée, installé dans plusieurs de ses pièces, est comme beaucoup de musées de province, je n'ai pas le souvenir d'y avoir découvert quelque chose d'exceptionnel.

Nous avons l'intention d'aller au cinéma en soirée, mais comme il nous est difficile de nous offrir le restaurant à tous les repas, nous dînons d'un casse-croûte arrosé d'un bon demi de bière. En arpentant les rues de Lunéville, il faut sans cesse mettre la main au calot pour saluer les officiers et sous-officiers même s'ils sont sur le trottoir d'en face mais ce dont il faut se méfier ce sont des patrouilles que j'ai déjà décrites. Celles de notre bataillon ne sont pas à craindre, en revanche, celles du régiment de char, nous les craignons comme la peste. Toutes petites fautes dans la tenue, dans le maintien, peuvent faire l'objet d'une conduite au poste de police. À la décharge des "cavaliers", il faut savoir que les fantassins de notre bataillon ne sont pas plus tendres à leur encontre qu'ils le sont avec nous.

C'est au cinéma que se termine cette mémorable journée. Je n'ai aucun souvenir du film qui est projeté ni dans lequel des trois cinémas nous nous sommes installés. Ce dont je me souviens c'est d'une impression de bien être, bien calé dans un fauteuil moelleux de la salle obscure où pendant deux heures, j'oublie complètement ma condition de militaire. Nous rentrons à la caserne avant l'heure limite, nous passons bien sûr par le poste où seul veille le chef de poste. Les soldats qui ne sont pas de garde doivent se reposer dans une salle attenante. Il faut tout de même saluer et laisser sa permission. Après quoi, je rentre dans la chambre et quelques minutes plus tard, je me glisse dans les draps, satisfait de ma journée. Ce fût bien agréable de se sentir libre et d'aller où bon me semble malgré les saluts à répétition, les cigarettes qu'il ne faut pas garder à la bouche mais tenir à la main, qu'il ne faut pas glisser dans la poche : il faut avoir de la tenue quand on est militaire !

Pour Noël et le jour de l'an nous avons la possibilité d'obtenir une permission de détente de huit jours. Le départ se fera en deux vagues, l'une pour Noël, l'autre pour le jour de l'An. Quelques-uns uns ne partent pas. Ils ont fait leurs calculs et ils en ont conclu qu'après cette permission, il ne restera que quinze jours de détente pour quinze ou seize mois de service. Moi, je suis le conseil d'un sergent engagé qui, quelque temps auparavant, avait conseillé à Croizat-Violet avec lequel il discutait : "*ce qui*

est pris est pris, il ne faut jamais refuser une permission, personne ne sait ce qui peut advenir de nous, nous ne connaissons pas l'avenir". Les faits lui donneront raison, six mois plus tard. Je pars pour une semaine, un samedi après-midi vers quinze heures, cinq heures plus tard, je suis à Paris, quelques minutes dans le métro, un autre train, un autorail, une liaison en camionnette et je suis à Preuilly.

J'ai toujours apprécié les longs voyages en train. Celui qui me ramène de l'est vers Paris traverse un paysage d'hiver, tantôt vallonné et recouvert de l'argent du givre, tantôt une grande plaine froide. Bien au chaud dans un compartiment que je partage avec des copains, je suis silencieux et profite du moment présent. Avec moi, dans le train, se trouvent des camarades venant de la France entière car, mis à part les Lorrains, les Alsaciens, la plupart prennent la direction de Paris (centralisation oblige). Un court passage d'une gare à l'autre par le métro et me voilà à Austerlitz avec les camarades qui descendent vers le centre, vers Limoges et Toulouse. Nous n'avons pas à attendre longtemps, un train est en partance pour cette destination.

Comme je l'ai déjà indiqué, avec le calot, j'avais acheté une fourragère fantaisie pour deux raisons. La première, c'est qu'elle est plus belle que la réglementaire, la seconde, c'est que celle-ci devra être toujours portée sur le blouson et sur la capote pour ne pas avoir à la détacher à tout instant, il est plus simple d'en avoir deux. La réglementaire est un cordon tressé, rouge qui passe sous le bras et s'attache au bouton de l'épaulette, la fantaisie a, en plus, deux cordons plus petits qui partent du même bouton mais reposent sur le bras, décalés en hauteur par le fait qu'ils n'ont pas la même longueur. Je trouve que la fourragère complète bien la tenue militaire et, comme je pourrai la porter officiellement dans quelques semaines, je ne résiste pas au plaisir de l'accrocher à ma veste. Pendant que le train roule vers Vierzon, je me rends aux toilettes du wagon pour la passer sur mon blouson. Je me regarde dans la glace, il n'y a pas à dire, j'ai quand même meilleure allure et cela donne une touche de distinction à la tenue kaki qui paraît moins triste avec cet attribut. En retournant dans mon compartiment, quelqu'un'un m'interpelle : "*de quel droit jeune homme portez-vous cette fourragère* ? Sur le moment, j'ai le sang qui se glace dans mes veines, je me retourne et découvre avec un grand soulagement mon interpellateur, c'est le fils du couple d'instituteurs de Somme que je connais très bien, il est, lui aussi, du 26e R.I. mais au deuxième bataillon, à Nancy. Je ris avec lui de la bonne blague qu'il vient de me faire et de mon début de panique. Je ne le reverrai qu'une seule fois pendant mon service, le jour de la remise de la fourragère au régiment, manifestation qui se tiendra à Nancy. Revenu à la vie civile, il passera toute sa carrière d'instituteur à Quincy où il fera construire et où il passe une paisible retraite.

Voilà Vierzon avec son passage souterrain, l'autorail Vierzon-Bourges nous attend, vingt minutes encore et c'est Mehun. Je me souviens des nombreuses fois au cours desquelles j'accompagnais mon père venant chercher Paulette avec la Bouine. Aujourd'hui, c'est encore mon père qui attend sur le quai mais c'est moi qu'il vient chercher. Il a son large sourire des bons jours et m'embrasse chaleureusement. Tiens, ce n'est pas la Bouine mais la C4 qu'il a prise pour venir me chercher. Il faut dire qu'il abandonne souvent la fidèle B-14 pour sa grande sœur cadette, plus confortable et plus rapide. Lorsqu'il venait chercher Paulette jamais il ne passait devant chez Couvert sans s'arrêter pour les saluer. À cette occasion, Madame Couvert offrait tout naturellement l'apéritif. Cette habitude est bien respectée, j'apprécie le Pernod qui m'est servi, qu'il est loin déjà le temps, avant la guerre, où la brave dame me mettait quelques gouttes de cet élixir dans le fond d'un vrai verre à apéritif qu'elle remplissait d'eau.

Preuilly est dans la pénombre. Blotti dans la nuit, je le devine, ce n'est pas la lampe de l'éclairage public accroché sur le poteau entre chez les Girard et chez nous qui change grand-chose. Sa lumière blafarde n'éclaire que quelques mètres carrés. Les arbres, les maisons sont bien là, il me semble les voir comme en plein jour. La lampe qui éclaire la cour est allumée, au fond de celle-ci brille l'imposte de la porte de la pièce commune. J'ouvre cette porte, je suis chez moi, dans ma famille, malgré mon uniforme, ma condition de militaire est bien loin, là-bas à Lunéville. Si pendant le voyage, j'avais l'impression de revenir chez moi après une longue absence, ici, par les miens, il me semble ne les avoir quittés que le matin même. Ma mère est heureuse, elle aussi, de me revoir, mon grand-père a attendu mon arrivée avant de se coucher, tante Tasie est là, elle aussi. En dînant, je

raconte avec force détails les premières semaines de ma nouvelle vie, hors du cocon familial. Les draps de mon lit me paraissent en soie tellement ils sont doux comparés à ceux, raides, rêches et épais, de ma couche militaire.

Le lendemain, dimanche, après une grâce matinée bien méritée, je revêts mon uniforme pour montrer à ceux qui ne le sauraient pas, que je suis militaire. Aujourd'hui les jeunes qui font leur service partent en civil de la caserne. Ils n'en ont rien à faire de paraître en militaire. Moi, je suis encore de ceux qui sont fiers de l'être. Malgré ou plutôt à cause du règlement, de la discipline, de l'esprit étroit de certains chefs, il faut passer par le régiment pour être un homme, un vrai. Il est vrai aussi que le service terminé, la plupart d'entre nous ont passé le cap des 21 ans, âge légal de la majorité.

Je retrouve les copains le dimanche après-midi. Nous allons au bal au grand café à Mehun. J'ai gardé ma tenue militaire, c'est une bonne occasion de se faire remarquer par les filles en général et les copines en particulier. Le lundi, je reprends enfin mes vêtements civils et je redeviens Titi Bugeon. Ma semaine de permission passe trop vite à mon gré, je suis invité chez les copains, dans ma famille. Les fins d'après-midi, je retrouve les amis, les camarades habituels et bien sûr les maçons dans les cafés du bourg. Je passe un bon Noël replongé dans la famille, dans Preuilly, parmi les gens, dans le cadre qui est le mien et qu'il me faudra quitter bientôt. Je me suis réhabitué très vite à la vie civile et c'est avec un brin de cafard que j'endosse la tenue que j'avais abandonnée. Si je revêts les vêtements de militaire, c'est qu'à cette époque il faut aller faire viser sa permission à la gendarmerie en tenue et, en principe, on n'a pas le droit de quitter l'uniforme mais personne ne vient contrôler.

Entre l'arrivée à Austerlitz et le départ gare de l'Est, il y a quelques heures d'attente. J'ai retrouvé des copains, nous mettons nos bagages à la consigne et sortons faire une promenade dans Paris. Pour la première fois depuis que je suis adulte, je découvre, arpentant le trottoir, quelques-uns de celles que l'on nomme élégamment "des demoiselles de petite vertu" mais, dans le langage courant des "putains". Elles nous abordent sans complexes et nous offrent leurs charmes. Poliment, nous déclinons leurs propositions, non que nous n'ayons été sensibles au film que nous avions visionné quelque temps avant Mais seulement pour deux raisons principales : le sérieux de certains de nous, le prix de la chose pour les autres. Je laisse au lecteur le soin de deviner dans quelle catégorie je me trouve.

Lorsque je réintègre la chambrée, les copains du deuxième tour sont partis depuis l'après-midi, je range le linge que ma mère a lavé, sur la planche à paquetage et stocke, dans ma caisse, les victuailles que j'ai rapportées. J'en prélève une partie pour le dîner, il est trop tard pour aller à la cantine et, de toute façon, je n'ai pas du tout envie de me rendre dans cet établissement après avoir fait bombance, pendant une semaine.

Le train-train du peloton est maintenant bien huilé, nous n'avons pas le temps de trouver le temps long, entre les exercices de combat sur le terrain, le maniement d'armes, les exercices de défilés, les marches dans la campagne, les cours et l'étude en salle, nous sommes bien occupés. À la mi-janvier, une épidémie de grippe sévit à la caserne en même temps que nous arrive une vague de froid, le thermomètre a la fâcheuse habitude de flirter avec les moins vingt degrés et il y a une bonne couche de neige. Pour ne pas aggraver les conditions sanitaires des hommes du bataillon, la plupart des exercices extérieurs sont annulés et en ce qui concerne le peloton, nous passons la majeure partie de nos journées en salle de cours, nous reprendrons les exercices sur le terrain dès le dégel.

Je n'ai pas encore fait allusion à la famille Meyer et à tante France. Nancy n'est qu'à une trentaine de kilomètres de Lunéville et il faut moins d'une demi-heure de train pour s'y rendre. J'ai déjà parlé du séjour que j'avais effectué dans cette famille quand j'étais encore jeune garçon pour faire la connaissance de mon filleul. En effet, je suis le parrain de mon cousin Jacques, mais comme il fût baptisé quelques jours seulement après sa naissance, je n'ai pu assister à cette cérémonie et fût donc parrain par procuration. C'était donc un peu pour remplacer le baptême où je fus absent que j'avais passé une semaine à Nancy au sein de la famille Meyer.

Les permissions à Nancy

Depuis que je suis incorporé, j'ai déjà écrit à tante France qui m'a immédiatement proposé de venir en permission chez elle autant de fois que je le pourrais. Jusqu'à ce début janvier, je n'avais pas eu l'opportunité de demander une permission de 24 heures, ces permissions sont accordées, en principe, tous les quinze jours. Deux semaines après mon retour de Preuilly, de dépose une demande de permission de 24 heures qui m'est accordée sans aucun problème. Ces permissions commencent le samedi à 15 heures et se terminent le dimanche à minuit. Auparavant, j'ai averti la famille Meyer que je pourrai lui rendre visite. La réponse vient par retour du courrier, toute la famille m'attend avec impatience et un lit est à la disposition. C'est par le train que je me rends à Nancy, le voyage dure à peu près une demi-heure. Comme prévu, devant la gare, je monte dans un tramway qui me transporte à quelques centaines de mètres de chez la famille Meyer. Je me reconnais très bien. Depuis ma première visite, rien n'a changé. La maison est un pavillon individuel, genre chalet, mais il est accolé aux pavillons qui se trouvent de chaque côté. Sur le devant, entre le petit mur de clôture et son portillon en bois et la maison, il y a un jardinet. Je n'ai pas retiré le doigt du bouton de la sonnette que mes cousins et ma tante se précipitent. Tous me reçoivent avec effusion, tante France est remplie de joie. Elle a un sens de la famille très fort et souffre d'être loin de Preuilly et de ses sœurs qu'elle voit rarement. Mon oncle Léon est plus réservé, mais c'est sa nature. Je suis persuadé qu'il partage les sentiments de sa famille. Il a un poste important à la poste de Nancy. Mes cousins, Jean-Bernard, Christian, Annie et Jacques ne me lâchent pas d'une semelle. Ils me posent question sur question sur ma vie militaire, comme tous les enfants, l'uniforme les intrigue. Je suis plus âgé qu'eux, mais je suis aussi le cousin qu'ils connaissent le mieux et puis, à Nancy, ils n'ont pas d'autre famille que leur grand-mère paternelle et une tante, vieille fille, la sœur de mon oncle. Cela me fait chaud au cœur d'être reçu de cette façon. Sans aucun doute, ma venue a rempli de joie toute la famille. Une chambre m'est réservée au deuxième étage où un bon lit m'attend. Je la reconnais, je l'avais déjà occupée pendant mon premier séjour.

Le lendemain, dimanche matin, c'est le branle-bas, toute la famille se prépare pour assister à la messe. Je les accompagne, j'ai l'impression de redevenir un bon chrétien. Depuis mon incorporation, je vais à la messe tous les dimanches. Le déjeuner et l'après-midi passent vite, mes cousins me posent mille questions sur ma famille, sur mon métier de maçon, sur ma vie de militaire, ils apprécient ma présence parmi eux, elle leur permet de rompre l'ordonnancement d'une journée où tout est prévu et programmé. Tante France et mon oncle sont aux petits soins pour moi, mais l'éducation et les rapports qu'ils ont avec mes cousins sont bien raides. C'est vrai qu'ils ont tous gardé de bonnes bases pour entrer dans la vie mais je remercie le ciel d'avoir passé une enfance beaucoup plus libre. Ce sera toujours avec plaisir que je renouvellerai mes visites à Nancy, chaque fois que je pourrai avoir une permission de 24 heures et je serai toujours reçu avec la même gentillesse.

Quelques mois plus tard, Jean-Bernard fait sa communion solennelle. Je suis invité, ma présence est d'autant plus souhaitée que je serai le seul représentant de la famille de ma tante. Je n'ai aucune difficulté à obtenir une permission, mais un grain de sable vient gripper le déroulement de mes projets. Une prise d'armes doit avoir lieu le dimanche matin à Dombasle, une petite ville entre Lunéville et Nancy. Nous devons servir de décor à une remise de décoration ce qui fait que je ne peux pas partir le samedi après-midi comme j'en avais l'habitude mais seulement le dimanche, en fin de matinée, après mon retour de la prise d'armes. Je ne peux donc pas assister à la cérémonie et je n'arrive que vers treize heures trente alors que le déjeuner a déjà commencé. Cette maudite prise d'armes a duré plus longtemps que prévu. Enfin je sonne, c'est tante France qui vient m'ouvrir. En me voyant son visage s'illumine de joie, des larmes de bonheur lui coulent des yeux, elle devait être très déçue par mon absence à la cérémonie et ensuite au repas, je suis le seul représentant de famille à qui elle est très attachée. Mon apparition à la table du repas est saluée par un concert d'applaudissements, un peu

comme si c'était moi le héros de la fête. Après avoir embrassé et salué tous les invités et mes cousins, je prends place à table où une chaise était restée vide et m'attendait. Il y a autour de la table, la famille Meyer au complet avec la mère de mon oncle et sa sœur, je crois qu'il y aussi un couple d'amis.

À cette époque, je ne dois plus être au peloton qui est terminé et j'ai regagné ma compagnie d'origine. Pendant le repas, il est question de mon commandant de compagnie, le capitaine Renaud, c'est un officier d'active, encore jeune, qui a déjà deux campagnes d'Indochine a son actif. Il a été gravement blessé ce qui doit être la raison qui le fait servir dans un régiment d'appelés. Il est aimé des anciens qui le connaissent bien et il jouit d'un certain prestige au bataillon. Ce brave capitaine est marié avec une petite cousine de mon oncle, le monde est vraiment petit, on me conseille quand même de ne pas faire état de cette parenté commune auprès de lui, les familles ont plus ou moins rompu pour une affaire d'héritage. Après un bon repas où j'eus vite fait de rattraper les autres cousins, nous assistons aux vêpres et l'après-midi se termine bien agréablement. Cette journée restera toujours bien marquée dans ma mémoire, je n'oublierai jamais le visage rayonnant de ma tante quand elle vint m'ouvrir, ma modeste présence représentait pour elle sa famille, son pays. Le bonheur que je lui ai procuré ce jour-là m'a réjoui et m'a démontré la force des liens familiaux que certains gardent en eux. Aujourd'hui encore, j'ai une amitié toute particulière pour tante France. Ses accueils et particulièrement celui du jour de la communion de Jean-Bernard y sont certainement pour quelque chose.

La fourragère

Enfin nous allons recevoir officiellement la fourragère. À cette occasion, tout le régiment se regroupe à Nancy. Afin de participer à cette manifestation, nous avons momentanément retrouvé nos compagnies d'origine avec lesquelles, pendant deux jours, nous nous entraînons à marcher au pas, à garder l'alignement, au maniement d'armes impeccablement synchronisé. Un après-midi, la musique du régiment qui est stationnée à Nancy est venue pour nous habituer à défiler en cadence avec ses flonflons. Pour faire disparaître les différences de taille, un sous-officier énumère la hauteur de nos tailles par ordre décroissant, le plus grand, en l'occurrence Croizat-Violet, est placé sur le premier rang à gauche, c'est l'homme de base, moi je suis aussi sur la première ligne mais à droite. C'est vrai que cette méthode dite "de la planche" est efficace, les différences de taille sont comme gommées. C'est un dimanche matin qu'a lieu cette cérémonie. Nous partons en camion et nous retrouvons les bleus des autres bataillons dans une rue à quelques centaines de mètre de la place Stanislas. Cette place est une merveille avec ses grilles et ses balcons en fer forgé plaqués or. La musique du régiment nous a rejoints pour prendre la tête du défilé. Les sous-officiers nous passent une dernière fois en revue, font brosser la poussière d'un soulier, redressent une cravate, rectifient la position d'un calot. Il est l'heure, les officiels et les invités sont certainement arrivés, la cérémonie peut commencer. C'est la musique qui ouvre le défilé qui se déroule de la rue où nous nous sommes regroupés à la place Stanislas. Sur le sol de la place, un savant traçage indique la place de chaque compagnie de chaque bataillon. L'ensemble forme un grand U à trois côtés égaux. Sur le côté laissé libre, la musique s'est déployée, il y a là aussi l'état-major du régiment et de nombreux anciens combattants de la grande guerre ; ceux là même qui avaient gagné, avec leur courage, leur héroïsme, cette fourragère rouge représentant la légion d'honneur pour le régiment. C'est le colonel Buchelet, commandant le 26^{e} R.I. qui préside la cérémonie, c'est le plus jeune colonel de l'armée française. Il fera, par la suite, une grande carrière et finira général d'armée commandant les forces nucléaires françaises.

Tout en gardant un alignement parfait, nous avons desserré les rangs pour laisser le passage des personnages qui nous accrocherons la fourragère. Le drapeau du régiment entre dans le carré, entouré de sa garde d'honneur, il prend place au centre. Dès qu'il paraît, l'officier qui commande la prise d'armes nous met au garde à vous et nous fait présenter les armes, je crois que c'est parfait, un seul claquement des mains gauches sur les fûts des fusils, sonne dans le matin, nous sommes tous immobiles. Le colonel et l'état-major, les chefs de bataillons nous passent lentement en revue en nous saluant. Le front des troupes parcouru par le colonel salue le drapeau, la musique joue la Marseillaise. Au commandement "*reposez armes*" un seul claquement de main et une seule crosse heurte le pavé. Il

n’y a rien à redire vraiment, nos instructeurs nous ont bien rodés. Ce sont nos anciens de la grande guerre qui nous accrochent la fourragère, ils font ce geste avec beaucoup de dignité, je pense qu’ils sont conscients que c’est un morceau de leur gloire qu’ils nous offrent. Je n’ai jamais eu l’esprit militaire, mais j’ai toujours eu beaucoup de respect pour l’armée, pas forcément pour les hommes qui la représentent, mais pour son rôle dans notre histoire, pour son esprit et ce jour-là, je ne peux pas nier avoir ressenti une émotion certaine. Tous ces braves ont sorti leurs décorations qui sont nombreuses, sur leur poitrine, ils ne font pas partie d’une caste non, ce sont des hommes du peuple comme le sont les anciens combattants de Preuilly que je connais. Pour eux, j’en suis sûr, le rouge de la fourragère que l’on leur doit, représente quelque chose de grand. La cérémonie se termine, un nouveau "*garde à vous*", un nouveau "*présentez armes*", un nouvel hymne militaire, le drapeau repart avec sa garde, l’état-major disparaît, la musique et ses flonflons nous ouvrent la marche, quelques minutes de pas cadencé et nous voilà revenus à notre point de départ où nous attendent nos camions. Une petite demi-heure de trajet, nous déposons nos armes et nos brêlages pour aller au réfectoire participer à un grand déjeuner où nous retrouvons tous les officiers et sous-officiers du bataillon et de nombreux anciens combattants.

Ce jour-là, les cuisiniers ont forcé leur talent. Je serais tenté de penser que les cuisiniers du mess sont venus les aider. C’est la première fois qu’un repas digne de ce nom est servi dans la cantine depuis mon arrivée. Je crois bien que ce sera aussi le dernier. Les gradés et les anciens sont répartis combattants à chaque table, à la mienne nous avons deux de nos anciens, je préfère leur présence à celle des gradés que nous fréquentons bien assez les autres jours. Ils sont heureux d’être parmi nous. Il faut savoir que dans cette région où traditionnellement l’armée tient garnison, les militaires sont bien acceptés. Ils nous racontent leur guerre, le régiment était resté dans la région, ils combattaient à quelques dizaines de kilomètres d’ici. Sarrebourg, à l’époque, était en Allemagne. Ils étaient aussi nombreux de la région, ils n’ont jamais reculé, Nancy et Lunéville n’ont jamais été occupés. Ils nous questionnent sur notre région d’origine, sur nos familles, c’est je crois le repas le plus intéressant dont l’armée française m’a gratifié. Nos gradés aussi jouent le jeu ce qui fait que le repas se passe dans une ambiance très détendue et se prolonge tard dans l’après-midi.

La fin des pelotons

L’hiver commence à reculer et avec lui se termine le premier peloton à l’issue duquel nous allons nous présenter au C.A.T.1 dont le succès donne accès au grade de caporal ou de caporal-chef. Les épreuves vont commencer après une ultime révision. Dans l’ensemble, en ce qui me concerne, ce peloton s’est plutôt bien passé, je n’ai pas eu trop de difficultés et pas trop d’ennuis avec notre petit "coq" de chef de groupe, il est toujours aussi à cheval sur les principes, mais en réalité, il n’est pas dangereux et nous en avons tous pris notre parti.

L’examen commence par les épreuves sur le terrain, entrecoupées par les épreuves écrites. Nous passons du combat au règlement, du tir à la topographie, du sport aux explosifs, de la marche à la boussole aux gaz de combat, des mines à l’armement. J’ai l’impression d’avoir fait un bon parcours, je n’ai calé nulle part si ce n’est en sport où je me suis montré toujours aussi nul. Il ne nous reste plus qu’à attendre les résultats, d’eux va dépendre ma participation au second peloton, le C.A.T.2 qui prépare les futurs sous-officiers de réserve (les sergents). Pour avoir des chances d’accéder à ce grade, il vaut mieux terminer dans le peloton de tête.

La liste des candidats reçus est enfin publiée. Je suis vite rassuré sur mon sort. Nous étions soixante-cinq à participer à cet examen et je suis classé dixième. Il faut savoir qu’il y avait douze bacheliers parmi nous, j’ai donc fait mieux que deux ou trois d’entre eux. Je suis satisfait de ma prestation. À chaque épreuve ou interrogation qui a été notée la note est soumise à un coefficient et le sport est l’une des épreuves au plus fort coefficient. Malgré ce handicap, j’obtiens un résultat meilleur que celui que j’avais espéré.

Le second peloton commence immédiatement. Je fais partie du groupe qui est retenu et je ne retourne pas en compagnie. Nous sommes quarante à poursuivre. Les vingt-cinq restants font leur paquetage et nous quittent. Certains regrettent de ne pas continuer, les autres sont satisfaits d'en avoir fini et sont soulagés. Ils vont retrouver leurs compagnies où les classes sont finies et où il y aura moins à travailler qu'au peloton.

Les camarades qui me sont les plus proches ont été retenus et j'ai aussi l'avantage de ne pas changer de chambrée. La plupart des occupants y sont restés, seuls deux ou trois sont partis. Ils sont remplacés par des copains que je connais bien et sont issus du même groupe. L'instruction reprend sans tarder, pour l'essentiel les exercices et les cours sont plus poussés que ceux du C.A.T.1 mais je n'éprouve aucune difficulté, je suis bien dans le rythme, une seule chose m'inquiète, c'est le sport. Il tient, dans le prochain examen, une place encore plus importante que dans le programme précédent et sa pratique est moins aléatoire que pendant l'hiver où il était difficile de le pratiquer avec le froid et la neige, maintenant le printemps pointe son nez et je sais que le coefficient sera encore plus important que pour le C.A.T.1. Je n'aie pas grand-chose de particulier à écrire sur mon passage au deuxième peloton. Un exercice plutôt particulier ressort de la grisaille de mes souvenirs. Ce jour-là, nos sommes au champ de tir où nous pratiquons un exercice de lancer de grenades avec celles que l'on appelle "offensives". Cette arme a la même forme et la même charge explosive qu'une grenade défensive mais son enveloppe est en tôle et ne peut pas faire de blessures graves. Son but est d'être lancée en direction de l'ennemie où son explosion peut le faire paniquer mais, même si elle explose à quelques mètres du lanceur, elle ne risque pas de le blesser. Au terme de l'exercice, le lieutenant directeur du peloton nous fait mettre en ligne sur le bord extérieur d'un fossé de chemin rural de cinq ou six mètres de large, avec également un fossé sur son autre côté. Nous tenons tous une grenade à la main. À son commandement, nous la dégoupillons, nous la posons à nos pieds et nous courrons nous mettre à l'abri dans le fossé de l'autre côté du chemin. Personne ne traîne en chemin et nous sommes tous couchés, sans exception, quand la salve des explosions se produit. Tout en sachant qu'il n'y avait pas de blessures graves à craindre dans l'exécution de cet exercice, les tôles et surtout le bouchon allumeur auraient pu nous causer des bleus douloureux aux jambes.

Quelques jours après avoir été reçu au C.A.T.1, tous ceux qui ont réussi cet examen reçoivent, en récompense, la distinction de soldat de première classe. Cette distinction n'est pas un grade et ne donne aucun avantage si ce n'est de remplacer quelquefois un caporal.

L'examen du C.A.T.2 qui clôt les cours et exercices du second peloton arrive très vite, nous n'avons pas le temps de trouver le temps long, le rythme de travail est plus soutenu que lors du premier où l'hiver avait gêné quelque peu son bon déroulement. Je n'ai pas à surmonter de difficultés particulières, je suis bien rodé, je passe sans encombre majeur les épreuves qui se succèdent, je fais même un 20 sur 20 au tir, je serai le seul à réussir un pareil résultat, mais plus jamais je n'en réussirai un semblable en compagnie au grand regret du capitaine Renard. En revanche, ma prestation en sport est catastrophique, je ne réussis rien, je saute moins d'un mètre en hauteur, mords sur la planche d'appel au saut en longueur, patine sur la corde lisse, fait un 100 mètres plus que médiocre et me tords une cheville au 1000 mètres, l'une des seules épreuves où, d'habitude, je ne me débrouille pas trop mal. Quant au parcours du combattant, il ne vaut pas mieux l'évoquer. Après le sport, je suis inquiet pour les conséquences de mon manque de réussite, le résultat final risque d'en souffrir, cette épreuve est l'une de celles qui a le plus fort coefficient. C'est donc avec un manque certain de confiance que j'attends la publication des résultats de l'examen. En attendant, je déménage les locaux où j'ai passé cinq mois qui m'ont procuré plus de satisfaction que je n'en avais espéré et je réintègre ma compagnie pour 12 ou 13 mois, c'est du moins ce que je crois à ce moment-là.

Nous sommes convoqués une dernière fois dans les locaux du peloton afin de prendre connaissance des résultats. Mon cœur s'est accéléré comme si je venais de courir un 100 mètres, le classement est donné oralement. J'attends avec impatience et anxiété que le lieutenant Susini prononce mon nom, je ne suis pas dixième, ni onzième, ni douzième, "*Bugeon*", je suis treizième. Pour moi c'est un résultat inespéré après ma prestation catastrophique en sport. Mon très bon résultat en tir et une épreuve de combat où j'avais, je crois, tiré mon épingle du jeu, ont limité la casse. Je suis soulagé d'un

grand poids, je suis encore dans le groupe de tête où se trouvent la plupart des bacheliers. En principe je devrais être proposé au grade de sergent et, alors là, je pourrai enfin accéder à la salle à manger du mess, il paraît que l'on y mange toujours aussi bien et quitter l'immonde réfectoire de la troupe. Quelques responsabilités et de nombreux avantages découlent du grade de sous-officier. Le mess en est un, mais il y a aussi le quartier libre jusqu'à minuit tous les jours et la chambre qui, si elle n'est pas individuelle, est de trois ou six lits, sans compter l'exemption de corvées, la garde comme chef de poste et non comme sentinelle, etc.

J'ai réintégré ma compagnie avec mes trois meilleurs copains, Croizat-Violet, Péronin, Baldini, je retrouve les camarades qui avaient déjà retrouvé la compagnie à l'issue du premier peloton. Je suis affecté à la section d'appuis comme servant d'un mortier de 60. Je vois s'éloigner momentanément mon inséparable camarade Cabanac qui est reparti dans la compagnie d'appuis, je le retrouverai quelques semaines plus tard.

Voilà bientôt six mois que je suis incorporé. Quelques jours après mon retour en compagnie, je reçois ma nomination comme caporal-chef, mon bon résultat au C.A.T.1 m'a permis de sauter le grade de caporal. Croizat-Violet, Péronin, Baldini ont le même grade. J'apprendrai que Cabanac n'est que caporal, Croizat-Violet va nous quitter pour aller à Saint Maixent à l'école des officiers de réserve. Je le regretterai, je crois bien que c'est le camarade qui a eu la meilleure influence sur moi, j'ai toujours rêvé de le revoir. Un jour, en cherchant sur le Minitel, je crois bien l'avoir localisé dans la région de Troyes d'où il était originaire. Je n'ai pas encore osé l'appeler mais je crois que je le ferai un jour. Péronin qui aurait pût partir, lui aussi, reste avec nous, il n'est pas chaud pour cette école, peut-être a-t-il été jugé un peu trop fantaisiste, le rapport des renseignements généraux n'a peut-être pas plaidé en sa faveur, je ne saurai dire laquelle de ces suppositions a été la cause principale qui l'a laissé pour compte, mais je croirai surtout qu'il a bien négocié avec des gens influents de la compagnie de commandement où il sera intégré pour devenir très vite indispensable, la bombe atomique n'a pas fini d'avoir des retombées. Avec Cabanac à la caserne Clarental, notre petit groupe de copains est bien dispersé, mais j'ai retrouvé le caporal-chef Brochet qui est toujours aussi sympathique. J'apprécie aussi la compagnie de Forget celui qui était arrivé en retard au service et qui a fait les deux pelotons avec notre promotion, lui aussi est nommé caporal-chef. Il est menuisier modeleur et est très adroit. Afin de passer le temps, il vient de sculpter avec de la pâte à modeler un parachutiste en tenue de combat, aussi vrai que nature malgré une petite échelle de reproduction. Il en fera cadeau au capitaine Renaud, ancien parachutiste lui-même, il l'avait remarqué et admiré lors d'une revue de casernement.

La vie en compagnie

Caporal-chef est un grade bâtard. Je suis toujours un homme de troupe. Je peux suivant les circonstances prendre les fonctions d'un caporal mais, le plus souvent, celles d'un sergent mais sans en avoir tous les avantages. Un seul est attribué à ce grade et il est intéressant. Comme un sergent, j'ai quartier libre jusqu'à une heure du matin tous les jours ce qui me permet de sortir quand je veux, sans permission de spectacle. Le fourrier de la compagnie me donne tous les galons qui me sont nécessaires pour coudre sur mes vestes, mes capotes, mes calots. Ces galons sont faits des deux galons rouges des caporaux et d'un galon doré au-dessus. Je les fixe sur les manches des vestes de sortie et des capotes où ils sont en V renversé, sur les vestes de treillis, à la boutonnière, ils sont droits mais cousus en oblique comme sur les calots afin de ne pas les confondre avec ceux des officiers qui sont à l'horizontal. J'ai bon espoir qu'un jour je couperai les deux galons rouges de caporal pour ne garder que le galon doré de sergent.

Dans quelques jours, un contingent va arriver. Je ne serai plus "bleu" mais "pierrot". Les anciens nous ont quittés quelques jours après que j'ai réintégré la compagnie. Ils arrivent nos "bleus". Peu sont à l'aise, je trouve cela drôle, il y a six mois c'était moi qui étais dans cette situation. Je suis désigné pour aider à l'incorporation, ils passent devant moi les uns après les autres et je leur demande toutes sortes de renseignements que j'écris sur un cahier préparé à cet effet. Je demande les noms, prénoms,

date de naissance, adresse, religion (je vois passer un rabbin), sports pratiqués, profession, diplômes, degré d'instruction. Cette activité m'occupe pendant au moins trois jours.

Le train-train du travail en compagnie n'a rien de bien enthousiasmant. Il n'y a pas d'emploi demandant une spécialisation pour servir diverses armes et matériels complexes comme c'est le cas dans les unités de blindés, dans l'artillerie, le génie, les transmissions, le train des équipages. Dans une compagnie de voltige, nous n'avons que nos armes individuelles que nous avons montées ou démontées maintes et maintes fois. Moi, j'ai quand même une spécialité, je suis devenu chef de groupe mortier, je suis responsable d'un mortier de 60 servi par cinq hommes. Dans une compagnie d'infanterie de voltige, l'emploi du temps ce sont les marches, le sport, le tir, bien entendu, les corvées pour les hommes de troupe qui ne sont pas gradés. Le bon fonctionnement de la compagnie est assuré par l'adjudant de compagnie, ce rôle est tenu, dans la première compagnie, par le sergent-chef Sourd. Il est aidé dans sa tâche par un sergent et un caporal de semaine lesquels, en réalité, font le plus important du travail c'est-à-dire organiser les corvées intérieures de la compagnie ou mis au service du bataillon. Ils font l'appel du matin, le rapport avant le déjeuner, ces deux rassemblements se passent devant la porte de la compagnie, le sergent de semaine présente celle-ci à l'adjudant, l'emploi du temps est donné, le courrier est distribué. Chaque compagnie est de semaine à tour de rôle au bataillon. Il faut fournir les corvées de bataillon et le corps de garde. En ce qui concerne les fonctions de chef de poste ou de sergent de semaine, c'est souvent un caporal-chef qui est désigné, en effet les anciens sont partis et les nouveaux sous-officiers ne sont pas encore nommés. Quant aux sous-officiers de métier, ils sont tous adjoints au chef de section ou même chefs de section et font leur possible pour ne pas prendre ces fonctions.

Être chef de poste, c'est être responsable du corps de garde qui comprend neuf hommes de troupe et un caporal adjoint au chef de poste. Celui-ci règne sur le poste de police par où tous les militaires qui rentrent ou qui sortent de la caserne, passent. Seuls les officiers qui viennent en voiture passent par le portail. Une sentinelle garde la porte du poste de police dans une guérite, une autre le portail, la troisième la soute à munitions (des munitions d'exercice). C'est le caporal qui fait les relèves toutes les trois heures. Le chef de poste note sur un registre les sorties, les entrées, les permissions. Il doit vérifier si les hommes qui sortent sont en tenue correcte. Comme j'en ai déjà fait mention, le chef de poste prend parfois un malin plaisir à effrayer les "bleus" qui sortent pour la première fois mais ce n'est jamais bien méchant. La salle de police est tout à côté. C'est une pièce dont la fenêtre est garnie de barreaux et d'une partie de plancher surélevée et en pente qui sert de lit aux militaires qui ont écopé de jours de prison ou de salle de police. Dans le premier cas, on reste enfermé toute la journée, dans le second, on vient y dormir la nuit. À cette époque-là, les militaires condamnés à la prison sont encore tondus.

Je prends un tour de sergent de semaine assez vite. Cette activité ne me déplait pas. Il faut s'occuper de la bonne marche de la compagnie dans le casernement. Chef de poste, on y est pour 24 heures. La relève a lieu à 19 h après la soupe. Mon tour arrive rapidement, c'est très vivant. Je vois défiler tout un tas de gens, tous me saluent même mes supérieures hiérarchiques, les autres se présentent et me présentent un ordre de mission, une permission quand la sortie a lieu pendant les heures de service, tout est noté dans un cahier prévu à cet effet. Un autre registre concerne les tours de garde avec les noms des sentinelles. Je veille jusqu'à une heure du matin, heure à laquelle tout le monde doit être rentré après quoi, c'est le caporal qui prend la relève. Les sentinelles, la nuit, se relèvent seules. Je me lève à 6 h pour être frais et dispos pour la reprise des activités dans la caserne, à 7 h. Je serai deux fois chef de poste à Lunéville et je suis bien content que, durant ces deux fois, la salle de police soit vide, je ne me sens pas l'âme d'un garde-chiourme.

J'aime bien être de patrouille en ville. Bien entendu, c'est un sergent que je remplace comme chef de patrouille. J'ai deux hommes avec moi. Notre mission est de parcourir les rues et de repérer les militaires qui y déambulent. Les gars du 26 R.I. ne sont pas nos proies favorites et je les laisse aller à leur guise. Mes proies sont plutôt les hommes du régiment de dragons qui cohabitent avec nous à Lunéville. Dès que j'en vois à l'horizon, je fonds dessus, les "bleus" qui en sont à leur première sortie sont très inquiets, la plupart me font un salut des plus réglementaires auquel je réponds et continuent

leur chemin, soulagés. Quelquefois je demande une permission quand l'heure du couvre-feu est passée. Je dois rentrer à minuit et il est hors de question d'arpenter les rues jusqu'à cette heure aussi, trouvons-nous un banc dans un square, hors de la vue d'un gradé qui aurait la mauvaise idée de passer par-là.

Il y a aussi les patrouilles dans les cinémas. Ce service se prend en tenue de sortie et sans arme, accompagné d'un homme. La mission est de surveiller la bonne tenue des militaires qui se présentent à l'entrée et leur installation dans la salle. Ce qui est intéressant c'est que dès que la projection commence, nous pouvons entrer dans la salle et assister à la séance, gratuitement.

Tout compte fait, j'aime mieux être de service de semaine, chef de poste ou en patrouille, que de participer aux activités répétitives de la compagnie avec ses revues d'armes, de paquetage, de chambre. Il y a aussi les marches, les séances de tir, les défilés dans la cour, le maniement d'armes. Ceux d'entre nous qui aiment le sport sont servis. Notre capitaine aime bien les sportifs. De ce côté-là, je ne fais pas le poids, mais fais plutôt montre de mauvaise volonté. J'ai l'impression que je baisse un peu dans l'estime que ce brave homme m'avait témoignée après ma première place en tir au peloton avec 20 sur 20, un résultat que je ne réaliserai plus jamais, tout en restant un tireur de bon niveau. Grâce à ma fonction de chef de groupe mortier, je fais, avec mes hommes, de nombreuses séances de simulation de tirs sur le terrain de manœuvre. Nous sommes au printemps, l'herbe est fraîche et tendre. Assis autour de notre mortier nous "coinçons la bulle" au propre et au figuré pendant que les camarades voltigeurs "crapahutent" sur le terrain. Grâce à notre arme, nous passons de bons après midis. Le terme "coincer la bulle" provient du fait que l'appareil de pointage du mortier possède deux niveaux à bulle qu'il faut coincer entre les repères, il est toujours facile pour prouver que l'on travaille, de décoincer et de recoincer les bulles.

Je me rends toujours, lorsque cela est possible, en permission de 24 heures dans la famille Meyer à Nancy. Ils me reçoivent toujours avec la même gentillesse et je leur en serai toujours reconnaissant. Je sors rarement seul, mais le plus souvent, avec les copains, nous allons au cinéma, quelquefois deux fois par semaine, le samedi et le dimanche en soirée. Je retourne aussi, lorsque je suis seul, au petit café restaurant à côté de l'abattoir. Les entrecôtes sont toujours aussi savoureuses et les frites aussi croquantes, dommage que je puisse y aller plus souvent mais il me faut gérer mon budget et faire des choix. Depuis que je suis caporal-chef, j'ai bien été augmenté, cinquante francs par jour au lieu de trente et ma mère continue de m'envoyer des mandats mais ce n'est pas le pactole et même si cela m'arrive quelquefois, je mets un point d'honneur à ne pas réclamer plus qu'elle ne m'envoie.

Le dimanche matin, après avoir fait la grasse matinée en compagnie de copains, je vais assister à la grand-messe, le plus souvent dans l'église provisoire à côté de la caserne. Celui qui m'y avait entraîné une première fois, Croizat-Violet n'est plus ici, je le regrette, c'était un bon camarade qui m'avait donné son amitié. Il avait, pendant le peloton, été mon modèle. Grâce à ses conseils, j'avais été plus efficace dans la façon d'étudier et puis j'aimais bien discuter avec lui. Péronin est bien resté, mais il n'est plus à la compagnie mais au bataillon, je le vois beaucoup moins souvent. Avec ces deux-là, pendant le rude hiver que nous avions traversé, nous ne traînions pas trop dehors. Après la messe, nous allions déjeuner au foyer du soldat et souvent nous allions prendre un café ou un demi de bière dans un charmant petit café blotti dans une petite rue, à quelques pas du château. Tout y est accueillant, la salle est petite, éclairée par des baies à petits carreaux garnis de rideaux "bonne femme", la patronne est une vieille dame qui reste assise au fond de la salle. Elle a les cheveux blancs et le visage souriant. Le service est fait par une belle jeune fille distinguée et souriante, elle aussi. Dans cet estaminet, nous prenons souvent un café, ici pas de percolateur, mais chacune des tasses est équipée d'un filtre individuel. Ce havre de paix avait été découvert par Péronin, il a l'avantage de ne pas être fréquenté par d'autres militaires. Notre petite équipe, en revanche, y est bien connue. La tenancière et la jolie serveuse nous font la conversation comme à de vieux amis. Je ne pense pas y être retourné souvent après le peloton et la dislocation de notre petite équipe.

Avec le mois d'avril arrive la saison des grandes manœuvres. Le bataillon part pour une semaine à Bitche où se trouve un camp de manœuvre. Je suppose qu'il doit son existence à la ligne Maginot dont il devait être l'un des casernements en temps de paix. Il nous faut faire une centaine de kilomètres en camion débâché et pare-brise abaissé pour nous y rendre. Quoique ce soit le printemps, le matin du départ il fait plutôt frisquet, une belle gelée blanche accompagnée de givre décore la campagne, une chance pour nous que le convoi ne fasse pas de la vitesse. Je suis quand même frigorifié lorsque je mets pied à terre après trois heures de banquette.

Bitche est un camp très étendu, en dehors de l'agglomération qui se trouve à plus de quatre kilomètres. Le casernement est constitué de grands bâtiments à plusieurs étages. Dans ceux-ci nous trouvons d'immenses chambres dont certaines occupées par des lits superposés à trois étages, pouvant accueillir 80 personnes. On y trouve un grand foyer toujours rempli de militaires qui mangent, boivent, achètent tout ce dont un militaire peut avoir besoin. La nourriture du réfectoire est plutôt meilleure qu'à la Barolière, il est vrai qu'il est difficile de faire aussi mauvais.

Nous ne perdons pas de temps pour partir en manœuvre. Nous sommes un peu comme des pions sur un échiquier. Nous ne comprenons pas grand-chose à toute une succession de déplacements : à pied, en camion, ce n'est qu'à la fin de la manœuvre que l'on nous explique que nous avons fait du bon travail, que cette manœuvre n'avait pas pour but de nous apprendre la guerre mais de permettre aux différents chefs d'unité de faire manœuvrer leurs troupes en fonction d'une situation donnée. Nous profitons de notre présence dans cet immense camp pour faire du tir avec les armes que nous ne pouvons pas utiliser à Lunéville. Pour les compagnies de voltigeurs comme la mienne ce sont les mortiers de 60 et les lance-roquettes ; pour la compagnie d'appui, les mortiers de 80, les canons de 75 sans recul ; les mitrailleurs 12.7 et 7.6. Cette partie de manœuvre est la plus intéressante, je peux enfin tirer avec un mortier dont je connais très bien le maniement depuis plusieurs mois mais avec lequel, je n'ai jamais tiré. Cette lacune est comblée, tirer au mortier n'a rien à voir avec une arme à tir tendu où c'est la précision et la finesse de la visée, la fermeté des mains qui font les bons tireurs. Pour le mortier, c'est l'observation, l'évaluation des distances que l'on transforme en paramètres et en tours de manivelle qui affinent le pointage de l'arme sur l'objectif en distance et en direction, sans oublier bien sûr de coincer les bulles. Avec trois tirs de réglage, le quatrième obus ne doit pas être loin de l'objectif. Il n'y a plus qu'à recaler l'arme à mesure que le tir se poursuit. Je tire aussi au lance-roquettes, avec de véritables munitions, sur de vieilles carcasses de chars. Cette arme est terrible, le blindage des carcasses est criblé de trous que l'on croirait fait au chalumeau, par où est passée toute la chaleur de l'explosion, je n'envie pas les équipages des chars qui ont à faire à ces armes.

À proximité du camp se trouve une entrée qui donne accès aux installations et salles souterraines qui communiquent avec les blokauss de surface de la ligne Maginot, tout cet ensemble est imposant, les salles sont immenses, elles devaient servir de dortoirs, de réfectoires, de salles de commandement, de réserves à munitions le tout enterré entre 10 et 20 mètres de profondeur. Il y fait un noir absolu, nous découvrons tout cela avec des lampes électriques. Ces fortifications devaient être imprenables. Nous savons ce qu'il advint de cette invincibilité, les troupes allemandes n'ont eu qu'à contourner ces défenses en passant par la Belgique. Quelques mois plus tard, alors que je serai en Tunisie, je ferai la connaissance d'un vieux sergent-chef qui avait servi sur ces fortifications. Son unité ne se rendit que quelques semaines après l'Armistice. À leur reddition, les Allemands leur rendirent les honneurs militaires ce qui n'empêchât pas ces braves de passer, comme la majorité de l'armée française, le temps de la guerre, prisonniers en Allemagne.

Quelques jours après notre retour à Lunéville, avec la section d'appui, nous repartons pour Bitche, cette fois en école à feu, avec les mortiers de 60 et les lance-roquettes. La compagnie d'appui du bataillon est aussi de la partie ce qui me permet de renouer des contacts avec mon copain Cabanac et quelques autres qui ont fait leur peloton dans la même section que moi. Le printemps, cette fois, est bien installé. La Lorraine sait être douce et son printemps est magnifique. Avec ma section, nous tirons au mortier tous les jours pendant au moins deux heures. C'est très intéressant et nous arrivons à acquérir une bonne précision. Le reste du temps nous le passons, assis dans l'herbe rare qui pousse sur de petites dunes de sable fin, à l'ombre de pins rachitiques qui essaient de survivre. Je regarde tirer

avec toutes les armes. Mis à part le bruit, le spectacle est intéressant et la précision des armes diabolique. Le 75 sans recul est moderne. Cet engin dont le canon est porté facilement par quatre hommes est posé sur un simple trépied en tube. Il est capable de tirer en tir tendu et de couper un sapin gros comme une bouteille à plus de 1000 mètres. C'est une arme antichar efficace, facile à déplacer et qui peut être montée sur une Jeep. J'ai déjà décrit les lance-roquettes et leurs performances. Au vue de l'efficacité de toutes ces armes, je me demande lesquels des fantassins (biffins) ou des cavaliers (servants des chars) sont les moins exposés. L'idée d'être enfermé dans un char qui, malgré son blindage, peut être détruit à tout moment ne me dit rien qui vaille, je préfère ma condition, même sans armure, car je suis libre de mes mouvements. Mais, à la réflexion, je crois que la meilleure protection est encore l'état de paix car mourir tiré comme un lapin ou grillé, enfermé dans un char, le résultat est le même et il vaut mieux jouer à la guerre que de la pratiquer.

Emporter par mes pensées à analyser les différentes conditions du soldat en temps de guerre, j'ai oublié de mentionner le seul établissement civil à proximité du camp, c'est un bistrot mal famé, connu sous le nom des "quatre fesses". Il jouit d'une fort mauvaise réputation et je ne m'y suis jamais aventuré durant tous les séjours que je fais et ferai à Bitche. Cabanac est plus curieux que moi ou peut-être plus téméraire. Il décide, un soir après la soupe, de pousser une reconnaissance du côté de cet établissement mythique, il lui faut peu de temps pour s'apercevoir que la renommée du bouge n'est pas usurpée. La clientèle est composée du "gratin" des unités présentes au camp, il n'y a plus aucune vitre aux fenêtres et aux portes, elles sont remplacées par des planches, les bagarres y sont presque quotidiennes aussi se replie-t-il prudemment après avoir consommé une bière.

La semaine d'école à feu est en quelque sorte une semaine de vacances. Elle passe très vite et très vite je retrouve Lunéville, la Barolière, la première compagnie. Je commence à me sentir dans la peau d'un ancien. Je n'ai plus rien à découvrir, la routine est bien installée. J'ai de bons copains et j'ai aussi de bons rapports avec les officiers et sous-officiers d'active. En principe, il me faut attendre environ quatre mois et je saurai si oui ou non, je pourrai faire disparaître les deux galons rouges de mon grade et conserver le galon doré de sergent. À la suite de quoi, j'espère bien dire adieu au réfectoire et saluer le mess, rien que d'y penser l'eau me monte à la bouche, ensuite je n'aurai qu'à terminer mon service pendant les six derniers mois comme un véritable ancien et décrocher la "quille". Je ne sais pas encore que mon "plan de carrière" que j'ai si bien établi ne verra jamais, même un début d'exécution.

L'Indochine, le coup passe bien près

Comme je l'ai déjà écrit, dans beaucoup de chambres, il y a un poste de radio loué en ville. Nous écoutons le plus souvent de la musique, des chansons avec les glorieux anciens comme Charles Trenet, Chevalier, Tino Rossi. Des nouveaux font un tabac comme Gilbert Bécaud et Georges Brassens ; Édith Piaf et Yves Montant sont au sommet. Nous suivons aussi des reportages sportifs comme le tournoi des 5 nations, mais rarement les informations, quoique des nouvelles concernant l'Indochine qui font la une de l'actualité commencent à nous inquiéter. Pour moi comme pour mes copains, l'Indochine, à cette époque, c'était une colonie lointaine que des rebelles avaient décidée de libérer sans l'aval du grand pays protecteur la "France" et d'y installer un régime communiste. Heureusement, l'armée française veillait. Nous en avons souvent entendu parler par la plupart de nos sous-officiers d'active et par quelques officiers comme le capitaine Renaud. Ils y avaient tous fait au moins un séjour de trois ans et certains deux séjours c'est-à-dire six ans. Quelques-uns uns d'entre eux sont sur le point d'y repartir. De temps en temps au bar de la cantine ou au cours d'une pause sur le terrain de manœuvre en attendant l'heure de rentrer à la caserne, certains de ces militaires de métier se laissent aller à quelques confidences. Je crois qu'ils gardent au plus profond d'eux-mêmes une certaine nostalgie pour ce pays qu'ils décrivent comme merveilleux. Ils ne parlent que par bribes de la guerre qu'ils y ont menée, les combats avaient dû être terribles, aussi durs que le pays est merveilleux. Comme tout le monde, je savais que depuis neuf ans un corps expéditionnaire essayait de pacifier cette colonie. Je lisais rarement le journal et j'écoutais d'une oreille distraite à la radio des informations plus ou moins censurées. À cette époque, il n'y a pas de télévision, les séquences d'actualité que l'on

voyait au cinéma montraient nos troupes à l'offensive dans les rizières ou dans la jungle. Elles pacifiaient et dans les zones pacifiées des paysans, coiffés de leur chapeau conique, repiquaient du riz.

Maintenant les nouvelles optimistes ont fait place à de véritables communiqués de guerre. Notre indifférence commence à faire place à un intérêt inquiet. Nos gradés de métier, eux aussi, paraissent inquiets. Quelquefois l'un d'eux vient écouter les informations de notre poste ce qui nous fait une raison supplémentaire de nous intéresser à ce conflit. Un bruit commence à courir à la radio mais aussi à la caserne sur l'éventualité d'envoyer des hommes du contingent en Indochine pour en finir définitivement avec ce conflit dont personne ne voit la fin et, le contingent, c'est nous.

Maintenant il est question de l'implantation d'un camp fortifié en pleine zone rebelle, c'est Dien Dien Phu. Il devrait être l'épine dans le talon des rebelles en désorganisant leurs communications. Il devrait aussi attirer une réaction de l'ennemie en l'obligeant à se concentrer sur place qui permettrait de l'écraser une bonne fois pour toutes. Ce camp imprenable est installé dans une cuvette entourée de montages. Une division française avec des moyens considérables ou considérés comme tels, y est retranchée. Jusqu'ici rien qui ne puisse inquiéter sur le sort qui sera réservé à cette place forte mais, en cas de défaite, la présence française risque fort d'être mise en cause dans cette partie du monde et c'est bien là que vient le bruit. Et si le contingent y était envoyé en renfort ? Les reportages, les informations que nous recevons grâce à notre poste changent assez vite de ton. L'optimisme mesuré du début a fait place à l'inquiétude. C'est en premier lieu l'encerclement du camp par les viets. Ceux-ci s'installent sur les montages qui l'entourent. Pour le moment ce n'est pas encore catastrophique, il y a la piste d'aviation et les parachutages. Des canons viets ont été mis en batterie sur les hauteurs qui dominent la position française, ils la pilonnent jour et nuit. Les avions ne peuvent plus atterrir, des parachutistes sont largués en renfort, ils sont présentés comme des héros. C'est, paraît-il, un colonel qui commande tous ces hommes qui se battent maintenant comme des lions mais on nous fait comprendre que l'épine qu'ils devaient être, s'est transformée en piège et qu'ils n'ont plus aucun moyen pour s'en sortir. Nos gradés n'ont plus le moral et pour eux cette affaire va mal finir. Ils ne se trompent malheureusement pas. On a beau vanter l'héroïsme des troupes françaises qui sont d'ailleurs composées de vietnamiens loyaux mais aussi d'Algériens, de Tunisiens, de Marocains, de Sénégalais qui, à ce moment-là, ne sont pas des "bougnoules", des "ratons", des "nègres" mais de bons et courageux Français. Beaucoup d'entre eux sont des Français libres et ont guerroyé en Italie avec Juin, en France et en Allemagne avec de DeLattre et Leclerc. Certains Français de souche ont la mémoire courte, quelques années plus tard ils seront redevenus des "ratons", des "blacks", des Français de seconde zone gênants, qu'il faudrait renvoyer chez eux. Une infirmière prend en main l'hôpital submergé par les blessés. Elle est considérée comme une héroïne. Les nouvelles sont de plus en plus mauvaises, les points d'appui tombent les uns après les autres. Maintenant, toute la chambrée écoute les informations. Nous nous sentons de plus en plus concernés, l'envoi du contingent devient de plus en plus plausible si on veut garder l'Indochine à l'abri du communisme. Le corps expéditionnaire a montré ses limites. Les anciens de là bas serrent les dents, la plupart d'entre eux aiment ce pays, des sacrifices ils en ont faits, ils en ont vu tomber des copains à leur côté et tout cela pour rien, pour une chimère. Un matin, tout est fini, il n'y a plus de camp retranché, il n'y a plus que des morts, des blessés qui vont mourir et une colonne de prisonniers qui s'enfoncent dans la brousse. La glorieuse armée française a encore perdu une bataille, si elle ne veut pas perdre la guerre il n'y a qu'un moyen, envoyer des renforts mais quels renforts ? Le contingent, car il ne reste plus de troupes de métier en réserve, nous, nous sommes tous inquiets, que va-t-il se passer maintenant ?

Pendant quelques jours, j'ai l'impression que le temps a suspendu son vol. Nous sommes comme des boxeurs qui viennent de subir un KO, que sera le prochain mauvais coup ? Notre départ là-bas ? Peut-être, il en est de plus en plus question. La rumeur se confirme à la caserne, des troupes issues du contingent vont se préparer et elle nous concerne au premier chef. En revanche, il en est très peu question dans les médias, il ne faut pas affoler le bon peuple. Trois régiments d'infanterie : Le 151^{e} de Metz, le 152^{e} de Strasbourg et notre 27^{e} R.I. vont fournir des hommes de troupe, des sous-officiers, des officiers pour constituer un régiment opérationnel qui sera le 23^{e} R.I., un régiment qui a été dissous après la guerre 14-18. Le but de l'opération, s'il n'est pas officiel, est connu de tous : c'est le renfort du contingent pour l'Indochine. Chaque régiment fournira un bataillon : le 26^{e} R.I. le

premier, le 151e R.I. le deuxième, le 152e R.I. le troisième. Les bataillons de commandement et d'appui seront constitués avec des éléments des trois régiments. Enfin, dans cette recomposition une "bonne nouvelle", nous garderons la fourragère rouge, le 23e R.I. a, lui aussi, été décoré de la légion d'honneur pendant la guerre 14-18.

Le rassemblement du 1er bataillon du 23e R.I. se fait à Lunéville. Notre ancien bataillon du 26e R.I. formera la première compagnie, le deuxième de Nancy la deuxième compagnie, le troisième de Sarrebourg le troisième. Les compagnies d'appui et de commandement sont constituées avec des éléments des trois bataillons. Il ne manque pas un homme dans l'effectif des compagnies. Je suis chef de groupe mortier et je commande une dizaine d'hommes et deux pièces, un sergent d'active sorti de l'école des sous-officiers depuis quelques mois est chef de section adjoint et chef de groupe des mitrailleurs avec aussi une dizaine d'hommes pour les servir. Nous avons en dotation deux lance-roquettes qui ne sont pas affectés à des hommes en particulier. Nous sommes associés à la section de commandement qui compte les cuisiniers, les chauffeurs, les estafettes, le radio et tous ceux qui servent auprès du commandant de compagnie. Le chef de section d'appui est le lieutenant commandant de compagnie en second, mais la responsabilité incombe au chef de section adjoint, le sergent d'active Barjon et moi, avec mes galons de caporal-chef, je suis de fait le chef de section adjoint ce qui me vaut des petites remarques de jalousie de la part de sergents d'active qui ne sont que chefs de groupe. Dans ma section, je retrouve mon copain Cabanac et quelques autres caporaux de la compagnie d'appui du 26e R.I. qui avaient fait le peloton avec moi. Cabanac est chef de pièce mitrailleur, il ne me quittera que pour la quille. Je connais tous les gens de la section, ils sont tous sympathiques et je n'aurai jamais de gros problèmes avec eux. Il faut savoir que les "bleus" qui ne sont incorporés que depuis quelques semaines ne font pas partie de la refonte. Plus tard, lorsque nous serons en cantonnement, le fait de faire équipe avec les gars de la section de commandement apportera à la section des avantages non négligeables, surtout avec les cuisiniers. Je connais bien l'un d'entre eux, il a été incorporé le même jour que moi et avait même commencé le peloton. Il dut être hospitalisé pour être opéré d'une verrue plantaire et, par la suite, retournera en compagnie mais j'avais toujours gardé de très bonnes relations avec lui. Il est pâtissier de métier et sera un cuisinier capable de faire des repas dignes de ce nom avec pas grand-chose.

Notre capitaine (de Bauer) nous arrive tout droit de la légion, il a le verbe haut mais nous saurons vite l'apprécier, il est du genre père de famille. Son adjoint est le sous-lieutenant Berlan qui vient de notre compagnie et que j'ai appris à apprécier.

Les braves gens de Lunéville sont désolés de nous voir partir. Du 26e R.I. il ne reste que des unités squelettiques qui ne resteront pas forcément dans le casernement. Nous les regrettons aussi, nous étions comme des poissons dans l'eau dans cette petite ville. Nous sommes fin mai début juin, je ne me souviens plus de la date exacte, mais cette fois nous partons de la Barolière pour le camp de Bitche où nous allons retrouver les autres bataillons du 23e R.I. Il nous faut faire un départ digne du régiment dont nous sommes issus et de celui que nous avons ressuscité. Nous avons chargé nos affaires personnelles dans les sacs marins, les boîtes à paquetage, les valises dans les camions avec l'armement et le matériel des compagnies et du bataillon. Nous partons à pied en tenues de combat neuves, casqués, sacs au dos et avec nos armes individuelles. La musique s'est déplacée pour saluer notre départ. Nous quittons la Barolière en colonne par trois et au pas cadencé. Nous la regretterons notre vieille caserne. J'ai une pensée pour le mess même si je suis nommé un jour sergent je n'en passerai jamais la porte. Nous parcourons un petit circuit en ville et nous formons le carré sur la place du château où une prise d'armes est organisée. La foule est au rendez-vous et nous applaudit. La musique doit jouer la Marseillaise et puis, aux accents d'une marche militaire que nous n'entendons bientôt plus, nous quittons la bonne ville. Jusqu'aux dernières maisons, les habitants sont là qui nous acclament. Il est environ 16 h et nous marchons 30 kilomètres environ. Il fait chaud et nous sommes bien contents d'arriver au village où nous devons cantonner. J'ai une pensée pour les soldats de l'Empire qui, partis du fond de l'Espagne, sont allés jusqu'à Moscou, à pied, eux aussi avec un équipement et un chargement bien plus lourds que le nôtre. Avec ma section, nous cantonnons dans une ferme, sur le foin qui sent bon l'herbe fraîchement séchée. La cuisine avec la roulante nous a précédés. Serougne, responsable de l'ordinaire, nous a fait un dîner qui vaut largement celui de la

Barolière. Le lendemain matin, les paysans chez lesquels nous avons passé la nuit nous offrent, pour notre petit-déjeuner, du bon lait frais pour mettre dans le café.

Le voyage à pied s'arrête quelques kilomètres plus loin. Nous trouvons dans une gare un train qui nous attend. Il va nous conduire directement à Bitche. Voilà moins de deux mois j'y étais encore et, à l'époque, je ne pensais pas revenir si vite. Nous avons une demi-journée pour nous installer, toujours dans les grandes chambres de 80 places. Les autres bataillons issus des 151 et 152e R.I. sont arrivés, eux aussi, le 23e R.I. est au grand complet. C'est le colonel Buchalet qui commandait le 26e R.I. qui commande notre nouveau régiment.

Le 23e R.I. fait partie d'un groupement mobile qui comprend deux autres corps, placés sous le commandement de notre colonel. Ces autres corps sont constitués de blindés légers et d'un détachement du train des équipages (moyens de transport). Si nous sommes plutôt satisfaits d'avoir gardé un colonel qui a bonne réputation, ce n'est pas la même chose avec notre commandant de bataillon. Nous le connaissons, c'était le commandant de notre bataillon à Lunéville. Ce n'est pas un foudre de guerre et déjà, dans le train-train de Lunéville, il ne brillait pas. On se pose des questions sur ses réelles capacités à commander. Péronin, lui, a su lui faire du charme. Il est resté bien accroché à la compagnie de commandement où il s'est rendu indispensable dans une fonction plus ou moins bien définie.

Une longue attente commence. Nous n'avons pas grand-chose à faire. Pour éviter de nous voir sombrer dans un désœuvrement total, nous faisons quelques marches dans la campagne environnante et quelques séances de tir, mais nous sommes souvent à flâner entre la chambre et le foyer. À côté de celui-ci, un coiffeur civil est installé. Il a la particularité de faire des coupes exclusivement à la tondeuse électrique en un temps record. Je lui confie mon abondante chevelure épaisse et frisée. Malgré sa manière peu orthodoxe de procéder, je ne peux pas dire qu'il ait fait du mauvais travail, c'est même plutôt bien. En tous les cas mieux que le coiffeur de service à la Barolière. Bien sûr, ce n'est pas comparable à la coupe de celui qui avait eu l'honneur de me couper, le premier, les cheveux, je veux parler de Monsieur Deschâtres, le coiffeur de Quincy.

Nous n'avons que très peu de nouvelles de ce qui se passe en France ou dans le Monde. Nous n'avons plus de radio et pas de journaux. Un matin, nous n'avons pas de café ni de petit déjeuner car nous allons recevoir la piqûre de rappel des vaccins qui nous avaient été faits au moment de notre incorporation. Pour nos anciens, c'est normal, en principe le rappel se fait un an après maïs pour mon contingent entre le vaccin et le rappel, il n'y a guère qu'un peu plus de six mois. Il n'y a pas de doute, nous sommes bien préparés en vue d'un grand départ. Comme tous les copains, je reçois ma dose le matin de bonne heure. Comme il est de coutume nous sommes au repos et à la diète pour la journée avec seulement un bouillon de légumes à midi et le soir. J'ai bon appétit et je n'ai jamais respecté la règle du jeune. Je me rends au foyer où je me paie un casse-croûte au jambon et au pain frais arrosé, comme il se doit, d'une bonne bière. Après quoi, je reviens dans la chambrée. Je suis surpris de trouver la plupart de mes copains malades et fiévreux, enfouis sous leurs couvertures malgré la chaleur. Ils ont la tête qui tourne et ne peuvent guère quitter leur couche. Je ne m'attarde pas dans la chambrée, rien que leur vue pourrait me transmettre leur mal. Pendant un instant, je suis inquiet et j'attends que se manifestent les symptômes du malaise des copains mais rien, c'est peut-être grâce au casse-croûte et à la bière que je continue de me porter comme le pont neuf.

Un autre signe inquiétant se manifeste par une permission exceptionnelle de 8 jours qui nous est octroyée sans qu'aucun d'entre nous en ait fait la demande. Nous partons tous en même temps. Des bruits de toutes sortes circulent. Je vais me renseigner auprès de Péronin, il me confirme ce qui se dit, un paquebot transport de troupes nous attend à Marseille. Quand nous reviendrons de permission nous serons prêts à partir sur-le-champ.

C'est un train spécial qui nous emmène à la gare de l'Est à Paris. Les wagons doivent dater d'avant la guerre de 14-18. Ils n'ont pas de couloir mais une porte à chaque compartiment. Bercés par le léger roulis du wagon certains de mes copains dorment. Moi, je suis éveillé, je regarde défiler le

paysage magnifique en cette fin de printemps. Je pense à ceux qui, un jour, sont peut-être partis dans ce wagon pour aller où ? Peut-être que celui qui me transporte était en service à l'époque des deux dernières guerres. Combien de ceux qui ont fait le voyage aller n'ont pas fait le voyage retour ? Et nous, pauvres soldats du contingent, quel va être notre sort au retour ? Que connaissons-nous de la guerre ? Rien ou presque. Nos seuls ennemis visibles jusqu'à ce jour n'ont été que des silhouettes et des cibles au champ de tir. Où va-t-on aller ? Le gouvernement a démissionné. Mendés France en a formé un autre, des négociations vont s'ouvrir en vue d'un cessez-le-feu en Indochine mais, en attendant, la menace d'envoyer le contingent là-bas n'a jamais été aussi crédible en cas d'échec. De toute façon, nous ne resterons pas à Bitche. Si nous ne partons pas en Indochine, il faudra bien nous trouver une autre affectation. Des négociations, cela peut durer deux jours, deux semaines, deux mois. Que deviendrons-nous pendant ce temps ? Les jeunes du contingent que nous sommes représentent toutes les classes de la société française : des pauvres et quelques riches, des paysans, des ouvriers, des intellectuels. Je suppose que, dans la vie civile, chacun a des idées bien arrêtées à gauche, à droite, nulle part mais, ici, personne ne dit rien, tout le monde obéit, tous semblent prêts à faire leur devoir.

Encore une fois, voilà la gare de l'Est, la gare d'Austerlitz, Vierzon et Mehun. Mon père est là, il m'attend, il m'embrasse, je sens qu'il est inquiet mais ne le montre pas. Dame C.4 est là, prête à me transporter et je me retrouve à Preuilly alors que le soleil se couche, immense disque rouge dans l'axe de la route de Villeperdue. On pourra toujours penser que je ne suis qu'un fichu chauvin, mais apercevoir cette route qui, de l'autre côté du pont, prend Preuilly d'assaut, voir le Cher qui scintille aux rayons du soleil couchant, sentir les vibrations du pont au passage de la voiture, retrouver le clocher au travers des peupliers, c'est le plus beau et le plus agréable accueil que Preuilly puisse me faire.

Ces huit jours de permission passent bien vite. Je rends visite à la famille, aux copains. Dans le meilleur des cas je ne serai de retour chez moi qu'en avril l'année prochaine. Tous les jours de permission de détente sont consommés en huit mois. Je ne regrette pas la permission de Noël. Ceux qui ne l'ont pas prise risquent fort de ne jamais pouvoir la prendre. Un après-midi je vais travailler sur un chantier : au chenil de chez Monsieur Guyot, le feu a détruit la charpente et la couverture d'un bâtiment et il y a des raccords de maçonnerie et des arases à faire. C'est bien agréable de renouer avec son métier. Pendant que je suis à Preuilly, les négociations de Genève battent leur plein avec le Viet Minh, la Chine, Mendés France. Peut-être y a-t-il les Américains qui commencent à pointer le bout de leur nez, ils ne savent pas encore dans quel guêpier ils risquent de tomber.

Huit jours et je me retrouve dans l'intimité de ma chambrée à 80 lits. Depuis notre arrivée nous sommes tombés en léthargie, mais nous allons enfin bouger, au moins quelques jours. Nous allons être présentés à notre nouveau drapeau sorti de sa retraite des Invalides. Pendant quelques heures par jour, nous nous entraînons à marcher au pas, à défiler, à faire du maniement d'armes et, un après-midi, nous sommes fin prêts. Un podium a été dressé dans la grande plaine de Bitche, notre drapeau est là, entouré d'une garde d'honneur, que des militaires d'active bardés de batteries de décorations, à côté, le colonel et son état-major et nous voilà repartis pour une nouvelle prise d'armes. Si nous n'avons pas encore fait la guerre, une chose est sûre, nous savons faire une prise d'armes : En avant, marche, tête droite, compagnie halte, repos, garde-à-vous, à gauche-gauche, présentez armes, reposez armes, garde-à-vous, arme sur l'épaule, à droite-droite, en avant marche, une-deux, une-deux, et pour accompagner tout cela, une musique qui interprète la Marseillaise et quelques autres marches militaires, un colonel qui nous passe en revue, lentement en nous regardant bien dans les yeux, une allocution qui nous apporte une sonorisation puissante et nous voilà gonflés pour aller jusqu'au bout du monde. Je n'ose le dire, mais ce jour-là, j'ai l'impression d'être fier d'être un soldat de la France ; j'ai dû lire un peu trop de livres d'histoire mais bien d'autres l'ont été avant moi, il n'est pas certain que beaucoup le seront après.

L'armistice est signé, nous n'irons pas en Indochine, mais le boulet est passé bien près. Le corps expéditionnaire sera rapatrié à terme, l'Indochine ou plutôt le Vietnam est partagé en deux : le Nord sera communiste, le Sud une démocratie sous l'aile du grand frère américain, adieu et bon vent pour ce morceau d'empire ingrat.

Dans l’affaire, personne ne semble se soucier de notre unité, armée de pied en cap, il n’y manque pas un bouton de guêtre et chaque poste a son homme. Le magasin du fourrier regorge d’équipement, d’armement, il y a même des machettes et des casques coloniaux. Juin est passé, juillet tire à sa fin, nous sommes toujours coincés à Bitche. Nous avons l’impression que personne ne veut de nous et je commence à m’ennuyer ferme, j’en viendrai même à regretter l’Indochine. En allant là-bas, j’aurais au moins fait un beau voyage. Des questions sont posées, va-t-on nous dissoudre, allons-nous retrouver nos unités d’origine que nous avons laissées bien anémiques, peut-être allons-nous nous retrouver dans une nouvelle garnison ? Avec tout cela, nous perturbons les manœuvres qui se déroulent à Bitche, nous ne sommes pas dans un casernement mais dans un camp de manœuvre.

Un but : la Tunisie

Enfin ! Zorro est arrivé (même si Henri Salvador ne la pas encore chanté). Qui est-il ? C’est un Tunisien mal couchant qui réclame pour son pays l’indépendance. L’Indochine a fait école, mal lui en a pris, il est depuis quelque temps l’invité de la République dans une résidence bien surveillée, il s’appelle Bourguiba. Ce n’est pas un violent et je crois même que, lui aussi, est en négociation. Quelques-uns de ses partisans ont pris le maquis et depuis ils ont pour habitude de s’attaquer à des fermes isolées appartenant à des colons qu'ils égorgent sans autre forme de procès. Des bâtiments officiels, des gendarmeries ont été attaquées par ces rebelles qui sont désignés sous le nom de fellaghas. Dans ce petit protectorat jusqu’ici bien tranquille tout cela fait "désordre", il faut ramener la sécurité. Sur place la troupe n’est pas nombreuse et ne peut remettre efficacement de l’ordre.

Une idée lumineuse traverse l’esprit de nos politiques, il faut envoyer de la troupe en renfort, de la troupe opérationnelle immédiatement. Des troupes opérationnelles il y en a en Allemagne, mais OTAN oblige, il n’est pas question de les déplacer. Il en reste encore en Indochine, leur rapatriement n’a pas encore commencé, mais en France, aux confins de notre frontière de l’Est, il y a le GM11 qui attend, l’arme au pied, que l’on daigne lui trouver une mission ou une garnison. La voilà la troupe idéale qui va rassurer les colons et ramener le calme, il n’y a pas de temps à perdre, il faut l’expédier en urgence en Tunisie. C’est le branle-bas de combat à Bitche, nous sortons de la torpeur dans laquelle nous étions plongés, nous faisons revue sur revue, il faut tout vérifier, depuis les paires de chaussettes jusqu’au casque colonial, des mortiers aux mitrailleuses, des cartouches de FM aux obus de mortier, des munitions nous sont allouées. Dans ma section, nos armes personnelles sont des pistolets-mitrailleurs de type MAT49. Pour celles-ci les munitions sont données au compte-gouttes alors que nous avons avec chaque arme, huit chargeurs de 32 cartouches, quatre seulement seront remplis. Pour la première fois, la compagnie est dotée de véhicules qui lui sont propres, une Jeep pour le commandant de compagnie, un Dodge 4x4 pour la radio et le service de la section de commandement, un Dodge 6x6 attribué en propre à la section d’appui pour transporter notre armement collectif et nos munitions. Encore une fois, nous sommes jalousés par les gradés des autres sections qui, pour les déplacements, devront faire appel aux véhicules du train (GMC).

Lors de ma dernière permission, j’avais rapporté à la maison ma boîte à paquetage. Dans nos déplacements qui risquent d’être fréquents nous n’avons que nos sacs marins pour loger nos paquetages, de toute façon, ils sont assez grands pour contenir nos trousseaux et quelques affaires personnelles. Nous avons aussi un petit sac à dos pour mettre la gamelle, le rasoir, la brosse à dents et une couverture. Depuis que je suis à Bitche, je ne peux plus avoir recours à ma sympathique lavandière aussi bien pour le lavage du linge que pour le raccommodage. Dans le matériel de la section, j’ai récupéré un grand seau en toile dans lequel je mets mon linge à tremper avec un demi-paquet d’OMO, pendant une nuit, après quoi il me reste à frotter les endroits les plus sales et à rincer au lavabo. Quand je serai démobilisé, je rapporterai quelques slips, maillots de corps et chaussettes personnels qui auront subi ce traitement pendant plus de dix mois, ma mère les examinera en experte et se déclarera surprise. Bien sûr mon linge n’a pas le blanc "éclatant" des publicités de lessives, il n’en est pas moins propre. Le raccommodage est bien plus délicat, il faut reboucher les trous des chaussettes avec du coton à repriser ou avec de la laine en faisant en sorte de ne pas rapprocher les

bords. Quand j'étais gamin, j'ai regardé bien souvent ma Tante Tasie pratiquer cet art et, fort de mes souvenirs, je me lance dans cette tâche ingrate. Mon œuvre est bien loin de ressembler à celle de ma bonne tante enfin, petit à petit, à force de patience, j'arriverai à reboucher les trous. Là aussi, ma mère est plutôt surprise par mon travail, elle ne me fera pas d'éloges, mais ne me critiquera pas non plus. Tout compte fait, je serai assez content de l'effet que produiront mes activités ménagères sur la gent féminine de la maison.

Le départ est programmé, officiellement nous ne savons pas encore pour où, nous savons déjà que ce ne sera pas l'Indochine et certainement la Tunisie ce qui m'est confirmé par mon espion attitré auprès du bataillon, mon ami Péronin. Nous sommes satisfaits de quitter enfin Bitche où nous commencions à nous ennuyer ferme. La Tunisie est, paraît-il, un beau pays. J'en ai entendu parler depuis longtemps. Tante Jeanne m'avait raconté la vie très agréable de sa belle-sœur et du mari de celle-ci, Monsieur Bessemoulin quand ils habitaient là-bas. C'est vrai qu'il y a des rebelles qui se font plutôt discrets, ils s'attaquent toujours à moins fort qu'eux et, d'après les sous-officiers qui ont fait l'Indochine, ce ne peut pas être pire que là-bas. Je charge mon barda dans mon sac marin. Je plie ma couverture en fer à cheval sur mon sac à dos et, chargé comme un baudet, je prends la file qui s'étire au travers du camp jusqu'à un quai où sur une ligne de chemin de fer, un train nous attend, il est huit heures du matin. Les wagons de voyageurs semblent sortis tout droit du Far West avec leurs plates-formes à l'air libre aux deux extrémités. Avec le sergent Barjon, nous contrôlons le chargement de notre armement individuel et collectif, de nos munitions, nous embarquons aussi le matériel de la section de commandement. Je m'entends très bien avec lui, il était plutôt réservé quand je l'ai connu au 26^{e} RI, maintenant il est devenu un bon copain, il peut compter sur moi et il me le rend bien.

Le matériel embardé dans des wagons de marchandises en queue du train, c'est notre tour. Nous occupons les compartiments à huit. Nous sacs marins sont avec le matériel et nous avons le sac à dos avec la couverture. Ces wagons ont un couloir qui s'ouvre sur les plates-formes extérieures. Les opérations d'embarquement commencées à huit heures se terminent, peut-être, vers dix ou onze heures. Le train ne semble pas pressé de partir, il fait chaud et nous allons remplir nos bidons d'eau, des boîtes de rations sont distribuées pour les repas. Lorsque le train s'ébranle enfin, il est environ 19 heures, j'ai comme l'impression qu'il quitte Bitche à regret. Je suis plus souvent l'une des plates-formes extérieures qu'à ma place dans mon compartiment, la soirée d'été est chaude et le courant d'air, à l'extérieur, rafraîchit mieux que l'espace du compartiment même si la glace est baissée. Nous ne roulons jamais bien longtemps, le train se range souvent sur une voie de garage pour laisser passer un convoi plus pressé que lui. Nous avons déjà dévoré une bonne partie de nos boîtes de rations, des boules de pain qui vont avec et mis à sec les bidons de dix litres de vin avec un quart à chaque repas, des responsables de l'ordinaire tiennent comptabilité du ravitaillement. Quand l'aurore éclaire le matin, nous découvrons la vallée de la Saône, tout est bien vert. Au loin, vers l'ouest, je devine le vignoble bourguignon. À nouveau nous sommes arrêtés et, cette fois, c'est en pleine campagne, au milieu des champs d'oignons. Nous sommes comme abandonnés, pas même un paysan dans les champs. À cette vitesse, nous ne serons pas arrivés à Marseille avant le lendemain matin. Nous profitons d'un arrêt dans une gare pour remplir nos bidons d'eau, des militaires nous attendent sur le quai avec une citerne. On ne nous a quand même pas complètement oubliés. Je crois que nous passons Lyon la nuit. J'arrive quand même à nous situer grâce à la géographie que je n'ai pas oubliée. Si la première nuit je l'ai passée le plus souvent debout sur la plate-forme à fumer cigarette sur cigarette, la seconde je me décide à essayer de me coucher dans le compartiment où nous pouvons dormir à six : deux dans les filets porte-bagages, deux sur les banquettes, deux sur le plancher. Les deux derniers, je crois qu'ils sont dans le couloir ou sur la plate-forme. Je ne peux pas dire que je dors comme un chérubin, rien n'est tendre au dos, aux côtes, à la tête dans ces sacrés wagons aussi je suis debout avant l'aurore et retrouve une place sur la plate-forme, c'est encore là que je suis le mieux. Aux premières lueurs du jour, je découvre un paysage magnifique. Nous traversons une campagne montagneuse et sauvage avec des massifs de rochers blancs, des forêts de pins ou du maquis. Dans la vallée, des oliviers bien rangés dans les champs. Des vignes sont accrochées aux premiers contreforts. J'admire ce que je découvre à mesure que le train avec son allure de sénateur traverse ce pays qui semble béni des Dieux. Que la France est belle quand on peut l'admirer le matin, auréolée par le soleil levant.

Les montagnes, les collines, la végétation laissent petit à petit la place aux maisons, aux usines, à toutes sortes de constructions de plus en plus serrées. Nous voilà à Marseille. Le Marseille des Grecs, d'Edmond Dantès, de Pagnol, de Raimu, de Fernandel, Marseille la porte de l'Empire. Comme je serais heureux si, par miracle, je pouvais la visiter cette grande ville, ce n'est bien sûr qu'un vœu pieux.

Le terminus, c'est la gare Saint Charles. Nous sortons du train et nous récupérons nos sacs marins. Des camions nous attendent, les armes, le matériel vont directement au bateau. Nous, nous allons au camp Sainte Marthe où nous arrivons quelques minutes plus tard. C'est par ce camp que passent tous les militaires qui partent ou qui arrivent des colonies. Des bâtiments s'étendent presque à l'infini sur un terrain bitumé et poussiéreux. Nous rentrons dans l'un d'entre eux qui n'est en fait qu'un immense dortoir dans lequel sont plantés une multitude de lits en toile sur trois niveaux. Je pose mon barda sur l'un d'eux en ne sachant pas si je suis ici pour quelques heures ou quelques jours. Ensuite, je pars en reconnaissance. Un responsable de la compagnie distribue des tickets-repas, c'est vrai qu'il est déjà midi passé. C'est la première fois que je déjeune servi par un service que l'on peut qualifier de rapide, le ratât dans la gamelle à la roulante et bien loin. En échange du ticket-repas, on me donne un grand plateau en inox avec plusieurs alvéoles et des couverts. Je rentre dans une file qui s'est formée et qui passe devant un comptoir derrière lequel cinq ou six serveurs sont postés. Le premier dépose dans l'alvéole prévue à cet effet l'entrée, le second la viande puis viennent les légumes, le dessert, le pain et un quart de vin qui est versé dans nos quarts personnels. Des tables sont dressées dans un immense réfectoire. J'y prends place et dévore mon repas avec un appétit aiguisé par deux jours de rations en conserve et, il faut bien le dire par l'aspect engageant de la nourriture servie qui n'a rien de comparable avec les menus de la Barolière et même de Bitche. L'organisation du service dans le réfectoire et parfaite. Des centaines, peut-être des milliers de repas sont distribués en un temps record, tout se passe vite et bien. Le repas terminé, je mets mon plateau sur un tas qui passe à la plonge immédiatement.

Après ce déjeuner réconfortant, je me sens bien et pars à la recherche du foyer du camp. Des copains d'active qui sont déjà passés par-là en partant ou en arrivant d'Indochine m'en ont parlé comme étant le plus grand de France. C'est qu'il est immense, c'est comme un supermarché (bien que ceux-ci n'existent pas encore). Je dirai donc comme un immense monoprix. On peut y trouver un peu de tout : De la nourriture, des boissons, des vêtements civils (même de femmes), des tenues militaires, des valises, des cantines, de l'outillage et, ce qui me surprend le plus, un "rayon" de voitures neuves de toutes marques. Devant celles-ci, je suis admiratif et je me demande quels sont les militaires de passage qui peuvent se payer une voiture comme on achète un paquet de cigarettes. En réfléchissant un peu je crois avoir trouvé, le sous-officier ou l'officier qui rentre d'Indochine après trois de campagne a été, pendant ce temps, très bien payé aussi bien avec un prêt majoré qu'avec toutes sortes de primes. Il ne rentre qu'avec sa cantine, mais avec un bon compte en banque, aussi je suppose que certains n'hésitent pas à acheter une voiture qui les classera parmi les gens respectables de ce pays. Je sors du foyer un peu rêveur. Ce camp, ce foyer, sont en fait un sas par où on passe d'une société qui tend vers celle dite "de consommation" et l'outre-mer qui est encore, pour longtemps, un héritage du siècle dernier qui, malgré l'indépendance, n'a pas eu beaucoup la possibilité d'évoluer. Combien de militaires ont rêvé comme moi devant les voitures en se promettant de s'en payer une au retour mais ne sont pas revenus. J'ai retrouvé les copains qui, comme moi, ont été surpris. Il ne nous reste plus qu'à attendre. J'ai acheté un hebdomadaire pour lire et passer le temps. Voilà plus de deux mois que j'attends, je sors, il fait moins chaud que dans le dortoir, je trouve un arbre qui dispense son ombre et je m'installe pour lire.

Il est peut-être entre 16 et 17 heures quand on nous demande de nous rassembler. J'endosse mon sac à dos et lance mon sac marin sur mon épaule. Une file de camions nous attend. J'embarque sur l'un d'eux. Maintenant l'impatience me gagne, je vais enfin voir le port, la mer. La mer, je la connais à peine, c'est à La Rochelle que je l'ai vue pour la première et seule fois jusqu'à ce jour. Ce jour-là, j'étais même monté sur un bateau et avais visité l'île de Ré. Ce souvenir me fait chaud au cœur. J'ai toujours été attiré par la mer. Si je n'avais pas été dès ma naissance voué au métier de maçon, je crois que j'aurais essayé d'être marin. Les camions arrivent sur le port et se rangent à proximité d'un gros

paquebot tout noir, c'est l'Athos II. Le pauvre ne semble pas être de la première jeunesse. Les camions sont partis. Nous nous regroupons par bataillons, par compagnies, par sections. Nous attendons l'ordre d'embarquement. Je crois me souvenir que c'est la première compagnie du premier bataillon qui commence à escalader l'escalier qui mène sur le pont du bateau et qui rentre par un autre escalier dans les entrailles de celui-ci. Tout est prévu. Malgré le dédale de couloirs et d'escaliers, nous trouvons le dortoir qui nous est affecté. Il est immense, les couchettes sont les mêmes que celles du camp de Sainte Marthe. Une chaleur moite règne dans ce lieu mal aéré, il n'y a pas de hublot, nous sommes sûrement au-dessous de ligne de flottaison. Je dépose mon sac à dos et mon sac marin sur une couchette que je choisis au milieu, c'est-à-dire peut-être à 1,20 mètres du plancher et je n'ai qu'une hâte, remonter à l'air libre, même avec le soleil il y fait meilleur que dans la cale et puis, il y a une petite brise de mer, je me trouve une bonne place d'observation à quelques mètres de l'étrave.

Un panneau retrace la carrière de notre vénérable paquebot. Il a vu le jour en Allemagne avant la guerre 14-18, à la fin du conflit, il fût réquisitionné par la France au titre de dommage de guerre. Il doit être affecté ensuite aux liaisons avec l'outre-mer peut-être déjà comme transport de troupes et apparemment, il tient encore bien sa place. Je suis un peu surpris, je ne sais pas qu'un navire pouvait avoir une carrière aussi longue. Depuis le début de la guerre d'Indochine, il fait la ligne Marseille-Saïgon. Dans le bassin du port où l'Athos est accosté, il y a un autre paquebot. C'est aussi un transport de troupes "Le Pasteur". Il semble plus grand encore que l'Athos II et aussi moins vieux. Un paquebot tout blanc est aussi à quai, lui est tout jeune c'est "La Marseillaise". Je me souviens, qu'il y a un an ou deux, son lancement avait fait l'objet d'un article dans le "Berry Républicain". Il fait la liaison Marseille-Alger. D'autres navires sont à qui mais je ne me souviens plus de leurs noms.

Il y a une activité continuelle dans le port. Un peu au large, juste en face de l'entrée de celui-ci, je découvre le château d'If, celui dont Alexandre Dumas avait fait la prison d'Edmond Dantès et de l'abbé Faria. Je suis sur les lieux même où se nouât l'intrigue. Il y a la mer, le port, le château d'If. Il ne manque que les grands voiliers, mais avec un peu d'imagination, je les devine, tout est bien fixé dans mon imaginaire depuis que j'ai lu ce magnifique roman d'aventures.

Il est environ 17 heures quand la cloche sonne pour le dîner. Comme au camp Sainte Marthe, chacun reçoit un ticket qui permet de prendre un plateau-repas garni de la même façon que pour le déjeuner. Une seule critique, il faut faire la queue un bon moment. C'est vrai que nous sommes certainement plusieurs milliers dans le ventre du vénérable bateau mais, après tout, nous avons tout notre temps. La qualité du repas est très bonne peut-être meilleure qu'au camp Sainte Marthe et, si par moments, je regrette Lunéville, je ne regrette pas le réfectoire de la Barolière. Des tables sont dressées sous un auvent sur le pont. J'y trouve une place où je peux tout à loisir déguster le contenu de mon plateau avec du pain frais (un peu brioché, il paraît qu'il est cuit, sur le bateau, à la vapeur) et un quart de vin de bien meilleure qualité que celui de l'ordinaire.

Après le repas, je retrouve mon poste d'observation d'où, je l'espère, je pourrai assister à l'appareillage. Il est environ 20 heures quand l'équipage commence à s'agiter. Les moteurs où les chaudières ronflent plus fort ce qui fait vibrer le navire, les gros cordages qui nous maintenaient à quai sont largués, un remorqueur nous tire vers l'entrée du bassin et la haute mer. Cette fois, je crois bien que l'attente et terminée pour de bon et que je suis parti. Le bateau est lourd et on ressent à peine les mouvements du départ. L'entrée du port est passée, le remorqueur nous lâche, une vedette vient chercher le pilote qui était monté à bord et rentre au port. Le crépuscule commence à s'installer quand nous passons devant le château d'If. Enfin, la mer est là, libre devant moi. Une vedette, venant de ne je ne sais où, vient se ranger tout contre le paquebot, un homme monte à bord suivi par quelques cartons qui, en quelques minutes, passent de la vedette au bateau, l'homme redescend et la vedette repart aussi vite qu'elle était arrivée. Je ne me pose pas trop de questions sur la raison de cette visite. Pour moi ce doit être normal, peut-être une mesure supplémentaire de contrôle avant le départ.

Un petit vent frais se lève, il n'y a plus rien à voir, mais je n'ai pas tellement envie de dormir et je suis intrigué par une file qui se dirige dans un grand hall où une buvette est installée avec des comptoirs sur les quatre faces et grillagée au-dessus de ceux-ci. Il a fait bien chaud toute la journée et

l'idée d'une bonne bière bien fraîche m'engage à prendre rang dans la queue qui s'est formée. Il me faut bien une demi-heure pour arriver jusqu'au bord du comptoir. Je commande ma bière, mais une chose m'intrigue beaucoup, la plupart des clients ne prennent des paquets de gâteaux plutôt que des boissons, c'est du moins ce qu'il me semble. Pourquoi cette envie subite de gâteaux secs ? Nous avons eu, je l'ai déjà mentionné un excellent dîner. Je retrouve mon dortoir dans les entrailles du vieil Athos II et, là encore, je vois que des copains ont acheté les fameux paquets de petits beurres. Cette fois, je leur demande la raison de leur envie. Là, ils se mettent à rigoler de bon cœur, j'ai comme l'impression d'être considéré comme un demeuré. Je prends le temps de lire ce qu'il y a de marqué sur les fameux paquets. Ce n'est pas "LU" mais "Players". Les paquets de petits beurres sont tout simplement des cartouches de cigarettes américaines. À présent je comprends tout, la manœuvre de la vedette venue accoster en pleine mer, les cartons qui montent à bord, de la contrebande bien sûr, l'empressement des bidasses à approcher les comptoirs, ce n'était pas la soif mais la bonne affaire à faire en achetant des cartouches d'américaines à moitié prix des gauloises. Je repars aussitôt pour le hall et prends place dans la queue. Cette fois, je n'attendrai pas longtemps, il n'y a plus de "petits beurres". Je suis vexé et me rends compte que, par moments, je marche à côté de "mes pompes", je suis vraiment trop distrait, ma mère appelait cela "être dans la lune". J'ai passé pratiquement deux nuits sans dormir et il est minuit, je me couche et sombre dans le sommeil du juste.

Le matin, je suis vite debout. Ma barbe commence à être longue, il faut me raser, faire un minimum de toilette et prendre mon petit-déjeuner. Ici, le café est digne de ce nom et si mes souvenirs sont bons ce ne sont pas des PDL que je trempe dedans mais un petit pain au lait, vraiment les marins sont des gens qui savent bien recevoir. La compagnie est rassemblée quelques instants pour un exercice d'alerte. Il nous faut passer des brassières de sauvetage, c'est une formalité qui ne dure que quelques minutes. Après quoi, nous sommes libres de notre temps. Je reprends ma faction à mon poste d'observation. Il n'y a pas la moindre brise, la mer est d'huile, le bateau avance sans tangage ni roulis, pas un d'entre nous n'a le mal de mer. Au début de l'après-midi, après le déjeuner, une terre apparaît à bâbord, renseignement pris il paraît que c'est la Sardaigne. Le bateau longe cette grande île. À quelques centaines de mètres, peut-être plus, il doit être difficile d'évaluer les distances sur l'eau, je distingue très bien les villages et les voitures qui roulent sur une route côtière. J'aurais aimé voir la Corse mais il paraît que nous sommes passés trop loin. Je ne dédaigne pas le paysage qui défile lentement. Jusqu'au dîner, je regarde la côte, les petits ports, des mouettes virevoltent au-dessus de nous, des dauphins nous accompagnent. Le soleil est chaud, mais l'air marin rend la température agréable.

Je ne sais pas ce que l'avenir me réserve mes deux de mes rêves d'enfant viennent de se réaliser : je vogue sur un grand paquebot sur la mer et je découvre des paysages magnifiques. Ces belles images, ces sensations de calme intérieur, de tranquillité, je prends bien soin de les ranger dans ma boîte à souvenirs. Après le dîner, je ne vais pas faire la queue au comptoir, je me couche impatient de dormir, impatient de me réveiller afin de découvrir un autre continent, l'Afrique.

Et c'est déjà demain. Une toilette minimum, un café vite avalé, un escalier, le pont et en face, l'Afrique est devant moi. Le port est déjà là, c'est Bizerte. Malgré l'heure matinale, il fait déjà chaud. Ici plus de brise de mer, si mes souvenirs sont bons nous devons être le 31 juillet 1954.

Un remorqueur nous prend en charge et conduit l'Athos II vers le quai où il pourra accoster. Certains d'entre nous, pendant la traversée, ont parlé avec les marins de l'équipage. Ceux-ci leur confirment que nous avons eu beaucoup de chance. C'est bien nous que le grand bateau attendait depuis quelques semaines à Marseille mais la destination n'était pas la Tunisie mais Saigon. Merci Mendès-France, grâce à lui nous avons évité le pire, je lui en serai toujours reconnaissant. Il est temps de retrouver le dortoir, les copains, la compagnie. Je m'équipe de mon sac, charge le sac marin sur mon épaule et nous prenons place dans les rangs pour débarquer. Comme à Marseille, des camions nous attendent. Le port de Bizerte est une grande base militaire, mais apparemment il n'y a pas de locaux pour nous loger. Après avoir roulé quelques minutes dans les rues de la ville, les camions nous déposent dans la cour d'une école. Ce sont les vacances, il n'y a pas d'écoliers et c'est sous le préau que nous sommes momentanément logés. On nous distribue des matelas pour passer la nuit en

attendant que l'on nous trouve une affectation. Les cuisiniers ont déjà installé leurs matériels. Ce sont eux qui vont nous préparer notre premier repas africain. Celui-ci n'aura pas la même qualité que ceux de l'Athos II. Une chance, il y a une bonne salade de tomates, des concombres, de poires rondes, mais la viande est réfractaire à mon couteau mal aiguisé et à ma fourchette en aluminium. Je ne parle pas des légumes qui ressemblent comme des frères à ceux de la métropole. En revanche, les desserts sont tout autres de ce qui nous était servi en France. Nous avons des figues fraîches et souvent des grenades. Ces derniers fruits sont très savoureux, mais il ne faut pas être pressé pour extraire une à une les petites boules pleines d'un liquide sucré qui les remplissent. C'est aussi à l'occasion de ces premiers repas que je fais la connaissance avec les pastèques. Elles ressemblent à de gros melons. La couleur de leur chair est rosée avec des pépins rouges. Je suis déçu par ces fruits à peine sucrés et à la saveur fade. La plupart des copains apprécient, je leur laisse ma part. Je préfère de loin un excellent melon vert de peau et vert de chair, il est trompeur. Si, par sa couleur, il n'est guère appétissant, il est malgré tout bien sucré et très savoureux.

Nous ne sortons pas de la cour de l'école durant l'après-midi, nous récupérons notre armement personnel, mais nous pourrons sortir après le dîner. Si quelques-uns uns d'entre nous en avaient encore douté, il n'y a pas de doute possible, nous avons bien changé de continent et de civilisation. Si Bizerte ressemble par certains côtés aux villes françaises avec ses rues et ses constructions, la plupart des tunisiens ne s'habillent pas chez les mêmes tailleurs que nous. Sur la tête, ils ont un bonnet rouge qui peut être une simple calotte ou une coiffure qui ressemble à un cône tronqué sur le fond duquel est fixée une petite queue noire qui pend sur le côté. Les chemises n'ont pas de col mais des manches longues. Ce qui me surprend le plus ce sont leurs pantalons ou plutôt leurs culottes. Celles-ci ont un fond qui descend jusqu'au niveau des genoux. Elles sont très amples et se terminent par deux petites jambières qui descendent à mi-mollet. Quelques-uns ont des souliers, des savates, mais beaucoup marchent pieds nus. Il n'y a pas beaucoup de femmes dans les rues et celles que l'on voit sont le plus souvent complètement voilées à l'exception d'une fente au niveau des yeux que l'on devine plus qu'on ne les voit. Ce qui me surprend le plus c'est le nombre d'enfants qui font l'aumône, ils demandent une pièce, une cigarette, quelques-uns uns travaillent, ils sont cireurs de chaussures. Ils ont une boîte qui a un couvercle en pente sur lequel il faut poser les pieds, l'un après l'autre. Ce sont des as de la brosse et du chiffon. En quelques minutes, les souliers brillent comme des miroirs. Je me laisse attendrir par les demandes maintes et maintes fois répétées de ces enfants qui travaillent à l'âge où je jouais sur le bord du Cher ou dans la Garenne.

Avec des copains, nous nous attablons à la terrasse d'un café où nous commandons des demis de bière. C'est un tunisien qui nous sert. Il est vêtu à l'européenne avec une tenue de serveur. Il parle français sans accent. Avec nos demis de bière, il a mis sur la table, dans une soucoupe, des olives noires et vertes, des petits morceaux de tomates, de concombres, de poivre ronds, etc.es petits bâtonnets pointus, en bois, permettent de piquer ces amuse-gueule. Notre hôte est du genre causant. Nous lui demandons quelle est la situation du pays. Il nous parle des événements qui vont dans le bon sens, nous dit que grâce à Mendès-France des pourparlers sont en vue avec Bourguiba afin d'arrêter le terrorisme et d'arracher l'indépendance. Les villes sont calmes, les groupes rebelles sont dans les djebels. Nous en déduisons que si le commandement veut bien nous employer, il nous fera cantonner dans la brousse. En passant devant une coutellerie, je remarque un couteau de chasse dont la lame dépliée fait bien 25 centimètres de long et repliée sur le manche encore une douzaine. Je l'achète avec son étui en cuir que je passe à la ceinture. Il devait être le dernier dans le magasin car le lendemain, un lieutenant d'une autre compagnie voudrait me le racheter, ce que je refuse. Pour moi c'est une arme individuelle, on ne sait pas ce qui peut arriver.

Si les maisons closes sont fermées en France ce n'est pas la même chose en Tunisie. Des copains sont partis en chasse et en ont repéré quelques-uns unes. Ils n'hésitent pas à pousser la porte. Moi, je ne suis pas amateur de ce genre de plaisir que l'on achète. Le lendemain ceux qui avaient rendu visite à ces dames qui pratiquent le plus vieux métier du monde, font un compte rendu de leur expédition qui m'édifie sur le fonctionnement et les coutumes de ces établissements.

Le lendemain matin, une prise d'armes est programmée, encore une. Le général Boyer de la Tour résidant général de France en Tunisie passe en revue tout le GM 11 qui est rassemblé sur une grande place de la ville. C'est en command-car que cet officier général, à 4 ou 5 étoiles, passe devant le front des troupes. Ensuite, il prend la parole afin de souhaiter la bienvenue et il espère que notre présence donnera à réfléchir aux rebelles, des bandes incontrôlées qui pourraient être tentées par des mauvais coups.

Nous ne restons pas à Bizerte. Des camions viennent nous chercher afin de nous conduire à la gare. Un train nous y attend. Ici pas de locomotive à vapeur ou de motrice électrique mais une locomotive diesel. Ce n'est pas le train bleu et j'ai tout loisir pour voir la campagne défiler. Nous roulons à un "train de sénateur". Je suis surpris par l'étendue d'un vignoble que l'on traverse. Il y a des plantations de vigne de chaque côté de la voie de chemin de fer et sur des dizaines de kilomètres. Contrairement aux vignes que je connais en Berry, ici il n'y a pas de poteaux ni de fils de fer. Les pieds sont plantés et alignés sur tous les côtés. Il est impossible de remarquer le sens exact des rangs. Les pousses rampent sur le sol et les mauvaises herbes doivent être rares avec le soleil. Les vignobles de Preuilly, de Quincy et même de Sancerre sont bien minces à côté de l'étendue de celui que notre train traverse. Je cherche en vain des oliviers, des orangers mais pas un de ces arbres, notre convoi ne traverse qu'un immense vignoble. Des arbres, j'en ai vu à Bizerte, essentiellement des palmiers et de grands arbres avec des feuilles qui ressemblent à des feuilles de saule, il paraît que ce sont des eucalyptus.

Le train s'arrête dans une petite ville, Béja, puis dans une autre Souek-el-Kemis. Notre destination est une autre petite ville, Souk-el-Arba. Nous descendons du train et, à pied, dans la ville, nous nous rendons dans la cour d'une grande caserne. Après dîner, avec des copains, nous partons visiter ce gros bourg. Si à Bizerte, on avait encore l'impression d'être en France ici, il n'y a pas de doute permis, nous sommes bien dans une ville arabe. Nous ne rencontrons que très peu d'Européens mais beaucoup de tunisiens qui sortent avec la fraîcheur. Les maisons sont à terrasses comme celles que j'avais vues représentées sur des cartes postales ou des livres d'histoire. Les hommes sont assis sur le sol devant les cafés, ils jouent aux dominos. C'est fou comme on joue à ce jeu dans ce pays, c'est plus joué encore que la belote chez nous.

Des marchands de casse-croûtes sont installés dans les rues. Ceux qu'ils proposent sont appétissants, garnis de brochettes cuites sur des braseros. Ils sont assaisonnés avec de l'harissa, une sorte de sauce-tomate relevée de piment rouge. J'aime bien ce qui est fort. Avec ces sandwiches, je suis servi. C'est tout juste si les larmes ne me montent pas aux yeux. Je m'habitue vite et me régale. Après mon casse-croûte, je finis celui de certains copains qui ont abandonné. Il y a aussi des marchands de pâtisseries. Les spécialités qui sont offertes sont excellentes. Elles sont aussi douces et sucrées avec du miel qui dégouline que les casse-croûtes sont relevés. La promenade se termine. Nous rentrons pour nous coucher. Nous ne restons là qu'une nuit, nous repartons le lendemain. Plus de 20 ans après, j'embaucherai comme maçon dans l'entreprise, un jeune tunisien. Il est natif de Jendouba, c'est paraît-il le nouveau nom de Souk-el-Arba. L'un de ses frères que j'embaucherai par la suite est aujourd'hui un bon Preuillois.

Première étape : Ain Draham

Nous partons le lendemain matin de bonne heure, en camions. Quelques kilomètres de plaine avec des champs clos par des cactus appelés figuiers de Barbarie, il n'y a plus de vigne mais des petits troupeaux de chèvres et quelques vaches faméliques qui semblent être en semi-liberté dans la montagne. En effet, sans transition, nous passons de la plaine à la montagne. La route monte comme un véritable col. Dans les champs, avant les premiers contreforts, j'ai vu d'étranges attelages qui tiraient des araires, un dromadaire avec un âne ou seul un âne avec une femme qui tire avec lui ! Ce sont de petits ânes gris avec une croix noire sur le dos. La légende dit qu'ils ont cette marque par reconnaissance du bon Dieu ; L'un d'entre eux ayant transporté la sainte Vierge et l'enfant Jésus en Égypte pour échapper au massacre des Saints Innocents.

Au fur et à mesure que nous grimpons, les champs, les bocages ont fait place à la forêt. Une seule essence d'arbres y pousse, des chênes-lièges. Cette forêt est traversée régulièrement par des coupe-feux, sortes d'allées bien débroussaillées et où ne pousse aucun arbre. Les chênes-lièges sont exploités dans les coupe-feux. Bien entassés et alignés, des tas d'écorces coupées à la même longueur, peut-être 2 mètres sur 1,50 mètres de haut et quelques centaines de mètres de long, attendent d'être enlevés. Les dimensions mises à part, ces tas d'écorces ressemblent un peu aux cordes de bois que l'on fait l'hiver dans les forêts de chez nous.

Nous sommes vraiment en montagne. Il est curieux de constater le brusque changement de terrain. De la plaine aussi plate que la Beauce, en quelques kilomètres nous voilà dans une gorge profonde où serpente la route. Nous ne traversons plus de villages, il n'y a que la forêt d'un vert profond, découpée en tranches par les coupe-feux. Avant le sommet du sol, une route bifurque vers la droite avec un panneau indiquant le barrage de Ben-Metir. Quelques bâtiments inoccupés sont dans l'angle formé par les deux routes. J'aurai l'occasion de bien connaître ce lieu, c'est le camp des Chênes. Au sommet du col, sur un promontoire, se dresse un grand hôtel. Il est assez conséquent. Sur l'enseigne, on peut lire : "Grand hôtel transatlantique". Je suppose que c'est un hôtel qui reçoit des touristes européens. Quand il faut chaud dans la plaine, ici où se dresse cet hôtel, l'altitude doit être de 1800 mètres et la température doit être plus supportable, pourtant il ne semble pas qu'il y ait beaucoup de clients aux abords. Peut-être les derniers événements y sont-ils pour quelque chose. Avec une semblable enseigne, peut-être fait-il partie d'une chaîne d'hôtels.

Encore quelques kilomètres de descente et nous sommes arrivés à destination, dans un gros bourg, Ain Draham qui semble plus européen qu'arabe. Nous traversons l'agglomération et rentrons dans un camp militaire occupé par la Légion Étrangère. Une partie de ce camp est vide. C'est donc ici que nous allons nous fixer. L'endroit est accueillant avec la forêt qui l'entoure et, par une trouée, dans le lointain, on devine la mer. Il paraît que là-bas il y a une petite station balnéaire très prisé des Européens et un petit port, le tout à quelques kilomètres de l'Algérie.

Nous voilà installés dans nos murs, mais, mis à part ceux-ci et le toit, il n'y a rien d'autre mais c'est propre et il y a de l'espace entre les bâtiments. Un problème se pose quand même, notre cantonnement est vide de tous lits et de tout couchage, pas même des lits en toile. Il faut que nous nous débrouillions par nous-mêmes. Comme nous sommes à l'intérieur d'un bâtiment clos, nous n'avons momentanément pas besoin de nos toiles de tente. À propos de tente, nous aurions bien des difficultés à en monter, nous n'avons pas de piquets ! Nous prenons nos toiles sous le bras et partons dans les sous-bois tout proches afin de les remplir de fougères sèches. Nous les garnissons d'une épaisse couche, nous les fermons comme nous le pouvons avec de la ficelle et nous voilà avec des matelas on ne peut plus rudimentaires mais au demeurant, plus doux au dos que le dallage en béton du dortoir. Nous couchons directement sur la toile de tente, le sac à dos en guise d'oreiller, la couverture en guise de drap. Nous sommes parés pour la nuit et pour la sieste et oui ! Ici tout le monde fait la sieste après déjeuner, jusqu'à quinze heures ! Nous apprenons à nos dépens que cet équipement est nettement insuffisant. La fougère est remplie de toutes sortes de petits insectes qui prennent nos corps allongés pour des champs de manœuvres. Pendant toute la durée de la sieste, ce sont les mouches qui attaquent par myriades ; Je n'en ai jamais vu autant et, comme il fait chaud dans l'après-midi, il n'est pas question de nous glisser sous la couverture, l'idéal est d'avoir un rameau feuillu et de s'émoucher avec de la tête aux pieds, tout le temps que dure la sieste.

Lorsque j'ai énuméré de quoi était constitué notre paquetage, je n'ai pas parlé de deux shorts et d'un casque colonial, le même ou à peu près que celui que l'on voit sur les gravures représentant les conquérants de l'Empire, dans les livres d'histoire ou de géographie. Je ne crois pas que nous sommes nombreux parmi les unités engagées dans le maintien de l'ordre à porter ce couvre-chef qui, s'il était plus agréable à porter que le casque lourd, sera remplacé par nos successeurs par les chapeaux de brousse. Nous abandonnons nos pantalons pour les culottes courtes que je n'avais pas portées depuis mon départ de l'école. Si je suis plus à mon aise qu'avec un pantalon, une plus grande partie de mon anatomie est offerte au champ d'action des mouches. La nuit, celles-ci dorment, mais elles sont

avantageusement remplacées par les moustiques aussi je me glisse sous la couverture et ne laisse à ces minuscules mais féroces buveurs de sang que le bout de mon nez et mes avant-bras en pâture. Il faut dire que la fatigue aidant, le sommeil vient et laisse le champ libre à ces insectes sanguinaires.

Pour ce qui est de la nourriture, nous sommes pris en charge par l'ordinaire de la Légion. Comparée à notre rata, notre roulante ne fait pas le poids. Tout est bien cuisiné mais avec beaucoup d'épices. Le piment entre dans la plupart des sauces. Quelques copains ont des difficultés à s'y habituer, mais moi j'aime bien, tant pis pour les copains, j'espère que nous serons pris en pension le plus longtemps possible.

Les légionnaires qui sont là sont au repos. Ils reviennent tous d'Indochine. Comme ils n'ont pas de famille en France, ils passent leurs permissions, leurs convalescences ou tout simplement leur repos dans ce camp où, mis à part les corvées et le poste de garde, ils ne font que se reposer.

Comme dans tout cantonnement qui se respecte, ils ont leur bar qui est bien garni et au comptoir duquel nos hôtes sont des consommateurs assidus. À cette époque, ils sont au moins 80 % d'origine allemande. Pour le reste, ils viennent d'un peu partout. Il y a même des Français qui sont engagés sous une nationalité d'emprunt, souvent belge ou suisse. Ils sont sympathiques avec nous et comprennent vite que nous ne sommes pas dans l'opulence côté porte-monnaie aussi lorsque nous entrons dans leur foyer, bien souvent ils nous invitent et nous offrent de trinquer avec eux, une, deux, trois fois et il n'est pas question de payer. Je garde un excellent souvenir de ces hommes. La plupart sont des déracinés de leur terre natale, c'est en s'engageant dans la Légion qu'ils ont trouvé une autre famille car la Légion, je peux le constater pendant les deux semaines environ que je passe à leur contact, est une grande famille. Ils ont un esprit de corps extraordinaire, ils sont militaires à 100 %. Il y a un monde entre l'esprit qui règne chez eux et chez nous qui, invités par la patrie, accomplissons notre service.

Notre mission à Ain Draham n'est pas tellement définie. Nous sommes, je crois, la seule compagnie du bataillon à être arrivée ici, les autres doivent être restées à Souk-el-Arba. Il n'y a pas de rebelles dans cette région très calme. Mis à part quelques reconnaissances dans les bois, nous passons le plus clair de notre temps allongés sur nos couches. Le camp est étendu et il faut prendre la garde à proximité des chemins qui conduisent au camp et sur quelques points où des visiteurs mal intentionnés pourraient s'infiltrer. Pour la première fois, je vais monter la garde comme sentinelle. Au peloton nous étions exempts de garde et en compagnie je fus de garde deux fois mais comme chef de poste. Comme à la compagnie, il y a un nombre important de caporaux et caporaux-chefs, l'adjudant de compagnie a demandé à ceux-là de soulager les hommes de garde qui sont nombreux avec au moins trois ou quatre postes de garde et, de ce fait, les tours de faction des sentinelles reviennent bien plus souvent que les tours de garde comme chef de poste. C'est donc comme sentinelle que je rejoins un poste de garde dans la nature, derrière le camp, en pleine campagne, pas très loin d'un chemin. Trois sentinelles sont en faction en même temps. Mon tour est de minuit à trois heures du matin, trois heures qui seront les plus longues de ma vie. La nuit est calme et sans lune, l'obscurité est absolue, le silence complet. Je commence à réfléchir à ma situation de sentinelle. En premier lieu j'espère, mais il est permis de douter, qu'il est bien vrai qu'il n'y a pas de rebelles dans les environs. Dans le cas contraire, je suis persuadé que ma position serait critique. Je suis seul, à une cinquantaine de mètres du poste, je ne vois absolument rien, des hommes pourraient passer à quelques mètres de moi sans que je les vois. Si je suis dans la nuit totale, le silence, lui, se meuble petit à petit, des bruits de toutes sortes parviennent à mes oreilles aux aguets, j'ai l'impression qu'une troupe d'insectes et de petits rongeurs dansent la sarabande autour de moi, les feuilles sèches craquent sur leur passage. Plus loin, des chacals je crois, ou peut-être des renards, galopent et jappent en sourdine, des oiseaux de nuit donnent l'impression de me frôler. Dans ce silence bruyant, les sons semblent s'amplifier, une armada de rebelles ferait certainement moins de bruit. À cette pensée, je suis comme paralysé, je n'ose pas remuer de peur de signaler ma présence. Je pourrais bien fumer une cigarette même si c'est interdit quand on est sentinelle, je suppose que personne ne viendrait me le reprocher mais cette pensée coupable est vite abandonnée et si les fellaghas veillaient eux aussi, ils la verraient, ma cigarette. Je reste planté comme une statue, remuant les jambes l'une après l'autre, dans un craquement sinistre de brindilles et de feuilles sèches. Et, pendant ce temps-là, les copains dorment, persuadés que je veille sur eux. Le poste

de garde est à une cinquantaine de mètres de moi, mais je ne le vois pas, seul le ronflement d'un dormeur qui aurait dû se faire opérer des végétations, signale sa direction. Le temps doit être arrêté, il me semble que je suis planté sur mon socle depuis une éternité. Enfin, je perçois un peu d'animation du côté du poste de garde, le rayon d'une torche électrique sautille un court instant, un "hop!" retentit, je réponds par le même cri. Le copain qui vient me relever ne me voit pas, je le guide de la voix et, quelques secondes plus tard, il est près de moi. Comme par enchantement, je sors du cauchemar que la nuit, le silence, l'inconnu avaient engendré dans mon esprit. La présence de la sentinelle de relève a balayé toute crainte. Je rejoins le poste où brille toujours le faisceau de la torche électrique que tient à la main le chef de poste. Je trouve une couverture, je m'enroule dedans. Toutes les inquiétudes qui m'avaient habité pendant trois heures ont disparu comme par enchantement, comme si la présence de copains endormis et d'une sentinelle aveugle était une protection absolue. J'ai vraiment l'imagination trop fertile, c'est ma dernière pensée avant de m'endormir comme un bébé.

À mon réveil, je découvre l'endroit où j'étais de faction et la position du poste de garde installé en ras de campagne. À vrai dire mes inquiétudes de la nuit étaient fondées. Laisser un poste de garde dans la nature, avec des sentinelles simples alors que la sécurité aurait exigé qu'elles soient doublées, n'était guère efficace pour garder le camp. Je ne suis qu'un caporal-chef, mais je crois que si j'avais eu la responsabilité du poste de garde, j'aurai organisé celle-ci d'une façon plus efficace. Une chance pour nous qu'il n'y a pas la moindre organisation ou bandes rebelles dans ce coin bien tranquille.

La fraîcheur de la nuit a laissé place à un air doux qui deviendra vite chaud dans la journée. Je reprends la garde comme sentinelle dans le courant de la journée. Le temps passera beaucoup plus vite. Entre temps, on nous a apporté du café et quelques biscuits le matin et, à midi, le menu des légionnaires. À dix-huit heures, le poste est relevé.

Quelques jours plus tard, je serai encore de garde mais, cette fois, en qualité de chef de poste et ce n'est pas au même endroit. Le poste est installé sous une petite tente qui a été montée sur un promontoire qui domine un secteur sans forêt et de ce poste dépendent trois sentinelles. La mission du chef de poste est de veiller à la relève des sentinelles toutes les trois heures et à faire deux patrouilles personnellement entre les emplacements des hommes de garde dont une en début de nuit et la seconde avant le lever su soleil. Je m'installe sous la tente avec les hommes de relève. Cette fois, je n'ai aucune angoisse, je fais ma première ronde alors que la nuit est aussi noire que celle où j'avais été sentinelle. Le subconscient soumet à toutes sortes de réactions. Il y a quelques jours, seul dans l'obscurité avec pour tous compagnons les bruits de la nuit, j'étais comme paralysé, cette fois, dans le noir, je suis serein, j'avais bien étudié le terrain avant que la nuit tombe aussi, c'est sans hésitation, que je pars faire une ronde. Il doit être minuit passé. Mis à part une chute sur une pente plus raide, je boucle mon tour sans me perdre et je retrouve facilement mes trois sentinelles. La deuxième ronde est, elle aussi, sans histoire. Je recommencerai un autre tour de garde comme chef de poste quelques jours plus tard, sans le moindre ennui. En ce début de séjour, nos missions sont plutôt réduites : c'est monter la garde et faire quelques reconnaissances dans la forêt.

C'est à cette époque qu'un changement de commandement intervient pour la compagnie. Notre capitaine, avec lequel nous avions de très bonnes relations, est nommé adjoint au commandant du bataillon. Pour le remplacer à la tête de la compagnie, c'est un lieutenant qui prend cette fonction. Le lieutenant Guidici. Les copains qui étaient à la compagnie d'appuis à Lunéville le connaissent bien. Il était leur commandant de compagnie et ils n'en gardent pas un souvenir extraordinaire. Il est moins proche de la troupe que le capitaine De Bauer et reste replié sur lui-même.

Notre séjour paradisiaque à Air Draham qui aurait dû se poursuivre est brusquement interrompu. Il paraîtrait que notre chef de bataillon n'est pas en odeur de sainteté dans les hautes sphères du GM 111. Pour lui faire connaître d'un peu plus près la réalité d'un bataillon en mission de maintien de l'ordre, il est envoyé avec son unité sur les hauts plateaux intérieurs du pays à environ 150 kilomètres au sud d'Air Draham, dans une localité appelée Kalla-Djerda pour ma compagnie et à Thalla pour le reste du bataillon.

Deuxième étape : Kalla Djerda

Par un beau matin d'août nous chargeons le matériel de la compagnie sur les camions d'un convoi dans lesquels nous prenons place. Nous regrettons Air Draham. Pour des soldats en campagne c'était un petit paradis, il serait bien étonnant de trouver un autre cantonnement aussi accueillant. Nous passons à Souk-el-Arba où nous rejoignons le reste du bataillon et nous prenons une route qui se dirige plein sud. En cours de route, le convoi s'arrête au Kef, une petite ville où se trouve déjà de la troupe. Nous trouvons de l'eau pour étancher notre soif et où le convoi qui s'était étiré se reforme. Il fait chaud sur ces hauts plateaux où l'air de la mer et la forêt n'adoucissent pas le climat comme à Air Draham. Nous roulons dans une plaine desséchée, les récoltes sont enlevées. La plaine est coupée çà et là par des oueds à sec, des massifs montagneux sortent de ce plateau, sans transition, comme de grosses dents déchiquetées, ils ont des formes bizarres. L'un d'eux, à quelques kilomètres du Kef, doit être formé par différentes couches de terrains, entassées les unes sur les autres, à l'horizontal. Ces couches sont de couleurs différentes, différences dues, je suppose, par la nature des couches et de la végétation qui y pousse. Cette particularité vue à quelques kilomètres de distance est très curieuse et ressemble au cône d'un chapeau mexicain.

Pendant que nous sommes arrêtés, un copain de Sainte Thorette, cantonné au Kef m'aperçoit sur mon camion au moment même où nous repartons. Il essaie bien de se faire entendre, mais moi je ne le vois pas et les camions démarrent au même moment. Bien sûr, ce jour-là, je ne sais rien de cette rencontre, ce n'est que l'année suivante, rendu à la vie civile, que je rencontre cet ami qui me raconte notre rendez-vous manqué.

Kalla Djerda est une petite agglomération où deux communautés cohabitent : Un village arabe et une cité européenne qui s'est installée pour loger les employés d'une mine de phosphate en pleine activité, un train de wagons bennes en part tous les jours. Comme c'est la coutume dans les colonies, les cadres et les ouvriers qualifiés sont européens (surtout italiens), la main d'œuvre non spécialisée est locale.

Nous sommes logés dans des hangars vides appartenant à la mine. Ici, il n'y a pas de forêts, les allées de la cité sont bordées de grands eucalyptus, dans les cours et les jardins, il y a de nombreux figuiers dont les figues sont mûres. J'ai des goûts bizarres, j'aime bien les figues sèches, mais les figues fraîches je ne les aime pas tellement, je leur trouve une saveur fade. Beaucoup de parcelles de terres, de chemins, sont séparés ou bordés par des haies de cactus qui ressemblent à de grandes oreilles munies de piquants acérés, pas besoin de barbelés, rien ne peut passer au travers. Ces plantes portent des fruits appelés figues de barbarie, ils ont une belle couleur rouge-orange et sont recouverts d'un léger duvet, ils poussent au pourtour de ce qui ressemble à des oreilles et semblent mûrs. Le climat, comme la végétation, n'a plus rien à voir avec celui de Air Draham, ici si les nuits sont fraîches, les journées sont torrides.

Mais le changement qui nous pénalise le plus c'est de ne plus dépendre de la Légion pour la nourriture et nous le regrettons vite, sans pour cela remettre en cause les cuisiniers de la compagnie qui font ce qu'ils peuvent. Comme je l'ai déjà écrit, la viande ici n'est pas de première qualité. Le mouton, j'en ai bien peur, est plus souvent de la chèvre qui a couru de rocher en rocher pour trouver un hypothétique brin d'herbe. Il y a bien des vaches, mais je suis persuadé qu'elles ne font pas la moitié du poids d'une bonne normande. Il est possible de leur compter les côtes et je me doute que les vieux dromadaires qui ne peuvent plus tirer l'araire ou suivre les caravanes sont, eux aussi, vendus sous l'appellation de bœuf une fois égorgé. Mon copain Serougne qui est responsable de la cuisine me dit qu'il faut, quelquefois, faire cuire la viande avec les os pour pouvoir bien désosser. Une chance, il y a tous les jours de la salade de tomates, de concombre, de poivres ronds et en quantité suffisante. Les légumes sont ceux que l'on mange dans toutes les casernes ou cantonnement de l'armée française :des

pois cassés, des lentilles, des haricots ; les pommes de terre sont plus rares. En revanche, le dessert se compose souvent de bons fruits : des figures fraîches sucrées et fades, je suis difficile, je leur préfère les sèches qui, comme les dattes, nous sont servies à profusion mais les unes comme les autres ne sont pas de la première qualité. Elles sont petites, quelquefois véreuses et, de ce fait, ne sont pas mises dans le commerce. Malgré leur mauvaise qualité, en prenant soin de les trier, il en reste assez pour en faire un bon dessert. J'aime bien aussi les grenades. Ce fruit ressemble un peu à une pomme ou plutôt à un coing mais, à l'intérieur de celui-ci, entourées par un tissu blanchâtre qui a un peu la même consistance que ce que l'on trouve dans les oranges entre le zeste et les quartiers, on trouve des petites boules rouge vif. Elles sont délicieuses et très sucrées, mais il ne faut pas être pressé ou affamé pour déguster ce fruit inconnu de la plupart d'entre nous.

Notre emploi du temps est à peu près le même qu'à Air Draham : Garde et reconnaissance autour de la mine et dans la campagne environnante. J'apprécie mon casque colonial, il fait très chaud à marcher parmi les cailloux, la terre desséchée et les figuiers de barbarie. C'est lors de l'une de ces reconnaissances ou plutôt patrouille que se situe mon apprentissage pour manger les figures de barbarie. Pourtant on m'avait bien mis en garde "surtout ne cueille pas ces fruits à mains nues, tu risques de te faire piquer" et l'on m'avait recommandé les cueillir avec une feuille de papier. J'aime bien me rendre compte par moi-même si les épines des feuilles sont très aiguisées, je touche du bout des doigts les fruits que je convoite. Pour moi, il y a un malentendu dans les conseils, ces fruits sont doux au toucher, je ne comprends pas pourquoi il faudrait prendre autant de précautions pour les cueillir et comme nous suivons une haie recouverte de figues, j'en profite pour en remplir les poches de mon pantalon. Après avoir fait ma réserve, avec mon couteau j'enlève la peau épaisse du fruit qui a la chair d'un bel orange et beaucoup de pépins, je goutte, c'est délicieux. La punition vient vite, les mains me piquent comme si j'avais une pelote d'aiguilles dans chacune d'elles, quant à mes cuisses, n'en parlons pas, j'ai l'impression d'avoir une poignée d'orties sur chacune d'elles. J'enlève dès que je me rends compte du traitement que je me suis imposé, les figues de mes poches mais le mal est fait, le duvet de celles-ci est passé au travers du tissu de mes poches et me gratte et me pique à chaque pas. Je mets les mains dans les poches et essaie d'éviter le frottement sur la peau. Une chance pour moi nous sommes sur le chemin du retour, j'ai hâte de quitter le pantalon afin de me laver les mains et les cuisses, ce que je fais dès mon retour au cantonnement. Après un bon rinçage, les piqûres des mains et des cuisses se font plus discrètes. Il me reste à bien laver et à grande eau mon pantalon. La leçon a été efficace, plus jamais je ne remettrai la main sur l'un de ces fruits, mais cette aventure ne me fait pas renoncer à en manger. Désormais je ne partirai plus jamais sans quelques feuilles de papier avec lesquelles je les cueille et les frotte tant qu'il y reste un soupçon de duvet. Après ce traitement, je peux déguster ces fruits que je trouve plutôt bons et qui ont, il est vrai, un peu de la saveur de la figure.

Un après-midi, on me demande d'accompagner un ouvrier d'entretien de la mine pour l'aider à remettre en état de fonctionnement des douches désaffectées. Elles sont à proximité d'un puits de mine abandonné qui est un peu à l'écart de notre cantonnement. Un vieil arabe tout parcheminé garde le site. Les douches en question qui avaient servi aux mineurs à la sorte de la mise sont mises à la disposition de la compagnie, elles feront le bonheur de tous et dans ce pays brûlant, elles seront les bienvenues. La réparation est vite faite, il faut resserrer et refaire quelques joints, changer quelques pommes de douche. Le travail terminé, il n'est pas question de repartir tout de suite. Nous nous installons à l'ombre après que le plombier soit allé discuter avec le vieux gardien. Celui-ci, quelques minutes plus tard, revient avec un plateau sur lequel il a mis trois verres à peine plus grands que des verres à liqueur mais assez hauts. Ils ressemblent à de tout petits verres de demi de bière. Il y a aussi une théière et dans une assiette des cacahuètes épluchées. Nous sommes assis à l'ombre sur le sol, notre hôte pose son plateau devant nous, met quelques cacahuètes au fond de chaque verre et verse dans ceux-ci le thé que contient la petite théière. Il est presque aussi noir que du café et tombe dans les verres de haut en bas en un mince filet odorant. Je ne suis pas grand amateur de thé, je crois bien que je n'aie jamais pris de ce breuvage cher aux Anglais et que j'ai toujours considéré comme bizarre. "C'est du thé au basilique" me dit le plombier. Après l'avoir sucré, je me décide à goûter, ce n'est pas mauvais du tout et j'ai l'heureuse surprise de constater que cela ne ressemble en rien au tilleul que ma mère me forçait à boire quand j'étais gamin. Les cacahuètes trempées dans le thé sont délicieuses. Notre hôte vide le reste du thé dans mon verre et celui de mon compagnon, il n'en reste pas beaucoup car, malgré sa

taille rebondie, la théière n'est pas bien grande. Cette pause a été bien sympathique, j'ai bien aimé le thé, révisant au passage la mauvaise opinion que j'avais de ce breuvage mais, je l'avoue, je n'ai guère changé d'attitude vis-à-vis de cette boisson malgré cette expérience concluante.

Le vieil homme m'invite à visiter son jardin dont il semble être très fier. Effectivement il y pousse de beaux légumes, un petit filet d'eau serpente au milieu et, avec le soleil, les légumes poussent bien. J'étais parti avec une musette dans laquelle j'avais mis une bouteille d'eau. Je laisse celle-ci sur place et le brave homme remplit cette besace de magnifiques tomates, de poivres ronds, de concombres, de petits piments et de quelques figures fraîches. Ce qui m'étonne c'est que pas plus qu'à Air Draham, je ne vois de citronniers ou d'orangers. Peut-être que le climat est trop rude ? Quand le soleil commence à baisser, nous prenons congé du vieux gardien que je remercie chaleureusement. Il inspire la sympathie et la bonté. Je me demande ce que je suis venu faire dans ce pays en soi-disant rébellion où tous les Tunisiens que je rencontre inspirent plus la sympathie que la suspicion.

Si à Air Draham il n'y eut jamais aucun rebelle de signalé, ce n'est pas le cas ici où, paraît-il des bandes armées rôdent aux alentours. Les Européens de la mine montrent de l'inquiétude. Nous partons tous les jours patrouiller dans la campagne, par petits groupes d'une dizaine d'hommes, nous installons des barrages sur les routes et les chemins où nous fouillons les hommes en les palpant, ; les femmes, pour ne pas les effaroucher, nous les passons au détecteur de mines. Bien entendu nous ne trouvons pas la moindre arme. Les randonnées dans la campagne sont plutôt pénibles avec la chaleur. Nous ne suivons pas forcément les routes et les chemins, mais nous marchons en suivant un itinéraire établi au préalable. Nous passons sur divers terrains, quelquefois accidentés avec de gros rochers et des pierres, la marche y est peu aisée. C'est le domaine des chèvres, pas de grandes chèvres comme chez nous mais des petites, courtes sur pattes, blanches et noires et très vives. Elles sautent de rocher en rocher à la recherche d'hypothétiques brins d'herbes ou de chardons que je ne vois poindre nulle part. On pourrait, à les voir, se demander si elles ne se nourrissent pas de cailloux. En dehors des zones accidentées et rocheuses, il y a une plaine bien plate qui a dû être plantée de céréales mais, à cette époque de l'année, il n'y a plus rien. Des oueds à sec la traverse, taillés verticalement dans la terre limoneuse, ils peuvent avoir entre 10 et 20 mètres de large et 3 ou 4 mètres de profondeur. Quand il faut les passer, il est aussi dur de descendre au fond que d'en remonter. Le plus difficile à supporter c'est la soif. Il n'y a aucun arbre pour se mettre à l'ombre, mis à part les haies de cactus et de petits résineux dont le plus grand n'a pas plus de 3 mètres de hauteur. Le soleil chauffe dur au-dessus des têtes et la terre et les pierres sont brûlantes au-dessous. Le bidon d'eau que j'emporte avec moi est vite liquidé. Après il n'y a plus qu'à rêver au robinet d'eau fraîche auquel je pourrai me désaltérer au cantonnement.

Pendant ces patrouilles, j'apprends une réaction humaine qui doit être aussi vieille que la vie sur la terre. Les hommes se donnent beaucoup de mal à préparer ou à acheter des boissons de toutes sortes et pourtant, lorsque l'on a vraiment très soif, la langue sèche et la salive rare, à quoi rêve-t-on ? À de l'eau bien fraîche que l'on peut boire sans restriction. Mourir de soif doit être terrible j'en ai eu un tout petit avant-goût avec seulement la soif que je ressens pendant quelques heures de marche sous le soleil.

Un peu à l'écart de la cité européenne, il y a une chapelle, un prêtre vient tous les dimanches y célébrer la messe. J'y assiste avec quelques copains. Je me souviens que, dans son sermon, le prêtre nous fait remarquer que malgré les missions, les dispensaires, les écoles tenus par des gens d'église, il est très rare que des musulmans se convertissent. Je crois même comprendre que ce n'est pas le but premier des missionnaires. Il est bien vrai qu'en regardant autour de moi je ne vois aucun tunisien, l'Islam veille.

Un samedi en soirée j'ai la surprise d'entendre les flonflons d'un bal venant de la cité européenne. Intrigués, avec quelques copains, nous allons sur place afin de nous rendre compte. Un orchestre est en place dans la cour d'un bar-restaurant, une piste est installée avec des tables et des sièges au pourtour. Il y a là des jeunes et des moins jeunes qui dansent. J'ai l'impression de me retrouver dans une assemblée de village. Nous prenons place autour d'une table vide et nous

commandons chacun un demi de bière. Sans nous être hostile j'ai l'impression que l'assistance nous reçoit un peu comme des intrus et que, par notre présence, nous troublons la petite fête. Il est vrai que nous sommes venus nous installer dans ce pays afin de les protéger et non pas pour aller au bal. Nous ne gênons pas trop longtemps et nous quittons les lieux sans regret pour nos couches de paille. Ici il y a une petite amélioration en ce qui concerne matelas, la fougère et ses bestioles ont été remplacées dans les toiles de tente par de la paille.

Une maladie mystérieuse

Un matin, je me réveille la tête un peu lourde et fiévreux. Je ne suis pas par habitude à l'écoute de ma santé et je me dis que cela passera. Aussi après avoir pris mon petit-déjeuner je pars en reconnaissance avec des gars de ma section. Le malaise persiste et le retour est pénible. Je suis en sueur, j'ai la migraine et j'ai l'impression d'avoir un sifflet dans chaque oreille, je me traîne en queue de colonne. Arrivé au cantonnement, je bois abondamment et je couche sans déjeuner. Je reste couché tout l'après-midi et ne dîne pas. Si le malaise persiste le lendemain matin, je demanderai à aller consulter le médecin du bataillon à l'infirmerie de Thalla. Le matin, au réveil, j'ai l'impression d'être mieux, je prends mon petit-déjeuner et je repars en patrouille. Avec le soleil, les malaises reviennent, j'ai des jambes de laine, le sifflement de mes oreilles reprend de plus belle, j'ai l'impression que ma tête va éclater et, comme la veille, j'ai de la peine à rentrer au cantonnement. Je m'allonge et, comme la veille je ne déjeune pas plus que je ne dîne, en revanche, je bois beaucoup. C'est décidé, demain je demanderai à consulter à l'infirmerie du bataillon, mais un contretemps fâcheux empêche cette consultation qu'il me faut reporter d'un jour. Le voyage à Thalla distant d'une vingtaine de kilomètres devant avoir lieu dans le courant de la matinée mais, ce matin-là, le colonel vient pour inspecter l'installation de la compagnie. Il n'est pas question que je reste dans le local qui nous sert de chambrée alors que la compagnie est censée être en reconnaissance dans la campagne alentour. Je pars donc avec mon groupe et quand je reviens le véhicule de liaison avec le bataillon est parti. Cette dernière sortie m'est très pénible, j'ai toutes les peines du monde à suivre la patrouille, ma tête éclate, j'ai toujours un sifflet dans chaque oreille, je suis persuadé d'avoir une fièvre de cheval, je transpire de la tête aux pieds. C'est encore à la traîne que je rentre au cantonnement. Je me couche immédiatement et, cette fois l'adjudant, qui se rend compte de mon état, décide de me faire transporter à l'infirmerie dans le courant de l'après-midi mais le départ n'en finit pas et ce n'est qu'après le dîner que le Dodge 4x4 de la compagnie est prêt pour me transporter à Thalla. La vingtaine de kilomètres est vite franchie et il s'arrête devant une maison particulière où l'infirmerie est installée. Dans celle-ci il y a deux ou trois infirmiers et peut-être autant de malades atteints, pour la plupart, de diarrhée assez sévère sous ce climat à cette époque. Les hommes se vident littéralement au point que certains sont tombés pratiquement sans connaissance en étant de garde.

Le médecin est parti à cette heure tardive. Il est basé au Kef où est le commandement du régiment et comble de malchance nous sommes samedi soir et il ne reviendra que le lundi matin. Sur le registre des entrées, l'infirmier de service m'inscrit comme étant atteint de diarrhée comme tous les camarades qui sont ici. Peut-être m'a-t-il demandé de quoi je souffrais. Bien sûr les symptômes que je lui décris ne lui semble pas d'une grande importance si ce n'est une tendance à aller aux "tinettes" un peu trop souvent mais pas plus que la plupart des copains. Aussi, par habitude, il note que moi aussi je suis atteint de diarrhée mais n'ayant rien mangé de solide depuis trois jours, je n'ai pas grand-chose à restituer dans le petit local au fond de la cour. En attendant, je ne mange toujours pas. La diète est le régime officiel des malades atteints par la maladie dont je suis censé être atteint. De toute façon, depuis trois jours, je ne fais que boire, je suis dans l'impossibilité d'avaler quelque chose de solide. Le dimanche matin un infirmier me propose d'aller m'acheter une boîte de lait concentré à l'épicerie de la ville. C'est une très bonne initiative, un peu de ce lait dans un verre d'eau, ce n'est pas mauvais et même beaucoup mieux qu'un verre d'eau pure. Le lundi matin, le médecin apparaît. Il m'ausculte, je lui décris tous les symptômes que je ressens. Il reste très évasif sur l'origine de mon mal. Peut-être un coup de soleil et bien sûr la diarrhée comme tout le monde. Comme tous ses confrères que je verrai par la suite, il sera incapable de diagnostiquer un mal précis. Dans l'immédiat, comme tous ceux qui sont atteints de diarrhée, je suis mis à la diète. Voilà bientôt une semaine que j'y suis. De côté là rien n'a

changé. Il préconise un régime lacté, là il y a une interrogation de taille pour m'appliquer ce régime. Il n'y a pas de lait à l'infirmerie. Une chance, j'ai quelque argent dans mon portefeuille et un infirmier, bon garçon, m'achète des boîtes de lait concentré à l'épicerie. Je reste encore plus d'une semaine sans avaler de nourriture solide. Je commence à me rapprocher de la ligne haricot vert, mais je suis toujours incapable de manger et j'ai toujours de la fièvre. Je bois toujours de l'eau avec du lait concentré. Le médecin ne s'inquiète pas particulièrement de mon sort. J'ai depuis le début de ma maladie un point de côté permanent à gauche sous les côtes. J'apprendrai par la suite que c'est là un symptôme du paludisme. Quand j'en parle au médecin, il devient soucieux et dans la journée avec lui je vais au dispensaire de la ville passer une radioscopie. J'ai l'impression qu'il me croit tuberculeux. Bien entendu la radio ne lui révèle rien d'anormal de ce côté-là.

Voilà bientôt trois semaines que j'ai de la fièvre et que je ne mange plus quand, un matin, sans raison particulière, la fièvre semble avoir disparu et j'ai même de l'appétit mais je suis dans un triste état comme on peut l'être après plus de vingt jours de jeûne. Le médecin est tout heureux de me voir refaire surface, mais pour plus de sécurité, il me prescrit trois semaines de convalescence à Air Draham. C'est avec un grand plaisir que je retournerai dans ce pays dont je n'ai gardé que de bons souvenirs. En attendant mon départ je lis les hebdomadaires, je vois aussi passer dans la grand-rue où se trouve l'infirmerie, des caravanes de dromadaires et d'ânes chargés exclusivement de figures de barbarie. Je me suis toujours demandé à qui étaient destinés ces chargements. Deux garçons tout penauds passent une journée à l'infirmerie pendant mon séjour, ils vont au Kef, à l'hôpital. Ils ont contracté l'une de ces maladies honteuses que l'on nous avait présentées quelques jours après l'incorporation à Lunéville. Ils ne sont pas de chez nous, mais ils viennent de Kasserine à quatre-vingts kilomètres dans le Sud.

Le GM11 est encore basé en partie à Air Draham et notamment un centre de convalescence. C'est avec un camion de liaison que je fais le trajet Thalla, Souk-el-Arba. En passant à Kala Djerda, je prends quelques effets personnels. Je ne sais pas que je reviendrai plus dans ce lieu. À Souk-el-Arba, je change de véhicule pour en prendre un qui fait une liaison avec Air Draham. Nous sommes fin septembre ou début octobre. La montagne dans laquelle nous nous engageons semble être plus européenne qu'africaine. Ici plus de grande chaleur mais un air doux et léger. J'arrive en fin d'après-midi au camp où j'étais resté trois semaines dès mon arrivée en Tunisie. On me conduit dans une chambre à quatre lits, trois sont déjà occupés. Il y a là : légionnaire d'origine française mais engagé comme belge, il s'appelle Mallet et est originaire d'Aubigny dans le Cher, encore une fois le monde est bien petit ; Un sergent d'active au passé un peu trouble, je n'en garde pas de souvenirs concrets si ce n'est qu'il avait participé à l'arrestation de Bourguiba ; le troisième est un chasseur alpin d'origine basque, il s'appelle Isardel et a fait une mauvaise chute au cours de laquelle il s'est cassé le bras. Je ne me souviens plus des raisons qui ont conduit les deux autres en convalescence.

Ici il n'y a pas d'appel et pas de réveil. Les premiers jours, je passe de longs moments au lit, un vrai lit avec un vrai matelas et puis la température est agréable et les nuits sont fraîches. Mais le plus important c'est que j'ai retrouvé mon appétit. Je fais honneur à la table d'un petit réfectoire où nous nous retrouvons une vingtaine. La cuisine est toujours celles des légionnaires ce qui ne gâte rien. Après quelques jours, je fais des promenades. Je me rends souvent au village qui n'est distant que de quelques centaines de mètres. Je ne le connaissais pas beaucoup. Je crois y être allé un dimanche après-midi pendant mon premier séjour. J'ai l'impression d'être en France. Les Européens y sont en majorité, il y a une église qui est assez conséquente où j'irai à la messe. Des commerces bordent la rue principale qui est la route de Tabarca et de la mer. Il y a là une quincaillerie-bazar-épicerie, un café qui fait aussi un peu restaurant. J'y mange souvent d'excellents casse-croûtes faits avec des baguettes de pain frais ce qui me change du pain toujours rassis de l'ordinaire. Avec, je bois une bière bien fraîche. Un bureau de tabac qui fait aussi dépôt de presse et librairie où je fais le plein d'hebdomadaires, de livres et surtout de cigarettes. Les cigarettes tunisiennes s'appellent pour la marque la plus courante "Surfine". Elles sont plus douces que les gauloises tout en n'étant pas vraiment des blondes. Je m'y suis habitué et je les aime bien. Je lis beaucoup, je n'avais jamais autant lu depuis que je suis sorti de l'école.

Il y a peut-être une dizaine de jours que je suis ici lorsque je reçois un courrier de la compagnie qui m'annonce ma nomination au grade de sergent. J'en suis très heureux car avec les changements de régime, le départ en Tunisie, je n'étais pas du tout certain que la proposition de nomination suive. Je repense à Lunéville et à la principale des raisons qui m'avait fait faire le maximum aux pelotons, le mess de la Barolière qui, d'après ceux qui le fréquentaient, valait un bon restaurant. Je ne le connaîtrai donc jamais. Mon premier travail, ce jour-là, c'est d'emprunter une paire de ciseaux, une aiguille et du fil. Je découds mes galons de caporal-chef, je découpe les galons dorés que je recouds seul. Quand je rentre au réfectoire, je suis applaudi par les camarades. J'en suis quitte pour arroser mon galon et c'est de bonne grâce que je m'acquitte et que j'offre un pot. Au fond de moi, je l'avoue, je suis fier de mon grade. Je reçois enfin le prix des efforts que j'avais vraiment faits pendant cinq mois de peloton et puis, à présent, je porterai le véritable grade qui correspond à mon affectation dans la compagnie.

Les trois semaines passent assez vite. Nous sommes à la mi-octobre et le climat change. Le ciel est souvent couvert et il pleut et puis, à présent, je suis en forme et je commence à m'ennuyer ferme dans la chambre. C'est donc sans regret que je quitte Air Draham pour la seconde fois. Toujours en camion, je suis conduit à Souk-el-Arba, mais je n'ai pas de liaison pour Talha. Il me faut attendre le lendemain matin. C'est donc dans ce qui doit être une caserne que je passerai la fin d'après-midi et la nuit. La différence d'altitude fait, que dans cette région, il fait nettement plus chaud qu'à Air Draham. Pour la première fois de ma vie, je fais la connaissance des cigognes. Elles sont arrivées avec l'automne. C'est par dizaines qu'elles sont perchées sur les grands eucalyptus qui bordent les allées de la caserne. Blanches et noires, élégantes sur leurs longues pattes, elles jouent des castagnettes avec leur long bec. Elles ne sont pas farouches et semblent ignorer ce qui se passent sous elles. Je crois que comme en Europe, ces grands oiseaux sont protégés et paraissent n'avoir aucune peur des humains.

Pour la première fois depuis que je suis militaire et grâce à mon galon doré, j'ai droit à une chambre pour moi seul où je dépose mon modeste bagage. Pour dîner, je vais au mess. C'est curieux je n'en garde pas un souvenir précis si ce n'est quelques remarques sur mon accoutrement. En effet, j'étais parti à Air Draham en short et sans pantalon. À la saison où nous sommes je suis le seul à me promener les jambes nues. C'est donc dans cette tenue que le rentre au mess alors que tous les autres sous-officiers sont en pantalon. Je suis plutôt gêné et j'ai l'impression que tous les regards convergent sur mes grandes jambes maigres aussi je ne m'attarde pas et rapidement, je rentre dans ma chambre où seul je n'attire l'attention de personne.

Le lendemain matin, mon camion part en début de matinée. Je suis prêt depuis longtemps et bien heureux de reprendre la route que je commence à bien connaître. Comme d'habitude le camion s'arrête au cantonnement du Kef quelques minutes, le temps de décharger et de charger des sacs, des paquets et le dernier tronçon de la dernière étape commence.

Pendant que je reprenais des forces à Air Draham, ma compagnie a déménagé. Elle vient tout juste d'arriver à Thalla où elle a retrouvé le bataillon. Je regrette Kalla Djerda. Nous y étions bien installés et nous aurions eu des conditions de vie plutôt agréables maintenant que l'automne était là. Thalla, me voilà revenu dans cette petite ville. Je n'en garde pas de très bons souvenirs, surtout ceux de l'infirmerie où je fus pas soigné pour une maladie que personne ne diagnostiqua et que je ne connaîtrai qu'à mon retour en France.

Les copains sont là, ceux de ma section avec le sergent Barjon mon chef de section. Il m'accueille chaleureusement, il me tutoie et me demande d'en faire autant. Il est le chef de section, mais nous sommes sergents tous les deux. Je crois aussi qu'il est content de me récupérer. Il y a là aussi mon vieux copain Cabanac. Lui est resté caporal. Tous les hommes de la section que je connais depuis l'incorporation, je continue de les tutoyer et je serais gêné qu'ils me vouvoient comme ceux du contingent rentrés juste avant notre départ de France et qui viennent, pour la plupart, de nous rejoindre. Avec eux je conserve cette petite distance, nous ne sommes plus en France, j'ai de réelles responsabilités, chef de groupe et adjoint au chef de section, il me faut garder une certaine autorité que je n'ai pas naturellement. De cette autorité, je n'en userai que rarement. Je préfère les contacts amicaux ce qui n'empêche pas mes hommes de m'obéir. Il n'y a pas de mauvaises têtes et chaque fois

que leur demande un service, ils sont toujours prêts. Déjà, leur accueil me procure une grande satisfaction et je ne serai pas ingrat avec eux.

A Thalla

L'heure du déjeuner est arrivée. Barjon m'invite à le suivre au mess où je salue les officiers et sous-officiers qui sont déjà attablés et oui, j'ai bien écrit mess, mais il me faut quand même relativiser. Le mess en question est installé dans une sorte de remise construite avec des parpaings de terre crue et couverte de tôle galvanisée, le sol est en terre battue. Pendue au-dessus de la table, une lampe à pétrole se balance (il n'y a pas d'électricité à Thalla), c'est une lampe à pression de marque "Phébus", en fait, je m'en rendrai compte lors du dîner. Cette lampe est très efficace, elle diffuse une lumière blanche aussi lumineuse que celle d'une ampoule électrique.

Je salue le lieutenant Guidici, le sous-lieutenant Berlan. Ils me félicitent pour mon avancement comme le feront tous les sous-officiers parmi lesquels je retrouve Baldini, sergent lui aussi, comme Cabanac. C'est un copain des premiers jours, ils sont encore deux ou trois de mon contingent à avoir été nommés sergent. Je ne les citerai pas, je ne me souviens plus de tous les noms.

Quel est donc le menu du mess ? Et bien tout simplement le même que celui de la troupe, peut-être les morceaux sont-ils mieux choisis et surtout les officiers et les sous-officiers cotisent à un pot commun qui permet de compléter en mieux le menu et il y aussi l'ami Serougne toujours en cuisine et qui fait des miracles. La conclusion, c'est que le menu du mess est bien supérieur en qualité à celui de la troupe. Les sergents du contingent comme moi profitent de cette aubaine sans avoir à délier leur bourse. L'après-midi, je prends possession de ma "chambre". Comme le mess, c'est un bâtiment en terre et en tôle avec un sol en terre battue. À l'origine ce devait être une écurie pour ânes. Elle est devenue une chambre "confortable" si on la compare à une tente, où il y a deux lits (je la partage avec un copain), deux sièges et une petite table. Depuis que je suis en Tunisie, c'est la première fois que j'ai un lit mis à part mes séjours à l'infirmerie et dernièrement à Air Draham.

Le cantonnement s'étage sur une pente avec la route qui passe en contrebas. Les hommes de troupe sont logés dans cinq ou six grandes tentes collectives. Eux n'ont pas encore droit aux lits et couchent sur la paille. Tous les officiers et les sous-officiers ont trouvé à se loger dans des bâtiments et ont des lits. Le terrain où nous cantonnons, comme les bâtiments que nous occupons, sont sous la responsabilité d'un garde forestier qui habite dans un pavillon qui semble confortable. C'est un Français, corse d'origine, il est bien heureux de nous avoir à proximité, la zone n'est pas sûre, il ne montre malgré tout pas une grande sympathie pour la troupe et ne fréquente que les officiers. Son adjoint, un ancien sous-officier de l'armée française est un tunisien. Il habite avec sa famille juste derrière le mess. Il est plus sympathique que son chef et discute souvent avec nous. Encore une fois, je constate que les Tunisiens se montrent plus agréables que certains européens. Peut-être ont-ils une tradition d'accueil qu'ils respectent, peut-être que les Européens qui ont des responsabilités ont des complexes de supériorité. Je me pose encore aujourd'hui la question sur le rôle exact des gardes forestiers. Dans la région, il n'y a pas de forêts dignes de ce nom, tout au plus des maquis où poussent des résineux rachitiques qui ne dépassent pas trois mètres de haut et des buissons d'épineux contre lesquels il ne fait pas bon se frotter. Peut-être sont-ils là pour protéger ce qui reste de végétation et qu'avec du temps, beaucoup de temps, ces maigres plantations se transformeront en forêts.

Un bar ou plutôt un foyer a été installé dans un petit local avec une bâche en guise d'auvent pour protéger du soleil. Bien que nous soyons à la mi-octobre, les journées sont encore très chaudes. Cet "établissement" est ouvert tous les soirs quand la compagnie est rentrée. Il est bien approvisionné avec de la bière, des jus de fruits, du Perrier avec aussi un excellent rosé de Tunisie et surtout avec la reine des comptoirs, la bouteille de Ricard et sa demoiselle d'honneur, la bouteille de Martini. Tout en ne buvant pas plus qu'il ne faut, je suis quand même un bon client comme la plupart des sous-officiers.

Les anciens, ceux du contingent d'avant le mien, ont été démobilisés un peu avant mon départ pour Air Draham. Quand je rentre de convalescence, ils ne sont plus là, mais ont été remplacés par des bleus dont j'ai déjà signalé la présence. J'avais de très bons camarades parmi les anciens, Brochet qui sut si bien prendre soin des bleus que nous étions lorsque je fus incorporé et avec lequel j'allais souvent à la messe, il y avait aussi Froget qui avait fait son peloton en même temps que moi.

Barjon me demande si je veux bien le remplacer comme sous-officier d'armement et de tir, responsabilité qu'il avait assurée jusqu'à ce jour. Cette fonction consiste à distribuer les munitions pour les séances de tir, de faire récupérer les étuis (douilles) vides, à avoir en compte les munitions en réserve pour les opérations. Jusqu'à ce jour, tous les hommes et toutes les unités de la compagnie ont leur dotation qu'ils n'ont pas entamée, les armes qui ne sont pas affectées et les armes collectives comme les mortiers, les lance-roquettes, les mitrailleuses, les fusils-mitrailleurs sont aussi sous la responsabilité du sous-officier d'armement. Je cherche tout de suite, le P.M. de Brochet qui vient d'être démobilisé et qui, je l'espère, n'a pas été réaffecté. Je sais, parce qu'il m'en avait fait la confidence, que cette arme n'a plus de percuteur, il l'avait cassé pendant un nettoyage, la culasse mobile sur laquelle il était fixé lui avait échappé et était tombée sur un dallage. Il n'en avait rien dit en rendant son arme, mais il serait dangereux de la confier à un homme qui, en cas de danger, serait désarmé. Je cherche et je trouve le P.M. en question. Je m'empresse de signaler cette anomalie dans mon rapport sans bien sûr signaler le responsable de cet état de fait que je ne suis pas censé connaître.

Si à Kalla Djerda nous ne faisions que de petites reconnaissances ou patrouilles à pied autour de l'agglomération et des installations de la mine ici nous partons vraiment en opérations dans les djebels de la région. J'ai déjà décrit cette région comme étant un plateau élevé par endroits de presque 1000 mètres d'altitude. Sur ce plateau, sans transition, émergent des massifs rocheux avec un ou plusieurs sommets. Ils peuvent s'étendre sur plusieurs kilomètres carrés. Ce sont des lieux de caches idéales pour des hommes connaissant bien la région. C'est ce que pense le haut commandement et c'est certainement ce que pense notre chef de bataillon et c'est ce que nous cherchons en encerclant ces djebels et en les ratissant. Il y en a beaucoup et nous sortons plusieurs fois par semaine mais toujours sans résultat. Pas de fellaghas, même pas de traces. Pourtant, d'après les renseignements collectés sur place, ils seraient là autour de nous, il paraît même que l'un des chefs de bande est souvent à Thalla et nous regarde partir.

En désespoir de cause et sans doute pressé par le colonel d'avoir des résultats, les agressions contre les fermes isolées ou les villages trop liés avec les autorités françaises continuent, une autre stratégie va être mise au point par notre brillant commandant de bataillon. Il va monter un piège mais qui dit piège dit appât et l'appât sera, mis à part la garde laissée sur place, la première compagnie. Le reste du bataillon sera en alerte et si l'ennemi, insaisissable jusqu'à ce jour, se manifeste en attaquant quatre GMC et une Jeep qui se promènent dans la nature, celui-ci prendra les rebelles à revers après que nous les aurons fixés. Bien entendu, dans la compagnie, mis à part le lieutenant Guidici qui commande l'expédition, personne n'est au courant de ce plan diabolique. Tout ce que nous savons c'est que nous partons avec quatre jours de vivres, que nous avons dans le camion de la section d'appuis. Nous sommes intrigués, c'est la première fois que nous partons en opération pour plusieurs jours.

C'est par un frais matin de début novembre que nous partons dans les camions débâchés. Le soleil brille, nous devons être environ quatre-vingts : deux sections de voltige, la section d'appuis avec un mortier et une mitrailleuse. Je suis le responsable du mortier, Barjon prend en charge la mitrailleuse, en comptant les deux sergents, notre section comprend une dizaine d'hommes.

Notre sortie commence sous les meilleurs auspices. Comme à chaque départ quand nous formons le convoi sur la route en contrebas du campement, une multitude de gamins vient nous proposer des gâteaux au miel et des grands macarons. J'aime bien ces derniers, j'en achète une quantité importante que je stocke dans les poches de mon pantalon de treillis. Il fait un temps splendide, un vrai temps de promenade, la grosse chaleur a disparu avec l'arrivée de l'automne. Un peu comme les concurrents du "Dakar" aujourd'hui, nous faisons du hors piste, nous suivons un

itinéraire des plus bizarres, il passe au plus près des djebels. Quand il y a un passage dans le massif nous l'empruntons, nos camions GMC sont vraiment des véhicules tous-terrains étonnants, ils se sortent de passages où je n'aurais jamais cru qu'un véhicule pouvait passer. J'admire le paysage. Si ce n'était le peu de confort des bancs du camion, je pourrais me croire en excursion. La région semble déserte, nous ne rencontrons pas beaucoup d'habitants du cru et encore moins d'habitations. Il est vrai qu'au sud de Thalla, il n'y a que très peu de cultures, ce n'est pas encore le désert, il y a bien encore un semblant de végétation, mais, en cette saison, elle est desséchée.

Après avoir roulé toute la journée, nous faisons halte dans un site bien dégagé pour passer la nuit. Nous n'avons chacun que notre couverture et notre toile de tente qui se monte à deux mais comme nous n'avons pas de piquets, il n'est pas question de les monter. Je ne sais plus qui eut l'idée lumineuse de descendre les bâches des camions qui étaient roulées sous les sièges, nous les étendons par terre, nous nous roulons dans nos couvertures et nous nous glissons au pourtour des bâches, le sac à dos en guise d'oreiller. Je ne peux pas dire que je passe une nuit excellente, la terre en guise de matelas est plutôt raide, mais je dors assez pour me reposer. Aux premières lueurs de l'aube nous sommes tous debout à attendre le café qui nous est servi bien chaud. Il nous faut bien ce breuvage pour nous réchauffer, en effet les bâches des camions sont recouvertes de gelée blanche. Je ne me souviens plus comment le café est fabriqué.

Les bâches roulées sont remises en place avec nos sacs, nos toiles, nos couvertures sous les sièges et nous repartons pour une nouvelle journée de flânerie dans la campagne tunisienne. Elle sera plus animée que la précédente, nous traversons un petit village où sont regroupées quelques pauvres maisons de paysans. Je me demande de quoi peuvent bien vivre ces pauvres gens, tellement le pays est aride en cette saison. Un sergent profite de l'arrêt que nous faisons pour acheter un poulet déplumé et quelques œufs, je suppose qu'il a l'intention de faire cuire ses emplettes le soir, sur un bon feu. Quand cette transaction a lieu, je suis assez loin, mon camion ferme la marche du convoi, mais il me semble que le sergent en question, un jeune engagé plutôt prétentieux, n'a pas l'intention de payer ses achats et par-dessus le marché, il menace les paysans. La rentrée en scène d'un ancien, un sergent-chef qui a plusieurs campagnes à son actif, ramène la paix et il encourage fermement le sergent à payer ce qu'il doit, ce n'est pas avec ce genre de transaction que l'armée française se fera respecter. Je ne l'ai pas encore signalé, mais deux gendarmes mobiles nous accompagnent, ils connaissent la région mieux que nous, ils profitent de cet arrêt pour appréhender un tunisien suspecté de plusieurs vols, l'individu monte dans un camion avec la maréchaussée. Quelques kilomètres plus loin nous arrivons dans un autre hameau où une confrontation a lieu avec la victime supposée du vol. Celle-ci tente d'escalader la ridelle du camion pour venir châtier son voleur. Je ne me souviens plus de la conclusion de cette affaire, peut-être le voleur a-t-il été confié à une autorité locale.

La fraîcheur du matin passe vite, rien ne gêne le soleil qui réchauffe l'atmosphère, il fait un temps idéal pour la promenade. En traversant un djebel imposant, la piste disparaît presque complètement et ce qui en reste est bien mal pavé. À un endroit nous descendons des camions, ceux-ci peuvent tout simplement se renverser, la piste a un dévers important et nous ne sommes plus en sécurité dans les caisses de nos véhicules. Pour essayer d'empêcher les camions de se renverser, nous nous mettons en ligne sur le bord de ce qui devrait être la piste et nous les soutenons le mieux que nous pouvons ce qui nous met dans une position aussi dangereuse, sinon pire que si nous étions restés à nos places. Arc-boutés sur leurs ridelles, nos véhicules passent sans casse, encore une fois j'admire les qualités tous-terrains des GMC. Ils ne sont plus de premières jeunesses et ont, pour la plupart, fait la guerre mais ils sont encore en parfait état et se jouent des difficultés. Les obstacles passés nous grimpons à nos places et nous continuons à musarder parmi les plaines arides et les rochers des djebels.

Le lieutenant Guidici qui doit être chasseur, a pris avec lui un fusil de chasse. Sa Jeep roule en tête du convoi, c'est lui qui nous guide dans les méandres compliqués de notre parcours, il est vrai que l'une de ses rares qualités, c'est d'être performant en topographie. Devant le convoi, c'est souvent que des perdrix se lèvent à portée de fusil, elles ressemblent à celles qui peuplent nos campagnes, peut-être

ont-elles le plumage plus clair. De temps en temps, nous entendons un ou deux coups de fusil, nous savons que c'est notre lieutenant qui s'exerce au tir pour le dîner du soir.

Notre seconde nuit à la belle étoile se passe aussi bien que la première. Un feu est allumé avec le bois mort que nous avons ramassé en traversant les maigres forêts au pied des massifs où une maigre végétation essaie de survivre. Le poulet et les œufs achetés le matin sont mis à cuire, tout comme les quelques perdrix du lieutenant. Je n'ai pas de souvenir de ceux qui sont invités au festin. Moi, comme tous les gars du contingent, je n'ai pas participé à l'achat du matin et encore moins à la chasse, je ne prends donc pas part à ce barbecue improvisé, je me contente de ma boîte de ration et de mon quart de vin. Je me satisfait de mes repas frugaux et je suis assez content de notre excursion, elle nous fait découvrir la campagne tunisienne. Avant de partir j'avais fait le plein de mes grandes poches de treillis de paquets de cigarettes que je grille avec application. Les bâches des camions sont déroulées et nous passons notre deuxième nuit pendant laquelle je dors du sommeil du juste. Je ne regrette pas le cantonnement et ses petites tâches. Depuis deux jours, j'ai l'impression d'être en liberté. Je regrette seulement que notre balade ait lieu en cette saison et je suppose qu'au printemps, après les pluies de l'hiver, le paysage doit être encore plus magnifique.

La troisième journée commence comme les précédentes. Depuis le départ et bien que nous ne connaissions pas exactement la finalité de notre mission, nous supposons que nous sommes bien à la recherche de ces rebelles que nous n'avons jamais réussi à rencontrer ce qui ne nous vexe pas du tout. Je suppose, malgré tout, que si rebelles il y a dans les parages, ils doivent être bien planqués à nous regarder passer et à se demander ce que nous faisons sans but précis dans la campagne. Il est probable qu'ils ont deviné que nous les cherchons et probable encore que s'ils ont envie de nous rencontrer, ils le feront sur un terrain à leur convenance. Mais, je ne me fais pas beaucoup d'illusions sur une hypothétique rencontre et en suis bien aise et je pense que nous rentrerons au bercail le lendemain après avoir passé une dernière nuit à la belle étoile, mission accomplie avec l'habituelle mention "R.A.S.".

Comme il se doit quand nous partons en opération, avant de partir nous avons coiffé nos casques qui sont en deux parties. La première est un casque en plastique avec à l'intérieur le serre-tête pour l'adapter à la tête de chacun, le deuxième est le casque en tôle proprement dit avec sa jugulaire qui s'emboîte sur le premier. Comme son nom l'indique, l'ensemble est assez lourd et avec le soleil qui darde ses rayons à profusion, il devient vite pénible de conserver nos couvre-chefs dans l'état toute la journée. Aussi, ne voyant pas la nécessité de garder les casques en tôle nous les enlevons et nous les glissons sous les bancs, nous ne conservons que le premier casque qui, lui, se supporte bien.

Nous venons de déjeuner et nous nous engageons sur une piste qui suit une sorte de vallée où doit couler un petit oued à sec en cette saison. Sur notre droite, la pente d'un djebel qui, pour une fois, n'est pas rocheuse mais recouverte de grandes herbes sèches et de quelques buissons. AU fond de la vallée, de part et d'autre de l'oued, un terrain relativement plat parsemé d'arbustes rabougris, de buissons et recouvert d'herbes sèches, sur la gauche en dehors de la vallée, le terrain est seulement bosselé.

L'embuscade

Des coups de feu claquent à l'avant du convoi. Nous ne sommes pas surpris, depuis trois jours le lieutenant a déclaré la guerre aux perdrix. Quelques secondes passent et, cette fois, nous comprenons que ce n'est pas le lieutenant qui chasse mais nous qui sommes chassés. Cette fois, pas de doute, les fellaghas existent bel et bien et si nous ne les voyons pas, nous entendons siffler au-dessus de nos têtes des abeilles qui n'ont rien à voir avec celles qui font du miel.

Le convoi s'est arrêté. Nous sautons à terre pour trouver un abri meilleur que celui des bancs des camions, mais personne n'a son casque lourd. Tant pis pour nos crânes en cas de rencontre avec un projectile mal attentionné. Nous nous mettons d'accord avec Barjon, il prend avec lui la mitrailleuse et

ses servants, moi le mortier et les hommes qui vont avec. Barjon part en avant recoller au reste de la compagnie et, quelques minutes plus tard, j'entends sa mitrailleuse cracher avec un bruit bien caractéristique. En principe, j'ai dans mon groupe un chef de pièce, un tireur, deux pourvoyeurs par mortier, mais ici, je n'ai qu'un mortier à ma disposition et je ne laisse à personne le soin de le mettre en batterie. Quelques balles sifflent bien autour des mes oreilles, mais je suis comme dans un état second, tout à ma tâche, occupé à installer ma pièce, je ne porte aucune attention au fait que je suis certainement une belle cible. Le djebel est devant moi, les tirs semblent venir de la crête de celui-ci. Je ne vois aucune cible et ne peux que supposer leurs postes. Aussi je décide de faire un balayage de l'ensemble de la crête en partant du haut et en descendant. La portée du mortier est d'environ 1000 mètres avec deux relais en plus de la cartouche. Je fais équiper par les servants les obus de leurs fusées, des cartouches et des relais, la hausse du mortier est au maximum c'est-à-dire 45°. Je n'ai pas l'impression d'être l'objet d'une embuscade mais plutôt d'être à l'école du feu où de nombreuses fois j'ai effectué ces gestes. Un obus est prêt, je le glisse dans le tube, le coup part. Quelques secondes se passent et j'entends la détonation arriver. J'ai tiré trop loin derrière la crête. Il faut raccourcir le tir. Quelques tours de manivelle, la pièce est recalée et j'expédie un deuxième obus. Quelques secondes, le coup d'arrivée, encore trop long, il est passé derrière, je redresse le tube et réclame de nouveaux obus. Personne ne vient, en "gueulant" de toutes mes forces je réclame les obus, toujours rien, je me retourne, mes gars sont tous à plat ventre derrière les roues du camion qui est à quelques mètres de moi. À ce moment, je sors de mon état second, une grêle de balles m'encadre et personne n'ose approcher. Je décale le mortier, en courant je le jette dans la caisse du camion et je retrouve mes hommes. En avant de nous j'entends toujours la mitrailleuse de Barjon qui crache de son débit régulier. Encore un peu plus loin en avant ce sont les courtes rafales des fusils-mitrailleurs qui se font entendre. Je demande au chauffeur du camion de recoller au convoi ensuite je fais partir mes gars les uns après les autres pour traverser un terrain découvert de quelques centaines de mètres. C'est à mon tour de partir, je prends un départ digne d'un coureur de 100 mètres, je zigzague comme on me l'a appris au peloton. À partir de cet instant et pendant un temps qui me paraît une éternité, je cours comme une gazelle qui a un lion à ses trousses. Je n'ai, j'en suis persuadé, jamais couru aussi vite et jamais je ne recourrai aussi vite. Je l'avoue humblement, j'ai la peur au ventre, j'ai l'impression d'être poursuivi par un essaim d'abeilles, les balles font soulever la poussière à quelques centimètres de mes pieds et tout autour de moi. Preuilly, ma famille, je les vois passer comme dans un film accéléré, j'en suis persuadé, je ne les reverrai jamais, un de ces insectes diaboliques va bien finir par me trouver. Une touffe d'herbe un peu plus haute que les autres accroche mon pied et je m'étends de tout mon long sur le sol. Cette fois, j'en suis certain, ils m'ont eu. Je remue mes jambes, mes bras, c'est drôle, je suis intact, je respire profondément je bondis pour un dernier 100 mètres. J'arrive au fond de l'oued, je suis, pour un temps, à labri. Tous mes gars sont là, mon cœur bat à une vitesse record, mais je suis soulagé de constater que je suis encore de ce monde. Un miracle vient de s'accomplir, pendant quelques longues secondes, j'avais été la seule cible à découvert et tous les tirs des gars d'en face ont dû se concentrer sur moi.

Je me remets vite de mes émotions. Tous mes gars sont là, pas un n'est blessé, le mortier est dans le camion qui a rejoint le convoi. La mitrailleuse à quelques pas de là continue son arrosage. Tout comme les fusils-mitrailleurs, ces tirs doivent être efficaces, si l'ennemi tire toujours, il ne se montre pas. C'est Blondeau, l'un des servants de la mitrailleuse, qui tire, Cabanac, le chef de pièce n'est pas du voyage, je crois qu'il était malade au moment du départ et il est resté à Thalla. Dès que je rejoins le gros de la compagnie, l'un des servants de la mitrailleuse vient au-devant de moi et me rend compte de ce qui vient d'arriver. Barjon vient d'être blessé à proximité de la mitrailleuse dont il dirigeait le tir. Peut-être pour voir mieux s'était-il trop exposé. Pour moi c'est une catastrophe. Depuis que je suis avec lui à la section d'appuis, s'il est mon chef, c'est surtout un bon camarade. Je me rends immédiatement à l'endroit où il a été transporté, au fond de l'oued, il est étendu sans connaissance, il est blessé à la poitrine en haut à droite, il respire et semble dormir. Barjon est sous-officier de carrière, un peu plus âgé que moi, il vient de l'école des sous-officiers de Rouffach. Comme je l'ai déjà écrit, depuis que je sers sous ses ordres, il est devenu un ami et il est aimé et respecté par toute la section. Il est juste et n'a pas la "grosse tête" comme la plupart des jeunes sous-officiers de carrière. Dans un premier temps, je suis désemparé. C'est moi qui suis responsable de la section maintenant. La compagnie est arrêtée, à l'abri au fond de l'oued. Les camions sont sur un semblant de piste que longe

la rive opposée. La mitrailleuse est bien servie par Blondeau qui se révèle être un bon mitrailleur. Il est bien aidé par ses pourvoyeurs. Pour l'instant, les munitions ne manquent pas. À l'avant les fusils-mitrailleurs continuent, eux aussi, de tirer. Couverts par le feu des armes, les camions avancent lentement, le terrain nous est devenu plus favorable. J'apprends une nouvelle incroyable, le commandant de compagnie, le lieutenant Guidici a forcé le passage et a disparu avec la Jeep et le poste radio. La compagnie n'a plus d'officiers, le sous-lieutenant Berlan est resté, lui aussi au cantonnement à Thalla avec le reste de la compagnie. Pour commander la compagnie, il n'y a plus que deux sergents-chefs qui commandent chacun une section de voltige et moi avec la section d'appuis. Nous avons, dans notre malheur, la chance que ces deux sous-officiers soient de vieux guerriers qui, tous les deux, ont fait deux séjours en Indochine. Je reste à côté de Barjon. Je me demande que faire avec lui. Pour moi, il est impensable de le mettre dans une benne de camion. Combien de temps ceux-là pourront-ils nous suivre ? Je décide que je le transporterai aidé d'un copain lorsque la compagnie commencera à se dégager. Pour l'instant nous sommes à l'abri, mais si nous quittons le fond de l'oued nous serons à nouveau de belles cibles. Le gendarme est près de moi, il est très pessimiste et me met le moral à zéro en analysant la situation : "Si nous ne sortons pas de ce trou avant la nuit, nous sommes foutus", pour un militaire de carrière, cette réflexion est plutôt mal venue.

Le feu de nos agresseurs est moins intense. La compagnie reprend sa marche le long de la petite vallée. La mitrailleuse, trop lourde et plus compliquée à mettre en batterie, rejoint le mortier dans le camion. Seuls les fusils-mitrailleurs continuent de couvrir le repli, c'est suffisant, les rebelles ne semblent pas nous poursuivrent.

Il faut porter Barjon. Je m'en charge avec l'aide de Petit Simon, un sergent appelé comme moi. Je prends le blessé par les épaules, Petit Simon par les jambes, il est toujours dans le coma. Après quelques centaines de mètres de progression nous nous arrêtons. Il est très difficile de porter le blessé à deux. Il est comme un pantin disloqué et se laisse aller. J'essaie une autre méthode. Je le porte seul comme cela nous avait été enseigné. Je le charge sur mon dos, je le maintiens en le tenant par un bras et par une jambe, j'avance plus vite même s'il est lourd à porter. Je fais une pose de temps en temps. La section m'entoure, tous les gars sont là prêts à reprendre le tir si cela s'avérait nécessaire. À mesure que nous progressons, les tirs ennemis s'éloignent, ils ne semblent pas nous suivre et les fusils-mitrailleurs les tiennent toujours en respect. Heureusement pour nous, ils ne doivent pas avoir d'armes automatiques mais seulement des armes individuelles. Je n'ai plus la notion du temps. Nous avons été accrochés vers 14 h 30, quelle distance avons-nous parcourue à partir de là ? Combien de temps ? Tout ce dont je me souviens c'est que le soleil est très bas sur l'horizon lorsque les derniers coups de feu sont tirés. Nous n'avons miraculeusement pas d'autres pertes à déplorer.

Les camions sont arrêtés sur une piste. Ils sont tous en état de marche. J'avance comme un automate, complètement épuisé. Je ne me souviens pas avoir jamais ressenti une telle fatigue. J'installe le blessé sur une couverture dans la benne de notre camion. Je fais l'appel des gars de ma section. Tous sont là avec les armes. Nous grimpons dans le camion et le convoi démarre, nous faisons quelques centaines de mètres, peut-être un ou deux kilomètres, pour retrouver une piste plus importante. Le terrain est découvert et n'est plus propice aux embuscades. Nous sommes sortis du piège. Tout le monde descend des camions et nous faisons un appel général calmement, maintenant les rebelles sont loin.

Il manque un homme et son fusil-mitrailleur. C'est Caradec, un breton, faut-il aller le chercher ? Est-il mort ? Est-il prisonnier ? Sans commandement, les chefs de section hésitent pour prendre une décision, personne n'a envie d'aller se jeter dans la gueule du loup. Les rebelles sont certainement arrivés sur place, ils doivent savourer ce qui peut leur paraître une victoire, mettre en fuite un détachement de l'armée française. À l'endroit où nous sommes arrêtés, le terrain est plat et dégagé, la piste est bien droite, le soleil l'éclaire encore d'une lumière rouge, un mirage ? Ce n'est pas possible, au loin sur la piste, une silhouette se dessine et avance vers nous. Nous la regardons sans trop y croire, mais c'est bien Caradec avec son arme sur l'épaule. Il est vite avec nous qui l'entourons. Il est très calme et n'accuse personne de l'avoir abandonné. Son chef de section l'avait fait mettre en batterie pour couvrir le repli et celui-ci avait commis une grosse faute en ne le rappelant pas avant de repartir.

Il raconte calmement son aventure. Quand il eut tiré ses dernières cartouches, il s'aperçut qu'il était seul. Très vite les fellaghas sont arrivés sur place. Il n'a plus de cartouche, il se glisse sous le tronc d'un arbre mort tombé à terre. Les rebelles passent à quelques mètres de lui, il ne bronche pas, de toute façon sans munitions, il ne pouvait pas tirer. Les fellaghas sont repartis très vite vers le djebel, lui a mis son arme sur son épaule et a pris la piste en long. J'ai l'impression qu'il est moins ému que nous tous. Caradec, le paysan breton, timide, qui a jusqu'à ce jour passé inaperçu au sein de la compagnie, s'est révélé avoir la trempe d'un vieux guerrier.

Les sergents-chefs et moi faisons le point. Nous constatons que nous n'avons plus de commandant de compagnie disparu avec sa Jeep et le poste radio. Peut-être a t-il voulu mettre celui-ci à l'abri mais il pouvait faire partir la Jeep, le chauffeur et le radio mais rester avec sa compagnie d'autant plus que le but de la présence de celle-ci dans ce djebel était de fixer les rebelles. Nous prenons conscience d'avoir été l'objet d'un miracle. Si le feu de l'ennemi avait eu la même intensité qu'au début de l'embuscade, nous n'aurions certainement pas pu sortir du piège avec seulement un blessé. Les camions, eux aussi, sont miraculés. Beaucoup de roues sont crevées, le record, c'est 7 sur 10 pour l'un d'eux. Pourquoi, après nous avoir cloués au sol, profitant de l'effet de surprise, les rebelles ne sont-ils pas passés à l'assaut avant que nous organisions notre repli ? Une hypothèse sera avancée quelques mois plus tard.

Un détachement de Goumiers marocains nous rejoint. Ils passaient par-là, par hasard. Ils ont entendu les appels radio du lieutenant. C'était là la moindre des choses que celui-là ait pu le faire. Il s'avère à peu près certain que ce sont les Goumiers qui ont permis le décrochage. Repérés par les rebelles du haut du djebel, ils ont décroché, craignant les nouveaux arrivants. Le reste du bataillon, comme les carabiniers arrivent, mais trop tard, le commandant du bataillon doit porter une grosse responsabilité dans ce retard. Ne devait-il pas tenir son unité en alerte, prête à bondir au premier appel radio ?

Je retourne à notre camion afin de prendre des nouvelles de Barjon. Il vient de reprendre connaissance, mais est très faible. Dans un murmure, il me demande si j'ai ramené tous les gars de la section et toutes les armes. Je lui réponds par l'affirmative. Il a l'air soulagé, ébauche un faible sourire et retombe dans le coma. Une ambulance arrive et le prend en charge. Je ne le reverrai jamais. Je crois qu'il décédera pendant son transport à l'hôpital ou sitôt arrivé dans celui-ci (l'hôpital du Kef). Je suppose qu'il a succombé à une hémorragie interne. Il ne présentait pas de saignement. J'apprendrai sa mort le lendemain matin. Nous avons enfin retrouvé Guidici. Comme nous le pensions, pour justifier sa fuite, il invoque la nécessité d'appeler le bataillon comme il avait été prévu dans le plan mis en place au bataillon. Il adopte profil bas et à partir de ce jour, à la compagnie, plus personne n'aura de l'estime pour son commandant. Ce soir-là, ce qui nous inquiète c'est bien sûr la gravité de l'état de Barjon, mais comme beaucoup, je suis soulagé que l'ensemble de la compagnie s'en soit sorti avec ce minimum de casse ce qui paraît incroyable lorsque l'on se remémore les événements qui viennent de se passer.

Nous remontons dans les camions, fourbus, fatigués. Nous roulons encore quelques kilomètres et nous campons pour la nuit qui est définitivement installée, à proximité du bataillon et des Goumiers. C'est là que j'apprends que le "brillant stratège" qu'est notre commandant de bataillon avait monté tout bonnement une autre opération avec les autres compagnies du bataillon oubliant qu'il était prévu que celles-ci devaient rester en alerte pour venir appuyer notre compagnie en cas d'accrochage. Comme beaucoup, je me pose des questions sur la valeur de nos officiers. L'un d'eux nous abandonne à notre sort, l'autre nous oublie. Les anciens, les sergents et sergents-chefs d'active ont jugé leurs chefs et reconnu leurs incompétences. Ils nous font remarquer que nous avons eu beaucoup de chance, que si cette embuscade avait eu lieu en Indochine aucun de nous n'en serait sorti vivant.

Je m'endors comme une souche, roulé dans ma couverture, assommé par la fatigue. Je crois que mon sommeil est peuplé de cauchemars. En me réveillant au petit matin, je pense immédiatement à Barjon, à ses dernières paroles. Même s'il était militaire de métier, comme pour moi, l'accrochage de la veille avait été son baptême du feu mais il assuma son rôle comme il le devait sur le terrain et

jusque dans ses dernières paroles, des paroles qui resteront présentes dans ma tête jusqu'à la fin de mes jours, j'aurai été son dernier interlocuteur. Je vais aux nouvelles. Comme je l'ai déjà écrit, j'apprends sa mort, je suis peiné et inquiet. Je sais que personne à la compagnie ne remplacera Barjon comme chef de section d'appuis, j'ai bien peur que ce soit moi qui prenne, provisoirement, cette fonction.

Avec le bataillon et les Goumiers nous partons encercler le djebel (Araba), c'est son nom sur la carte, d'où était partie l'embuscade et nous commençons à le ratisser. Nous ne nous faisons pas beaucoup d'illusions, il y a certainement longtemps que les rebelles sont partis. Dans cette opération, ma compagnie ne fait pas beaucoup de chemin. Nous sommes en bouclage, j'en suis bien content, je n'ai pas encore récupéré de la fatigue de la veille et j'ai les jambes en coton. Ce sont les Goumiers qui font le ratissage. C'est la première fois que je vois l'une de leurs unités un "Tabor". Seuls les officiers sont français et peut-être quelques sous-officiers, tous les autres sont Marocains, ce ne sont pas des jeunes comme nous mais des hommes dans la force de l'âge. Ils descendent des camions sans dire un mot, ils sont habillés de tenues kaki claires, leurs pantalons sont bouffants, ils sont chaussés de sandales de cuir à lanières et sont coiffés d'un turban. Silencieusement, ils prennent la direction du djebel et disparaissent très vite. Braves Marocains et fiers de l'être mais avant tout soldats au service de la France. Combien de fois le lieutenant Susini, le directeur des pelotons, nous avait vanté la bravoure et le métier de ces militaires d'élite. Ils ne trouveront que des vêtements et des linges ensanglantés ce qui donnerait à penser que les pertes des rebelles ont été supérieures aux nôtres. Tôt dans l'après-midi, le ratissage est terminé et n'a rien donné. Nous retrouvons nos camions et sommes de retour au cantonnement à l'heure de la soupe. Barjon n'est pas la seule victime de notre mémorable sortie. Un caporal-chef du contingent d'avant le mien avait contracté un engagement de six mois afin de pouvoir entrer ensuite la gendarmerie. En arrivant au camp, il est comme paralysé et ne peut plus marcher. Il faut le porter sous sa tente et le conduire ensuite à l'infirmerie. Il ne reviendra jamais à la compagnie. Au mois de mars, l'année suivante, en mission à Tunis, je suis allé lui rendre visite à l'hôpital. Il était méconnaissable, avait l'air d'un vieillard ou plutôt d'un mort vivant. De quelle maladie souffre-t-il ? Déjà un caporal du même contingent avait été victime de ce qui semblait être une hépatite, il était sorti de l'hôpital plusieurs mois après le départ du contingent, il était revenu chercher ses affaires personnelles à la compagnie. Quelque temps plus tard nous avions appris sa mort.

Pendant quelques jours, l'ambiance est très lourde à la compagnie, surtout au mess où officiers et sous-officiers prennent leurs repas. Guidici ne desserre pas les dents. Comme je l'avais prévu, je fais fonction de chef de section. Des sous-officiers d'active qui ne sont que chefs de groupe ou adjoint au chef de groupe me jalousent un peu, pourtant je leur laisserais bien la place de bon cœur.

J'ai hérité, avec la section, d'un radio émetteur-récepteur qui sert à garder le contact sur le terrain avec le commandant de compagnie et les autres sections, d'une paire de jumelles très utiles pour guider les tirs des mortiers ou des mitrailleuses et d'un P.A. (Pistolet Automatique ou revolver) que je porte dans un étui à la ceinture, comme un gendarme. Celui-là je ne le garderai que quelques jours en effet, tout en étant de la dotation de ma section d'appuis, un sergent-chef qui a, comme tout le monde, un P.M. fait tellement pression sur moi que je lui cède.

Le train-train journalier reprend ses droits. Plus de grandes sorties mais des opérations d'une journée, toujours infructueuses. Depuis l'accrochage, nous ne partons jamais sans le mortier tout équipé. Il pèse 20 kilogrammes et il faut faire suivre les obus avec leurs fusées d'allumage vissées dessus. J'en fais mettre trois par homme, dans les sacs à dos. Un matin, mes gars portent à tour de rôle le mortier dans un terrain difficile, il faut repartir pour tout l'après-midi. Plus personne ne veut porter le mortier. Je pourrais exiger que l'un de mes gars le prenne sans discuter mais je n'en fais rien. Je prends l'engin, le met en travers de mon dos et à la tête de la section, je prends place dans la colonne de la compagnie. Je le porte de midi à 16h30 sans le descendre de mes épaules, mes gars sont un peu honteux quand on fait halte, jamais plus ils ne refuseront de le porter.

Il me faut évoquer ici les obsèques de Barjon. C'est notre compagnie qui fournit la garde d'honneur. Moi, je suis désigné pour faire partie des officiels dans le cortège. La cérémonie se passe à

Kef, dans l'église de cette ville. Le cercueil porté par des gars de la section, recouvert d'un drapeau tricolore, entre dans l'église, une garde d'honneur en armes escorte le cercueil et le cortège. Dans celle-ci sont présents le colonel Buchalet, comandant le bataillon, de nombreux officiers supérieurs, notre commandant et les commandants de compagnies du régiment et quelques sous-officiers dont je fais partie. Il y a des fonctionnaires français mais aussi des officiels tunisiens. La cérémonie religieuse comprend une messe. Le colonel épingle sur un coussin la médaille militaire et prononce l'éloge funèbre. La cérémonie terminée, le cortège prend le chemin du cimetière qui est proche de l'église, un quartier est réservé aux Européens. Une tombe est creusée, le cercueil est descendu toujours par des gars de la section, la garde d'honneur tire trois salves avec les fusils et nous abandonnons Barjon à la terre tunisienne.

Aujourd'hui, je me demande ce qu'il est advenu du corps de mon ami, est-il toujours là-bas, oublié ou a-t-il retrouvé son village natal, il faudra qu'un jour je me renseigne.

Le cessez-le-feu, Air Draham, le Camp des chênes

Enfin une bonne nouvelle. Le gouvernement Mendès France a signé un accord avec Bourguiba sur le statut de la Tunisie qui, à terme, retrouvera son indépendance. Notre commandant en chef, gouverneur général de la Tunisie, le général Boyer de la Tour, engage les rebelles à déposer les armes et des tracts sont distribués avec en gros caractères "LE PARDON DU GENERAL DE LA TOUR". Une moins bonne nouvelle nous est arrivée quelques jours avant de l'Algérie toute proche : Un car a été attaqué par des rebelles, des Européens ont été massacrés, d'autres attentats ou embuscades suivront, décidément la paix n'est pas de ce monde !

Avant de partir de Thalla, il me faut signaler des bruits qui ont couru quelques jours après notre accrochage. Il paraît que de nombreux enterrements ont eu lieu, beaucoup plus que d'habitude. Peut-être que notre riposte à l'embuscade a fait plus de dégâts parmi nos agresseurs que nous ne l'avions supposé, il est vrai que les Goumiers avaient trouvé des linges ensanglantés.

Nous allons encore changer de paysage. Nous quittons sans regret les hauts plateaux maintenant pacifiés, pour retourner à Air Draham. C'est encore la Tunisie, pas encore la France, mais c'est la Tunisie accueillante. Il nous faut faire place nette. Je surveille le démontage de la tente 20 places sous laquelle ont logé les gars de ma section et la section de commandement. La paille qui a servi de couche est ramassée, mise en tas pour être brûlée. En chargeant cette tente dans un camion, je m'aperçois que l'embout métallique et sa tige qui permettent d'accrocher la bâche de la tente en son sommet doit s'être déboîté et est resté dans la paille qui est en feu. Je me munis d'une perche en bois et avec je farfouille dans le brasier pour rechercher la pièce manquante. Une détonation se produit et je ressens un coup violent sur le front, juste au-dessus d'un œil, un étui (la douille) de cartouche retombe à mes pieds. Je saigne énormément et m'éloigne du feu en laissant l'embout du mât à son sort. Que s'est-il donc passé ? C'est tout simple, les gars de ma section montaient la garde comme tous ceux de la compagnie, il n'y avait pas de poste de garde et les sentinelles rentraient sous la tente avec leurs fusils et leurs cartouches. En rangeant celles-ci l'une d'elles est, sans doute, tombée dans la paille et a éclaté sous l'effet du feu. J'ai une profonde coupure au front et je suis quelque peu étourdi et je mets un certain temps à comprendre ce qui vient de m'arriver. Un centimètre plus bas et j'avais l'œil crevé. D'autres cartouches sont peut-être dans feu, c'est pourquoi j'abandonne la recherche. C'est l'adjoint au garde forestier, un brave tunisien, qui me conduit chez lui, qui nettoie la plaie profonde et y applique un pansement. Je remercie cet homme qui est heureux d'avoir rendu service. J'en garderai un bon souvenir. Souvent il discutait avec nous. Le mess était attenant à sa maison, il avait toujours été sympathique, beaucoup plus que son chef qui ne nous adressait jamais la parole. Je suppose que celui-ci maintenant ne doit pas être à son aise à présent que les militaires ne seront plus là pour le garder.

Les camions sont chargés. C'est tout le bataillon qui se déplace. Le convoi est aligné sur la route en contrebas de notre ancien camp. C'est moi, cette fois, qui suis dans le 6x6 de la section avec une partie de celle-ci, à l'aller c'était la place de Barjon.

Avant de partir de Thalla, il faut que je présente l'adjudant-chef Gamache. Il a rejoint la compagnie quelques jours avant notre départ. Il est sympathique avec tous les sous-officiers et avec le sous-lieutenant Berlan, mais j'ai très vite l'impression que courant ne passe pas entre lui et Guidici qui, malgré ses grands airs, n'est en réalité qu'un sous-officier comme lui, maintenu provisoirement officier par le manque d'effectif. C'est un ancien enfant de troupe. Il a fait l'école des sous-officiers et, en 1940, il était déjà adjudant et s'il n'avait pas été fait prisonnier, il aurait eu la possibilité de devenir officier. Il est resté prisonnier toute la durée de la guerre et, à la libération, il a repris du service comme adjudant-chef, classé au maximum des échelons ce qui lui assure, avec ses campagnes, une solde aussi importante que celle d'un commandant. Malgré les promotions qui lui sont offertes, il ne passe jamais officier, il n'aurait jamais retrouvé une solde aussi consistante que celle qu'il perçoit. Il n'a pas de famille, il est attendu nulle part, l'armée est sa famille, il a passé trois campagnes de suite en Indochine. J'ai l'impression qu'il aime ce pays qu'il a quitté à regrets. C'est de retour de son dernier séjour avec le retrait du corps expéditionnaire qu'il se retrouve avec nous, il lui reste quelques mois de service à accomplir et, atteint par la limite d'âge, sera mis en retraite, un état qu'il redoute, c'est avec nous qu'il passera ses derniers mois de soldat.

Cette fois nous sommes bien partis et définitivement de Thalla, sans regret, j'y laisse plus de mauvais souvenirs que de bons. Une dernière fois, avant d'arriver au Kef, j'admire le djebel en cône, c'est vrai qu'il ressemble à un chapeau chinois ou plutôt mexicain. J'ai la gorge serrée en passant à proximité de l'église et du cimetière de cette ville, Barjon est là, les bons moments que j'ai passé avec lui me reviennent en mémoire, notre dernière promenade dans le djebel Araba aussi. Je ressens son poids sur mes épaules comme si je le portais encore et il y a ses dernières paroles qu'il me semble entendre : "As-tu ramené tous les gars ? Et le matériel aussi ?" J'ai encore tous les gars, j'ai toujours le matériel, il ne manque que lui, adieu Barjon. Pourquoi ce sacrifice à quelques jours du cessez-le-feu que tout le monde savait imminent ? Plus tard, bien des années plus tard, je me poserai la question de la nécessité d'avoir fait la guerre à des peuples qui voulaient recouvrer une liberté confisquée. J'ai failli participer au désastre d'Indochine, j'ai couru après des fellaghas qui avaient déjà conquis leur indépendance, je n'étais qu'à quelques kilomètres du point de départ de la guerre d'Algérie au cours de laquelle l'armée française, même maîtresse du terrain, a plié bagages avec les gens qu'elle était venue protéger.

Nous laissons Barjon au Kef, mais il y a ceux qui ont taché de leur sang les vêtements trouvés par les Goumiers. Il y a les enterrements suspects de Thalla, peut-être que ces morts seront considérés comme des martyrs et la tombe de Barjon, qui va s'en occuper ?

L'arrêt du Kef est de courte durée, nous repartons pour Air Draham. Si je n'ai pas beaucoup de bons souvenirs de Thalla, d'Air Draham que n'en ai que des bons. Mon premier séjour avec la compagnie, avec la légion étrangère, ma convalescence, l'annonce de ma promotion de sergent.

Souk-el-Arba, nous nous arrêtons devant le PC du régiment. Les cigognes sont toujours aussi nombreuses et jouent encore des castagnettes sur les grands eucalyptus. Il y en a des centaines de quoi rendre jaloux bien des alsaciens qui ont du mal à conserver les quelques couples qui les visitent encore.

Revoilà le col des chênes avec ses premières rampes, ses premiers lacets, ses chênes-lièges. Ce n'est pas un col alpestre, mais par endroits, la pente est raide. À mesure que nous grimpons, la végétation verdit. Nous avons quitté les plateaux, les djebels, les grands espaces vides, les paysans avec leurs araires, leurs dromadaires, leurs ânes et leurs femmes qui grattent une pellicule de terre. Quelquefois, à côté de ces attelages insolites, il y avait un énorme tracteur à chenilles qui tire une charrue multi socs. C'était, à n'en pas douter, l'attelage d'un de ces Européens que nous étions venus protéger. Maintenant l'herbe des accotements est verte, de petites vaches maigres y paissent en liberté. Avec un peu d'imagination, les forêts de chênes-lièges me font penser au bois de Foulin ou à ceux de Vieille Grange où j'ai chassé le lapin, un gibier beaucoup moins dangereux que le fellagha.

Nous voilà à l'embranchement de la route de Ben-Metir. Nous roulons une centaine de mètres et les camions de la compagnie entrent dans la cour du camp inoccupé dit "des chênes", que j'avais remarqué quand j'étais passé par-là. Il est constitué de plusieurs bâtiments en dur et ils sont en bon état. Dans un premier temps, je suis un peu déçu, j'aurais bien voulu retourner à Air Draham, décidément on ne veut pas de la première compagnie là-bas. Je révise très vite mon jugement. La compagnie n'a jamais été aussi bien logée. Ces bâtiments ont été construits pour loger des ouvriers du barrage de Ben Métir à quelques kilomètres de là. IL y a là une demi-douzaine de bâtiments dans lesquels toute la compagnie est logée, seule une grande tente est montée pour recevoir le magasin et l'armurerie. J'emménage dans un logement qui comprend deux chambres, une cuisine, une salle d'eau. Je partage l'une des chambres avec Baldini ; dans l'autre couche Petit Simon avec lequel loge le radio de la compagnie qui a installé son poste émetteur-récepteur. La Jeep de la compagnie est rangée devant la fenêtre de cette chambre ce qui permet de brancher le poste sur ses batteries. Il n'y a rien dans la cuisine et la salle d'eau mais l'évier et le lavabo où l'eau coule par des robinets nous rendent bien service pour faire notre toilette et laver le linge. Ce n'est pas sans intérêt que nous avons accueilli le radio. Le poste peut capter les radios françaises que nous écoutons avec intérêt et plaisir. Nous en étions privés depuis le mois de juillet nous sommes début décembre. La seule contrainte, c'est que deux fois par jour, il faut que le radio assure une vacation avec le PC du bataillon qui est à Air Draham. Si les batteries de la Jeep permettent la réception sur le poste, pour émettre il faut tourner une génératrice à main qui fournit le courant nécessaire. La radio ne peut pas émettre et tourner la génératrice en même temps. C'est l'un de nous trois qui se charge de ce travail deux fois par jour. À cette époque, j'étais loin de me douter qu'avec des génératrices semblables (les gégènes) on ferait subir aux rebelles algériens des supplices que n'auraient pas désavoués les visiteurs nocturnes qui étaient venus regarder sous mon lit. Cet engin est monté sur un trépied sur lequel est adapté un siège comme celui d'un vélo mais c'est avec les bras qu'il faut pédaler et faire tourner des manivelles placées de chaque côté de la génératrice. C'est une très bonne gymnastique, il faut y mettre une certaine force et tourner assez vite.

En dehors de sa mission de communication, le poste est branché toute la journée sur Radio Luxembourg, Paris Inter ou Radio Monte-Carlo, c'est la raison qui a fait accepter avec plaisir le radio, son poste et sa gégène. Un petit inconvénient tout de mêmes, des copains, des sous-officiers, envahissent souvent notre chambre pour écouter la radio. Bien entendu, nous avons un confort que nous n'avions eu ni à Thalla ni à Kala Dejerda, c'est-à-dire, l'eau, l'électricité, un lit.

Les sections d'appuis et de commandement sont logées dans une remise et dans une petite maison. Depuis que nous sommes partis de France c'est la première fois que mes gars ont des lits avec des matelas et des draps, ils apprécient ce confort retrouvé avec l'eau et l'électricité, c'est presque un hôtel trois étoiles. Le confort, c'est aussi une installation de douche rudimentaire, mais qui fonctionne très bien. Au pied d'un talus, il y a ce que l'on pourrait appeler une cabine avec une pomme de douche munie d'un robinet pour l'ouvrir et la fermer. Pour mélanger aussi eau chaude et eau froide, au-dessus de la cabine, sur le talus, un gros bidon en tôle forte est posé sur un foyer que le conduit de fumée traverse. Celui-ci a une arrivée d'eau froide et un départ d'eau chaude. Pour le chauffer, il faut faire du feu avec le bois mort qui traîne à foison dans la forêt. À condition de bien entretenir le feu, toute la compagnie peut prendre sa douche avec seulement l'inconvénient de passer un par un mais nous avons beaucoup de temps libre.

Un aspirant nous arrive tout droit de Saint Maixant (l'école des officiers de réserve). Malgré son grade, c'est un appelé comme nous, il est bien sympathique, il prend le commandement d'une section de voltige. Son arrivée aura pour quelques jours une incidence sur mes fonctions provisoires au sein de la compagnie. L'aspirant dont je ne me souviens plus du nom a pris le commandement de la section commandée par le sergent-chef Lagorce, le commandant de compagnie donne donc à celui-ci le commandement de la section d'appuis que je commandais provisoirement depuis la mort de Barjon. Mes gars n'apprécient pas beaucoup. Je crois qu'ils m'aimaient bien, je ne me plains pas, mais mon amour-propre en prend un coup. Pourtant j'ai moins de travail et beaucoup moins de responsabilités, un groupe de voltige n'est pas bien compliqué à commander. Je comprends vite que cette mutation, je la dois surtout à un groupe de sous-officiers d'active qui n'ont pas cessé d'être jaloux de moi. Cette

situation ne durera pas bien longtemps, peut-être moins d'un mois. Je ne me souviens plus ce qui a motivé le départ du sergent-chef Lagorce mais je suppose qu'il a été atteint par la limite d'âge et qu'il a été démobilisé. Dès son départ, je récupère ma section au grand soulagement de mes gars et de mon amour-propre, peut-être aussi au dépit de quelques collègues d'active.

Les sorties dans les bois sont agréables. Quand il ne pleut pas nous faisons de petites reconnaissances dans la forêt, la température est celle d'un début de mois d'octobre en Berry. Je vois de près comment est récolté le liège, l'écorce des chênes (le liège) est fendue en plaques de 15 à 20 centimètres de large et sur environ 2 mètres de haut. Ensuite ces plaques sont décollées et mises en stock comme du bois de chauffage. La largeur est celle de la longueur des plaques, la hauteur environ 1,50 mètres. La longueur peut être 50 ou même 100 mètres. Je l'ai déjà écrit, les bois sont séparés par des coupe-feux, ceux-ci sont bien nettoyés de toute végétation. On n'y trouve que de l'herbe. C'est dans ces coupe-feux que le liège est stocké. Il y pousse à foison de l'ail sauvage qui fait le régal des sangliers très nombreux dans la région, ceux-ci retournent le sol des coupe-feux mieux que ne le feraient les araires des paysans du coin.

Un local a été installé en foyer. On y trouve deux apéritifs, Ricard et Martini, du rosé de Tunisie (de marque Korba) toujours aussi bon, de la bière, des jus de fruits, du Perrier. Je suis l'un des bons clients de cet établissement comme d'ailleurs la plupart des sous-officiers. Les jours où je ne passe pas boire l'apéritif avant d'aller au mess sont rares. Celui-ci est installé dans une grande pièce où tous les sous-officiers peuvent tenir. Les officiers prennent leur repas dans une pièce à part ce qui ne nous vexe pas du tout, bien au contraire. En principe nous devions avoir le même menu que la troupe, en réalité, comme à Talla, les sous-officiers et officiers d'active cotisent à un pot commun qui permet d'améliorer l'ordinaire. Ces menus améliorés, ils les partagent de grand cœur avec les appelés. La cuisine de mon copain Sérougne a été dotée de fourneaux flambants neufs qui fonctionnent à l'essence. Ceux-ci permettent aux cuisiniers de varier la cuisson, la viande est aussi bien meilleure qu'à Thalla et il faut bien que je l'admette, le fricot qui nous est servi au mess bénéficie des meilleurs morceaux, encore une fois, les vers de ce bon La Fontaine sont d'actualité : "Suivant que vous soyez puissant ou misérable…". Il y a aussi Sérougne. Il connaît bien son métier et même la troupe n'a jamais si bien mangé. Les gars de ma section, comme ceux de la section de commandement, partagent les mêmes dortoirs, ils sont souvent volontaires pour être de corvée à la cuisine. Ce n'est pas, on peut s'en douter, par sens du devoir mais plutôt pour les suppléments (le rab.) de bons morceaux et pour les quarts de vin qu'ils ont souvent, à volonté.

Dans ma section, les copains de mon contingent me tutoient. Les appelés des deux autres contingents qui sont rentrés me vouvoient. Si je conserve le vouvoiement ce n'est pas par snobisme mais plutôt pour garder l'autorité indispensable si je veux rester le patron.

Le 4x4 de la compagnie fait une liaison tous les jours avec le bataillon à Air Draham. Il faut faire le courrier, rapporter le ravitaillement (viande, légumes, conserves, boissons) pour la cuisine. Il faut également faire des courses en ville pour les copains, au bureau de tabac, à l'épicerie, à la quincaillerie. C'est toujours un sergent qui est responsable de la liaison. Outre le chauffeur, il a, avec lui, deux gardes. Nous faisons cette liaison à tour de rôle. J'aime bien ces sorties qui coupent le train-train journalier du cantonnement où il ne se passe jamais rien. Le retour du 4x4 de liaison est attendu par toute la compagnie aussi bien pour le courrier et pour le renouvellement des stocks du foyer, souvent à sec.

Une grande nouvelle nous arrive. Nous allons bientôt être libérés. Le service militaire va passer de 18 à 15 mois ce qui ramène ma libération courant janvier. Nous sommes dans la première quinzaine de décembre. Il n'est pas trop tôt pour demander à ma mère de me faire parvenir mes habits civils. Je n'ai pas envie de rester en militaire pour partir et puis, dans le cas où je partirais en tenue, il faut rendre celle-ci à la gendarmerie. Dès que j'ai connaissance de nouvelle, j'écris pour demander mes vêtements que ma mère m'envoie par retour du courrier.

Deux sous-officiers d'active mariés ont fait venir leurs femmes. L'une d'elles habite à Ben Metir, à quelques kilomètres du camp, l'autre dans une maison de garde forestier inoccupée à quelques mètres du cantonnement. À côté habite un couple de jeunes tunisiens. Le mari est garde forestier. Les deux ménages voisins sympathisent et deviennent amis. Le garde a quelques vaches ce qui permet à la femme du sergent d'avoir du lait frais pour son bébé. Le père ce celui-ci s'appelle Simon. Comme quelques appelés il avait repris un engagement de six mois pour avoir la possibilité de rentrer dans la gendarmerie mais il faut croire qu'il a changé d'avis car, à l'expiration de son engagement, il en a contracté un nouveau de trois ans, peut-être qu'il se plait bien dans l'armée. Il occupe la fonction de fourrier à la compagnie c'est-à-dire responsable du matériel, de l'armement, de l'habillement. Il règne sur le magasin et il est apprécié par beaucoup. Dans mes fonctions de sous-officier de tir, j'ai souvent à faire à lui. Ce brave garçon me donne une paire de souliers fins, montants, réservés aux sous-officiers et officiers d'active. Ils devaient être en surplus à la compagnie. Je les porte tous les jours, ils sont tellement plus souples que mes gros brodequins à clous, ils viennent d'être ressemelés et, à la place des clous, ils sont garnis de petites pointes à tête ronde.

L'épouse du sergent Porc habite à Ben-Métir, dans un logement dépendant du barrage. Je ne pense pas qu'il aille la retrouver tous les jours mais il doit passer les fins de semaine avec elle. Il doit y avoir 5 kilomètres du camp au barrage, comment s'y rend-il ? Je n'en ai plus aucune idée. Porc sous ses dessous sympathiques ne brille pas par sa franchise. Il nous a rejoints à Lunéville, il n'était pas de notre bataillon. C'est au camp des Chênes qu'il reçoit ses galons de sergent-chef. À Thalla, j'avais eu un petit accrochage avec lui et je suis persuadé qu'il a été à l'origine de mon limogeage momentané à la tête de ma section. Un autre incident vient renforcer mon jugement à son encontre. Un caporal qui escorte un jour le 4x4 de la compagnie du camp à Ben Métir (il est dans la caisse) met en joue, avec son fusil, les occupants tunisiens d'une voiture qui suit le véhicule. Malheureusement pour lui, elle est occupée par un officiel tunisien qui se plaint de ce geste auprès du colonel. Il a relevé les numéros minéralogiques du 4x4 qui est vite identifié tout comme est identifié le responsable de ce geste imbécile. Ce caporal est un engagé au quotient intellectuel plutôt bas. Une peine de prison lui est infligée, mais au camp, il n'y a pas de salle de police aussi cette peine, bien qu'inscrite sur le livret militaire, ne peut lui être appliquée. Le sergent-chef Porc, qui doit être l'adjoint au chef de section dont dépend le caporal, va corser la punition. Il fait équiper le coupable, le fait agenouiller au milieu de la cour avec son fusil tenu à deux mains, les bras tendus au-dessus de sa tête. Cette position devient vite intenable et c'est à coups de nerf de bœuf que Porc le fait se redresser. Quelque put être la faute, cette scène me révolte, comme elle révolte une grande partie de la compagnie. Si le geste malheureux du caporal découlait de sa bêtise et méritait une punition, l'attitude de Porc est celle d'un bourreau tel qu'il s'en révèle dans toutes les sociétés et dans toutes les armées du monde. De ce jour, je n'aurai plus aucune considération pour cet individu.

Un dimanche, avec quelques copains, nous décidons d'une sortie jusqu'au barrage de Ben-Métir. Cet ouvrage vient d'être terminé. Il a été construit pour faire une réserve nécessaire à l'alimentation en eau de la ville de Tunis. C'est un grand barrage en arc de cercle qui retient un vaste lac. À proximité, il y a un hôtel-restaurant et quelques pavillons, peut-être pour loger les ouvriers qui surveillent le barrage. Peut-être aussi pour accueillir quelques vacanciers à la belle saison. C'est dans l'un d'entre eux qu'habite la femme de Porc. Le coin est charmant et doit être particulièrement agréable l'été. La majorité des habitants est européenne. Nous prenons une bière au bar du restaurant et après avoir parcouru la digue, nous repartons pour le camp.

Noël approche, c'est le premier que je passe loin de Preuilly. L'année passée j'étais en permission. Je crois bien aussi que jusqu'à ce jour c'est le dernier. Serougne a décidé de nous faire un dîner digne de cette grande fête et il s'affaire autour de ses fourneaux. Il nous propose un dîner de Noël digne d'un grand restaurant. Si la troupe a un menu amélioré, au mess nous sommes gâtés. Je ne me souviens plus du menu, mais je sais que j'ai bien apprécié le repas arrosé, comme il se doit, de champagne, merci aux gradés de métier. La nuit de Noël n'est pas une nuit comme les autres. Nous fraternisons comme jamais depuis que nous sommes ensemble, que nous soyons appelés ou bien d'active, hommes de troupe, sous-officiers, officiers, c'est l'entente cordiale, vraiment la nuit de Noël n'est pas une nuit comme les autres. Je garde le souvenir de notre brave adjudant de compagnie. Il est

sérieusement éméché. Un seau de toile rempli d'eau est mis en bascule sur la porte d'une chambre où je me trouve avec quelques copains. Nous l'appelons, il pousse la porte et reçoit le seau d'eau sur la tête, il ne se départit pas de sa bonne humeur et, le calot de travers, l'œil brillant, la mèche de cheveux mouillés sur le front, il nous dit : "Vite remettez le seau en place, Gamache me suit" . Gamache a droit, lui aussi, à sa douche, il la reçoit, lui aussi, avec le sourire. Une drôle de nuit de Noël, loin des nôtres, mais avec une autre famille, une grande famille, sur une terre que beaucoup avaient cru française et qui s'apprête à redevenir tunisienne.

Le premier janvier est, lui aussi bien fêté. Le repas est de qualité et après cet excellent déjeuner, nous passons au foyer où nous continuons d'arroser la nouvelle année. Cet après-midi là j'ai l'impression d'être dans le coton d'un petit nuage, léger comme une plume, ce doit être les vapeurs d'alcool qui accomplissent ce petit miracle. Il faut croire que mon attitude est inhabituelle et n'a pas échappé aux gars de ma section qui sont dans la cour et me regardent d'un air surpris. J'ai, malgré le temps doux et ensoleillé de ce premier janvier, besoin de dormir et puis, mes gars et leur sourire ironique me gênent aussi je retrouve mon lit et je m'endors du sommeil du juste. Je me réveillerai tard dans l'après-midi et je n'irai pas dîner. Mais le lendemain matin, après une nuit réparatrice, je me réveille en pleine forme. Je n'ai même pas la migraine comme il m'arrive de la ressentir quand, quelquefois, je bois plus que de raison et je n'ai que de vagues souvenirs de l'après-midi de la veille.

Quelques jours passent et je commence à compter ceux qui me séparent de la "quille". Je sais par une lettre de ma mère que les copains qui sont partis comme moi et qui sont restés en France sont déjà démobilisés, c'est le cas de Moïse Ledoux qui a repris son travail à l'entreprise.

Le cabinet Mendès-France est renversé. Je le regrette et je lui serai toujours reconnaissant car, grâce à lui, je ne suis pas allé en Indochine et s'il a envoyé le contingent en Tunisie, il a vite trouvé un terrain d'entente sur l'indépendance de celle-ci. Il est vrai qu'en Algérie, la situation se dégrade de jour en jour et que le brave homme est impuissant à régler ce problème. À ce jour, il n'a pu arrêter les attentats et les opérations contre les rebelles ressemblent de plus en plus à une guerre. Je ne prendrai vraiment connaissance de la gravité de celle-ci qu'à mon retour à la vie civile.

C'est Edgar Faure qui succède à Mendès-France. Nous sommes habitués, en ces temps-là, à ces changements fréquents de gouvernement et je ne vois pas en quoi la politique de la France pourrait changer surtout pour les libérables dont je fais partie. La nouvelle tombe sur tous ceux qui, comme moi, s'apprêtent à quitter, sans regret, leur état de militaire. Le nouveau gouvernement a annulé le décret qui avait fait passer le service militaire de 18 à 15 mois. Il me faudra faire les 18 mois pour la durée desquels j'avais été mobilisé. La raison est simple. Si le maintien de l'ordre est pratiquement terminé en Tunisie, la même tâche demandera beaucoup d'hommes en Algérie et ils y resteront, pour beaucoup, bien au-delà de la durée légale, moi-même je serai rappelé au mois de septembre pour quatre mois.

Les copains de France ou en occupation en Allemagne ont de la chance, ils sont libérés et on n'osera pas les rappeler. En revanche, tous ceux qui servent outre-mer sont concernés. Je comptais être libéré dans les jours à venir et la "quille", je croyais bien la tenir mais je ne l'aurai officiellement que le 30 avril ce qui situera ma libération au 31 mars. En effet, il faut tenir compte d'un mois de permission libérable. Des bruits courent au bataillon. Il paraîtrait que certains libérables embarqués et prêts à partir pour la France ont dû redescendre et rejoindre leurs unités ; j'aime encore mieux mon sort. Je ne peux pas dire que le moral des ex-libérables, dont je suis, soit au zénith. Pendant les quelques jours qui suivent ce contre-ordre, il va me falloir prendre patience et passer encore deux mois et demi dans mon cantonnement des Chênes. Bien sûr, celui-ci, je l'apprécie pour sa tranquillité et pour son confort au moins en ce qui me concerne mais c'est une bien piètre consolation si je considère cette situation à la vie civile qui vient momentanément de m'échapper.

Maintien de l'ordre, base arrière et dernière opération

Il se produit quand même un événement important dans les jours qui suivent ce contrordre. La compagnie part en maintien de l'ordre dans la banlieue de Tunis. Elle y restera presque deux mois, mais elle conserve son cantonnement des Chênes qui devient sa base arrière. Je ne suis pas du tout fâché d'apprendre que je ne fais pas partie du voyage pourtant j'aime bien voyager mais, depuis que je suis en Tunisie, je me méfie des voyages. Je reste en base arrière avec une vingtaine d'hommes qui sont, pour la plupart, les gars de ma section et quelques-uns de la section de commandement dont le chef cuisinier Sérougne. Le patron est le sergent-chef Wagner, un bien brave homme qui fait fonction de sergent-major (comptable de la compagnie). L'adjudant-chef Gamache reste aussi avec nous mais sans occuper de fonction. Il est sur le point de terminer son dernier engagement avant de retourner à une vie civile qu'il a bien peu connue. Il l'a quittée quand il était encore en culotte courte pour rentrer dans les enfants de troupe. Maintenant il a 42 ans, âge butoir où les sous-officiers doivent prendre leur retraite. Je crois qu'il se considère comme en vacances et redoute un peu cette vie civile.

Nous gardons le véhicule 4x4 de la compagnie, le poste de radio et son opérateur. Le cantonnement semble bien vide après le départ du gros de la compagnie. Nous avons comme mission de garder le site où nous sommes. C'est moi qui organise les tours de garde. Tous les hommes y participent quelles que soient leurs fonctions. J'organise aussi des corvées de bois pour nos cheminées et surtout pour la douche. C'est encore moi qui fais, tous les jours avec le chauffeur et deux gardes, la liaison des Chênes à Air Draham où le bataillon de commandement est toujours cantonné. J'apprécie cette sortie journalière d'une quinzaine de kilomètres qui me sort du camp. Je ne me lasse pas de cette route de montagne qui descend vers la mer. Le pays est beau même l'hiver. Nous ne croisons pas beaucoup de véhicules autres que ceux de l'armée mais il y a des piétons, quelquefois seuls, quelquefois en groupes. Ils marchent d'un bon pas, les pieds nus et les chaussures à la main. Renseignements pris, il paraîtrait qu'ils sont plus à l'aise pied nu pour marcher qu'avec leurs souliers mais ils chaussent ceux-ci pour traverser les villes ou villages. Ce sont des paysans qui ne doivent pas être bien riches et, en marchant les pieds nus, ils économisent leurs souliers. Une fois par semaine, ils sont nombreux ces paysans à se rendre au marché d'Air Draham peut-être pour y vendre leurs produits et acheter ce dont ils ont besoin. Il y a les marcheurs solitaires que j'ai déjà décrits. Il y a aussi ceux qui sont montés sur la croupe de leurs petits ânes gris qui en plus de leurs maîtres ont souvent un sac de toile bien rebondi posé en travers du dos et, par-dessus le marché, la femme suit en tenant la queue de l'âne. Elle trottine derrière entraînée dans sa marche par la bête de somme. Pour forcer l'allure des bêtes, les "cavaliers" sont munis d'un petit bâton avec lequel ils grattent entre les deux oreilles ou tapotent la tête de la monture et, comme une litanie, ils répètent sans fin : "ara-ara-ara". Je suis étonné de la vigueur et de la résistance de ces bêtes. Elles sont bien plus petites que les ânes que j'ai connus dans nos campagnes, rien d'étonnant que l'un de leurs ancêtres ait transporté la Vierge et l'Enfant Jésus de Bethléem en Égypte.

J'arrête là mon commentaire biblique sur les ânes et reviens au 4x4 plus confortable que les ânes gris. Tous les jours, il faut aller chercher le courrier, le ravitaillement pour la cuisine. Serougne me fait une commande qui tient compte du nombre d'hommes à nourrir. Cela peut être un quartier de viande, des légumes, des conserves, du vin. Je suis surpris par le poids d'un quartier arrière de vache qui comprend la patte arrière et le filet. Cette pièce ne fait que 35 kilogrammes. Si l'on multiplie par 4 cela donne 140 kilogrammes pour une vache entière. Sur ce quartier de bête, il n'y a pas une once de graisse. Ces bovins qui n'ont souvent à brouter que l'herbe rare des accotements et des sous-bois n'ont rien de commun avec les charolaises dont les taureaux dépassent souvent la tonne. Après le ravitaillement, je récupère le courrier et je fais une halte au bourg d'Air Draham. J'y fais différentes courses pour les copains : cigarettes, journaux, épicerie et surtout boissons pour le foyer. Tous les jours, j'achète une bouteille de Ricard et une de Martini mais aussi du vin rosé en bouteille, de la bière et quelques jus de fruits. Tous les jours les deux bouteilles d'apéritif sont vidées jusqu'à la dernière goutte. Pour les autres boissons, le stock dure plus longtemps. Je pars tous les matins vers neuf heures et suis de retour vers onze heures trente. Je suis attendu comme le messie. Aussitôt ma livraison faite, le foyer ouvre et notre petite troupe, Gamache et Wagner en tête, l'envahit. Les bouteilles sont mises à mal sur-le-champ.

Au cours de l'une de ces liaisons, comme souvent, je rencontre mon vieux copain Perronin dans la cour du bataillon. Il a gardé sa planque au côté du comandant et semble toujours aussi indispensable. Les retombées de son cours magistral sur la bombe atomique rayonnent encore. Ce jour-là, il est en compagnie du commandant et dès qu'il m'aperçoit, abandonne son patron et à grands pas vient à ma rencontre. Nous parlons de choses et d'autres. Il a en charge le renseignement au bataillon. Grâce à ce poste, il est au courant de beaucoup de faits. Il me pose une question :

"*Qui a tiré au mortier le jour où vous avez été accrochés* ?

Je lui réponds : "*Moi*".

"*Eh bien ! mon vieux Bugeon tu as fait un coup d'éclat, un obus est tombé en plein sur le poste de commandement des fellaghas, il aurait même coupé le bras du chef.*

Je tombe des nues. Grâce à une erreur de pointage, j'aurais touché au cœur le dispositif de ceux qui s'apprêtaient à nous faire un mauvais sort. Si ce fait est exact, je comprends mieux pourquoi les rebelles ne sont pas passés à l'assaut de notre unité qui, dans un premier temps, était plus ou moins désorganisée quand nous étions cloués au fond de l'oued. Je n'en crois pas mes oreilles. Jusqu'à ce jour, j'étais persuadé que les deux obus que j'avais tirés s'étaient perdus bien trop loin derrière le djebel. Ainsi, à mon insu, sans le faire exprès, j'aurais donc sauvé la compagnie d'un désastre. J'en suis fort heureux et tant pis pour le bras du chef. Perronin me dit en riant : "*Tu sais que tu mérites une médaille pour ce fait d'arme*". Sur ces paroles, il me quitte en riant et à grandes enjambées et rejoint son commandant qui l'attend sagement. Une médaille pour un tir mal pointé ce serait le comble de l'absurde mais cette opération ratée dû passer aux oubliettes. Trop de fautes ont été commises, de Guidici jusqu'au commandant de bataillon. Si cette histoire est vraie, elle n'est qu'un bienheureux hasard, c'est, hélas, le bras du destiné qui a coupé celui du chef rebelle. Mois je fais une prière pour remercier le Bon Dieu même s'il est peu probable qu'Il se mêle du maintien de l'ordre et de rébellion. Je raconte cette nouvelle, pour le moins bizarre, aux copains des Chênes. Ils en sont tout autant surpris que moi. J'ai un regret et je pense à Barjon. Si j'avais tiré quelques secondes plus tôt, si au lieu de rester à l'abri derrière les roues de notre camion, mes hommes m'avaient apporté d'autres obus, peut-être que mon chef de section serait toujours avec nous. Me voilà parti, encore une fois, à rêver. C'est plus fort que moi, pourtant je sais bien qu'avec des si, on ne peut pas refaire l'histoire. Barjon, j'y pense tous les jours. J'ai l'impression, par moments, qu'il me tient compagnie, je penserai à lui tous les jours que je vivrai.

Un Tunisien se présente au poste de garde. Il demande à voir le chef. Wagner et moi-même allons voir ce que cet homme veut nous dire. Le bonhomme nous propose un petit sanglier, tué, dépouillé, vidé, à un prix très raisonnable. Wagner est d'accord pour l'acheter. Il partagera les frais avec Gamache, mais il refuse d'aller le chercher chez notre vendeur avec le 4x4, il craint un piège. Même si la région est sûre, on ne prend jamais assez de précautions. Il demande et obtient que l'on nous livre la bête, après avoir palabré sur le prix comme c'est la coutume et sur la livraison. Quelques heures plus tard, le sanglier nous est livré. Il pèse 35 kilogrammes et a la viande presque aussi blanche que celle d'un porc. Nous n'avons pas de frigo et encore moins de congélateur ce qui fait que, pendant quelques jours, nous ferons bombance avec des plats de sanglier que Sérougne nous confectionne avec tout son art.

Ce brave Sérougne, pendant cette période où nous étions en base arrière, fait du zèle. Les dimanches matin, il se lève plus tôt pour nous faire et nous servir de magnifiques croissants. Il nous les apporte au lit avec notre café, ils sont délicieux. Je crois bien ne pas en avoir mangé d'aussi bons depuis ce temps-là.

Tout compte fait, nous sommes bien heureux d'être restés en base arrière. Mis à part les corvées de bois pour nous chauffer, les gardes que mes gars doivent monter avec des tours rapprochés, nous nous laissons vivre comme des coqs en pâte. Wagner, qui s'ennuie un peu, vient me trouver presque tous les soirs pour écouter la radio et pour discuter. Il est bavard et n'a pas du tout l'esprit militaire.

Pendant que je suis encore en base arrière, Gamache nous quitte pour de bon. Je ne crois pas que ce soit le cœur léger. J'ai l'impression qu'il redoute la vie civile. Il ne doit pas avoir beaucoup de famille pour l'attendre. Un autre va nous arriver et grossir notre petit effectif, c'est le lieutenant

Guidici. Comme Gamache il doit être en fin de carrière et c'est aux Chênes qu'il vient passer ses dernières semaines de vie militaire. Ce doit être Berlan qui a pris le commandement de la compagnie. Je suppose qu'ils auront été peu nombreux, à la compagnie, pour le regretter. Avec nous il n'est pas bavard et passe ses journées enfermé dans sa chambre. Quand il en sort c'est Wagner son interlocuteur, celui-ci n'est pas avare d'une discussion.

Un dimanche au cours duquel nous nous étions fort ennuyés, ce jour-là il n'y a même pas de liaison avec Air Draham, enveloppé dans le coton des nuages, l'après-midi, je crois que j'avais ravaudé quelques chaussettes et recousu quelques boutons, lorsque Wagner vient me trouver et m'invite à aller dîner avec lui et Guidici au Grand Hôtel Transatlantique qui se dresse au sommet du col. Je suis passé de nombreuses fois devant cet établissement où, en cette saison, les clients ne doivent pas être nombreux. L'hôtel est à moins de 500 mètres du camp. C'est la première fois que je m'en approche de près. C'est une belle construction, mais elle est vide de clients. La saison, les événements qui ont troublé la tranquillité de la Tunisie, l'indépendance récent, font que les clients habituels, que je suppose d'origine européenne, ne se bousculent pas.

La salle du restaurant est grande et luxueuse. Une table nous a été préparée. Une nappe blanche, des serviettes blanches, de la vaisselle de porcelaine fine, des couverts qui brillent, c'est vraiment le jour et la nuit avec l'ordinaire de la compagnie. Notre petit groupe semble perdu au milieu d'une immensité meublée de tables vides. Wagner fait la conversation à Guidici, moi je les écoute discuter, j'y prends très peu part, je ne suis pas tout à fait du même monde et ne fais que répondre par des phrases courtes et souvent par un oui ou un non. C'est la première fois que j'entends Guidici tenir une conversation. Il semble libéré d'un grand poids, je crois qu'il a toujours fait un complexe avec des sous-officiers qui savaient, mieux que lui, ce qu'était le combat. Autant il avait sa place en France dans un régiment d'appelés à l'instruction, autant le commandement d'une compagnie dans les conditions que nous venions de passer avait dû le complexer. Le menu, pour autant que je m'en souvienne, est à la hauteur de l'établissement mais je ne me souviens que d'un plat. Nous avons chacun une bécasse que le maître d'hôtel fait flamber devant nous avec du cognac. Ce n'est pas mauvais du tout et, malgré toute la science de Serougne, c'est encore meilleur que le menu du mess.

Je garde un bon souvenir de ce curieux dîner dans un restaurant vide seulement peuplé d'un maître d'hôtel avec un lieutenant taciturne qui, pour une fois, prend part à une conversation, avec un sergent-chef qui lui discute tout en dégustant sa bécasse avec gourmandise et moi qui écoute, savoure, retiré comme sur un nuage, j'essaie d'imaginer ce même restaurant rempli de touristes et de vacanciers bruyants au temps rêvé de nos belles colonies. Qu'est-il devenu le Grand Hôtel Transatlantique ? Les Gattoussi, des ouvriers tunisiens, qui ont travaillé dans l'entreprise et qui sont retournés en congés au pays, à Jendouba (l'ancien Souk el Arba) m'en ont donné des nouvelles, l'hôtel est toujours en place, Air Draham est redevenue une station touristique et ils sont même allés faire trempette à Tabarka dans la Méditerranée, moi je n'ai pu qu'apercevoir cette mer dans une trouée de la montagne.

Les deux mois de base arrière passent vite. À la fin février, la compagnie est de retour. Je regrette un peu la tranquillité, la semi-liberté à laquelle je m'étais bien habitué. En revanche, je retrouve tous mes bons copains.

Dernière opération

Malgré le cessez-le-feu et les accords avec Bourguiba, un groupe de rebelles continue de mener des exactions au sud de Air-Draham, en bordure de la frontière algérienne. Cette zone se trouve à 5 ou 6 heures de camion de notre cantonnement, nous y menons une reconnaissance et une opération. Nous partons une première fois en reconnaissance. Toute la compagnie est de la fête. Cette fois nous n'avons que nos armes individuelles à la section d'appuis, des camions du train nous transportent comme d'habitude, seule ma section a son camion, le Dodge 6x6. Comme je l'ai déjà mentionné, le sergent Simon, le fourrier de la compagnie, m'a fait cadeau, si l'on peut dire, d'une paire de souliers fins, montants. Je les porte tous les jours, ils sont tellement plus souples et plus légers que mes

brodequins à clous. Nous partons le soir, vers 21 heures et nous roulons jusqu'à 3 heures du matin. Je suis assis à la droite du chauffeur et habitué maintenant à dormir n'importe où, je m'endors pour la durée du chemin. Je suis donc frais et dispos à la descente des camions. Il fait encore bien nuit lorsque nous partons à pied et en colonne. Le lieutenant Berlan marche en tête, ma section et moi fermons la marche. Les premiers kilomètres se font sur un terrain herbeux et plutôt plat ou en faible pente, mais il a plu abondamment voilà quelques jours, la terre est grasse et l'herbe glissante. Jusqu'aux premières rampes, je n'ai pas de problèmes, j'aime bien marcher et la température est idéale pour pratiquer cet exercice. Mais avec les premières rampes qui ne sont pas comme celles des djebels des environs de Thalla en rochers mais en terre, toujours aussi grasse et recouverte d'herbes encore plus glissantes. Mes souliers fins avec en guise de clous des petites pointes à têtes rondes, ont la fâcheuse tendance à vouloir redescendre plus vite que je monte et quand je fais un pas en avant, quelquefois je glisse de deux. Ce ne sont pas les trois sections de voltige qui marchent devant moi qui me facilitent la marche, après leur passage, la terre se transforme en une sorte de mastic dans lequel mes souliers m'entraînent dans des glissades que je pourrais qualifier d'acrobatiques. En principe, je suis toujours en tête de ma section, mais à mesure que le sentier s'élève, je rétrograde. Je me retrouve en queue et, petit à petit, je me fais décrocher. Une chance, les djebels ne sont pas bien hauts et j'arrive à recoller et à reprendre ma place dans la descente où j'ai beaucoup de difficultés pour ne pas dépasser tout le monde. Je fais l'accordéon toute la journée, pour gravir les pentes je fais au moins le double du chemin fait par le reste de la troupe. Je regrette amèrement le choix de mes souliers et je me jure de ne jamais partir en marche ou en opération autrement qu'avec mes souliers à clous … Je sais, pour avoir assisté à la réunion des chefs de section, que les camions nous attendent à proximité d'un poste de supplétifs tunisiens qui doit se trouver au fond d'une vallée. Après déjeuner, je commence à espérer que du sommet du djebel où je grimpe, je pourrai voir les camions qui nous attendent et la maisonnette du poste. Au sommet, rien et en face une autre bosse qu'il faudra monter après être descendu. Je joue toujours de l'accordéon, j'ai les jambes tétanisées, c'est la première fois que je ne peux pas suivre le pas de la compagnie. Une fois, deux fois, trois fois, je m'accroche à l'espérance d'apercevoir les camions du haut des bosses ; une fois, deux fois, trois fois, je sombrerai dans le désespoir en pensant qu'il me faudra encore grimper le djebel d'une face. Ce n'est qu'en fin d'après-midi, alors que le jour commence à décliner, que les camions apparaissent, gros comme des souris, tout au fond de la vallée. Leur vue me redonne courage, mais la tête de la compagnie est bien arrivée depuis plus d'un quart d'heure quand je rejoins la troupe. Je crois bien n'avoir jamais été aussi fatigué, j'ai l'impression d'avoir les jambes d'un automate. Les braves supplétifs nous ont fait un bon café. Je retrouve vite mon siège de 6x6 et c'est la première fois depuis que je marche à l'armée que je termine décroché. Encore une chance que nous n'avions ni mitrailleuse ni mortier car, cette fois ci, j'aurais bien été incapable d'aider mes gars. Le retour se fait sans que je ne m'en aperçoive, je dors comme une souche pendant tout le trajet et c'est presque reposé que je me réveille dans la cour du camp des Chênes.

Une véritable opération a lieu une quinzaine de jours plus tard, ce sera la dernière pour moi. Cette opération est importante et comprend les effectifs de plusieurs régiments. Il s'agit de boucler et de ratisser une zone montagneuse où seraient retranchés les fameux rebelles hors la loi qui sèment le désarroi et la peur dans une région au sud de la ville de Gardimaou.

Comme pour la dernière reconnaissance, nous partons à 21 heures et nous roulons jusqu'à 3 heures, tous feux éteints. Nous mettons pied-à-terre dans une région plate. Comme la fois précédente nous sommes dans le 6x6 avec ma section, mais cette fois nous avons pris un mortier et une mitrailleuse avec nous. Tous mes gars ont trois obus armés dans leur sac à dos. Nous partons en colonne, sans faire de bruit, le commandant de compagnie en tête, il est suivi par sa radio et son servant, ensuite ce sont deux sections de voltige, ma section d'appuis et la troisième section de voltige ferme la marche. L'allure est rapide, les premiers kilomètres sont couverts sans ennui ou presque. Ce qui nous gêne, c'est une nuit d'un noir total. Il faut être à moins d'un mètre cinquante pour apercevoir l'homme qui nous précède. Je crois bien n'avoir jamais connu nuit aussi obscure. Nous devons traverser l'un de ces nombreux oueds à sec qui sont taillés abruptes dans les plaines et les plateaux tunisiens. Les deux premières sections passent sans encombre. Je conseille à mes gars de faire attention, ils sont lourdement chargés avec le mortier, la mitrailleuse, les munitions dont les obus de mortier armés avec leur fusée. En effet que se passerait-il si les porteurs de ces derniers tombaient

brutalement sur le dos ? Quand je sors de l'oued, je ne vois ni n'entend la section qui nous précède. Une chance, je connais en gros la direction pour avoir assisté, la veille, à la réunion des chefs de section au cours de laquelle le lieutenant avait expliqué l'opération. Je presse le pas au point que la troisième section qui nous suit décroche, elle aussi mais je ne vois ni n'entends rien. J'essaie d'appeler avec mon poste de radio, mais là personne n'est à l'écoute. Je continue de marcher dans la direction qui me semble être la bonne mais je redoute de m'apercevoir au lever du jour que je suis complètement perdu et toujours pas de contact radio. Je suis de plus en plus inquiet, je risque de faire foirer une opération qui, pour une fois, semble bien organisée. Le jour arrive enfin et je peux établir un contact radio. Presque en même temps, j'aperçois, dans le lointain, une troupe qui semble bien être la tête de la compagnie. Elle s'est arrêtée et attend que nous recollions. J'explique la raison du décrochage au lieutenant qui commence à me reprocher mon retard. Je lui fais comprendre que les gens qui me précédaient auraient dû signaler notre absence. Je lui fais part aussi du danger que représentent les obus de mortier et des précautions que doivent prendre les hommes qui en sont chargés et puis, je lui fais remarquer que le mortier et la mitrailleuse pèsent lourd et ne sont pas de simples P.M. Mon interlocuteur comprend mes explications et l'affaire est close d'autant plus que la troisième compagnie, elle aussi, nous a rejoint.

Nous nous déployons en ligne pour l'opération de ratissage. Avec ma section, je suis au milieu du dispositif. Le jour s'est levé. Il fait frais, mais beau et le soleil brille. Cette fois, je n'aurai pas de problème de glissade pour deux raisons : ici la terre est sèche et bientôt caillouteuse et j'ai rechaussé mes brodequins cloutés. Deux djebels imposants se dressent devant nous où ils nous barrent l'horizon. Avec le bataillon, le régiment et quelques autres unités dont un bataillon de chasseurs à pied, nous formons un immense ruban qui se rapproche des premières pentes. Elles sont assez raides et parsemées, par endroits, d'énormes rochers empilés les uns sur les autres. Il faut les contourner, les visiter, ils pourraient servir de caches à notre gibier. En ce début de printemps, le soleil cogne déjà fort, l'ascension est pénible surtout pour mes gars qui sont tous lourdement chargés. Une chance que la fouille systématique ralentit considérablement la vitesse de progression. Je me pose une question : Je me demande comment je ferai s'il fallait mettre nos armes en batterie, surtout le mortier dont la plaque de base poserait des difficultés pour la coller sur les rochers ou dans les cailloux. À ma grande satisfaction, nous n'avons encore rien trouvé et il est peut-être midi ou treize heures quand nous nous arrêtons à quelques dizaines de mètres du sommet.

Tout le monde s'arrête pour la pause repas. Pour commencer, je bois une bonne rasade de rosé qui, dorénavant emplit mon bidon et je commence à dévorer ma boîte de ration. J'en extrais le paquet de gauloises ainsi qu'une petite fiole d'eau-de-vie rhumée, un vrai tord boyau et je me repose en fumant une bonne cigarette. J'attends la suite des opérations. Une fusillade éclate sur le djebel d'en face, à vol d'oiseau il y a peut-être deux kilomètres mais pour rejoindre la zone d'où viennent les coups de feu, il faut descendre de notre djebel et gravir celui d'en face, ce que nous entreprenons aussitôt. Il nous faudra plus de deux heures pour redescendre, quelquefois sur les fesses, et autant pour remonter en face. Lorsque nous arrivons à proximité du lieu où a éclaté la fusillade, l'accrochage est terminé depuis longtemps déjà. Il n'y a que quelques chasseurs à pied qui nous apprennent que deux de leurs copains sont morts. Je n'ai jamais su si les rebelles ont été abattus, faits prisonniers ou évaporés. J'ai bien l'impression que c'est cette dernière supposition qui est la bonne.

Nous avons encore quelques heures de marche au travers des rochers et des cailloux pour rejoindre nos camions qui se sont rapprochés au pied des djebels. Encore une fois je suis fourbu et je constate que les souliers à clous ne sont pas l'idéal pour faire de l'escalade. En face, en Algérie, dans la guerre qui commence, ces chaussures qui datent peut-être de l'époque napoléonienne, vont être remplacées par des chaussures de toile et de caoutchouc (Pataugas), beaucoup mieux adaptées au terrain et au climat. Enfin, nous voilà à côté de nos camions et je retrouve avec délice le siège de mon 6x6. Il est environ 18 heures, nous avons marché depuis 3 heures du matin et, cette fois, si je suis fatigué, je suis en bien meilleure forme que lors de la dernière sortie.

Quelques années plus tard, rendu à la vie civile, je suis sur un chantier en même temps qu'un couvreur de Mehun. Nous venons à discuter service militaire. Comme moi il est allé en Tunisie et, lui

aussi, a participé à l'opération que je viens de conter. Ce sont deux de ses copains qui se sont fait tuer ce jour-là. Il était à leur côté, comme moi il n'oublie pas, il pense souvent à ses deux camarades. À cette époque, nous avons un peu de recul, la guerre d'Algérie est terminée, nous nous posons la même question : Que faisions-nous là-bas ? Pour qui ? Pourquoi ses sacrifices, pour la patrie ? Même pas, à cause du manque de vision des dirigeants politiques, d'un état-major en quête de réhabilitations sûrement.

Lorsque nous partons en opération, nous avons toujours en réserve une journée de vivres et, entre autres, un bidon de 15 litres de vin. Le 6x6 roule sans ennui, la nuit tombe, je somnole à l'avant du véhicule. À l'arrière de celui-ci, j'entends mes gars qui chantent et rient bruyamment. Ils sont bien contents de rentrer et peut-être pensent-ils à la "quille" qui, cette fois, ne nous échappera pas. Il est minuit quand le convoi s'arrête pour la pause "pipi". Je descends et fais le tour de mon véhicule. Je suis tout surpris de voir mes gars vomir un liquide rosé qui n'a rien à avoir avec du sang mais, avec le bidon de vin de réserve, soulagé de son contenu. Avec en moyenne plus d'un litre de vin chauffé et battu dans un bidon, la fatigue et la souplesse toute relative des amortisseurs, les estomacs de quelques-uns uns de mes gars refusent de garder le rosé de Tunisie. Je ne leur fais pas de reproches, mais je les avertis que le sous-officier d'ordinaire pourrait bien les mettre au régime sec le temps de récupérer le vin disparu. C'est en effet la seule sanction qui leur est appliquée. C'est sans compter avec la complicité qui existe entre la section d'appuis et celle de commandement dont dépend l'ordinaire, les cuisiniers n'appliqueront jamais cette sanction.

Nous repassons à Gardimaou, à proximité d'une mine de plomb qui est tout illuminée. Je ne sais pas qu'à cette époque, qu'un petit-cousin, ingénieur des mines, travaille ici et vit avec sa famille dans cette agglomération. Je ne l'apprendrai qu'à mon retour, après avoir parlé avec sa mère qui est en retraite à Preuilly.

Dernières responsabilités et voyage à Tunis

Au retour de la compagnie de la banlieue de Tunis, un problème se fait jour dans les comptes de l'ordinaire. Ceux-ci sont gérés par un sous-officier d'active revenu récemment d'Indochine et passablement imbibé par l'alcool ce qui lui brouille souvent les idées. La mission du sous-officier d'ordinaire est, justement, de tenir les comptes de l'ordinaire. Ils sont très simples, d'un côté une somme théorique est allouée par homme et par jour pour la nourriture. La compagnie se ravitaille au magasin du bataillon où les vivres et le vin ont un prix tout aussi théorique. L'ensemble de la somme allouée pour la nourriture de la compagnie doit être égal au total du prix des vivres et du vin enlevés magasin. L'ensemble des vivres de la compagnie est stocké à proximité de la cuisine. Le sous-officier d'ordinaire doit veiller qu'il ne soit pas sorti plus de vivres que l'effectif de la compagnie ne n'autorise. Ses comptes sont très mal tenus, le déficit est important, le magasin du bataillon et le comptable de la compagnie (Wagner) renâclent, celui-ci me demande de bien vouloir reprendre au pied levé ce poste et faire en sorte que fin mars les comptes soient équilibrés. Je n'ai jamais géré de budget, tout juste celui de mon portefeuille. Je lui fais remarquer qu'il y a, à la compagnie, des sergents d'active payés pour faire un tel travail mais Wagner n'a qu'une confiance très limitée dans le sérieux de ceux-ci et insiste. C'est un brave homme, je ne veux pas le laisser avec ce problème qui pourrait devenir crucial s'il n'y était pas porté remède tout de suite et, en dernier lieu, c'est lui le responsable. J'accepte donc. Me voilà, moi pauvre sergent PDL, chef de section, sous-officier de tir, sous-officier d'ordinaire, pas mal pour un "appelé". Je reprends les comptes, calcule ce qui peut être dépensé pour le mois, en déduis le déficit et définis ce qui reste pour nourrir la compagnie. La retenue sur la dotation est importante. J'en discute avec Sérougne et, en fonction de fonction de nos possibilités, c'est moi qui continue de faire la liaison avec Air Draham pour choisir, pour le bataillon, les aliments les moins coûteux. Pendant un mois, je surveille ce qui sort du magasin dont j'ai la clé dans la poche et personne ne peut y pénétrer en dehors de ma présence. Serougne me fait bien quelques scènes, il clame qu'il va donner sa démission, qu'il aimerait mieux monter la garde que de nourrir la compagnie avec rien. Je tiens bon, lui de son côté gère au mieux les restrictions et les hommes ne se plaignent pas trop. Ils avaient connu pire à Kalla Djerda et à Thalla. Après quatre

semaines de vaches maigres, le budget est en équilibre et Wagner est satisfait. Je continuerai à être responsable de ce poste jusqu'au dernier jour que je passerai à la compagnie.

Une mission m'est confiée, ce sera la dernière, je dois aller à Tunis avec une liaison du bataillon pour faire expédier la cantine de Barjon à ses parents. J'ai également des papiers à remettre à Berthier, le caporal-chef qui est tombé malade à son retour de l'opération tragique au cours de laquelle Barjon avait été tué. Je dois lui remettre aussi ses quelques affaires personnelles. Il est à l'hôpital militaire de Tunis. Le 4x4 du bataillon passe par la route qui borde le camp, la cantine de Barjon et les affaires de Berthier sont chargées à bord et je m'installe pour le voyage qui est assez long. Malgré le but pas très gai de ma mission, j'apprécie ce voyage qui va me changer du train-train journalier. Cette sortie est presque une excursion avec le confort en moins. Elle me permettra de connaître Tunis, une belle ville paraît-il. Le voyage dure toute la matinée, j'ai tout le temps de faire la connaissance d'un sergent d'active qui assure cette liaison avec Tunis toutes les semaines. Nous traversons une plaine recouverte à perte de vue de vignes que j'avais déjà remarquées au cours du voyage aller de Bizerte à Souk el Arba en train. Nous passons Béjä, une ville assez importante où, comme à Souck-el-Arba, de grands eucalyptus servent de perchoir à une multitude de cigognes. Nous arrivons à Tunis vers midi, juste à temps pour aller déjeuner au mess de garnison. L'après-midi, nous allons chacun de notre côté pour mener à bien nos missions respectives. Je livre la cantine au service de l'intendance qui se chargera de l'expédier. Pauvres parents, de leur fils, ils n'auront qu'une cantine, son corps repose toujours au cimetière de Kef. Je me rends à l'hôpital militaire de Tunis qui, si mes souvenirs sont bons, doit se trouver à proximité de la caserne où je suis descendu. L'hôpital militaire de Tunis est vaste, mais je connais le numéro de chambre où doit se trouver Berthier. Je rentre dans celle-ci et cherche mon camarade de jeux, j'ai beau regarder, je ne vois pas de Berthier. Je suis prêt à demander si c'est bien ici qu'il loge quand un malade qui ressemble à un vieillard s'approche de moi et me tend la main, c'est bien mon homme, j'ai le cœur serré, il est comme un mort-vivant, comme ces déportés sortis des camps de la mort. Je ne sais que lui dire si ce n'est que de lui parler des copains qui m'ont demandé de le saluer, de la compagnie, de nos différents cantonnements. Il est heureux de me voir, il n'a pas de visite tous les jours, c'est le moins que l'on puisse dire. Je n'ose lui demander ce dont il souffre mais j'ai l'impression qu'il ne le sait pas trop lui-même. Le souvenir de l'ancien qui à la sortie de l'hôpital était passé chercher ses affaires personnelles à la compagnie voilà quelques mois me revient à l'esprit. Je sais que depuis il est mort, peut-être Berthier souffre-t-il du même mal, mais lequel ? Je souhaite que Berthier ne prenne pas le même chemin. Je discute avec lui un bon moment et essaie de lui remonter le moral. Je crois qu'il n'a pas conscience de l'état dans lequel il se trouve. Je prends congé en lui souhaitant un prompt rétablissement auquel je ne crois guère. J'aurais pu rester quelques minutes de plus mais j'étais vraiment mal à mon aise, j'ai un peu honte de ma lâcheté devant la maladie.

Je retrouve mon collègue en fin d'après-midi. Il m'apprend que nous dînerons et coucherons à l'hôtel mais, avant de rentrer dans celui-ci, il me fait visiter la partie européenne de Tunis. C'est une ville très animée, de larges avenues la traversent sur lesquelles le flot des véhicules n'est pas moins important que celui des grandes villes de France. On y croise beaucoup d'Européens, de tunisiens habillés à l'européenne, quelques-uns ont leurs vêtements traditionnels, les quelques Tunisiennes qui s'aventurent sur les trottoirs sont voilées, peut-être y en a-t-il habillé à l'européenne et que l'on ne remarque pas. Nous sommes en pleine époque de la 4 CV Renault. Une multitude de celle-ci, de couleur jaune, sillonnent les rues comme taxi. Quel contraste entre cette belle ville et les gourbis de terre auprès desquels je passais voilà quelques jours. Des siècles séparent les habitants de ces gourbis. Les femmes en guenilles, pliées en deux sous la charge d'un fagot de bois et les Tunisiens de Tunis qui n'ont rien à envier aux Européens, je parle de ceux que je croise sur les avenues. Avec les taxis 4 CV jaunes, une des seules différences avec une ville française, c'est la multitude de petits cireurs de chaussures.

Nous rentrons à l'hôtel au terme de notre périple. Ce n'est pas un palace mais un bon hôtel et comparé au cantonnement des Chênes, il me paraît être de grand luxe. Mon guide doit prendre pension ici toutes les semaines. J'ai l'impression qu'il est au mieux avec la réceptionniste, ils se tutoient et s'embrassent, il ne passera pas la nuit seul, tant mieux pour lui. Le dîner doit être correct, je n'en ai

pas un souvenir particulier, peut-être un couscous ? À quoi ? Ma chambre, je m'en souviens très bien. Elle est vaste et moderne. Ma surprise vient du lit. Depuis que je suis militaire, j'ai couché dans des draps rêches, sur une toile de tente ou sur une couverture. Quand je me glisse dans le lit, j'ai l'impression de rentrer dans une couche en soie, les draps me semblent être les plus frais que je n'ai jamais connus, leur blancheur est éclatante. Je m'endors comme un chérubin et me réveille frais et dispos. Des missions à Tunis dans ces conditions, je suis volontaire pour en faire toutes les semaines.

Mon collègue a encore une course à faire dans une imprimerie située dans un quartier du vieux Tunis. Un monde sépare la vieille ville de la moderne. Nous passons dans un dédale de rues sinueuses qui ne font pas plus d'un mètre cinquante de large. Il y a beaucoup d'artisans qui travaillent dans de petits ateliers ouverts sur la rue, à côté des petits commerces. Bien sûr il n'est pas question de rentrer dans ces rues en voiture. Ici il n'y a que des piétons ou tout au plus une charrette à bras ou un petit âne gris. Dans ces rues règne un grand calme, nous croisons des ombres voilées qui semblent glisser. Les hommes ont leur drôle de pantalon au grand fond et aux petites jambières, ils sont coiffés de leur bonnet traditionnel en calotte, en cône tronqué avec ou sans le pompon noir. Mon guide me dit : "*Regarde bien, nous allons traverser le quartier réservé où travaillent les femmes qui font le plus vieux métier du monde*". Ce que je vois, je ne l'aurais jamais imaginé. La largeur de la rue n'a pas changé, au contraire, elle est même plus étroite. Tous les trois mètres environ, il y a une porte qui, le plus souvent, est ouverte. À l'intérieur, assise devant la porte sur une chaise, quelquefois dans un fauteuil, une "dame" attend dans une pose qui ne porte pas à équivoque, vêtue d'une tenue ultra-légère. Elle a les paupières bien bleues, les lèvres écarlates et le sourire commercial. Le même tableau se répète devant toutes les portes ouvertes. La seule chose qui diffère c'est l'âge de toutes ces miss, des toutes jeunes à peine sorties de l'enfance aux plus âgées qui pourraient être leur grand-mère. Il y en a de toutes races : arabes et européennes, brunes ou blondes, les unes ont la peau noire, les autres sont blanches, il y a même des rousses. Nous regardons, mais parole d'honneur, nous ne nous arrêtons pas. Quelques portes sont fermées, je suppose que les locataires sont déjà au travail ou peut-être ces portes sont-elles vides. Cette rue débouche sur une semblable qui s'étend de part et d'autre, le tout formant un grand T. Quelle longueur peut bien représenter cet ensemble ? Je suppose entre 500 mètres à 1 kilomètre. Je suis trop jeune pur avoir connu les maisons closes en France. Je n'ai vu, jusqu'à ce jour, que les filles qui font le trottoir aux alentours de la gare de l'Est à Paris et les petits bordels de Thalla que rien de particulier ne distingue du reste de l'agglomération. Devant tout ce déploiement de charmes à vendre, je suis très surpris, pas mal à l'aise mais presque. Nous arrivons enfin à notre imprimerie. Mon compagnon passe sa commande et nous repartons par le même chemin. J'ai l'impression que de nombreuses portes sont fermées, la journée de ces dames doit commencer.

Je viens de découvrir un aspect de ville arabe que je n'aurais jamais imaginé. J'essaie de m'imaginer quelle doit être l'animation de ces rues en fin d'après-midi et le soir. Peut-être y a-t-il des embouteillages d'hommes de toutes conditions et de toutes races qui font leur choix. Nous reprenons notre véhicule après avoir mangé un casse-croûte et, en fin d'après-midi, je suis de retour aux Chênes. Je ne manque pas de raconter aux copains mon excursion dans le quartier réservé. Ils me disent : "J'espère que tu y es entré" Et bien non, je n'y étais pas entré, mais je crois bien que personne ne me croie et pourtant c'est la vérité, j'avais passé sagement mon chemin.

La "Quille"

Le mois de mars se termine et j'approche, jour après jour, de la "quille" et cette fois, c'est sûr, ce sera la bonne. Je suis impatient et je compte les jours. Nous partirons en trois fois étalées sur la dernière semaine de mars. Avec ma veine habituelle, je suis de la dernière et je crois que je devrais être à Preuilly le 1er avril.

Je passe beaucoup de temps allongé sur mon lit. Au cours des derniers jours de ma vie militaire, il n'y a pas de reconnaissance, pas d'opérations, seulement quelques corvées de bois pour la douche. Le printemps est là et nous n'avons plus besoin de feu dans les cheminées. Comme je l'ai déjà écrit, j'ai gardé la gestion de l'ordinaire ce qui me permet d'avoir une occupation de quelques heures par

semaine et des liaisons à Air Draham. Un de mes gars, Cazenave, est de Lourdes et passionné de rugby. Il vient écouter les samedis après-midi les retransmissions du tournoi des 5 nations. En fait, ces après-midi là ma chambre est envahie d'amateurs de ce sport. C'est grâce à ces gens et à Cazenave que je m'intéresse à ce sport en écoutant la totalité de ces reportages.

En dehors de ces invasions pacifiques de ma chambre, couché sur mon lit, je passe en revue les 17 mois que je viens de vivre à l'armée. Le départ, où sous des aspects désinvoltes, j'étais quand même anxieux, Sarrebourg tout gris, Lunéville accueillante, la première compagnie de 26 RI, les pelotons, la première compagnie du 23 RI, Bitche avec l'inquiétude puis l'ennui, la menace de l'Indochine, l'Athos II, le rêve de mon enfance qui se réalise : naviguer, la Tunisie noyée par le soleil, Bizerte, Air Draham, Kalaa Djerda, Thalla, ma maladie mystérieuse et ma convalescence, mes galons de sergent, les djebels, la mort de Barjon, le camp des Chênes ma dernière étape. Je n'ai pas du tout le caractère fait pour être un bon militaire. Je n'ai jamais aimé la hiérarchie et pourtant je n'ai jamais écopé de la moindre punition. J'ai toujours fait mon travail et mis un point d'honneur à faire celui que je n'aurais pas dû faire, tout compte fait, je suis plutôt fier de mon parcours. Ce qui m'a le plus marqué, c'est la disparition de celui qui était mon chef de section, qui était devenu mon ami, Barjon, ce dernier jour que j'ai passé avec lui, je le revis souvent et le revivrai toute mon existence. Ma plus grande satisfaction pourrait être la confiance que mes supérieurs ont mise en moi mais c'est plutôt les rapports que j'ai eus avec les gars de ma section. Ils ont toujours montré envers moi une grande confiance et même du respect, moi que beaucoup avaient connu bleu comme eux. Tous, avant mon départ, me témoignent de la sympathie, ils me le disent et j'en suis sûr, ceux qui restent me regretteront. Je peux dire, sans me vanter, d'avoir eu la section la plus soudée, celle qui a eu le moins de problèmes et la plus efficace.

J'imagine ce que je découvrirai dans quelques jours. Il n'y aura plus de sergent Bugeon. Il aura disparu pour retrouver sa peau d'origine, celle du maçon qu'il avait choisi d'être et qui le restera pour longtemps. Je ne regrette pas la voie où je me suis engagé quand je n'étais encore qu'un enfant. C'est moi qui ai décidé de mon destin. Il me faudra toute ma vie professionnelle pour me poser la question sur le bon choix de mon engagement qui longtemps m'a paru le seul, inéluctable. Aujourd'hui, je n'ai pas encore la réponse, mais au fond de moi, en écrivant ces mots, je ne le regrette toujours pas.

Je sais qu'à mon retour à Preuilly je ne retrouverai plus ma maison natale. Mon grand-père y habite encore, mais mes parents viennent d'emménager dans le logement que mon père a créé chez tante Tasie. C'est à la construction de ce logement que je travaillais quand ma feuille de route est arrivée. Ce changement de domicile, pour moi qui suis attaché à mes racines, ne m'inspire pas de regrets. Il est vrai que, depuis ma tendre enfance, la maison de tante Tasie était déjà un peu comme la nôtre. Pourtant, toute ma vie je serai fier lorsque je passerai devant la maison de mon enfance. Je la trouve belle et ce sera toujours, au fond de moi, ma maison de la même façon que l'église reste mon église et l'école reste mon école.

Je vais retrouver les copains et copines de Preuilly. L'un d'eux manquera à l'appel, Robert Chéritat. Si j'avais été à Preuilly, je serais allé à ses noces avec Jacqueline Pennetier qu'il a connue quand nous sortions ensemble avec la 203 bâchée du côté de Saint Florent. Il paraît qu'il n'est plus à Senay mais au Sudray chez ses beaux-parents, au domaine de Cologne. Avec lui, je vais perdre un moyen de transport dont je profitais avec notre petite équipe de copains. Il me faudra sûrement reprendre le vélo, enfin, je verrai ce problème sur place.

Roger Bédin m'a écrit il y a quelques semaines. Il a quitté le domicile familial et vient de devancer l'appel. Il a fait la connaissance d'une fille qui habite Bourges avec sa petite fille de 4 ans. Il avait déserté le domicile de ses parents pour celui de sa copine. Sa mère n'est pas du tout d'accord et menace de porter plainte pour détournement de mineur et pour lui faire réintégrer le domicile familial. Il a réglé le problème en devançant l'appel avec, cette fois, l'accord de ses parents qui voyaient là un moyen de l'éloigner de sa copine. Il fait son service militaire à Avord et continue, de plus bel, à voir Hélène. Ses parents, surtout sa mère, sont furieux. Ils lui ont coupé les ponts et les vivres, mais sa copine est généreuse. Elle travaille et le dépanne côté portefeuille. Un problème sérieux découle de

cette liaison. Hélène est enceinte. Avant de prendre une décision sur la conduite à tenir, il me demande conseil sur ce qu'il envisage de faire c'est-à-dire se marier, reconnaître l'enfant qui va naître et la petite fille, bien sûr il est jeune et n'a pas encore 20 ans. En revanche, avec deux enfants et marié, il pourrait être libéré de ses obligations militaires. Je suis bien embêté pour lui répondre. Côté vie sentimentale je n'ai rien à lui enseigner c'est donc en pensant à ce que je ferais si pareille chose m'arrivait, que je lui réponds que ce qu'il envisage de faire est la solution la plus honorable. J'ai bien quelques scrupules à l'encourager, je ne connais pas cette fille. Peut-être ses parents avaient-ils des raisons valables pour avoir essayé de le faire rompre ? Maintenant il doit être sur le point de se marier. De toute façon, je suppose qu'il n'a pas attendu mon avis. J'ai apprécié que Roger se tourne vers moi pour me faire part de ce qui lui arrive. Roger est plus qu'un copain. C'est le premier de mes camarades ou plutôt de mes amis, c'est presque un frère. Durant notre vie, nous pourrons être plusieurs mois sans nous rencontrer ou correspondre et pourtant il ne prendra pas de décisions importantes sans m'en faire part ou me demander mon avis. Aujourd'hui, il dort au cimetière de Preuilly, Preuilly qu'il n'avait jamais oublié, où il aimait revenir, où j'étais heureux de le revoir.

Avant de partir au service militaire, comme beaucoup de jeunes, j'avais connu quelques petites aventures sentimentales qui se sont toutes terminées assez vite, une seule qui avait duré plus longtemps que les autres, est source de regrets. Pourquoi cette liaison a été rompue alors qu'elle aurait pu continuer ? Peut-être n'étais-je pas prêt à m'engager sérieusement ? Je me demande bien ce qu'a pu devenir Pierrette. Elle est peut-être mariée, ou peut-être encore célibataire ? Je serai heureux de la revoir à mon retour, c'est drôle, c'est la seule fille à laquelle je pense souvent, perdu dans mes rêveries.

C'est le printemps dans mes modestes montagnes. Les nuages qui souvent nous enveloppaient pendant l'hiver ont pris de la hauteur ou tout bonnement ont disparu. Les pluies sont plus rares. Le soleil est déjà chaud, toute la nature reverdit. C'est par un bel après-midi que la première tranche de départs arrive. Ce chanceux de Cabanac en fait partie. Comme tous ceux qui partent, il a revêtu un costume civil, j'ai l'impression qu'il a rajeuni. Le convoi qui arrive d'Air Draham s'arrête. Les copains grimpent dans les camions, Cabanac est radieux mais un peu ému. Moi, je pense que je ne le reverrai certainement jamais mais, c'est juré, nous nous écrirons. Le temps vient à bout des meilleures intentions, quelques années passeront et il n'y aura plus de correspondance. Plus de 25 ans plus tard, avec Pierrette, nous sommes en vacances dans les Pyrénées. À tout hasard, j'ai pris mon carnet de section que j'avais conservé et où sont inscrites les adresses des anciens de ma section. J'ai là, outre celle de Cabanac, celle de Milhorat et de Faure. Les deux premiers sont dans les Hautes Pyrénées, le troisième dans le Gers. Cette année-là, un peu comme pour un jeu de piste, je pars à la recherche de mes copains et je retrouve Milhorat et Cabanac, c'est une grande joie, un retour vers le passé, plus d'un quart de siècle qui s'évanouit l'espace d'une journée.

Tant mieux pour ceux qui sont partis. J'ai un peu le cafard pas tellement de ne pas être parti mais plutôt de perdre de vue de bons camarades. Je suis peut-être un peu trop sentimental, je m'attache peut-être trop aux copains, mais je suis comme ça et je ne le regrette pas. Alors que je suis resté avec quelques camarades à l'entrée du camp, un vieux tunisien s'approche de notre groupe, c'est un ancien combattant de la dernière guerre, il demande s'il n'y a pas du "rab" pour lui aux cuisines. C'est une tradition depuis que nous sommes dans ce pays, de donner un repas aux anciens combattants qui se présentent. Je vais lui chercher de quoi lui bien caler l'estomac et pendant qu'il casse la croûte, je discute avec lui. Il parle assez bien le français. Il me raconte sa guerre en France, la débâcle pendant laquelle il fût fait prisonnier, il est interné dans un camp à Bourges. Il ne se souvient plus de l'endroit exact, les structures militaires à Bourges sont nombreuses. Il s'évade de ce camp et essaie de passer en zone libre. Je ne comprends pas bien son parcours, mais je le suis mieux lorsqu'il me dit avoir traversé une rivière pour passer la ligne de démarcation. Je le questionne sur cette rivière qui ne peut être que le Cher et sur l'environnement de celui-ci. La description qu'il m'en fait avec une église, des ruines, me laisse penser que mon homme a traversé le Cher un peu en aval du moulin. Que le monde est petit, c'est presque un miracle de retrouver quelqu'un en Tunisie qui a passé la ligne de démarcation à quelques centaines de mètres de chez le petit garçon que j'étais alors. Je crois qu'il est fier d'avoir

servi dans l'armée française, de s'être battu pour la France. Moi, je le suis un peu moins d'être soldat dans son pays et d'avoir, pendant quelques mois, contesté son droit à l'indépendance.

La deuxième tranche part deux jours plus tard. Cette fois c'est Baldini qui est du voyage. Avec Cabanac il aura été mon meilleur camarade. Nous sommes ensemble depuis le premier jour de notre incorporation que ce soit dans les compagnies et aux pelotons, lui aussi est sergent. Comme pour Cabanac je me pose la question en le voyant disparaître dans son camion : nous reverrons-nous un jour ? Seul Dieu le sait. La vie réserve bien des surprises. En 1962, je travaille chez mon beau-frère Pierre Macé aux Beauces à Cerbois. Nous transformons une grange en stabulation libre. Ce jour-là, je m'applique à faire des gorges dans les angles de salle de traite. Tout à mon travail, je ne remarque pas que quelqu'un est entré et me regarde, absorbé que je suis par mon labeur. Une voix que je connais bien dit : "*Bonjour Fernand*" Je me retourne surpris et pendant quelques secondes je n'en crois pas mes yeux. Je reconnais celui qui a parlé, encore mieux que la voix, c'est Baldini, mais que fait-il aux Beauces ? Comme par hasard, il a une sœur qui habite Vierzon depuis peu. Elle vient d'être hospitalisée, je ne me souviens plus de la cause, et Baldini a conduit sa mère auprès de sa sœur, en voiture, pour qu'elle l'aide à sortir de l'hôpital. Il avait mon adresse et est parti à ma recherche, il a trouvé Preuilly et Pierrette lui a indiqué où j'étais en chantier et le voilà devant moi. Nous avons passé la fin de l'après-midi ensemble. Il a dîné à la maison. Nous avons correspondu encore quelques années au moment des vœux, mais je ne l'ai jamais revu. En revanche, Roger Bédin a travaillé pendant quelques années à l'usine Saviem près de Metz, près de chez mon camarade, il connaît personne dans cette région et, à tout hasard, je lui ai donné l'adresse de Baldini, il lui a rendu visite et a été reçu à bras ouverts. Roger a vraiment apprécié l'accueil. Depuis quelque temps il pilote, il lui fait faire son baptême de l'air, il est aussi membre d'un aéroclub dans le coin. Aujourd'hui je pense encore souvent à ces deux bons camarades, je les ai revus une fois, peut-être que la vie me permettra de les revoir un jour.

Le retour

Enfin le jour de mon départ arrive, ce doit être le 29 mars 1955. Je revêts mon costume civil qui m'attendait depuis près de trois mois, comme il est léger. À l'occasion de mon dernier voyage à Air Draham, j'avais acheté une grande valise en carton à la quincaillerie pour remplacer la boîte à paquetage que j'avais laissée à Preuilly à l'occasion de ma dernière permission. Elle fera le voyage des Chênes à Preuilly et est depuis dans mon grenier. Je dis au revoir aux copains qui restent, aux gars de ma section. Ce jour-là, ce sont eux qui ont le cafard. Je m'aperçois qu'ils m'aiment bien. Moi, je vais les regretter, les liens qui m'ont uni à ma section sont forts mais la joie de partir efface les regrets.

C'en est fini du 23 RI. Le camion roule et dévale la route vers Souk-el-Arba. Au premier virage, les Chênes disparaissent. Je ne reverrai sans doute jamais le camp des Chênes. J'y ai passé les meilleurs moments de mon service militaire. En vieillissant, comme beaucoup de mes concitoyens, je pense que le service militaire "c'était le bon temps" et, souvent je m'évade, je revois en pensée Lunéville, Bitche, la Tunisie, les copains et Barjon. Nous roulons une partie de l'après-midi et nous traversons la frontière algérienne à un poste-frontière près de la petite ville d'Haïdra. Nous ne prenons pas le bateau à Bizerte ou à Tunis mais à Bône, en Algérie. Un train nous attend de l'autre côté de la frontière. Adieu la Tunisie. C'est un convoi spécialement affrété pour le transport des libérables. Sur le quai de la gare des marchands proposent des instruments de musique à percussion dont je ne connais pas le nom. Le corps de cet instrument est en terre cuite émaillée et décorée à la main, une peau est tendue sur la plus grande des ouvertures. Je ne saurai dire aujourd'hui à quoi ressemble le son, je n'ai pas du tout l'oreille musicale, peut-être à celui des tambours africains. Ce n'est pas pur en jouer que j'en achète un à un prix raisonnable, c'est plutôt pour rapporter un souvenir concret de mon passage sur la terre d'Afrique. En effet, je n'ai pas grand-chose dans ma valise, seulement un joli petit vase et un gobelet sculpté dans du bois d'olivier et encore un morceau d'écorce de chêne-liège d'une dizaine de centimètres de côté et de trois ou quatre centimètres d'épaisseur. Ma valise d'une main et mon pot à musique de l'autre, je grimpe dans le train et je me prépare à y passer la nuit. Il paraît que nous n'arriverons à Bône que le lendemain matin. Décidément les trains algériens ne sont pas plus rapides

pour transporter la troupe que les trains de France. La nuit en est au clair-obscur quand le convoi démarre. Je m'essaie un instant à sortir quelques sons de mon tam-tam que j'ai placé entre mes jambes, en frappant la peau avec les doigts. J'arrive sans difficulté à faire du bruit, mais certainement pas à bercer mes compagnons de compartiment qui se préparent à dormir aussi j'arrête assez vite mon concert.

Au peloton, j'avais fait la connaissance d'un camarade natif de Vierzon. Il est sergent comme moi. Je ne l'avais que très peu fréquenté pour une raison toute simple, il ne fût jamais dans la même compagnie et aux pelotons dans le même groupe que moi. Je le rencontre sur le quai avant de monter dans le train et nous décidons de voyager ensemble, nous avons la même destination. Nous profitons de notre rencontre pour faire plus ample connaissance. Il connaît Mouillet, le mécanicien de Quincy. Celui-ci est marié à la sœur de sa copine.

Depuis que je suis militaire, j'ai l'habitude de dormir un peu n'importe où, aussi le fait d'être assis sur la banquette en bois d'un wagon qui n'a rien d'un Pullman ne m'empêche pas de passer une relative bonne nuit. L'aube commence à poindre lorsque nous entrons en gare de Bône. Le train a dû faire de longs arrêts pour n'arriver qu'à cette heure, la distance que nous avions à parcourir devait être inférieure à 200 kilomètres. Terminus, tout le monde descend. Cela fait du bien de se dégourdir les jambes. Je me retrouve avec plus d'une centaine de libérables sur le quai, ma valise d'une main, mon pot musical de l'autre. C'est à pied que nous nous rendons sur le port qui est tout proche. Le port, c'est la mer. C'est toujours un véritable plaisir pour moi de voir la mer, de respirer l'air marin. Du camp des Chênes, par temps très clair, on pouvait la deviner au travers d'une trouée dans la montagne. Cette fois, elle est là, à nos pieds et, de l'autre côté, c'est la France. Un paquebot est à quai. Il fait la ligne régulière Marseille-Bône. C'est à son bord que nous allons faire la traversée. Il s'appelle "Gouverneur Général Chanzy". Il n'est pas de la première jeunesse, mais semble un gamin comparé au vénérable Athos II.

Nous attendons une bonne partie de la matinée, assis sur nos valises avec en main un titre de transport. Grâce à ma condition de sous-officier, je vais voyager en quatrième classe. Je ne sais pas trop à quoi cela correspond. Les hommes de troupe sont en cinquième avec les émigrants, dans les cales.

La matinée est bien avancée lorsque nous montons à bord. Tortat est toujours avec moi. Sur notre billet figure le numéro de notre cabine et celui du pont. Malgré son âge le "Chanzy" est plutôt accueillant, tout à bord est très propre, des parois au sol. Nous empruntons des couloirs qui semblent interminables, nous montons et descendons des escaliers avant de trouver, enfin, notre cabine. Elle a quatre couchettes, un coin salle de bain et WC, deux autres libérables occupent déjà deux des couchettes. Avec Tortat, nous prenons possession des deux autres. Tortat reste dessous, moi je serai en haut, je suis persuadé de ne pas craindre le mal de mer, je suis peut-être présomptueux, je n'ai que deux fois mis les pieds sur le pont d'un bateau quelques minutes entre La Palisse et l'île de Ré et l'aller Marseille-Bizerte sur l'Athos II, mais celui-ci n'avait pas tangué plus qu'une péniche sur le canal du Berry.

Tant que le paquebot est amarré dans le port personne ne ressent de malaise. Nous faisons connaissance avec le bateau, nous nous promenons sur les ponts supérieurs. Il y a aussi beaucoup de civils à bord. Nous découvrons un bar où nous prenons l'apéritif. Nous y consultons l'horaire des trains à partir de Marseille. Nous allons également rendre visite aux copains qui sont dans les cales, à la place du fret. Leur installation n'est pas terrible, ils n'ont pas de couchettes mais des chaises longues que l'on appelle encore des "transats" et une couverture. Pour les hommes de troupe, il vaut mieux voyager sur un véritable transporteur de troupes, les installations de l'Athos II, sur ce plan-là, étaient plus confortables.

L'heure du déjeuner est arrivée. Une sonnerie retentit et nous invite à nous rendre à la salle à manger qui doit être celle des troisièmes et des quatrièmes. Cette salle est spacieuse, elle est belle avec des lustres qui pendent du plafond, de belles boiseries cirées au pourtour, des hublots sertis de cuivre,

une épaisse moquette au sol, le tout d'un très bon goût. J'apprécie ma condition de sergent qui me permet d'être ici, surtout lorsque je saurai que les copains, plus bas, ont leurs repas servis dans de grands bouteillons et qu'ils mangent sur leurs genoux. Les tables sont rondes, à quatre places, et fixées au sol. Sur celles-ci, des dispositifs sont en place afin de retenir les assiettes et les verres. Je suppose qu'ils sont là en cas de mer forte où les mouvements du bateau pourraient faire glisser les couverts de sur la table. Des serveurs en livrée s'apprêtent à nous servir sous l'œil inquisiteur d'un maître d'hôtel. L'entrée nous est servie. Ce sont de magnifiques bouchées à la reine. Leur fumet me fait monter l'eau à la bouche et quand je les déguste, j'ai la certitude qu'elles n'ont rien à envier à celles que prépare la maison Huet à Mehun et qui font sa renommée dans toute la région. Je suis incapable de donner la suite du menu, mais j'ai l'impression d'être au plus fameux des repas de noces auquel j'ai participé. Bien sûr, le vin est, lui aussi, à la hauteur. Après mon séjour en Tunisie où les repas fins n'étaient pas à l'ordre du jour, sauf peut-être le dîner au Grand Hôtel Transatlantique, encore que l'ambiance morose qu'il y régnait, ne mit pas en valeur la qualité du menu. Aussi, déjeuner dans cette belle salle à manger, sous des lustres étincelants, me semble relever d'un conte des Mille et une Nuits. C'est au moment où nous finissons l'entrée, que le bateau, qui avait largué ses amarres sans que je m'en aperçoive, sort du port et affronte la pleine mer. Celle-ci n'a rien de comparable avec la mer d'huile sur laquelle j'avais fait le voyage aller. Très vite, roulis et tangage provoquent des effets dévastateurs parmi les convives attablés pour le déjeuner. Dès les premiers mouvements, les tables qui étaient toutes occupées se vident de leurs hôtes. Tortat qui et à ma table blêmit tout comme nos deux compagnons de table. Tous se lèvent et, précipitamment, prennent le chemin de leurs cabines. Ils ne paraîtront plus dans la salle à manger de tout le voyage. Jusqu'à ce jour où je suis mis à l'épreuve, je m'étais persuadé que je ne craignais pas le mal de mer, peut-être que la méthode Coué a du bon car je suis heureux de constater que mon intuition était bonne. En effet, je trouve ces balancements plutôt agréables. La salle s'est vidée des trois quarts des convives. Je reste le seul à ma table à faire honneur à ce menu de roi. C'est seul que je dînerai le soir et prendrai le déjeuner du lendemain mais je peux affirmer que c'est avec un appétit grand ouvert que je déguste des viandes qui fondent dans la bouche, des sauces somptueuses, des fromages du meilleur choix. Quant aux desserts, ils n'ont rien à voir avec les pâtisseries au miel et les macarons que j'achetais aux petits marchands tunisiens. Je dévore et reprends de tout sauf peut-être des légumes. Les bonnes habitudes ne se perdent pas. Les serveurs ne sont pas chiches, il est vrai que le "rab" ne doit pas manquer après la fuite de la plupart des convives. J'ai une pensée pour les gamins de Thalla qui venaient réclamer des restes aux cuisines avec leurs grandes boîtes de conserve vides. Quel dommage qu'ils ne puissent pas être là. À la fin de ce mémorable repas, comme dans une chanson qui verra le jour quelques années plus tard, je pourrai chanter, après m'être bien essuyé la bouche avec une magnifique serviette de table : "*J'ai bien mangé, j'ai bien bu, merci petit Jésus*". Il faut croire que mon estomac est bien accroché et tourné dans le bon sens car ni la surcharge que je lui ai imposé, ni le tangage, ni le roulis, ne le perturbent dans son travail.

Pendant quelques minutes, je marche comme un homme ivre, tantôt le plancher se dérobe sous mes pieds, tantôt il semble se soulever, les cloisons des couloirs viennent de temps en temps cogner mes épaules. Peu de voyageurs circulent, la plupart sont dans leur cabine. Je ne rencontre que les gens de service. Je vais voir ce qui se passe dans ma cabine. Tortat et nos deux collègues sont couchés et jurent de ne pas se lever avant Marseille. Je veux profiter au maximum de cette traversée qui est, pour moi, une véritable croisière. Depuis mon enfance au cours de laquelle j'ai lu des livres comme l'île au Trésor, je rêve de naviguer, de communier avec la mer qui, comme ce jour, semble vivante, avec le vent du large qui souffle en rafales et qui n'a rien de commun avec les vents terriens qui soufflent à Preuilly. Ce jour-là, il souffle très fort et je crois bien que nous avons à faire à une véritable tempête. Des vagues écumantes déferlent sur le premier pont où sont massés des immigrants algériens, les pauvres ne doivent même pas avoir droit aux cales. Ils sont trempés jusqu'aux os. Ils essaient bien de se mettre à l'abri du vent, mais il n'y a pas beaucoup d'endroits secs. Je vois tout ce spectacle du haut du dernier pont où la vue est magnifique sur la mer en furie. Je rentre à l'intérieur et je fais un tour par le bar. J'y retrouve enfin quelques copains. Je ne suis quand même pas le seul à braver le mauvais temps. Après quelques tournées de cognac pour aider à la digestion, je décide d'aller rendre visite aux copains qui sont parqués dans les cales. Je me présente à la porte mais ne la franchis pas. En effet, la vue et l'odeur de ce que je découvre m'interdisent de faire un pas de plus sans risquer un refus brutal

de mon appareil digestif de continuer à fonctionner. Beaucoup de transats sont renversés, quelques-uns se déplacent avec les mouvements du bateau, leurs occupants sont assis ou couchés sur le sol, certains n'ont pas la force d'aller aux toilettes et renvoient sur place leur déjeuner. Dans cette vision d'apocalypse, je ne vois aucun des copains que j'aurais bien voulu rencontrer. Je décide de battre en retraite et de remettre à plus tard ma visite. De toute façon, je les reverrai bien à Marseille.

Je retourne sur le pont supérieur et reste un bon moment accoudé à la rampe. Je laisse vagabonder mon esprit et vis intensément les minutes qui passent. Je ne suis plus militaire, mais je ne suis pas encore civil. Sur mon pont, bien accroché à la rampe, j'ai l'impression d'être aussi libre que les dauphins qui jouent autour du bateau. Je n'ai jamais eu de grandes ambitions et je suis persuadé que je n'aurai qu'une vie bien ordinaire dans ma campagne mais, j'ai un souhait qui restera un souhait mais auquel il est agréable de croire, c'est de faire une véritable croisière en Méditerranée, voir l'Italie, la Grèce, le Liban, la Terre Sainte, l'Égypte et pourquoi pas la Tunisie. Aujourd'hui, je crois avoir eu raison de faire cette croisière dans ma tête, en lisant ou en regardant la télévision, mais rien ne peut encore m'empêcher d'y rêver quelquefois. Je l'ai fait bien des fois le tour du monde en pensée et je connais, j'en suis certain, mieux certains lieux de rêve que bien des personnes qui y sont allées. Peut-être que ces heures passées tout en haut d'un vieux paquebot auront été l'une des clés qui m'ont ouvert les portes des grands voyages.

Un peu saoulé par le vent, je rentre dans ma cabine. Mes trois coéquipiers sont là, bien sages, étendus sur leur couche. Le seul voyage qu'ils se permettent c'est celui du lit aux sanitaires. Comme eux, je m'étends un instant. Je ne sais que faire, si seulement j'avais un copain fiable, solide sur ses jambes, pour explorer un peu mieux le bateau. Après quelques minutes, peut-être une heure, je repars à l'aventure. Elle est bien courte et se termine au bar. J'y rencontre les mêmes clients que tout à l'heure. Ils en sont au Ricard. Je crois que c'est là une sage décision. C'est presque l'heure de l'apéritif et puis, il paraît qu'il ne faut jamais laisser son estomac vide … Le barman et sa bouteille sont mis à contribution. Nous sommes tous des garçons bien élevés aussi nous payons chacun notre tournée et, en discutant, en refaisant peut-être un morceau du monde, nous arrivons à l'heure du dîner. Celui-ci est annoncé à coup de clochette. Je suis bien décidé à lui faire honneur. La salle à manger est pratiquement vide. Je crois bien que nous ne sommes pas plus d'une vingtaine à braver les effets de la tempête sur les appareils digestifs. Le dîner n'a rien à envier au déjeuner en qualité et en quantité. J'ai un déficit à combler. En effet, lorsque je suis arrivé à l'armée, je pesais 72 kilogrammes, aux dernières nouvelles, je n'en fais plus que 71 aussi c'est avec un appétit grand ouvert par le vent du large, que je déguste ce dîner digne d'un grand chef. Cette fois, je rejoins ma cabine sans traîner. Il n'y a plus rien à voir sur le pont, la nuit est bien noire, le vent n'a pas molli, il souffle toujours aussi fort. Je suis fatigué pour n'avoir pas beaucoup dormi la nuit précédente et ma journée, je l'ai bien occupée. Ma couche est aussi douce que celle de l'hôtel de Tunis et, cette fois, je suis bercé par le balancement du bateau. Dans ma tête, je me chante une chanson que j'ai entendue dans mon enfance "*Bercé par la houle, oh ! Qu'il fait bon rêver*". Sur cette conclusion, je m'endors et je ne me réveille que le lendemain matin.

Petit déjeuner consistant, promenade vivifiante à l'extérieur, la mer est toujours aussi mauvaise, je passe par le bar où je retrouve mes compagnons de comptoir. Un dernier déjeuner dans une salle à manger toujours aussi vide. L'intendance du bateau a pu faire des économies sur la nourriture des passagers. Aussitôt le repas terminé, je prends place à mon poste d'observation. La terre de France ne devrait pas tarder à apparaître à l'horizon. Il est à peu près 13 heures 30. Comme l'homme de vigie de la caravelle de Christophe Colomb, je guette l'horizon mais à cet instant il n'y a autour du bateau que de grosses vagues coiffées d'écume et des dauphins qui continuent de nous accompagner. Un autre curieux vient s'accouder à côté de moi. En le regardant, j'ai le plaisir de le reconnaître, c'est un copain des pelotons assez intime, à l'époque, avec Croizat Viallet et Péronin. Fabri, tout comme Croizat, a fait les E.O.R. Il me donne des nouvelles de celui-ci, mais il l'a perdu de vue depuis leur sortie de cette école d'officiers. C'est en qualité d'aspirant qu'il vient de terminer son service en Algérie. Il me demande des nouvelles des copains, de Péronin qu'il avait fréquenté à Lunéville, de quelques autres et entre autres de Tortat avec lequel il était dans le même groupe.

Nous sommes encore après déjeuner, à échanger des souvenirs quand la ligne sombre apparaît à l'horizon, c'est la terre, elle prend vite ses couleurs. Ce que je distingue en premier ce sont les collines blanches qui dominent Marseille que je ne fais que deviner. Puis, c'est le château d'If, planté à l'entrée du port. Marseille apparaît étagé sur ses collines avec la "bonne mère" qui veille. C'est magnifique l'approche de la terre sous un soleil éclatant. Le vent est tombé, la côte découpée et le port se précisent, mais le champ de vision rétrécit. En moins de deux heures, le vide de l'horizon et les dauphins ont laissé la place à la côte et à Marseille. Nous entrons dans le port et le paquebot se dirige vers la gare maritime. Je descends dans ma cabine récupérer ma valise et mon tam-tam, il commence à devenir encombrant celui-là, je me demande pourquoi j'ai acheté ce truc. Tortat est frais et dispos. L'arrivée dans le port et l'accostage lui ont permis de se refaire une santé. Nous prenons la file des passagers et presque sans m'en apercevoir je me retrouve avec les copains dans le hall de la gare maritime. J'ai l'impression, pendant quelques instants, que le sol est plus près de mes pieds mais mon apprentissage de marcheur sur le plancher des vaches ne dure que le temps de cette impression. Aussitôt sortis nous sommes pris en charge par des camions militaires qui nous conduisent au camp Sainte Marthe. Celui-ci doit être le passage obligé entre l'outre-mer et la France pour les militaires. Pour quelques minutes, je laisse ma valise et mon pot à musique dans l'herbe, contre le pignon d'un pavillon, le temps de récupérer un titre de transport pour le train. Après une ou deux heures d'attente, un autre camion nous conduit à la gare où chacun de nous prend un train pour rejoindre son domicile. Avant de grimper dans la caisse, je récupère ma valise et me pose encore une fois la question sur la motivation qui m'a fait traîner, depuis la frontière tunisienne, mon tambour en terre cuite. Je suis tellement heureux d'être sur le chemin du retour que, sans plus réfléchir, je laisse l'engin contre le mur du pavillon. Je souhaite qu'un amateur de percussions l'ait adopté. Il ne se passera pas beaucoup de jours avant que je ne regrette cette décision idiote, mon engin aurait bien fait dans le décor de ma salle de séjour et aussi le bonheur de mon fils François, batteur de talent, recyclé dans les ordinateurs et dernièrement de mon petit-fils Adrien qui apprend, lui aussi, à faire parler les peaux tendues des instruments à percussion.

Cette fois, l'armée c'est bien terminée. Avec les copains nous sommes lâchés dans la gare Saint Charles de Marseille. Je prends place, avec Tortat, dans un train en partance pour Paris via Lyon et, cette fois, ce n'est pas un train spécial mais un train avec des wagons bien confortables. Je me pose des questions sur l'opportunité de changer de train à Lyon pour prendre Lyon-Nantes qui passe à Bourges et à Vierzon. À l'heure qu'il est, il n'est pas certain que j'ai une correspondance. Avec Tortat nous nous posons la question aussi est-il convenu que l'un de nous descende à Lyon pour se renseigner et si ce que nous supposons est exact, nous continuerons jusqu'à Paris quitte à payer au contrôleur le supplément de kilomètres supplémentaires. À Lyon, je descends du train et me renseigne auprès d'un employé sur l'heure de départ du prochain Lyon-Nantes. Il ne part pas avant le lendemain 7 heures. La décision est vite prise. Nous passerons par Paris où nous devrions avoir un train pour Vierzon où nous espérons arriver vers deux heures du matin. Comme nous l'avions prévu, nous payons au contrôleur, le supplément kilométrique qui, avec notre titre de permission libérable, est équivalent à un quart de place. Le temps passe vite et le train roule très vite. C'est entre Lyon et Paris que les trains "Mistral" sont les plus rapides et il n'y a qu'un arrêt à Dijon. Il est peut-être 22 heures quand nous foulons le sol de la gare de Lyon. Nous sortons de la gare. Nous aurions pu prendre le métro jusqu'à la gare d'Austerlitz mais nous avons envie de prendre l'air frais d'un printemps tout neuf. Une file de taxis est rangée devant la gare. Nous décidons d'en prendre un pour changer de gare. On n'est pas libérable tous les jours, adieu l'avarice. Notre taxi nous transporte dans Paris endormi pendant un bon quart d'heure et nous voilà devant la gare d'Austerlitz. Cette gare, c'est déjà un peu chez nous. Nous réglons notre taxi et, grands seigneurs, nous lui laissons la pièce. Nous allons consulter les horaires. Un train part dans une heure à peine. Nous n'avons pas envie d'attendre assis sur un banc. Il faut nous dégourdir les jambes. Les valises sont mises à la consigne et nous ressortons pour marcher un peu dans Paris. Après quelques minutes, la Seine est là, un pont la traverse, par hasard nous l'empruntons et, arrivés sur l'autre rive, nous n'en croyons pas nos yeux, là, devant nous, se dresse la gare de Lyon quittée quelques minutes auparavant. Le chauffeur de taxi est une canaille, il a compris que si nous lui demandions d'aller à la gare d'Austerlitz, c'est que nous ne connaissions pas du tout Paris. Si cela avait été le cas, nous aurions fait le chemin à pied, il en a donc profité pour allonger l'addition à son profit en nous faisant faire une balade d'un quart d'heure. Sur l'instant, nous

entreprenons une reconnaissance de la file de taxis qui attendent devant la gare. Si, par hasard, l'arnaqueur s'y trouvait, nous sommes bien décidés à lui demander des comptes, heureusement pour lui et peut-être aussi pour nous, il n'est pas là et, il faut bien l'avouer, malgré notre passage à l'armée, nous ne sommes encore que de braves provinciaux.

La dernière étape est commencée. Notre train, cette fois, roule vers Vierzon. La journée a été bien remplie depuis mon réveil dans ma couchette du paquebot. La dernière page de mon aventure dans la vie militaire en est à l'épilogue. Demain je serai redevenu un véritable civil. Je serai à nouveau un maçon. Je travaillerai avec mes mains. Je serai libre et n'aurai de compte à rendre à personne si ce n'est à mon patron de père mais un père n'est pas un véritable patron. Vierzon, la nuit, est belle et fraîche et, jusqu'à cet instant, je n'ai pas pensé par quel moyen je ferai la dernière étape Vierzon-Preuilly. Tortat me serre la main. Lui est arrivé, dans quelques minutes il sera chez lui. Nous nous reverrons de temps en temps, surtout chez Mouillet, son beau-frère. Quelques années plus tard il se mettra à son compte et dirigera une petite entreprise de mécanique générale.

Moi, je marche dans les rues de Vierzon qui dort. De temps en temps, une voiture passe. Enfin, je prends une décision, je vais marcher jusqu'au Tremblay chez Jacqueline et Raymond, c'est bien plus près que Preuilly. Ce matin l'un ou l'autre me conduira à Preuilly en voiture. Un jeune homme en scooter s'arrête à ma hauteur et me demande si je vais loin. Je lui dis aller au Tremblay près de Méreau. J'aurais bien pu lui dire que j'allais, chez moi, à Preuilly, il faut croire que l'heure avancée de la nuit et la fatigue ont troublé mon esprit. C'est donc au Tremblay qu'il me transporte avec son engin et, quelques minutes plus tard, je toque aux volets de la chambre de Jacqueline et Raymond. Ils sont plutôt surpris de mon arrivée en pleine nuit. Afin de remercier mon chauffeur bénévole, Raymond débouche une bonne bouteille et nous trinquons ensemble. Que c'est bon un verre de vin blanc sorti, je suppose, de la cave familiale.

C'est avec la Juva 4 que Jacqueline me conduit à Preuilly. C'est drôle, je suis surpris lorsqu'elle s'arrête devant la nouvelle maison que mon père a aménagée chez tante Tasie, pourtant je le savais que le déménagement avait eu lieu. Ce qui avait été ma maison, mon premier univers, mon chez moi, maintenant c'est la maison de mon grand-père. Je n'ai pas beaucoup de regrets, c'est vrai les dernières années avaient été marquées par un climat familial dégradé surtout entre mon père et mon grand-père, mais cette maison restera, quand même, quoi qu'il arrive, ma maison.

Pour la première fois, je franchis le seuil de ce qui est à présent mon logis. Toute la famille est heureuse de me revoir. Ma dernière permission datait d'il y a 11 mois et j'étais en partance pour l'Indochine. Dans cette maison, j'ai une chambre pour moi tout seul, à l'étage. Le lit métallique de mon enfance est déjà là, il m'a précédé de quelques jours, il est accompagné d'une armoire toute neuve. Malgré ce changement d'habitat, j'ai l'impression d'être parti la veille, mon passage par le service militaire est déjà mis entre parenthèses.

C'est le 1er avril 1955. Je suis à Preuilly. Comme un gibier que l'on relâche dans la nature, je marque un court instant d'hésitation mais, comme lui, quand il part en courant vers la liberté, je réalise que la liberté, je viens de la retrouver, elle est là, je la tiens et c'est bon. Bien plus tard, je réaliserai, après en avoir fait l'expérience, que la véritable liberté, personne ne l'a, il y a toujours des barreaux quelque part.

Le service militaire c'est du passé. Un morceau de ma vie entre parenthèses, dans une existence toute simple, une existence de paysan né pour devenir maçon. Demain, je retrouverai un chantier, les copains, je connaîtrai le mystère de ma maladie. C'est un vieux médecin de famille qui découvrira, après m'avoir fait une prise de sang, que j'ai du paludisme. Mon premier dimanche de liberté, je retrouve les copains. Avec eux je vais à l'assemblée de Limeux. Pierrette est là et les liens dénoués se renouent et, cette fois, solidement, ils tiennent toujours aujourd'hui. Dans quelques mois les gendarmes viendront sur le chantier pour m'apporter une nouvelle feuille de route pour un nouveau séjour au sein de l'armée française et puis, il y aura mon mariage, mes enfants, mes petits-enfants, ma

famille à moi. Il y aura aussi l'entreprise, j'y travaillerai, je la dirigerai, j'en serai le patron, elle m'échappera et ce sera la retraite en attendant …

Tout cela, c'est une autre histoire que je ne crois pas avoir le courage d'écrire sur des centaines et des centaines de feuilles blanches mais il ne faut jurer de rien, une suite certainement pas, mais qui sait ?

Tous ceux qui auront eu le courage de lire ces souvenirs, trouverons certainement qu'il y manque ce qui se rapporte à ma vie sentimentale mais je suis pudique et j'estime que ce côté de ma vie n'appartient qu'à moi seul et à ceux avec qui je l'ai partagé, c'est en quelque sorte mon jardin secret.